This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

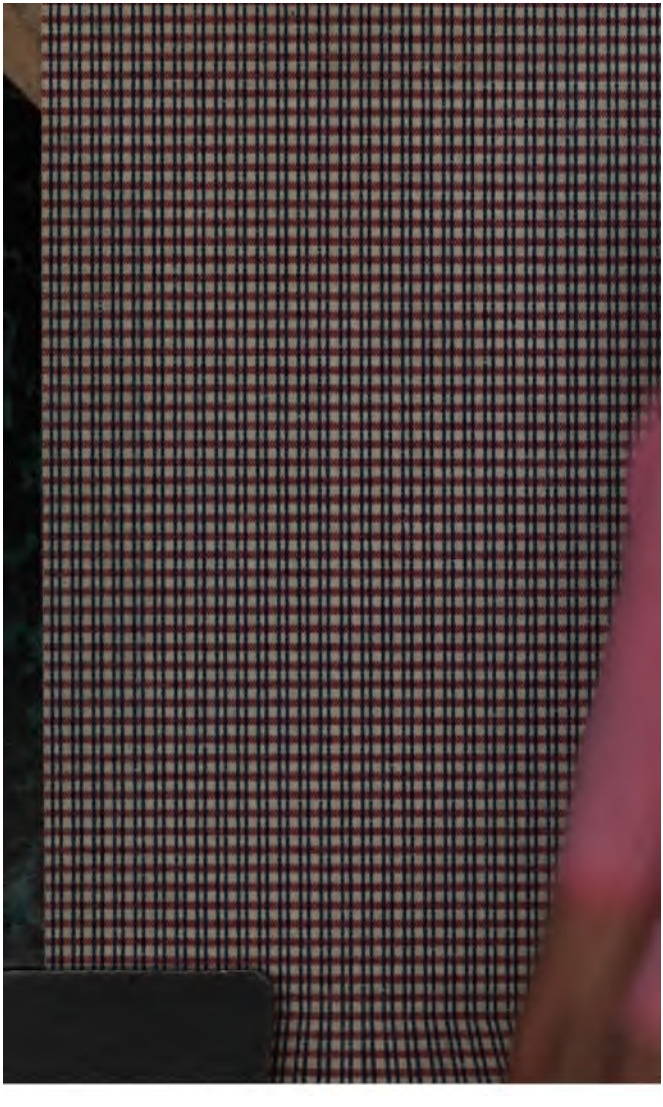
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

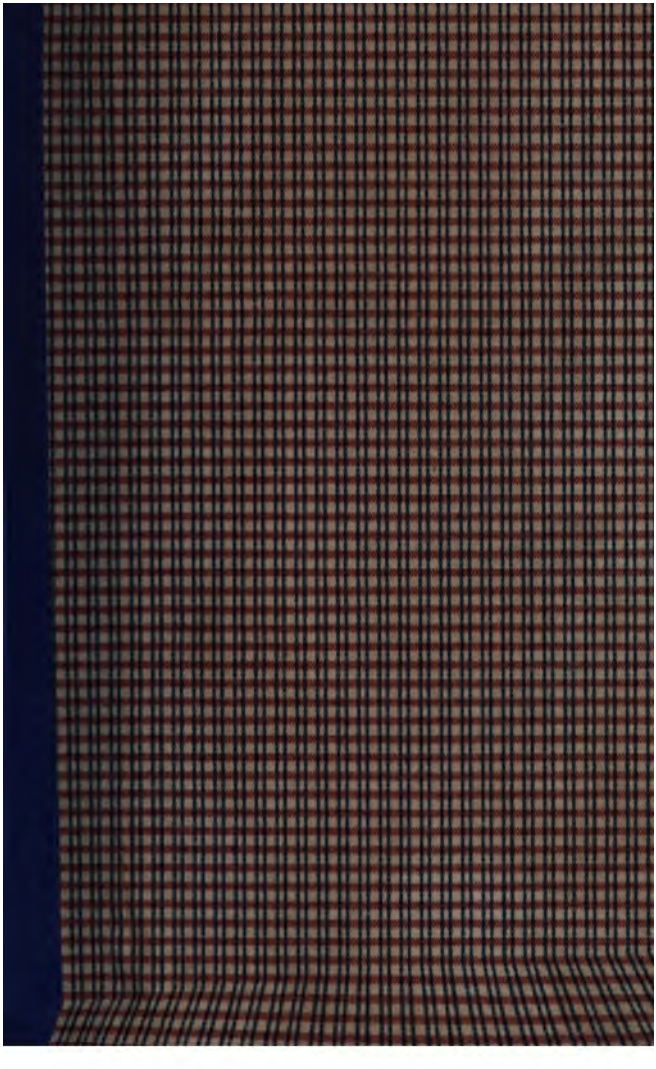
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





21
CY

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL NEY.

*

TOME I.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL NEY,

DUC D'ELCHINGEN,

PRINCE DE LA MOSKOWA,

PUBLIÉS PAR SA FAMILLE.

Tome Premier.

BRUXELLES,
LOUIS HAUMAN ET COMP.
1833.

LIBRARY OF THE
LELAND STANFORD JR. UNIVERSITY.
Q29731

AVANT-PROPOS.

Les nombreux écrits militaires qui se sont succédé jusqu'à ce jour n'ont pas tous rendu justice au maréchal Ney. Sa mort, qui commandait plus de respect, a laissé le champ ouvert à des accusations de toute espèce, que leurs auteurs espéraient sans doute ne pas voir démentir. Quelques-uns lui ont reproché des manœuvres qu'il n'a jamais exécutées; d'autres l'ont blâmé de mouvemens dont ils ignoraient les motifs. Sa vie militaire, sa vie politique ont été dénaturées : ici par négligence dans la recherche de la vérité, là dans le but de rapetissir la victime pour rendre le crime moins odieux. Ménageant avec soin les sommités militaires vivantes, plus d'un écrivain a cherché à expliquer nos mal-

heurs en les attribuant aux fautes de généraux morts, dont la protection n'était plus utile, dont la défense n'était pas à craindre. De là des attaques sans réponse, sans cesse répétées, maintenant reçues comme vérités par ceux qui se bornent à étudier superficiellement l'histoire de nos guerres.

M. Gamot [1], beau-frère du maréchal, n'avait

1 M. Gamot, fils d'un négociant armateur du Havre, partit de bonne heure pour les colonies où il vit bientôt détruire les premiers fruits de ses travaux par la révolution de Saint-Domingue. Ces malheurs lui donnèrent occasion de se distinguer dans la présidence d'une assemblée de colons réunis pour dresser un traité entre les blancs et les hommes de couleur. Échappé par miracle aux dangers les plus imminens, il passa aux États-Unis, et ne rentra dans sa patrie qu'après le 9 thermidor. Ayant formé un établissement commercial important à Paris, il épousa mademoiselle Auguié, dont la sœur se maria quelque temps après avec le général Ney. Après la rupture de la paix d'Amiens, M. Gamot fut nommé administrateur des droits-réunis, emploi qu'il exerça avec activité et talent pendant plusieurs années. Préfet de la Lozère, puis de l'Yonne en 1814, sa conduite dans les circonstances les plus difficiles a laissé d'honorables souvenirs, qui lui survivent encore dans ces départemens. Préfet pendant les Cent jours, et rentré dans la vie privée après les malheurs de 1815, M. Gamot se consacra tout entier aux soins que la position du maréchal Ney demandait à son amitié, il seconda de tous ses efforts sa belle-sœur pour le défendre et le sauver. Jusqu'au dernier moment il lui donna les preuves les plus touchantes de ses sentimens de frère et

pu voir sans indignation ces attaques contre celui qui venait de tomber pour la cause nationale. A plusieurs reprises il les combattit et les réfuta victorieusement : mais il comprenait combien il est difficile de détruire par des brochures éphémères un ouvrage qui reste et qui malgré des erreurs nombreuses peut conserver encore un caractère d'authenticité imposante. La lutte n'était pas égale, et, se consacrant généreusement à la soutenir, il voulut opposer à la malveillance un monument historique fondé sur des vérités incontestables ; il s'occupa donc sans relâche de réunir les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire du maréchal. Aidé par les conseils du prince d'Ekmühl, par ceux du général Foy, déjà une partie en était rédigée quand la mort l'enleva à la reconnaissance de ses ne-

d'ami dévoué, et quand le crime fut consommé, ce fut encore lui qui rendit au maréchal les derniers devoirs. Profondément frappé par ces cruels événemens, dénoncé à la tribune de la Chambre, M. Gamot dut pendant quelque temps s'éloigner de France. Prenant avec chaleur la défense du maréchal attaqué sur la bataille de Waterloo, il publia en 1818 une brochure qui réduisit ses adversaires au silence sans réussir néanmoins à empêcher la propagation de leurs erreurs. Il s'occupa dès-lors à écrire l'histoire du maréchal, lorsqu'une maladie causée par le chagrin et activée par un travail trop assidu l'enleva à sa famille et à ses nombreux amis.

veux. Éloignés de France, ceux-ci trop jeunes alors ne purent prendre part à ces discussions. Mais c'était un devoir à remplir, que d'exécuter ce travail, dont l'idée première leur avait été léguée par M. Gamot; et ce qui ne put se faire à cette époque, on l'entreprend aujourd'hui.

Ce sont les vues, les combinaisons du maréchal, qui ont été surtout attaquées, ce sont aussi ses vues, ses combinaisons, qu'on s'est attaché à reproduire; on ne se flatte pas d'y être complétement parvenu, on craint même d'avoir quelquefois mal développé de sages conceptions; mais quelle que soit la rédaction, le public trouvera, nous l'espérons, que si le glorieux surnom de *brave des braves* a été décerné au prince de la Moskowa, c'est qu'il n'exprime pas seulement le courage du champ de bataille, mais qu'il comprend aussi toutes les qualités du général en chef.

Les papiers que le maréchal a laissés, ses notes, des minutes de sa main, ses registres, sa correspondance avec l'Empereur et le major-général ont servi à la confection de cet ouvrage, et nous ont autorisé à lui donner le titre de *Mémoires*. Ce sont en effet ses vues, ses idées seulement, qu'on s'est appliqué à rendre fidè-

lement en s'abstenant de réflexions qui y fussent étrangères.

Des pièces importantes, des correspondances curieuses communiquées par divers généraux, les souvenirs des officiers qui l'ont approché et suivi dans ses travaux ont rempli les lacunes peu nombreuses que ses papiers avaient laissées, et ont complété ces *Mémoires* où l'on trouvera du moins à chaque pas la recherche consciencieuse de la vérité.

Le maréchal n'ayant pas eu de commandement en chef dès nos premières guerres, dont le théâtre a changé tant de fois, on n'a pas cru nécessaire de donner une carte pour le premier volume; on peut suivre la plus grande partie des mouvemens sur la carte du deuxième ou sur tout autre carte générale d'Allemagne un peu détaillée.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL NEY.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES ANNÉES DU MARÉCHAL. — QUELQUES TRAITS DE SA VIE.

Né à Sarrelouis le 10 janvier 1769, Michel Ney montra de bonne heure un goût décidé pour les armes. Comme les enfans de son âge, il suivait le collége que tenaient les Augustins; appliqué tant que duraient les cours, il était d'une turbu-

lence singulière dès qu'ils étaient finis. Il rangeait ses camarades, les disciplinait, les commandait comme s'il eût été dans les camps. Son père avait été soldat; après la guerre de sept ans, rentré dans sa ville natale, il avait embrassé l'état de tonnelier; bien malgré lui, les récits des combats auxquels il avait assisté, cette bataille de Rosbach, à laquelle il s'était distingué et dont il parlait sans cesse, avaient enflammé l'imagination de son fils; il disait bien que le courage ne suffisait pas, qu'il fallait être noble pour oser prétendre à l'épaulette, qu'un pauvre artisan n'avait qu'humiliations à attendre dans une carrière où tout se donnait à la faveur; les souvenirs de dangers et de gloire étaient seuls écoutés.

L'industrie qu'il exerçait, quoique estimée sur le Rhin, était peu productive; il désirait voir son fils autrement occupé. M. Valette, notaire, que les exercices du jeune enfant avaient quelquefois amusé, offrait de le prendre dans son étude : la chose parut convenable, il fut décidé qu'il étudierait les lois [1].

Ney, docile comme on l'est à cet âge, consentit sans résistance; cependant, faire des courses, copier des actes, était chose peu agréable pour une tête toute remplie d'idées militaires. Le dégoût vint, Ney quitta l'étude pour le parquet.

[1] On conserve encore avec soin et respect dans une étude des minutes écrites de la main du jeune Ney.

De clerc de notaire il se fit commis de procureur du roi, c'était tomber de mal en pis, car acte pour acte, mieux valaient encore des contrats de vente, des constitutions de dots, que de tristes réquisitoires et de sévères conclusions.

Le temps néanmoins s'était écoulé. Ney avait quinze ans, Ney avait le pressentiment de son avenir, et brûlait de s'y livrer. Son père, qui ne pouvait ni mesurer ses forces, ni partager ses espérances, chercha encore à le contenir. Déjà son fils aîné, Pierre Ney, était au service. La déférence de Michel était extrême pour lui; il réussit non à dompter un penchant qui était insurmontable, mais à donner le change à l'activité de son esprit. Les mines d'Apenweiler étaient alors en pleine exploitation; il y envoya son fils. Ces travaux, le mouvement qu'ils entraînent, le captivèrent d'abord; il aimait à suivre les transformations que subit le minerai, à se rendre compte des manipulations qu'il éprouve. Mais elles sont peu compliquées, peu étendues, Ney eut bientôt saisi ce qu'il fallait savoir, pénétré ce qu'il devait comprendre. Son imagination reprit son cours, il ne rêva plus que ce qu'il avait toujours rêvé, les combats, les champs de bataille, la gloire. Les conseils de son père, les larmes de sa mère, l'attristaient mais ne pouvaient l'arrêter. On essaya de contraindre encore cette vocation si prononcée en dirigeant ses idées d'un autre côté. Quoique bien jeune, il était instruit, exact, actif,

connu par son zèle. On lui offrit la surveillance des forges de *Saleck*, il l'accepta. C'étaient d'autres travaux, d'autres soins; ils avaient du moins l'avantage de faire diversion, ils lui offraient d'ailleurs une perspective qu'il n'avait pas eue jusque-là, il pouvait se promettre d'arriver quelque jour à l'aisance; il se résigna et s'appliqua avec ardeur à ces nouvelles occupations.

Deux ans s'écoulèrent ainsi; mais le goût qui le portait vers les armes, devenu chaque jour plus vif, lui rendait chaque jour plus insupportables les fonctions dont il s'était chargé. Les lieux qu'il habitait contribuaient encore à développer une passion déjà si vive. Presque toutes les villes du Rhin sont places fortes, presque toutes ont garnison. Le surveillant de Saleck allait-il à Trèves, à Bingen, à Deux-Ponts, partout il rencontrait des soldats, des uniformes; partout ces exercices, ces mouvemens auxquels il brûlait de se mêler, qu'il se sentait l'instinct de commander. Les résolutions qu'il avait prises ne furent plus assez fortes.

Ney résigna ses humbles fonctions, et se mit en route pour Metz, où se trouvait alors le régiment de colonel-général hussards. La douleur que cette brusque décision allait causer à sa mère, le chagrin que son père devait en ressentir avaient jeté du trouble dans son esprit; il hésita long-temps à se présenter à eux. Néanmoins la tendresse filiale l'emporta sur la crainte, et, se détournant de sa

route, il vint à Sarrelouis embrasser ses parens et leur dire adieu.

L'entrevue fut pénible, l'accueil orageux ; reproches, larmes, prières, menaces, il eut tout à supporter. Cette scène était déchirante. Il fuit en toute hâte, sans linge, sans argent ; il court, il regagne à pied la route qu'il avait quittée ; il marche, ses souliers se déchirent, ses pieds se blessent. Triste, harassé de fatigue, il continue cependant avec courage, et, dans ce début, montre déjà cette force de caractère qui, plus tard, ne doit céder devant aucun obstacle.

Plus tard, lorsque la fortune eut couronné son courage, il revint à Sarrelouis. L'artillerie tonnait, les troupes étaient sous les armes. Les habitans étaient accourus pour voir leur compatriote, dont ils étaient si fiers. Reconnaissant cette route que, treize ans auparavant, il avait faite à pied, le maréchal racontait avec émotion ses premières fatigues aux officiers qui l'entouraient.

Arrivé à Metz, le 1er février 1787, Ney, âgé de dix-huit ans, s'engagea dans le régiment de colonel-général, qui devint plus tard le 4e hussards. Il y entra sous les auspices d'un de ses compatriotes, simple lieutenant lui-même, et qui ne pouvait rien pour lui. Qu'importait, au surplus ? l'avancement était pour les seules classes privilégiées, la faveur devenait inutile, il fallait des temps plus heureux. Au reste, il n'arrivait pas au service sans avantages : il avait des aperçus

sur la conduite des affaires, les procédés des arts, les ressources de l'industrie. Il était riche de termes de comparaison. Il avait jeté les germes de cette aptitude variée qu'il développa plus tard.

Ney se fit remarquer de ses chefs. Sa conduite, son application, sa promptitude à comprendre, à exécuter les exercices et les mouvemens, lui avaient valu leur bienveillance. Sa subordination la lui concilia tout-à-fait; et, comme son écriture était belle, que la capacité et l'éducation percent toujours, il ne tarda pas à travailler chez le quartier-maître. Cette destination lui laissait du loisir, il l'employa à se rendre familières les notions qu'exigeait son nouvel état.

Une belle tenue, une grande dextérité à manier ses armes, montant avec grâce et assurance les chevaux les plus dangereux, chargé de dompter ceux qu'on désespérait de dresser, il fut bientôt distingué de ses camarades pour son aptitude à tous les exercices de corps. Aussi était-ce à lui que les corvées d'honneur étaient réservées. Le maître d'armes des chasseurs de Vintimille, en garnison avec colonel-général, était, comme tous ceux d'alors, un crâne dangereux, toujours le sabre à la main, redoutable aux jeunes recrues et même à d'habiles tireurs; il avait blessé le maître d'armes de colonel-général et insulté le régiment. Les sous-officiers se réunirent pour punir l'insolent. Le plus brave et le plus adroit fut choisi, et Ney, fait brigadier depuis peu, chargé

de la vengeance de ses camarades. Il accepte la mission avec joie. On est sur le terrain, les sabres sont croisés. Tout à coup il se sent violemment tiré par la queue, il se retourne; c'est son colonel qui le menace, le fait arrêter et jeter au cachot.

Le duel était puni de mort. Ney était pris sur le fait, en flagrant délit, le cas ne pouvait être plus grave; mais il était aimé de ses chefs. Il se battait par délégation. On chercha à le sauver : les sous-officiers vinrent en masse chez le colonel demander sa grâce. Ce fut bientôt une affaire de corps. Déjà on craignait dans l'armée qu'une trop grande sévérité n'exaspérât les soldats, chez qui fermentaient aussi des idées de révolution, et une longue captivité sauva Ney du conseil de guerre. Mais à peine sorti de prison, le danger qu'il venait de courir ne put l'empêcher de satisfaire à une loi d'honneur : il ne veut pas être protégé par autre chose que par ses armes. Le combat, suspendu, a lieu de nouveau plus secrètement. Ney est vainqueur; un coup de sabre sur le poignet, estropie à jamais son adversaire, qui, réformé par suite de cette blessure, tomba bientôt dans la misère. Mais le brigadier, devenu riche, n'oublia pas son duel, il chercha le malheureux qu'il avait puni, parvint à le découvrir, et lui fit une pension.

Jamais le maréchal ne perdit le souvenir de son origine; parvenu au plus haut de sa fortune, il aimait à rappeler le point dont il était parti. Il

voyait avec chagrin revenir sur les erreurs du passé et les principes d'égalité s'affaiblir, la faveur dont on entourait les héritiers de noms anciens. L'empressement qu'on mettait à les rechercher lui déplaisait. Aussi fallait-il des preuves nombreuses de courage et de talent pour détruire cette première impression dont il avait peine à se défendre contre des officiers imposés par une politique en opposition à ses souvenirs. Devant eux surtout il aimait à parler de ses premières années. Quelques-uns s'entretenaient en sa présence et avec affectation de leur noblesse, de ce que leurs riches familles leur donnaient et de leurs espérances. Il les interrompit brusquement. « J'étais moins heureux que vous, Messieurs, je n'ai jamais rien reçu de ma famille, je me croyais riche quand j'avais à Metz, deux pains sur la planche. »

Il venait d'être nommé maréchal d'Empire; la réunion était nombreuse, on le félicitait, chacun lui présentait son hommage. Il interrompit ce concert de flatteuses paroles, et s'adressant à un vieil officier, qui se tenait à l'écart : « Vous rappelez-vous, capitaine, » lui dit-il, « le temps où vous me disiez, lorsque je vous venais faire mon rapport: bien, Ney, je suis content de toi; continue, tu feras ton chemin. — Parfaitement, M. le maréchal, » lui répond vivement son ancien chef, « j'avais l'honneur de commander un homme qui valait mieux que moi. Cela ne s'oublie pas. »

La satisfaction qu'il goûtait à rappeler son point de départ, tenait autant à la noble fierté d'avoir tout gagné par lui-même, qu'au souvenir de ses affections de famille. Il aimait à se retracer la tendresse que lui portait sa mère, à parler des conseils que son père lui donnait [1]. Aussi tout en s'abandonnant à l'ardeur de son courage, il dérobait soigneusement à ses parens la connaissance des dangers qu'il courait. Il menait l'avant-garde du général Colaud; une action sanglante avait eu lieu. Accablé de fatigue, il rentre et raconte les incidens de la journée. Un ami le blâme de ce qu'il appelle son imprudence. « C'est vrai,» lui dit Ney, « je l'ai encore échappé belle aujourd'hui. Quatre fois je me suis trouvé seul au milieu des Autrichiens. Il y a des grâces d'état. Je n'en devais pas sortir. — Vous avez été plus heureux que votre frère. — Comment? reprend Ney avec impétuosité, et fixant ses yeux pleins d'inquié-

1 Le père du maréchal est mort il y a peu d'années, presque centenaire. Il aimait son fils avec tendresse et respect; quoique d'une force extraordinaire, se livrant à de longues marches et à de violens exercices, on craignit pour lui la secousse que devaient produire les tristes événemens de 1815. Il n'en fut pas instruit; les vêtemens de deuil de sa fille, avec qui il vivait, ceux de ses petits-enfans, lui apprirent seuls qu'un grand malheur l'avait frappé; il n'osa questionner personne, et depuis, triste, sombre, ne prononçant plus que rarement dans ses souvenirs le nom de son fils, il est mort en 1826, sans avoir su sa fin tragique.

tudes sur son ami consterné. « Parlez, mon frère est-il mort? Ah! ma pauvre mère! » Enfin il apprend qu'une affaire sérieuse a eu lieu en Italie, que Pierre Ney, officier à la 55me demi-brigade a été tué. Il ne peut retenir ses larmes à cette triste nouvelle. « Que seraient devenues ma mère et ma sœur, si aujourd'hui j'avais succombé. Écrivez-leur, mais cachez-leur les dangers auxquels je m'expose, qu'elles ne puissent pas craindre aussi pour moi. »

La guerre, la stagnation des affaires avaient engendré la détresse; toute la France en souffrait. Un pauvre artisan devait la sentir plus durement qu'un autre; les généraux ne touchaient alors que huit francs par mois. Ney était officier subalterne; sa position était loin d'être aisée; néanmoins sa mère gisait dans son lit, atteinte d'une maladie qui l'emporta après quatre années de souffrances. Il sut s'imposer des privations nouvelles et soulager avec ses modiques appointemens une situation aussi pénible.

Généreux, pauvre et désintéressé, à peine officier, les sentimens d'honneur et de délicatesse étaient si profondément gravés dans son cœur, qu'il eût rougi de profiter de ces chances que la guerre peut offrir de s'enrichir aux dépens de l'ennemi. Les uns le plaisantaient de n'avoir pas saisi une bonne fortune qui s'offrait, en punissant en même temps un insolent. D'autres admiraient cette inflexibilité, cette droiture de sentimens.

Ney était à l'armée du Nord ; nommé depuis peu capitaine, il était impatient de signaler son courage. Il joint la cavalerie anglaise et la charge avec tant de confiance, qu'il la rompt et pousse, à la tête d'un faible détachement, jusqu'au delà des camps et des lignes de l'armée ennemie. Un escadron se trouve sur sa route, il l'attaque, le disperse et s'acharne à la poursuite de l'officier général qui le conduit ; il l'atteint et le somme de se rendre. Celui-ci, étourdi de la vivacité de la poursuite, du langage animé de Ney, ne cherche pas à se défendre ; il aime mieux traiter. « Voici une bourse pleine d'or, laissez-moi fuir ; prenez. Cette proposition fait sourire l'officier français. L'Anglais espère et prend courage. — Vous êtes entouré de nos troupes, vous allez infailliblement être pris ; voici de l'or ; faites mieux, restez avec nous, votre fortune est assurée, vous aurez un avancement rapide, ce sont vos princes que vous servirez. — Ah ! c'est trop fort ! reprend indigné le capitaine, et lui mettant la pointe du sabre sur la poitrine : — De l'argent ! de l'argent et une désertion ! C'est vous qui allez déserter à la face de votre armée ; vous allez charger avec moi ; si vous faites mine de vous échapper, vous êtes mort. A moi, hussards ! en avant ! il dit, il pousse son cheval, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, traverse de nouveau les rangs anglais, ébahis de voir un des leurs les charger et suivre côte à côte cet officier français, qui se précipite

sur eux avec tant de fureur. Ney ramène au quartier-général son riche prisonnier, étourdi d'une course si rapide. — Gardez votre or, auquel je pourrais avoir droit, vous en aurez plus besoin que moi; mais une autre fois soyez plus circonspect quand vous voudrez parlementer.

Ney, soumis à ses chefs, n'étaient ni obséquieux, ni flatteur; il faisait son métier avec zèle, avec ardeur, parce qu'il l'aimait. Jamais l'idée de plaire à ses supérieurs ou d'acheter de l'avancement par quelques complaisances, ne put entrer dans son cœur. Dès ses premières armes, il ne connut d'autre dévouement qu'à son pays. C'était à lui qu'il avait donné tout son sang, toutes ses affections. Il savait éluder les mesures trop sévères, il savait résister à celles qu'il croyait injustes.

On sait quel était Kleber. On verra plus tard avec quelle bienveillance il traitait Ney. Sa violence, son amitié, le fracas de sa colère, ne purent néanmoins rien obtenir de celui-ci.

Kleber, toujours passionné, s'était pris de haine pour un officier qui avait été long-temps l'objet de ses prédilections. Il voulait l'éloigner. Ney, son adjudant général était près de lui. Il le charge de minuter l'ordre. « Vous le renvoyez, parce que...? — Parce que, répond le général avec violence, parce qu'il me déplaît. — Oui! répliqua Ney, en jetant la plume, eh bien! à d'autres. On me couperait le bras plutôt que de me faire écrire un ordre semblable. » Kleber, stupéfait, le regarde

sans mot dire, et rompant enfin le silence : « Qu'il reste ! Vous le voulez, j'y consens. »

C'était résister à la volonté d'un supérieur ; mais d'homme de cœur à homme de cœur, de soldat à soldat, il y a toujours moyen de s'entendre. Il n'en était pas ainsi des représentans du peuple, et cependant quand la circonstance l'exigeait, il ne craignait pas de leur déplaire.

Les émigrés avaient mis en croix des volontaires. On avait usé de représailles. Et comme il arrive toujours, de cruautés en cruautés, on était arrivé à une guerre d'extermination. L'ordre était positif : on devait exécuter dans toute leur rigueur les lois que la Convention avait rendues contre eux. Cependant, quelques-uns de ces malheureux avaient mis bas les armes, ils avaient demandé merci. Le général ne pouvait frapper ceux que ses soldats avaient épargnés. Il les rassura, les traita avec douceur, et les confondant avec les prisonniers étrangers, les fit partir pour les dépôts de ceux-ci. Les représentans furent outrés ; mais la preuve de ce crime de générosité ne leur étant pas bien acquise, ils n'osèrent éclater, et se bornèrent à surveiller plus attentivement le général suspect. Averti de ces soupçons, celui-ci fut plus prudent. Les patrouilles avaient arrêté et lui avaient conduit des prêtres qu'elles avaient surpris errans dans la campagne. Ils étaient à demi morts de faim, de frayeur et de fatigue ; il fallait les sauver. En présence de ceux qui les ont amenés,

il fait tomber sur eux l'éclat d'une feinte colère et les menace de la sévérité des lois, puis, sous le prétexte de les interroger, reste seul avec eux. Alors, relevant leur courage abattu, il change de ton et de langage; il leur fait servir à manger, leur donne de l'argent, et à la faveur d'un déguisement, il les fait reconduire aux avant-postes ennemis [1]. Le lendemain, la colère du général s'exhala de nouveau en apprenant en public cette fuite qu'il avait préparée. Quelque secrète qu'eût été la protection qu'il leur avait donnée, elle finit par être connue des représentans. Mais alors les mesures de sang commençaient à se ralentir, les haines politiques étaient moins vives; ils n'osèrent sévir. L'un d'eux cependant se récriait encore contre l'infraction faite aux lois; l'autre, plus généreux, admirait la magnanimité du général, qui compromettait sa vie pour sauver celle d'un autre. « Votre ami Ney, disait-il à Kleber, sait épargner le sang français. »

[1] Un de ces prêtres était encore, il y a quelques années, curé de la paroisse Saint-Symphorien, à Versailles.

CHAPITRE II.

TRAITS GÉNÉRAUX. — CARACTÈRE DU MARÉCHAL.

—

Avant de commencer le récit des travaux du maréchal, arrêtons-nous un instant pour donner une idée de son caractère, dont nous avons déjà esquissé quelques traits.

On sait avec quelle puissance, quelle énergie il enlevait les masses et les lançait sur l'ennemi. Bouillant, impétueux lorsqu'il fallait entraîner une charge, il était d'un sang-froid imperturbable lorsqu'il fallait la soutenir. Éblouis par l'éclat de cette valeur brillante, quelques-uns n'ont pu voir qu'elle seule; mais ceux qui ont approché le maréchal, qui ont servi sous ses ordres, diront autre chose que ces élans d'enthousiasme qui subjuguent, enivrent le soldat. Calme au milieu de la mitraille, impassible sous une grêle de balles et de boulets, Ney semblait ignorer le danger, n'avoir rien à démêler avec la mort. Cette témérité, que vingt ans de périls n'ont pas vue se démentir, donnait à son esprit la liberté, la promptitude de

jugement et d'exécution si nécessaires au milieu des mouvemens compliqués de la guerre. Elle étonnait plus encore que le courage d'action, dont tous près de lui venaient s'animer. Un de ses officiers, d'une valeur éprouvée, lui demanda un jour s'il n'avait jamais eu peur ; résumant en un mot cette indifférence profonde pour le danger, cet oubli de la mort, cette tension d'esprit, ce travail du général en chef sur le champ de bataille. « Je n'en ai jamais eu le temps, » répondit simplement le maréchal.

Cependant cette impassibilité ne l'empêchait pas de remarquer les plus légères nuances de faiblesse, dont il est rare qu'un soldat soit tout-à-fait exempt. Un officier lui rend compte d'une mission ; un boulet passe si près de lui, qu'il baisse involontairement la tête, et continue néanmoins son rapport sans montrer d'émotion : — C'est très-bien lui dit le maréchal, mais une autre fois ne saluez pas si bas.

Le maréchal aimait le courage, et se plaisait à le produire. Avait-il éprouvé un homme sur le champ de bataille ; lui avait-il trouvé de la capacité, de l'audace, un esprit de suite ; sa fortune devenait son affaire : il n'avait cesse qu'il n'eût obtenu l'avancement que méritaient ses services, ou qu'il l'eût mis en position de faire valoir ses talens.

Nous ne voulons pas rapporter les noms de tous ceux dont le courage ignoré a dû à sa protection

d'être mis au jour. Ceux qui ont été aidés par lui à monter au point où leurs talens les appelaient, rendront hommage à la vérité : ils diront qu'il savait tendre la main jusqu'au brave que la fortune avait caché dans les derniers rangs. Les soins du quartier-général faisaient quelquefois négliger les propositions qu'il avait faites ; il ne craignait pas alors de revenir à la charge, *et voulait* la récompense. Sa division a retenti long-temps des querelles qu'il eut, en 1800, avec Lahorie et Moreau lui-même, au sujet d'un simple hussard qu'on refusait d'avancer.

Le général B..., connu par son intrépidité et d'honorables services, autant que par les persécutions dont il fut victime en 1815, était capitaine de grenadiers dans la 103e demi-brigade. Pendant la campagne de Hohenlinden, Moreau avait lui-même apprécié la bravoure et le dévouement de cet officier : cependant les promotions se succédaient, et il n'avançait pas. Ney essaya de réparer cet injuste oubli. Il adressa B... au général en chef, lui rappela les services que cet officier avait rendus, le besoin que la demi-brigade avait d'un chef qui pût rétablir la discipline et surveiller l'administration. Ces instances furent vaines : il y avait répugnance manifeste. « J'en triompherai bien, » dit le général Ney à son protégé. Il réunit, en effet, les compagnies de grenadiers de la 103e, et lui en donne le commandement. Avec de tels hommes, chaque jour voit un nouveau trait d'au-

dace ; et bientôt les mauvaises volontés qui avaient arrêté cet officier au début de sa carrière, sont obligées de céder à son courage soutenu et à la persévérance de son général à leur résister.

Ardent à faire valoir les services des officiers qui combattaient sous ses ordres, le maréchal savait aussi découvrir et soutenir ceux dont les talens supérieurs, en rendant d'utiles services, étaient cependant exposés à l'envie que leurs succès avaient suscitée. A de vastes connaissances l'auteur du *Traité des grandes opérations militaires* joignait l'art d'observer et d'écrire. Ney le devina, l'accueillit à son état-major, et lui rendit une existence que l'acte de médiation lui avait enlevée. L'officier suisse mit ses loisirs à profit ; mais on sait les difficultés que présente la publication des écrits militaires : le maréchal vint à son secours. Il ne se borna pas à lever les obstacles qui l'arrêtaient ; il protégea, fit valoir l'ouvrage, et obtint de justes récompenses pour l'auteur. La jalousie s'éveilla ; il le soutint encore. Enfin, du jour où cet écrivain fut admis sous nos drapeaux, jusqu'à celui où il nous quitta pour une autre bannière, le maréchal ne cessa de l'appuyer de toute son influence. Le général Jomini, dans les jours d'infortune, n'oublia pas le passé. Alors qu'une faction ardente, excitée et soutenue par les étrangers, poursuivait le maréchal de toute sa vengeance, l'aide-de-camp de l'empereur Alexandre fit plusieurs démarches en sa faveur ; il eut le

courage (c'en était alors) de publier un Mémoire pour son ancien général.

Nous regrettons que M. Jomini se soit cru peut-être déchargé par cette noble conduite du fardeau de la reconnaissance. Mais ses derniers ouvrages sont empreints, en général, d'un esprit de dénigrement qui doit étonner ceux qui savent la place que M. Jomini occupait auprès du maréchal. Pouvons-nous supposer que le silence de la mort ait encouragé cet écrivain distingué? qu'il se soit flatté en soulevant de graves accusations, qu'elles ne seraient ni discutées ni contredites? Comment M. Jomini, avec un esprit si fin et si plein de tact, n'a-t-il pas compris qu'il y avait peu d'adresse à venir dénoncer ces fautes si nombreuses, commises *malgré lui*, malgré ses prudens conseils, et s'attribuer, avec une assurance singulière, les succès obtenus par son général? Un fâcheux désir d'augmenter une célébrité qui n'en avait pas besoin, l'a sans doute égaré. Il s'étonnera peut-être d'avoir, lui, chef d'état-major, ignoré des ordres et mal compris des mouvemens pour lesquels on n'avait pas consulté sa sagesse. Nous pourrions nous arrêter; et commencer la discussion sur quelques-unes de ces narrations si avantageuses au chef d'état-major des 6e et 3e corps; mais nous préférons, pour ne pas fatiguer le lecteur par cette digression, attendre son lieu et place. M. le général Jomini est un adversaire de trop de talent pour qu'on puisse négliger de lui répondre. Il est

fâcheux cependant que les *Mémoires du maréchal Ney* aient à se charger de ce soin [1].

1 « C'est à la sagacité avec laquelle il (M. Jomini) ré-
» digea, en 1805, les ordres de mouvemens du 6e corps,
» qu'il faut attribuer la capture de l'armée de Mack.....
» A Iéna, le maréchal Ney, impatient de se trouver en
» réserve, se jeta avec son avant-garde, composée de trois
» mille hommes de troupes d'élite, dans le village de Vier-
» zenheiligen, où il fut accablé par l'armée entière du
» prince de Hohenlohe. Le colonel Jomini, témoin du
» danger que courait son protecteur, quitte l'empereur, et
» accourt au fort de la mêlée défendre de son bras l'auda-
» cieux maréchal, lequel, après avoir perdu la moitié de
» ses braves et trois de ses aides-de-camp, grâce à l'heu-
» reux secours de Jomini, décida la victoire. — Peu s'en
» faut qu'ils n'éprouvent dans les boues de Pultusk le sort
» prévu dans le Mémoire méprisé (de M. Jomini) : ils s'en
» tirent néanmoins ; mais la course divergente du maré-
» chal Ney créa un nouvel abîme sous leurs pas. Napoléon
» n'y voit qu'un remède, c'est d'envoyer le colonel Jomini
» à sa recherche. Quoique très-malade, il vole (Jomini),
» et, par ses conseils, non-seulement le corps du maréchal
» se tire du danger, mais encore aussi, dans sa retraite,
» celui du prince de Ponte-Corvo. — Plus tard, en Espagne,
» bien qu'il (le maréchal Ney) s'exagérât l'importance de
» la Corogne et du Ferrol, son chef d'état-major le décida
» à évacuer la Galice. » En parlant de la bataille de Baut-
» zen : « Ne comprenant rien (toujours le maréchal Ney)
» à ce mouvement excentrique, son chef d'état-major
» lui démontra qu'il suffisait de montrer une tête de co-
» lonne, etc., etc. »

Il suffira sans doute de ces citations, extraites de l'article de M. Jomini dans la Nouvelle Biographie des Contemporains, citations qu'on retrouve dans ses ouvrages,

Loin de se laisser ainsi guider facilement, le maréchal ne souffrait pas, au contraire, qu'on lui offrit des conseils dont il ne sentait pas le besoin. C'était, selon lui, méconnaître cette supériorité de confiance si nécessaire au général en chef; c'était presque manifester un doute injurieux. Un officier de son état-major, trop confiant dans ses lumières, lui présenta un jour un mémoire sur les affaires de Suisse, en disant : « Te» nez, général, voici ce qu'il faut faire. » Cette prétention peu respectueuse fut traitée comme une véritable impertinence, et le donneur d'avis, repoussé avec vigueur, n'osa plus montrer avec autant d'assurance la foi qu'il avait en lui-même. La leçon sévère qu'il reçut alors retentit assez loin, et avec assez de force, pour établir désormais une retenue et une distance qu'on ne s'avisa plus de franchir.

Jusque-là Ney avait vécu avec ses officiers dans une grande intimité; jamais il ne leur avait fait sentir l'inégalité des rangs et la différence de position. Lorcet avait été avec lui comme un frère. Ruffin comme un ami. Mais le temps amena

pour se faire une idée de la manière dont il parle de son ancien général, et de la part qu'il a prise à ses travaux. Sans doute M. Jomini n'aura pas rédigé lui-même cet éloge, mais il est permis de croire *qu'il aura aidé de ses conseils* celui qui en était chargé, car on retrouve le même esprit, les mêmes prétentions, dans ses dernières publications.

des hommes moins discrets. Un jour l'un d'eux se permit une familiarité déplacée ; le maréchal le réprima, se promettant de ne plus s'y exposer. Il eut dès-lors moins de laisser-aller, moins d'abandon ; il devint plus silencieux, plus réfléchi, et ne donna sa confiance qu'à ceux dont le caractère et les habitudes lui étaient bien connus. Un de ces traits malheureusement trop communs, et qui déshonorent l'humanité, avait aussi influencé et affermi le maréchal dans cette nouvelle manière de vivre.

Il avait accueilli, à son entrée en Helvétie, un ancien chef de demi-brigade, rayé du tableau. Cet homme comptait de beaux services ; il était aimable, spirituel ; tout annonçait en lui une grande droiture et la loyauté la plus parfaite. Le général Ney essaya de le faire réintégrer. Les petits cantons s'agitaient avec violence ; il le chargea de les parcourir, et de rechercher les causes de cette fermentation. Le colonel C... avait du savoir et de la souplesse : il adoucit ces intraitables montagnards, exposa avec sagacité ce qui les blessait dans les institutions nouvelles, ce qui excitait leurs regrets dans les anciennes. Son rapport confirma le général dans sa bonne volonté pour lui ; il le transmit au ministre, et en recommanda vivement l'auteur. Mais les bureaux avaient sur le compte de celui-ci des faits ignorés du général, ses recommandations restèrent sans effet.

Persévérant dans sa bienveillance, le général

Ney ne se découragea pas. Nommé au camp de Montreuil, il appela M. C... auprès de lui, et insista avec plus de force pour qu'il fût réintégré.

Des mesures de rigueur avaient eu lieu. Le général Ney s'était exprimé sans détour à cet égard : mais dévoué à un ordre de choses qui assurait tous les intérêts, calmait toutes les passions, il blâmait les actes qui lui paraissaient trop acerbes sans cesser d'être attaché au chef de l'État. Son protégé lui semblait plein de zèle, d'aptitude, il le lui recommande avec chaleur. Froidement accueilli une première fois, il revient à la charge avec plus d'instance. Le premier consul l'écoute avec surprise; il évite de lui répondre. Ney devient plus pressant. « Tenez, lisez, lui dit alors le vainqueur de Marengo, sachez à qui vous avez affaire; » en même temps il lui remet une dénonciation où cet officier rend compte des discours qu'il a entendu tenir au général, et travestissant ce qui lui est échappé, le peint comme un ennemi du premier consul, un homme dangereux, un homme à surveiller. Le misérable fut honteusement chassé; mais le maréchal conserva long-temps le souvenir de cette bassesse. Il mit plus de réserve dans ses relations, et changea complètement ses premières habitudes, qui étaient plus dans son goût et dans son caractère [1].

[1] Plus tard, en 1815, le maréchal Ney venait d'être arrêté. C***, détenu comme lui, fait demander le procureur

Le maréchal était sévère, mais juste ; irascible, il s'emportait aisément, mais revenait aussi vite à ceux qu'il avait offensés. Il inspectait, en 1813, un régiment de grosse cavalerie sous ses ordres. Étonné de voir les masses des soldats bien au-dessus du complet, il apprend d'eux que leur décompte n'a pas été payé, et que l'argent qu'ils auraient dû toucher figure en recette sur leurs livrets. Il adresse de vifs reproches au colonel. Celui-ci veut en vain se justifier, expliquer qu'il a dû obéir à des ordres supérieurs. Le maréchal ne l'écoute pas, et l'intérêt du soldat, qu'il croit lésé, le fait parler avec une grande sévérité. Le soir de cette scène, il avait réuni chez lui les officiers généraux et supérieurs de son corps d'armée qui se trouvaient présens ; il ne voit pas le colonel qu'il a réprimandé le matin ; il sort, va le chercher. « *J'ai eu tort*, » lui dit-il en lui tendant la main ; « venez, et que tout soit oublié. »

du roi ; il veut lui révéler un fait important ; et c'est une dénonciation, un témoignage à charge contre le maréchal, qu'il dicte du fond de son cachot. Croira-t-on bien que cet homme a osé, il y a peu d'années, venir solliciter des secours de la famille du maréchal, faisant valoir, pour les obtenir, l'ancienne bienveillance que celui-ci lui avait montrée ? Nous taisons son nom par respect pour les beaux et brillans services dont un homme de sa famille avait su l'honorer.

CHAPITRE III.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

—

Prompt à réprimer les excès, le maréchal n'oubiait rien pour les prévenir; simple soldat de bonne heure, il avait éprouvé par lui-même les souffrances qu'on endure dans les rangs. Il les appréciait et cherchait à les alléger de tout son pouvoir. Il savait que le soldat, naturellement juste, reconnaissant pour celui qui veille à ses intérêts, devient difficile à conduire lorsque ses besoins ne sont pas satisfaits, lorsqu'il voit qu'on ne partage ni ses fatignes ni ses privations. Ney aimait ces masses, composées d'hommes si différens, d'élémens si divers, et qui chaque jour, pourtant, courent avec un égal dévouement à la mort. Nos troupes brisées aux fatigues de la guerre, habituées à se jouer des dangers, étaient de mœurs plus rudes, d'une humeur plus altière, que celles d'aujourd'hui, traînant une vie pacifique dans leurs garnisons; la discipline, quelquefois relâchée, reprenait, après un instant d'oubli, son

empire avec plus de force. En présence de périls sans cesse renaissans, l'obéissance doit être plus prompte; souvent le commandement est plus dur. Le mauvais temps, la disette, les revers influent également sur l'humeur de tous. Et comme l'autorité a pour elle les grands-gardes, la salle de police, la prison, souvent une rigoureuse détention fait expier l'écart d'un moment, que la brusque impatience d'un chef, un propos offensant a peut-être excité. Le maréchal veillait avec soin sur ces abus : il cherchait à les prévenir et à convaincre les officiers, sous son commandement, qu'en élevant le soldat à ses propres yeux, le traitant avec des égards mérités, soutenus cependant d'une juste fermeté, on obtenait plus facilement cette abnégation de soi-même, cet abandon de volonté individuelle, qui forment en grande partie le lien puissant de la force militaire. Il se faisait rendre un compte exact de la situation morale des corps; et souvent lorsque les généraux et les colonels s'y attendaient le moins, ils se voyaient interpellés au sujet d'un grenadier ou d'un voltigeur dont ils avaient déjà oublié la punition.

Évitant avec le plus de soin possible de charger le soldat de travaux inutiles, il n'aimait pas, par une vaine ostentation d'autorité, à s'entourer d'un luxe d'escortes ou de nombreuses ordonnances. Il cherchait à ménager la troupe dans ce service fatigant, et à ne pas diminuer sans motifs, par tous ces hommes détachés, la force des régimens

sous ses ordres. Cette sollicitude n'échappait pas aux soldats ; et dans leur reconnaissance, ils savaient mettre en première ligne les soins continuels, la persévérance avec laquelle leur général assurait leurs moyens de subsistance. On verra tout ce qu'il fit de prodigieux, sous ce rapport, pendant la campagne de Portugal, dans ce pays dévasté où il parvint, à force de travaux, à fournir, non-seulement à la consommation du 6me corps, mais à celle de l'armée entière, pendant six mois qu'elle resta sur le Tage. Sans cesse en mouvement sur le Mondego, poussant des colonnes dans toutes les directions, il sut procurer, cuirs, draps, subsistances, faire face à tous les besoins. Ces souvenirs restèrent gravés dans le cœur du soldat, et quand la discussion que le maréchal eut avec Masséna, lui fit quitter le commandement du 6me corps, la tristesse de la troupe, les murmures, les premiers fermens d'une insurrection prête à éclater, et qu'un seul mot eût portée au dernier degré d'exaltation, lui prouvèrent qu'il n'avait pas eu affaire à des ingrats, que ses soins multipliés avaient conquis leur affection.

Mais soigneux des moindres détails qui intéressaient la fortune ou le bien-être du soldat, il n'en contenait pas moins les troupes dans une discipline rigoureuse, ne réprimait pas moins vivement les plus légers excès.

Une rencontre avait eu lieu dans le pays de Darmstadt ; les Autrichiens avaient été défaits,

et s'étaient retirés près de Swigemberg, où ils avaient été rompus de nouveau. L'action avait été vive, nos troupes étaient échauffées par la résistance qu'on leur avait apposée; elles se répandirent dans quelques maisons, et les pillèrent. La circonstance pouvait excuser le délit; mais il y avait eu oppression, abus de la victoire; de malheureux paysans avaient payé pour les rois. Il ne se borna pas à de stériles moyens de répression: tout en sévissant contre les coupables, il voulut que le dommage fût estimé, et que les victimes de cette cruelle spoliation fussent indemnisées des pertes qu'elles avaient faites; et, afin que la satisfaction fût plus éclatante, que l'évaluation ne rendit pas la mesure illusoire, il chargea le landgrave de faire lui-même estimer le dégât.

« J'ai appris avec douleur, manda-t-il à ce » prince, les excès qui ont été commis à Zwin- » gemberg. Le village a été emporté de vive force, » et cette circonstance, sans doute, est la véri- » table cause des désastres qu'il a approuvés. » Néanmoins je ne veux ni ne dois tolérer des ex- » cès semblables. Nos troupes ont méconnu les » ordres qu'elles avaient reçus; de malheureux » villageois ont vu dévaster leurs chaumières : » c'est à moi de punir l'inconduite des unes, de » remédier aux pertes des autres. Que le bailli » donne un état estimatif du dommage; j'aviserai » aux moyens de le solder. »

Soldats et habitans gardèrent le souvenir de

cette réparation. Les uns surent ce qu'ils devaient attendre de la sévérité de leur chef, les autres ce qu'ils pouvaient se promettre de sa droiture. Les populations du Necker, que la crainte du pillage avait armées, retournèrent à leurs travaux; l'approche des troupes françaises leur causa moins d'effroi. D'autres actes de justice aidèrent à ce résultat : de fortes contributions avaient été frappées, et les administrations locales, promptes à éluder les charges, les avaient en grande partie rejetées sur Eberfeld. Cette ville, incendiée pendant la dernière campagne, était hors d'état de faire face à tant d'impôts. Elle réclama ; mais les États du pays persistèrent à l'accabler sous un fardeau qu'on eût dû répartir d'une manière égale. Le général Ney fut plus juste ; il se rappela les malheurs de cette petite ville si industrielle et si active ; et pendant que ses administrateurs la chargeaient sans pitié, il leur notifia que, dévastée deux fois par la guerre, elle avait suffisamment payé sa dette, et devait être exempte de toute contribution.

Faisant la guerre aux hommes armés seulement, et sachant respecter les populations déjà assez malheureuses, le maréchal défendait le pays contre les besoins des soldats et contre les injustices des administrateurs. Inexorable pour ceux qui mettaient à profit le désordre de la conquête en pressurant les malheureux habitans, il fut plus d'une fois obligé d'exercer une surveillance active

et de déployer une sévérité nécessaire pour réprimer des abus aussi graves. Ce n'est pas, toutefois, que ces faiblesses fussent bien fréquentes : non, l'honneur, la délicatesse suivaient nos drapeaux ; et si quelquefois des plaintes se firent entendre, c'est que l'homme, accablé par les charges de la guerre, s'exagère à lui-même ce qu'il endure, et que souvent l'avidité, l'égoïsme de ses compatriotes ajoutaient beaucoup à ses malheurs. Sans doute il y a toujours des extorsions qu'on ne peut empêcher ; le soldat pèse à celui qui le loge ; les postes surprennent quelques rations aux villages qui les reçoivent ; les avant-gardes enlèvent quelques bestiaux à ceux qui les élèvent. Mais c'est là battre l'eau ; les administrateurs savent seuls la puiser. La guerre ne leur présente, à eux, que chances heureuses. Ils requièrent, ils imposent, ils rançonnent impunément ceux dont ils doivent défendre les intérêts. Les réclamations se font-elles entendre ? se plaint-on de ne pouvoir suffire aux fournitures ? l'ennemi est là pour couvrir la fraude, l'ennemi requiert, il faut obéir. C'est mieux encore lorsque le pays passe sous une domination nouvelle ; les uns exagèrent les charges qu'ils ont portées pour masquer leurs friponneries, les autres pour obtenir des adoucissemens. Cependant on doit le dire, si on imputa souvent aux officiers des exactions qu'ils n'avaient pas commises, quelquefois aussi on leur reprocha des faiblesses dont ils s'étaient rendus coupables. Mais

alors la punition ne se faisait pas attendre; quel que fût le coupable, la vindicte l'atteignait. Un officier-général, dont les idées au sujet des droits de la conquête n'ont jamais été bien rigoureuses, s'était approprié deux chevaux qui se trouvaient à sa bienséance. Le paysan, dont ils composaient presque toute la fortune, les réclama. Ney accueillit la plainte, et, dans une apostille un peu dure, ordonna qu'ils fussent rendus. Le détenteur s'y refusa d'abord. Il essaya de substituer de mauvais chevaux aux bons qu'il avait pris; puis, se ravisant presque aussitôt, il ne craignit pas de se plaindre de la vivacité de l'apostille. « Si elle vous » paraît étrange, » lui manda le général Ney, « que doit me paraître, à moi, l'obstination que » vous mettez à retenir ce qui ne vous appartient » pas? Votre manière de faire ne saurait me con- » venir; j'ai demandé votre changement. Vous » serez sans doute incessamment appelé dans une » autre division; mais restituez. »

Voici, pour donner une idée du peu d'indulgence que le maréchal accordait à ces honteux délits, une lettre qu'il adressait à un autre officier-général, sujet aussi à s'oublier, mais qui, du moins, joignait à une grande bravoure des talens éprouvés.

Le 4 janvier 18....

« Je ne puis vous taire, *mon cher général*, com- » bien il me paraît étonnant que vous me disiez

» aujourd'hui que c'est pendant votre marche » sur Saldzbourg, seulement du point de Saint-» Jean, que votre secrétaire est parti pour négo-» cier les effets de Botzen, tandis qu'à Greusbrant » vous m'avez engagé votre parole d'honneur que » vous feriez la remise au payeur de 75,000 fr., » montant de ses effets et des sommes que vous » avez reçues en argent, aussitôt après le retour » de votre aide-de-camp, parti de Botzen pour » Bâle.

» Vous n'avez pas répondu aux lettres que j'ai » chargé le général Dutaillis de vous écrire à cet » égard; vous avez évité de me voir à votre pas-» sage à Clagenfurth. Tant de circonstances me » donnent le droit de douter de votre bonne foi, » jusqu'à ce que vous ayez satisfait à tout ce qu'il » y a de plus sacré aux yeux d'un militaire, sa » parole d'honneur engagée.

» J'ai différé de rendre compte à l'Empereur » de cet état de choses, par égard pour les ser-» vices que vous avez rendus dans cette cam-» pagne. J'espérais d'ailleurs que vous ne vou-» driez point pour de l'argent, comme vous me l'a-» viez dit, diminuer l'opinion que l'on doit avoir » de votre délicatesse. Mais je dois vous déclarer, » général, que je mettrai votre conduite sous les » yeux de Sa Majesté, si dans six jours vous » n'avez rempli vos promesses, soit en payant la » somme susdite, soit en remettant à la caisse une » reconnaissance de cette même somme.

» Je vous préviens que vous êtes compris pour » une somme de huit mille florins sur l'état des » gratifications arrêtées par l'Empereur. Cette » somme sera portée en déduction de celle dont » vous devez effectuer le versement. »

Le général avait tardé, comme il le dit, de rendre compte de cette désagréable affaire à l'Empereur; mais d'autres s'étaient chargés de ce soin. Il fut obligé d'entrer dans des détails qu'il voulait éviter. On peut voir aux pièces historiques une partie de la correspondance qui eut lieu à cet égard.

Les deux généraux furent contraints de rendre gorge; mais tous deux gardèrent la mémoire de cette fâcheuse aventure. L'un s'en souvint sur les champs de bataille, l'autre à l'époque du procès. En sévissant ainsi contre les coupables, le maréchal se faisait de redoutables ennemis; il avait attaqué en eux l'honneur et l'intérêt; il avait dévoilé leur honte. Mais ces considérations n'étaient pas assez puissantes quand il s'agissait de remplir un devoir. Sévère pour les autres, est-il besoin de dire que le maréchal ne sut jamais tirer un profit personnel des commandemens qu'il eut en pays étrangers? Obéissant à ces principes d'honneur et de délicatesse gravés dans son cœur dès l'enfance, il agit toute sa vie comme au début de sa carrière.

Gouverneur de la Galice, de Salamanque, ces provinces, malgré leur haine pour l'étranger, ont conservé le souvenir de son intégrité. Une seule

dépouille des pays conquis a été laissée par le maréchal à sa famille : c'est une relique de Saint-Jacques de Compostelle, que les religieux du couvent de Saint-Iago lui offrirent, en mémoire de l'humanité avec laquelle il les traita. Il ne se bornait pas à protéger les intérêts matériels, il savait qu'il en est d'autres d'honneur auxquels l'homme tient plus encore, et il ne cessa de les faire respecter. L'armée anglaise a dû conserver le souvenir de sa sollicitude à cet égard. Obligée, après la bataille de la Corogne, de s'embarquer à la hâte, elle n'avait pu emmener toutes les femmes dont elle était suivie; elle en avait laissé une cinquantaine sur le rivage, qui, errantes sans asile, étaient exposées aux insultes des soldats. Le maréchal, informé de leur situation, s'empresse de venir à leur secours; il les fait réunir, les rassure, et ordonne qu'elles seront reçues dans un couvent de femmes. Mais la supérieure s'y refuse formellement, elle ne veut point avoir de relations avec ces hérétiques; les instances ne peuvent la fléchir; elle persiste à leur refuser l'hospitalité. « Eh bien! soit, répond le maréchal, outré de cette obstination, je comprends vos scrupules; au lieu de ces protestans, vous logerez deux compagnies de grenadiers catholiques. » L'alternative fit enfin céder la rigoureuse supérieure, et ces infortunées femmes, filles d'officiers, sous-officiers, dont nous avions éprouvé la bravoure, furent à l'abri du besoin et des outrages.

Les fatigues de la guerre, dans les dernières années, avaient rendu le maréchal presque chauve ; ses cheveux d'un blond vif lui avaient fait donner autrefois, par les soldats, les surnoms de *Pierre-le-Roux*, de *Lion Rouge*..... comme ils appelaient l'Empereur le *Petit Caporal*... Et quand, dans un moment décisif, on entendait son canon gronder au loin : Courage, disaient-ils, entre eux, le *Lion Rouge* grogne ; tout va se débrouiller, *Pierre-le-Roux* arrive.

C'est assez de détails pour faire connaître le caractère du maréchal, passons aux événemens qui ont absorbé sa vie.

CHAPITRE IV.

PREMIERS FAITS D'ARMES DU GÉNÉRAL NEY. — IL PREND LE COMMANDEMENT D'UNE COLONNE DE FLANQUEURS. — EXCURSIONS DIVERSES.

L'égalité des droits avait été proclamée. Il n'y avait plus d'exclusions, plus de priviléges. Chacun était désormais fils de ses œuvres ; personne n'avait plus d'importance que celle que lui donnaient son courage, sa capacité. La noblesse se souleva, et ne songea plus, d'un bout de l'Europe à l'autre, qu'à réprimer d'aussi scandaleuses prétentions. Celle d'outre Rhin se prépara à la guerre ; celle de France la joignit en partie, ou se réfugia dans ses châteaux.

Elle avait fait abandon, chacun recueillit une part de l'héritage. Ney fut fait sous-lieutenant [1],

[1] Hussard le 6 décembre 1788.
Brigadier le 1er janvier 1791.
Maréchal-des-logis le 1er février 1792.
Maréchal-des-logis-chef le 1er avril 1792.

lieutenant, et presque aussitôt attaché au vieux Lamarche. C'était un bon, un respectable officier, qui avait passé sa vie dans les rangs subalternes. Le mouvement ascendant de la révolution venait de le porter au grade que lui assignaient ses talens; il avait apprécié Ney; il aimait son activité, son courage; il l'appela près de lui, et le nomma son aide-de-camp. Ney se trouva de la sorte appelé, dès l'origine, à voir la guerre d'un point élevé; il ne fut plus borné aux détails. Il fut initié au secret des grands mouvemens; il dut les étudier, les comprendre, quelquefois les diriger lui-même. Il ne tarda pas à prouver qu'il méritait d'être à bonne école.

La guerre avait éclaté. Il suivit le général Lamarche en Belgique, et partagea avec lui la gloire et les périls de ce brillant début. Mais nos revers furent aussi prompts que nos succès avaient été rapides. Nous fûmes battus à Aldenhoven et à Nerwinde, et la défection ajoutant aux maux de la défaite, nous faillîmes périr que les acclamations de la victoire duraient encore. Mayence avait ouvert ses portes, Valenciennes était rendue, Condé investie; les départemens, soulevés par les violences du 31 mai, prêts à briser le pou-

Adjudant le 14 juin 1792.
Sous-lieutenant au 5e hussards le 29 octobre 1792.
Lieutenant le 5 novembre.
Aide-de-camp du général de division Lamarche le 23 mars 1793.

voir qui les régissait. Jamais situation ne fut plus grave; mais aussi jamais on ne montra plus d'énergie. Les rois se disposaient à étouffer la révolution; la révolution recueillit ses forces, et alla généreusement les chercher. Hommes et choses avaient été mis à la disposition des armées; tout afflua inopinément sur la frontière. Il s'en fallait cependant que ce prodigieux armement fût aussi redoutable qu'il paraissait l'être; ces sortes d'insurrections ont le sort de toutes choses: elles sont moins bonnes à mesure qu'elles se multiplient; elles valent d'autant moins, qu'elles se répètent plus souvent. On venait d'en faire une dure épreuve: trois grandes levées avaient eu lieu; or des trois, la première était incontestablement supérieure à la seconde, la seconde à la troisième, et celle-ci, on ne pouvait le nier, surpassait de beaucoup encore les corps de première réquisition que les décrets de l'assemblée nationale poussaient maintenant à la frontière. Il était même impossible qu'il n'en fût pas ainsi; les premiers bataillons de volontaires étaient presque tous conduits par des officiers, des sous-officiers que l'amour de la patrie, la haine de l'esclavage, et sans doute aussi les illusions de la gloire avaient ramenés sous les drapeaux. Disciplinés, guidés par des hommes éprouvés, ils ne parurent pas sans gloire sur le champ de bataille. Mais leur carrière fut aussi courte qu'elle avait été belle; ils succombèrent, et l'on fut obligé de recourir à de nouvelles for-

mations. Les jeunes gens qui les remplirent étaient toujours forts, dévoués, robustes comme ceux que la mort avait moissonnés ; mais l'expérience n'animait, ne guidait plus leur audace. La guerre est semée de trop d'alarmes, de privations, pour que le soldat la supporte, si la discipline ne l'enchaîne, si l'habitude des armes ne le soutient. Cette habitude, rien n'était plus facile que de la donner ; il n'y avait qu'à fondre, qu'à incorporer les corps de nouvelle formation dans les anciens.

On le fit, on régla, on stimula l'énergie de cette ardente jeunesse, que le défaut de chefs capables avait un moment engourdie ; et l'armée, qui comptait plus de mille bataillons, se trouva réduite à six cents. C'était beaucoup encore, car le nombre des hommes capables de bien conduire un bataillon est plus rare qu'on ne pense ; mais du moins ils présentèrent une masse à la fois flexible et compacte, et si, comme le prétend Feuquières, Dieu est toujours pour les gros escadrons et les gros bataillons, nous pûmes compter sur son appui.

Cette incorporation laissait trente mille officiers sans emploi, et il faut le dire, plusieurs d'entre eux étaient des hommes du premier mérite ; mais si elle engendrait de nouveaux abus, en revanche elle en corrigeait de bien fâcheux. Les actes populaires avaient été suivis d'exagération ; l'exclusion des officiers nobles de l'armée en avait enlevé beaucoup d'instruits qui eussent

pu rendre d'utiles services. Une foule d'hommes accourus des bureaux avaient envahi l'armée, s'emparant des grades, portant partout le trouble et la confusion.

On s'était persuadé que le courage seul décide les batailles ; que, pour vaincre, il n'y avait qu'à marcher, à serrer l'ennemi, à ne pas le laisser reprendre haleine. Ces idées flattaient l'amour-propre. Chacun se crut appelé à sauver la patrie, et cette folle confiance compromit plus d'une fois la cause qu'elle voulait défendre. Les nouvelles formations permettaient enfin de remédier au désordre, on en profita. C'était beaucoup, sans doute; mais il fallait remplacer la présomption par l'expérience, et les hommes de guerre étaient la plupart destitués ou suspendus. Tout brillant qu'il était, le général Barthélemi avait été envoyé à l'Abbaye pour son indépendance, et Tharrau, si brave, si dévoué, expiait, sous un mandat de dépôt, l'humanité dont il avait fait preuve. Schawenbourg, déjà célèbre par son habileté manœuvrière, Schawenbourg qui avait instruit, discipliné l'armée de la Moselle, subissait le même sort. Delaage avait été relégué loin des frontières. Leusch, Desperrières, avaient perdu leur commandement, et Pully, qu'eût dû protéger son beau succès d'Arles, avait comme eux été éloigné des troupes qu'il avait conduites à la victoire. Le général Tholozau avait été traité d'une manière plus sévère encore. On n'avait respecté ni son courage,

ni ses blessures ; on l'avait arraché tout sanglant à la cavalerie dont il animait l'audace pour le jeter dans les cachots de la Conciergerie. Delaunay, mutilé comme lui, avait, comme lui, encouru la sévérité des représentans. Nommé, malgré ses protestations, général en chef, il avait, malgré ses bons services, été frappé de destitution. D'autres officiers-généraux avaient été révoqués pour avoir servi avec Houchard ; d'autres pour avoir été sous les ordres de Custines; les uns et les autres remplacés par des hommes qui n'avaient pas combattu. Néanmoins nous possédions dans nos rangs de quoi remplacer ces généraux, que la faveur populaire avait élevés et abandonnés presque aussitôt. Nous avions des hommes remplis d'énergie et de patriotisme ; il ne manquait qu'un chef. Heureusement Pichegru vint prendre le commandement de ces masses neuves et confuses; ce n'est pas que lui-même fût fort habile ; loin de là, chef de bataillon il n'y avait pas six mois, il n'avait pu prendre de la guerre des notions bien nettes et bien précises ; mais il avait du tact, du discernement, une aversion prononcée pour cette ostentation de pouvoir qui portait la désorganisation parmi les troupes ; il bannit la mollesse et l'anxiété qui désolaient les rangs. Ses liaisons avec Saint-Just avaient aplani les résistances ; il exerçait sur les représentans l'influence qu'eux-mêmes avaient jusque-là exercée sur les généraux; il put éloigner, appeler

ceux que lui désignait l'opinion publique. Son premier choix tomba sur Scherer ; c'était un vieil officier qui avait fait, étudié la guerre, et qui la savait déjà, que tout ce qui commandait aujourd'hui ne s'en doutait pas encore. Né plébéien, il avait été obligé de chercher à l'étranger l'illustration que lui refusait sa patrie. Il avait servi en Hongrie comme en Hollande, combattu pour la civilisation comme pour la liberté. Il avait fait plus encore : après avoir étudié l'art sur le champ de bataille, il en avait développé les préceptes. Il avait retracé dans une judicieuse discussion les fautes, les manœuvres qui avaient amené les revers des Autrichiens et les succès des Turcs. Chargé plus tard de la défense du Haut-Rhin, il avait tenu, avec quelques bataillons, des forces considérables en échec, et donné aux colonnes qui marchaient sur Landau de sages directions. Pichegru reconnaissant l'appela près de lui.

Les hommes façonnés par l'habitude du champ de bataille étaient rares ; mais Pichegru sentait sa faiblesse, il savait qu'il avait besoin d'aide, de soutien, il s'appliqua à rechercher ceux qui pouvaient lui en donner. Friant était novice encore, mais il était homme de tête et de main ; il avait montré de l'habileté à la bataille de Kayserslautern, il fut chargé de la conduite d'une brigade. Un officier non moins recommandable par sa bravoure et ses talens, Kussel, prit la direction d'une autre. Si l'on n'eut pas des hommes

bien habiles à la tête des colonnes, on eut du moins des hommes capables de le devenir. La fortune de l'armée du Nord suppléa d'ailleurs à ce qui lui manquait : elle lui donna deux officiers qui pouvaient à eux seuls fixer la victoire ; c'étaient Marceau et Kleber ; l'un frêle, petit, encore au début de la vie ; l'autre grand, fort, de stature héroïque ; tous deux portaient, sous des enveloppes diverses, la même ardeur et la même habileté ; tous deux avaient une illustration acquise sur le champ de bataille ; tous deux avaient déjà fait preuve des grands talens qu'ils ont développés depuis. Mais si la composition de l'armée commandait l'espérance, l'état des approvisionnemens, celui des parcs était peu fait pour l'inspirer. On manquait de poudre, les fusils étaient rares, et les distributions tout-à-fait incertaines. Elles n'avaient jamais été assurées pour un mois, pour quinze jours. Souvent on ne savait la veille comment faire face aux exigences du lendemain. La position était cruelle ; on ne pouvait ni disposer un mouvement, ni mener une attaque. Le manque de pain, de munitions, arrêtait les opérations les mieux conçues ; ou si cédant à une ardeur irréfléchie, on s'abandonnait aux impulsions de son courage, la faim ou la défaite faisait bientôt raison de la témérité. C'est ainsi que, faute de poudre, nous avions perdu la bataille d'Arlon l'année précédente ; c'est ainsi qu'au début de la campagne, le manque de vivres avait fait ajourner,

deux jours, la marche hardie qui s'exécuta à travers les Ardennes, et qu'on perdit la bataille qui fut livrée le 3 juin sous les murs de Charleroy. La disette n'avait pas toujours eu des conséquences aussi graves, mais le besoin ne se fait jamais sentir sans amener l'indiscipline et les murmures. Les opérations les plus simples avaient souvent échoué faute d'approvisionnemens.

On triompha néanmoins. On battit, on culbuta l'ennemi ; le courage suppléa à tout ce qu'on n'avait pas. La victoire semblait devoir amener l'abondance ; mais deux armées avaient pénétré en Belgique ; les administrations qu'elles traînaient après elles s'étaient tout à coup prises de zèle, et mettaient une sorte d'émulation à combler la misère du soldat. Elles se disputaient le territoire ; elles envahissaient les villages, demandaient, requéraient et s'opposaient avec la même violence à leurs enlèvemens mutuels. On essaya d'établir une ligne de démarcation ; personne ne la respecta. On fondit les deux administrations, on n'en forma qu'une seule, qui fut chargée de l'approvisionnement des deux armées. La mesure fut plus vaine encore. Les agens ne se présentèrent plus au nom de telle ou telle armée ; mais l'un opérait au nom d'un ordonnateur, l'autre au nom d'un autre ; celui-ci était chargé d'exécuter une réquisition partielle, celui-là de suivre une réquisition générale, et tous, uniquement occupés de celle qui leur était propre, entravaient celle qui ne les regardait

pas. Souvent même, ils arrêtaient les enlèvemens de leurs collègues, défendaient aux contribuables de faire aucune fourniture. Ces cruels débats ruinaient le pays [1], et tenaient l'armée dans les angoisses. La cavalerie manquait de fourrages, l'infanterie était sans subsistances; chacun était obligé de s'approvisionner lui-même, et de faire ce que l'administration ne faisait pas. On envoyait les chevaux

1 *Cologne*, 17 *vendémiaire* (8 *octobre*).

AUX REPRÉSENTANS DU PEUPLE, A BRUXELLES.

Les agens envoyés pour faire des réquisitions, chers collègues, opèrent de manière à révolter tout le monde. En arrivant dans une ville, ils mettent tout en réquisition, *tout*, exactement tout. Personne ne peut plus dès-lors ni vendre ni acheter. Voilà le commerce paralysé, et pour quel temps? Pour un temps indéfini, car il existe des réquisitions qui sont faites depuis un mois, et on n'a rien demandé; et, pendant ce temps-là, les habitans ne peuvent pas même se procurer les choses de premier besoin. Si cette mesure n'est pas contre-révolutionnaire, si elle n'est pas vexatoire, si elle ne tend pas à soulever contre nous tout le pays, je vous demande ce qu'elle est.

Et malheureusement, la terre est couverte de ces réquisitions, qui viennent à la file, et frappent coup sur coup.

Qu'on requière les objets dont nous avons besoin, rien de mieux; c'est ce que je fais faire par les commissaires des guerres, lorsqu'il n'y a pas d'autres agens; mais qu'on détermine la quantité de chaque objet, et que les habitans puissent disposer du reste; cela ne révoltera personne, pourvu qu'on paie.

à la pâture ; on arrachait aux malheureux habitans ce qui leur restait encore ; on vivait de violences, on se consumait de privations. Cet état de choses dura toute la campagne. Il faut le dire néanmoins, la faute n'en était pas toute à l'administration : elle avait beaucoup d'agens ineptes, dissipés, cupides, plus occupés de leurs plaisirs que de leurs devoirs ; mais on s'était aussi beaucoup exagéré les ressources du pays. On s'était persuadé qu'il pouvait suffire à sa consommation comme à celle des deux armées qui avaient envahi son territoire. Cependant, le Luxembourg, la Campine, le Brabant, offrent peu de ressources ; la Gueldre, le

,Mais que l'on requière tout ; qu'on laisse la réquisition subsister des mois entiers, sans spécifier ce que l'on veut réellement, et qu'on ne paie pas même lorsqu'on enlève, cela est absurde, révoltant, citoyens collègues. Les agens ont soulevé la Belgique du temps de Dumourier ; ils nous ont aliéné tous les cœurs. Si nous n'y prenons garde, la même chose nous arrivera sous nos yeux, et nous aurons à combattre les habitans et l'armée autrichienne.

Vous êtes sur les lieux. L'agence principale est auprès de vous. Faites-vous rendre des comptes rigoureux de ces opérations, et tâchez de remédier promptement à un désordre qui peut avoir de fâcheuses conséquences.

Il faut requérir ce dont on a besoin, en laissant ce qui est nécessaire pour la consommation des habitans. Il faut enlever sur-le-champ et payer. On ne peut requérir, car faire une réquisition qu'on n'exécute pas, c'est vexer inutilement et sans fruit.

Salut et fraternité.

GILLET.

duché de Clèves, le comté de Meurs, sont peu fertiles; le duché de Juliers, l'électorat de Cologne, avaient été épuisés par les Autrichiens; le Hainaut, le Brabant, la West-Flandre, la partie du pays de Liége qui se trouve sur la rive gauche de la Meuse, étaient les seuls qui présentassent quelque abondance; mais ces pays avaient leurs centres de consommation, et ne pouvaient fournir à cet immense surcroît de bouches qui étaient survenues tout à coup. Il en était de même pour les fourrages: le Brabant, Juliers, Cologne n'avaient que des prairies artificielles; le Limbourg, dont les récoltes sont plus considérables, était en partie épuisé, et l'armée de Sambre-et-Meuse comptait soixante-dix mille chevaux, celle du Nord en avait trente mille. Infanterie et cavalerie étaient également en proie à de poignans besoins.

Tel était le dénuement contre lequel avaient à lutter les troupes. Telles étaient les premières difficultés qu'il fallait vaincre, les premiers obstacles dont il fallait triompher.

Mais c'est trop insister sur ces détails; revenons au sujet qui nous occupe.

Nous étions à la fin de juillet 1794. La bataille de Fleurus avait eu lieu; Mons était pris, et Kleber, qu'exaltait encore sa victoire, se disposait à poursuivre ses succès. Les Autrichiens étaient à quelque distance; il veut reconnaître leur position, prend un piquet d'escorte, et, chemin fai-

sant, adresse quelques questions à l'officier qui l'accompagne. Les réponses qu'il obtient sont précises, judicieuses ; il prolonge l'entretien, et rentre avec la résolution de s'attacher son interlocuteur. L'aide-de-camp Pajol transmet à l'officier de hussards l'intention de son chef. Mais Ney, car c'était lui qui commandait l'escorte, venait de rejoindre le quatrième de hussards. Fait capitaine après les affaires de Famars, si fâcheuses pour le respectable Lamarche, il était rentré dans son régiment avec l'intention de n'en plus sortir ; il le refusa. Mais Kleber l'avait jugé, et tenait à lui. Les partis autrichiens couvraient la campagne ; la population s'agitait. Il résolut d'organiser un corps de partisans, qui réprimassent les uns, continssent l'autre, assurassent à la fois ses subsistances et ses communications. L'entreprise demandait un homme de tête et de cœur ; il chargea Ney de la conduire. Mais on débouchait sur Pellemberg. Les Autrichiens étaient nombreux, l'avant-garde qui les suivait peu considérable ; la mêlée devenait ardente ; Ney arrêta son mouvement et accourut au feu. L'adjudant-général Bucquet venait d'échouer devant un escadron de cavalerie autrichienne. Ses chevaux avaient été rompus ; lui-même était chargé de blessures. Ney veut venger un ami malheureux. Son détachement épuisé de marche, ne peut le suivre ; il se jette à la tête de quelques dragons, fond sur les impériaux, et réussit à les enfoncer. Kleber, témoin de ce coup

de vigueur, en rendit compte au représentant : « Le capitaine Ney, faisant les fonctions d'adjudant-général, » portait son rapport, « fit des prodiges de valeur. Il chargea, avec trente dragons du 7me et quelques chasseurs d'ordonnance, deux cents hussards de Blanckestein, et les mit dans le plus grand désordre. »

Gillet fut charmé de ce trait de courage, et conféra au capitaine le grade dont il remplissait les fonctions [1].

[1] GILLET, REPRÉSENTANT DU PEUPLE PRÈS L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Sur le compte qui lui a été rendu des talens militaires et du patriotisme du citoyen Ney, capitaine au 4e régiment d'hussards, nomme ledit citoyen Ney au grade d'adjudant-général, chef de bataillon, dont il fait déjà le service, auprès du général Kleber, commandant de l'aile gauche de l'armée.

Signé, GILLET.

14 *thermidor an II* (1er *août* 1794).

CHAPITRE V.

DIVERS FAITS D'ARMES DE L'ADJUDANT-GÉNÉRAL NEY. — BATAILLE DE LA ROER.

L'ennemi avait repassé la Meuse, on fit halte. Jourdan chercha à assurer ses derrières, à mieux asseoir sa position. Landrecies s'était rendue; mais le Quesnoy menaçait de prolonger sa défense. Kleber s'avança sur Maëstricht, et l'investit. La place était d'un abord difficile, les vivres devenaient plus rares chaque jour; Ney reprit ses courses, et se répandit du côté de Teer. Il partit de Diest le 26 août 1794, poussa le même jour jusqu'à Peer, où il enleva un convoi de vingt-trois voitures, qui furent aussitôt acheminées sur nos positions. La journée suivante fut moins heureuse. Un de nos cavaliers fournit à l'ennemi des indications sur la force et la direction du détachement, qui s'était jeté sur ses derrières. Ney, à qui on avait négligé de rendre compte de cette incident, poursuivit tranquillement sa marche. Il surprit le village d'Achel, enleva les approvisionnemens

que les Autrichiens y avaient entassés, mais les reperdit presque aussitôt. Les hussards de Blankestein, les dragons de Latour étaient accourus; le convoi, l'escorte qui le conduisait à nos avant-postes, tout fut enlevé. Cependant Ney ignorait encore que la cavalerie impériale avait pris l'éveil, et se dirigeait paisiblement sur Werdt; il n'avait pas atteint Hamon, lorsqu'il l'aperçut qui menaçait ses flancs, ses derrières, et faisait ses dispositions pour le charger. Son attitude, la désertion du cavalier qu'il venait d'apprendre, lui révélèrent toute l'étendue du danger, il rebroussa sur Eyndhoven; mais les tirailleurs lui rapportèrent presque aussitôt que cette voie lui était aussi fermée, que les escadrons ennemis filaient sur la droite et sur la gauche, qu'il était impossible de se faire jour. Impossible! reprend Ney, et il fait sonner la charge; il se jette sur les Autrichiens, les rompt, marche avec célérité, évite les villages, gagne les bois, se dérobe aux premières masses qui l'attendent.

Mais l'ennemi couvre la plaine; à chaque pas, il est obligé de faire halte, de recevoir, de mener une charge. Ici il faut enlever un pont; là, faire un détour; plus loin, forcer un poste: il ne rencontre partout que périls, que difficultés. Il arrive à la fin à la vue d'Eyndhoven. Ses flanqueurs ont poussé au loin une patrouille qui en éclairait les abords. Les prisonniers qu'ils lui ramènent, comme les habitans qu'il rencontre, annoncent

que la place est faiblement occupée ; il espère la surprendre, l'enlever, et s'avance rapidement sur elle. Malheureusement, un corps de cavalerie est accouru ; il débouche comme nous nous présentons : la surprise est extrême ; mais cavaliers et fantassins sont également résolus. On charge sans compter ; on donne tête baissée sur ce flot d'ennemis, on les renverse, on les rompt, et on rentre à Diest avec le baron d'Homspech, qui les commande.

Jourdan ne fut pas moins charmé de la manière dont cette expédition avait été conduite, que de la capture qui l'avait terminée. Il savait quel était le noble baron, il le soupçonnait « de n'avoir pas été sans influence sur les déterminations de nos anciens généraux ; d'avoir été mêlé à une foule de négociations fâcheuses, et engageait le Comité à le faire transférer à Paris. » Quant à Ney, le représentant Gillet l'avait fait chef de brigade ; « il se proposait, pour sa part, de l'employer avec bien de l'avantage. »

Nous étions aux derniers jours de septembre. Les colonnes qui avaient réduit Condé, Valenciennes, débouchaient ; le mouvement général recommença. Battu à Sprimont le 18 septembre, défait à Clermont le 20, l'ennemi cherchait à se rallier derrière la Roër. Combien il était revenu des illusions qu'il s'était faites ! comme sa fortune avait changé ! Tristement retranchés derrière la Scarpe au début de la campagne, nous allions tout

à l'heure atteindre les bords du Rhin. L'armée du Nord était au cœur de la Hollande ; les Anglais avaient disparu ; du nord au midi, de l'est à l'ouest, la victoire couronnait partout de généreux efforts.

Tant de revers néanmoins n'avaient point abattu le courage de Clairfayt. Il se retirait, mais sans cesser de combattre, sans cesser de se prévaloir de tous les avantages que présentaient les lieux. Les bords escarpés de l'Ourthe, ceux de l'Ayvaille, n'avaient pu le soustraire à nos coups ; la Roër était plus encaissée, plus rapide, défendue par des accidens de terrain plus âpres encore que ceux dont nous avions triomphé ; il ne désespéra pas de se soutenir à l'aide de ces obstacles, et se replia sur la Roër.

L'armée le suivait avec l'ardeur qu'inspire la victoire. Scherer menait la droite, Jourdan conduisait le centre, Kleber tenait la gauche. On se pressait, on se hâtait sur sa trace, c'était à qui le pousserait avec plus de célérité. Diverses rencontres avaient eu lieu ; toutes avaient été heureuses. Les Autrichiens fuyaient, et cependant Kleber n'était pas satisfait.

Bernadotte menait son avant-garde. Bernadotte, récemment promu au grade de général, réunissait, au courage si commun à l'armée de Sambre et Meuse, l'expérience qui était rare encore. Soldat depuis plus de quatorze ans, il avait fait la guerre en Amérique comme en Europe ; il avait

acquis, sur la Delaware comme sur la Sambre, ce coup d'œil rapide, cette prestesse de manœuvre que peu de ses collègues possédaient alors. Il joignait à l'ascendant que lui donnait l'habitude du feu des qualités non moins précieuses. Il était entreprenant, intrépide, aussi ardent au combat que chaud dans ses opinions. Sa ferveur plaisait à la troupe; sa tenue, son assurance, remuaient son imagination. Il n'y avait rien dont elle ne fût capable, rien qu'elle ne pût entreprendre à sa voix. Mais tout a ses bornes : le courage lui-même rencontre des obstacles qu'il ne saurait franchir.

Bernadotte poussait sa troupe sur Heinsberg. Il voulait enlever, culbuter l'ennemi, ne pas laisser respirer son arrière-garde. Elle était nombreuse; favorisée par les lieux, elle lui opposa une opiniâtre résistance.

Kleber avait détaché quelques renforts. Cette lutte de chicane ne finissait pas; il perdit patience, et chargea Ney d'aller prêter main forte à Bernadotte. Ney hâta le pas, et s'avança sur Stockeim; mais il n'est pas à mi-marche, qu'il aperçoit des embarcations qui se hâtent, qui se pressent, qui cherchent à gagner Maëstricht. Il distingue des roues, il aperçoit des affûts; il ne doute pas que ce ne soit des instrumens, des munitions de guerre qu'on s'efforce de jeter dans la place. Il tourne bride, pousse droit à la rivière, et se dispose à les intercepter. Ses chasseurs, à demi-nus, sont prêts à se jeter à la nage; mais les mariniers

n'osent courir la chance d'être enlevés ; ils coulent leurs bateaux ; les pièces, les poudres, les projectiles, sont également engloutis.

La rencontre était heureuse, mais elle ne devait pas tarder à le devenir plus encore. Ney avait repris son mouvement. Ses chasseurs se félicitaient d'avoir détruit une partie des moyens que Maëstricht devait incessamment leur opposer, lorsqu'une flottille se dessine au loin. Il commande de presser le pas. On se hâte, on s'anime, on accourt au devant d'une proie qui ne saurait échapper. Un partie se présente presque aussitôt sur le rivage. Des chasseurs se jettent à l'eau ; ils atteignent les embarcations, bravent les coups qu'on leur porte, pénètrent, s'établissent à bord. La lutte qui s'engage est des plus vives. Ney veut y prendre part, il pousse ses chevaux, et arrive tout haletant sur le lieu du combat. Mais son approche a mis fin à l'action ; les équipages ont cédé. Il continue sa course, et joint Bernadotte à Franquemont. La nouvelle de cette double rencontre s'était déjà répandue : on savait que, privé le matin d'une partie des munitions qui devaient la défendre, la garnison de Maëstricht avait perdu tout à l'heure une partie des subsistances qui devaient la nourrir ; on se flattait qu'atteinte ainsi dans ce qui assure, prolonge la résistance, elle serait de facile composition. Bernadotte avait lui-même obtenu quelque avantage. Sa troupe était fière, heureuse de ses succès. Il résolut de pousser

plus avant : Nuth n'était pas éloignée; l'ennemi paraissait résolu à la défendre; il courut le chercher. Mais les Autrichiens avaient déjà gagné le large; on n'apercevait plus que quelques patrouilles qui se perdaient dans les bois. Il ne jugea pas à propos de pousser plus avant, et, remettant à Ney le soin de les suivre : « Tu le vois, lui dit-il, les voilà qui s'acheminent sur Gangelt, qui se disposent paisiblement à y passer la nuit; joins-les, serre-les; fauche comme en plein champ. » Ney les joignit en effet; mais ils étaient nombreux, pleins de résolution et de courage; il fut obligé de demander du secours. Un officier, qui depuis a noblement fourni sa carrière, Maurin, alors adjoint aux adjudans-généraux, accourut avec le 2e de hussards. On marcha, on se huerta, on atteignit Heinsberg. L'ennemi l'occupait en forces; il était barricadé, crénélé, prêt à nous couvrir de feux. Ney n'avait avec lui que ses chasseurs et quelques compagnies d'infanterie légère; mais son impatience a passé dans les rangs : l'infanterie escalade les remparts; les sapeurs brisent les portes; en un instant, tout est enlevé, tout est rompu. Forcé dans la place, l'ennemi essaie de se reformer à la faveur des bois, et n'est pas plus heureux. La troupe se presse à sa suite; elle le joint et le jette en désordre dans Wassemberg.

Nous l'avions amené aux lieux où reposaient ses espérances; nous débouchions sur la Roër;

nous étions devant ces formidables ouvrages qu'il fallait affronter. Nous fîmes nos dispositions.

Le corps d'armée s'était établi entre Heinsberg et Drumen. Bernadotte poussa sur Rutten à la tête de l'avant-garde. Rutten est sur la rive gauche de la Roër. C'est un village élevé, couvert, d'où l'on discernait en plein les obstacles que nous avions à vaincre. On apercevait une longue file de redoutes, hérissées de chevaux de frise, de larges retranchemens, que protégeaient de profonds fossés. Ici, se montrait une batterie rasante; là, se présentaient des pièces de gros calibre, et derrière ces apprêts formidables, était déployée une infanterie nombreuse, immobile, qui n'attendait que l'apparition de nos colonnes pour commencer le feu. Ces ouvrages, cette attitude, étaient faits pour commander la réserve. Mais, depuis six mois les Autrichiens cherchaient vainement à ressaisir la fortune : battus chaque fois qu'ils en venaient aux mains, ils étaient sans cesse obligés de fuir, sans cesse obligés de vider les positions qui devaient nous arrêter. Nos soldats les apercevaient qui se retranchaient, qui s'établissaient au milieu des rochers, derrière des ravins, des taillis. Ces obstacles ne firent qu'enflammer leur audace ; ils demandaient à marcher; ils voulaient franchir la rivière, joindre ces colonnes qu'ils avaient si souvent mises en fuite, et qui n'osaient les attendre que parce qu'elles étaient protégées par les lieux. Exalté

comme eux par la victoire, Bernadotte avait toute l'ardeur qui les transportait; cependant la Roër était haute, impétueuse; la pluie tombait par torrens, et la rendait d'heure en heure plus rapide. Il n'osa lancer sa troupe à travers les brisans et la mitraille; il voulut d'abord s'assurer des obstacles que l'opération présentait. L'infanterie légère s'avança pour les reconnaître; mais elle n'avait pas paru, que pièces de campagne, pièces de position se mirent à tonner. Le feu s'engagea d'une rive à l'autre; en un instant, tout fut aux prises. On ne pouvait se joindre, on ne voulait pas céder; long-temps on donna, on reçut la mort sans reculer d'un pas; enfin une nouvelle batterie se démasque : les Autrichiens, pris à revers, ne peuvent faire tête à l'orage, et sont obligés de se retirer. La 71e saisit l'à-propos; elle se jette dans la Roër, tourne, évite les brisans, et parvient enfin à la rive opposée. Bernadotte mande aussitôt ce succès inouï à Kleber, et, faisant à chacun sa part de gloire : « J'ai beaucoup, dit-il, à me louer du brave Ney; il m'a secondé avec l'intelligence que tu lui connais, et je dois dire, dans l'exacte vérité, qu'il est pour beaucoup dans le succès que nous avons obtenu. » Le jour tombait quand nos soldats franchirent la rivière; on ne put que jeter des ponts, faire les apprêts qu'exigeaient les circonstances. L'ennemi se retira pendant la nuit; on n'aperçut au jour que les traces de sa défaite. Même chose eut lieu sur le

reste de la ligne : voici le rapport que Gillet adressa au Comité :

« J'ai différé jusqu'à ce moment à vous rendre compte des derniers succès de l'armée de Sambre-et-Meuse, afin de pouvoir vous annoncer en même temps une victoire, et la prise d'une place forte, d'une citadelle, de soixante pièces de canons, et d'une grande quantité de poudre et de munitions.

» L'armée autrichienne, battue en détail à Sprimont et à Clermont, les 2 et 4 sans-culottide, s'était réunie sur la Roër, forte encore de soixante à quatre-vingt mille hommes. Le 1^er^ de ce mois, nous nous rendîmes maîtres d'Aix-la-Chapelle, et l'armée vint camper dans la plaine d'Aldenhoven, la gauche appuyée à la Worm, et la droite à Schuviller, sur la Dinse.

» Le projet de l'ennemi était de défendre la passe de la Roër, et de se ménager une communication avec Maëstricht. Il avait établi pour cet effet une grande partie de son armée en deçà de cette rivière, dans la position qui se trouve derrière Aldenhoven, et en avant de Juliers. Cette position, déjà très-forte par elle-même, était encore fortifiée par des lignes et des redoutes qui la défendaient sur tous les points.

» Nous étions bien décidés à poursuivre nos succès, et Jourdan résolut de forcer l'ennemi dans ses derniers retranchemens. Il fallait pour réussir une de ces manœuvres savantes et hardies qui rendent possibles les plus grandes entreprises,

lorsqu'elles sont exécutées par des officiers expérimentés et des soldats intrépides ; car la Roër, quoique guéable en beaucoup d'endroits, était grossie par les pluies qui tombent depuis dix jours. Tous les gués étaient d'ailleurs dégradés, hérissés de chevaux de frise, les ponts rompus, et les hauteurs qui se prolongent sur la rive droite de la Roër, depuis sa source jusqu'à Ruremonde, étaient couvertes de lignes, de redoutes, défendues par une artillerie formidable.

» Jourdan divisa son armée en quatre corps : il donna le commandement de l'aile droite au général Scherer ; la gauche fut confiée au général Kleber, l'avant-garde au général Lefebvre. Jourdan se réserva le commandement du centre, formant le corps de bataille, ayant sous ses ordres les généraux de division Hatry, Morlot, Championnet et Dubois. Scherer était chargé de forcer le passage de Dueren ; Kleber devait attaquer sur la gauche, à Heinsberg, et l'avant-garde à Limnich, pendant que le corps de bataille attaquerait le camp en avant de Juliers.

» Hier, à cinq heures du matin, toutes les colonnes se mirent en mouvement, toutes attaquèrent avec une égale valeur ; en moins de deux heures, le camp de Juliers fut forcé, et les redoutes emportées avec une intrépidité sans exemple. La cavalerie ennemie se présenta pour couvrir la retraite. Elle fut chargée, culbutée, et poursuivie jusque sur le glacis de Juliers. Elle ne

dut son salut, ainsi que toute l'armée ennemie, qu'au canon de la place, qui nous empêcha de la suivre plus loin. Les autres colonnes eurent un égal succès, mais elles éprouvèrent des difficultés d'un autre genre. Lorsque l'avant-garde se présenta à Limnich, l'ennemi avait détruit le pont, et mis le feu à la ville. Tous les passages ayant été rendus impraticables, il fallut établir des ponts sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. C'est ce qu'on exécuta au moyen de la protection de notre artillerie, qui, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, prouva sa grande supériorité sur celle de l'ennemi, qui fut obligé d'abandonner ses redoutes et de se retirer. Cependant, les ponts n'ayant pu être construits avant la nuit, le passage de la rivière ne put s'effectuer complètement. Tout était disposé pour l'exécuter ce matin, lorsque la chute du brouillard nous a laissé voir que l'ennemi était en fuite.

» On avait fait construire pendant la nuit plusieurs redoutes devant Juliers; on y a établi sur-le-champ une batterie d'obusiers pour bombarder la place. Cette batterie commençait à faire un grand effet, lorsque le drapeau blanc a été arboré sur la citadelle. Une députation du magistrat est venue nous remettre les chefs de la ville, qui avait été évacuée pendant la nuit; la place s'est rendue à discrétion.

» La journée d'hier doit être mémorable pour les armes de la République. Une armée de soixante

à quatre-vingt mille hommes vaincue dans la position la plus formidable ; une place, plus forte que Landrecies, évacuée, ayant une bonne citadelle, ses fossés plein d'eau, et dans le meilleur état de défense, conquise, sans coup férir, avec toute son artillerie ; un arsenal bien pourvu, et plus de cinquante milliers de poudre. Voilà chers collègues, les fruits de cette brillante journée.

» La perte de l'ennemi est immense : de l'autre côté de la Roër, la terre est couverte de morts jusque dans ses lignes ; c'est ce qu'on a pu vérifier ce matin, et ce que prouve sa retraite précipitée. Tout présente à sa suite le spectacle de la défaite la plus complète. Plusieurs colonnes de cavalerie, d'artillerie légère et de grenadiers sont à sa poursuite, et j'apprends dans ce moment que le général Dubois, à la tête de six régimens de cavalerie, a rejoint les équipages de l'ennemi sur la droite de Cologne. Nous avons fait environ six cents prisonniers.

» Je ne puis citer tous les traits d'héroïsme et de bravoure qui honorent cette journée ; il faudrait citer tous les corps, tous les généraux, tous les officiers et soldats, parce que tous se sont montrés en héros. J'en recueillerai seulement deux : le premier est de l'avant-garde des divisions aux ordres du général Kleber : ces braves soldats, impatiens du délai qu'exigeait la construction d'un pont, se précipitèrent dans la rivière, la passèrent à la nage, attaquèrent les retranchemens de l'ennemi,

et les emportèrent à la baïonnette et l'épée à la main. Le deuxième concerne deux escadrons de chasseurs commandés par le général d'Hautpoul ; ils rencontrèrent quatre escadrons de hussards ennemis, ils les chargèrent sans considérer leur nombre, et les culbutèrent dans la rivière. Presque tous ont été pris, noyés ou sabrés.

Salut et fraternité.

GILLET.

Au quartier-général de Juliers, le 12 vendémiaire an III (3 *octobre* 1794).

CHAPITRE VI.

AFFAIRE DE NEUSS. — PRISE DE DUSSELDORFF. — SIÉGE DE MAESTRICHT.

L'armée autrichienne fuyait éperdue. Généraux et soldats, également consternés de cette longue suite de revers que n'avait interrompus aucune journée, aucune rencontre heureuse, n'aspiraient qu'à repasser le Rhin. Werneck lui-même était ébranlé. Cet homme, ordinairement si ferme, avait perdu contenance; il prend des dispositions pour approvisionner Maëstricht, et laisse sur sa table le double des ordres qu'il a donnés. Bernadotte survient, trouve ces pièces, et, saisissant aussitôt toute l'importance de l'indication, charge Ney d'en profiter. « Le général qui commande avec toi, lui mande-t-il, est bien heureux. J'ai ce bonheur, et je m'en félicite : continue à housarder, à poursuivre l'ennemi, je te seconderai de tout mon pouvoir. Tu recevras demain le 4e régiment de hussards et le 16e de chasseurs. Je t'enverrai aussi de l'infanterie, et je viendrai

m'entendre avec toi sur les moyens de te soutenir avec les dragons.

» Je te préviens, mon cher ami, qu'il y a un grand coup à faire ; c'est à toi qu'en est réservé l'honneur : aussi en auras-tu tout le mérite. Il faut, s'il est possible, enlever le convoi de farine que le feld-maréchal Werneck fait filer par les hauteurs de l'autre côté de Vegong, d'où il doit joindre la grande route, gagner Neuss et Dusseldorff. L'entreprise est peut-être hasardeuse ; mais n'importe, le convoi n'est pas loin, nous pouvons la tenter.

» Je vais dormir un instant ; fais-en de même, car je pense que nous veillerons demain.

« BERNADOTTE. »

Guerack, 12 vendémiaire an III (octobre 1794).

Ney courut au devant du convoi. Le bruit de son approche l'avait arrêté dans Neuss. Il résolut de les enlever l'un et l'autre, de se rendre maître à la fois des subsistances et de la place qui les renfermait. 1,000 à 1,200 chevaux en couvrent les avenues. Il marche à eux, il les brave, il les provoque ; mais plus il est ardent, plus ils montrent de réserve, ils refusent obstinément de s'engager. Ne pouvant amener au combat ceux qui défendent la ville, il marche sur elle, et se dispose à la forcer. L'entreprise était étrange ;

il n'avait pas un homme de pied, et une infanterie nombreuse couronnait les remparts. Cependant ce coup de main réussit. Il n'a pas lancé dix boulets; que la garnison livre les approvisionnemens aux flammes, et s'échappe en désordre avec le convoi, qu'elle cherche encore à sauver. Ney s'élance sur sa trace : il enlève une partie des transports, disperse l'autre, et la pousse sur Dusseldorff. La nuit était noire, sa troupe succombait à la fatigue; il est obligé de faire halte, de laisser quelques heures respirer hommes et chevaux.

Le silence du bivouac succède au tumulte de la poursuite : on discerne un vague mugissement; on entend un bruit confus de voix, d'avirons; on sent qu'on est au Rhin, qu'on touche, qu'on arrive au terme assigné à de longs travaux. Cette pensée ranime nos soldats; on court aux armes, on reprend sa course. Mais Dusseldorff prend fait et cause pour les Autrichiens. Nos hussards ne se sont pas montrés, que ses canons retentissent et tirent insolemment sur nous. On ne tient compte de cette folle agression; Ney continue, poursuit sa route, accable les colonnes que la nuit a dérobées, et s'empare de ce qui leur reste d'équipages. Il fait mieux encore : il savait que la diplomatie riveraine éloignait ses trésors : il guette, surprend ses convois, enlève avec ses riches réserves qu'il épiait, de précieuses correspondances auxquelles il ne songeait pas.

Mais Kleber était outré contre Dusseldorff : il voulut venger à la fois l'insulte faite à son avant-garde, et la tendresse que la bourgeoisie n'avait cessé de montrer pour l'émigration. La tâche qu'il entreprenait n'était pas facile ; ses troupes étaient nues, ses transports sans attelages, et la saison devenait chaque jour plus mauvaise. Mais sa ténacité était à toute épreuve : ce qu'il n'avait pas, il imagina de le faire fournir par l'ennemi. C'était la première fois peut-être qu'on obligeait une place à livrer les moyens dont on manquait pour la prendre ; cependant il l'avait résolu. Le feu s'anima, reçut tout à coup une vivacité, une impulsion nouvelles. L'incendie ne tarde pas à éclater. Le trouble, le désordre devaient être au comble dans la ville, il manda Ney. « Vois-tu, lui dit-il, le ravage qu'ont produit nos bombes ? prends un trompette, vas à Dusseldorff, et signifie aux magistrats que si je n'ai pas tout à l'heure un million et la place, j'écrase tout sous mes projectiles. » Ney alla, effraya, menaça, et fit si bien, que Dusseldorff ouvrit ses portes. Elle renfermait une artillerie, des approvisionnemens immenses. On trouva dans les arsenaux tous les moyens de force dont on manquait.

Ney reprit ses excursions ; il s'avança, poussa sur Clèves à la tête de quatre cents chevaux, battit l'ennemi, enleva la place, et, s'avançant aussitôt sur Nimègue, réussit à s'en emparer encore. Kleber, cependant, avait repris le siége de

Maëstricht. La Sambre était basse : on n'avait pu recevoir les munitions, l'artillerie nécessaire, et la garnison, qu'enhardissait encore l'issue de la première tentative, ne craignait pas de nous chercher. Kleber était révolté de cette audace, il appelait Ney à grands cris, et Jourdan, qui l'employait ailleurs, ne se pressait pas de l'envoyer. Mais une reconnaissance l'ayant conduit sous les murs de la place, Gillet le mit en réquisition. « Il le retint, ainsi qu'il l'écrivit au général en chef, sur les instances de Kleber, qui voulait mettre les assiégés à la raison, et les dégoûter de faire des sorties [1]. » Ils furent en effet promptement confinés dans la place. L'artillerie descendit la Sambre ; le siége commença : le général Bollemont le conduisait. C'était un brave, un habile officier, qui, déjà loin de la jeunesse, en conservait tout le feu, toute l'énergie. Il demanda à n'établir dans la première parallèle que les batteries incendiaires, de réserver celles de siége pour la seconde. La chose était inouïe alors ; il la demandait. Le génie ne voulut pas rester en arrière, et promit de faire l'inimaginable pour arriver à ce point, sans être soutenu par le feu des pièces. En poussant ces cheminemens sur le flanc droit du mont Saint-Pierre, on avait découvert l'entrée d'une caverne profonde, et les gens du pays assuraient qu'elle avait des ramifications

[1] 22 vendémiaire an III (13 octobre 1794).

qui s'étendaient jusque sous le fort. On voulut s'assurer du fait, et l'on trouva une ville souterraine qui reproduisait tous les accidens de celle qu'on assiégeait. La chose était étrange : on ne parlait, on ne s'entretenait que de la place *aux lieux sombres*. On ne s'inquiétait que du but qu'on avait eu en la construisant, et c'était là ce qui importait.

Ces tentatives qu'on ne cessait de répéter avaient donné de l'inquiétude à l'ennemi; il fit jouer un fourneau, afin d'encombrer l'avenue principale et mettre fin aux excursions. L'explosion fut vive, cependant elle ne produisit pas l'effet qu'on s'en était promis; elle n'occasionna qu'un vaste éboulement de terres, et ouvrit un large entonnoir où se précipitèrent pêle-mêle une soixantaine de braves, dont la sollicitude hollandaise avait excité l'audace. Ils jugèrent, au moyen qu'elle venait de prendre, qu'il existait une communication, et résolurent de s'en assurer. Ils pénétrèrent dans ces profonds souterrains, et marchèrent longtemps sans entendre le moindre son, le mouvement le plus léger. Enfin un grand bruit frappe leurs oreilles; ils croient avoir découvert une issue qui mène à la place; ils s'animent, ils jurent de ne revoir le jour que par l'ouverture qui débouche dans la ville. Ils se portent en avant. Mais quelle est leur surprise! Cet ennemi qu'ils vont atteindre, cet ennemi dont ils croient avoir saisi les accens, c'est un troupeau de moutons que

les habitans ont soustrait à leurs recherches. Ils trouvent l'abondance ; mais point de communications.

Ne pouvant arriver au but par surprise, on cherche à l'atteindre par composition. On revient au gouverneur ; on le presse, on le somme de rendre la place, on lui retrace durement tous les revers de la coalition. Il est ébranlé de ces longs désastres ; mais il veut communiquer avec La Haye, prendre les ordres de ses maîtres. Kleber lui répond que bientôt il n'en aura pas d'autre que lui, et fait pousser les travaux. Les alliés avaient montré à Lille, à Thionville, à Valenciennes, à Landrecies, ce qu'ils savaient faire. Ils avaient joint les incendies de la bombe aux ravages du boulet. On résolut de leur rendre guerre pour guerre ; on mit en feu trois batteries incendiaires : on les écrasa d'un déluge de projectiles.

Le gouverneur persistait néanmoins. Ses défenses étaient ruinées ; ses parapets, ses chemins couverts ne présentaient que décombres ; et cependant il restait inébranlable. La bourgeoisie devait être moins impassible : Kleber cherchait comment il pourrait arriver à elle, comment il pourrait communiquer avec les magistrats. Ney lui indiqua un moyen bien simple : c'était de sommer l'état-major autrichien de nous laisser mettre en rapport avec la population, de le menacer de toute la colère de l'armée s'il essayait

de s'y opposer. L'expédient parut convenable; Ney se rendit dans la place; il parla, menaça, déploya tant d'assurance, qu'on n'osa refuser l'entrevue qu'il demandait. On le conduisit à l'hôtel-de-ville; mais le conseil prétendit que le droit d'influencer la défense lui était interdit par la constitution. Il fallut pousser à la brèche, continuer, animer le feu. Kleber néanmoins répugnait à détruire cette grande place de guerre. Il résolut de faire une nouvelle tentative, et chargea son adjudant-général de porter de salutaires réflexions à ces fiers magistrats. Ney se présente à eux : la discussion s'engage, elle devient dure, avantageuse. Le gouverneur exalte ses ressources, le conseil se repose avec confiance sur la force de ses remparts. Tous sont résolus à courir les chances de la fortune. « C'est votre dernier mot, » leur dit l'adjudant-général, « je l'accepte : votre ville sera ruinée de fond en comble, mais vos administrés sauront à qui ils auront l'obligation de ce traitement cruel. L'histoire dira que c'est à votre indifférence pour eux, à votre aveugle dévouement pour l'Autriche, qu'ils en sont redevables. Elle dira qu'un ennemi généreux voulut les sauver, que vous qui deviez les protéger, les défendre, vous les avez impitoyablement immolés à l'orgueil d'un gouverneur qui, sourd à la voix de l'humanité, ne cherche que la vaine gloire d'une belle résistance. »

Cette allocution produisit son effet; le gou-

verneur, tout ému lui-même, se hâta de protester qu'il était loin de vouloir faire servir à son illustration personnelle les malheurs des habitans : qu'il rendrait la place, dès qu'il aurait la preuve que la défense n'avait plus d'objet. « Ne vous est-elle pas acquise, reprit avec vivacité l'adjudant-général? Vos armées, battues à Aldenhoven, battues à Juliers, à la Chartreuse, vos armées, qu'une même terreur emporte sur le haut comme sur le bas Rhin, peuvent-elles vous secourir? Ce qu'elles sont hors d'état d'entreprendre, les Hollandais, les Anglais l'exécuteront-ils? Enfoncés sur le Wahl, culbutés sur l'Escaut, ils n'ont pu défendre ni Grave ni Venloo. Bois-le-Duc, Crèvecœur viennent de nous ouvrir leurs portes. Ni Autrichiens ni Anglais ne peuvent désormais rien pour vous. » Ney parlait avec véhémence; il retraçait des événemens dont gouverneur et magistrats sentaient toute la portée. On revint à des termes plus convenables. On négocia, et ce que n'avait pu consommer la force, l'adresse l'exécuta.

On ne pouvait mieux terminer une campagne jusqu'alors sans égale. L'armée s'était rassemblée le 3 juin 1794; quoique sans artillerie et presque sans munitions, elle avait marché à l'ennemi qui couvrait nos frontières et occupait nos places. Elle l'avait rompu, chassé du territoire : elle avait fait plus, elle l'avait suivi de l'autre côté de la Sambre, et l'avait défait dans sept grandes

batailles. Elle l'avait battu le 16 et le 26 juin à Fleurus ; le 1er juillet, au mont Palissel, devant Mons, au camp de Rœulx. Le 6, elle l'avait culbuté à Waterloo ; le 7, elle l'avait renversé à Sombref ; le 18 septembre, au passage de l'Ourthe ; et le 2 octobre, a Juliers. Elle n'avait pas éprouvé un échec, pas perdu une pièce de canon ; loin de là, entrée en opérations avec un parc qui ne comptait que 16 pièces, elle n'en avait pas moins enlevé Charleroy, Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes, Condé, Namur, Juliers, Maëstricht. Elle avait pris Mons, Ath, Hall, Bruxelles, Louvain, Tirlemont, Tongres, Saint-Trond, Liége, Aix-la-Chapelle, Cologne, Bonn, Coblentz, Crevelt, Gueldres, Stephenwerth. Elle s'était emparée de 995 pièces de canon, de 105 obusiers et de 158 mortiers. Elle avait maintenant 450 pièces de campagne, des munitions pour un an, plus de 20 millions de cartouches ; ses parcs renfermaient 1368 bouches à feu : tels étaient les résultats de six mois de constance, tels étaient les fruits de six mois de combats.

Tant de travaux eussent dû assurer ses quartiers d'hiver. Mais l'ennemi conservait des débouchés sur le Rhin ; il pouvait se répandre dans le Palatinat, ressaisir peut-être les riches plaines que nous lui avions enlevées. Elle fut chargée de prévenir cette irruption, d'assiéger Mayence. Kleber conduisait l'expédition. Il choisit les corps, les officiers qu'il avait dessein d'associer

à sa fortune, et Ney ne fut pas oublié. Mais le général en chef le réclama presque aussitôt. Il fallut, pour éluder l'ordre, recourir à Gillet. Obligé d'invoquer les bons offices du représentant, Kleber ne se borna pas à demander l'autorisation de retenir l'officier qu'il avait amené; il sollicita encore celle d'appeler Marescot, Chasseloup, Duclos, Floyes, et *toute la bande joyeuse* qui s'était trouvée au siège de Maëstricht. Gillet ne se souciait pas de décider entre le commandant de l'aile gauche et son chef: il renvoya la chose au Comité; mais il voulut rendre justice aux braves que ces deux généraux se disputaient. « Je les connais tous particulièrement, manda-t-il à ses collègues. Je les ai vus servir: ils sont à bonne, à vigoureuse école, et ils en ont profité. Ils ont du zèle; je vous les recommande de bien bon cœur. C'est une justice que je dois rendre à cette brave jeunesse. Quant à Ney, vous déciderez si on doit le laisser à Kleber. Je le crois, pour ma part, plus utile à l'armée que devant Mayence: c'est un officier distingué; il est nécessaire auprès de notre nombreuse cavalerie; les hommes de sa trempe ne sont pas communs. »

La question que n'osait décider Gillet était déjà résolue. Ney avait vu avec peine l'ennemi sortir de ses murs, couronner une redoute élevée à la hâte, braver les efforts de nos soldats. Le corps de siége était composé de troupes venues, partie de l'armée du Rhin, partie de l'armée de Sambre-

et-Meuse. Il veut montrer aux premières comment on combat : il réunit quelques dragons, s'assure que la ferrure des chevaux peut les soutenir sur la glace, emprunte quelques voltigeurs au chef de bataillon Molitor : « Je vais, lui dit-il, vous faire un coup à la façon de Sambre-et-Meuse. » Il met ses voltigeurs en mouvement, et pendant qu'ils attaquent de front, il tourne l'ouvrage et lance des dragons sur la gorge ; mais ceux-ci hésitent et n'osent le suivre, il pénètre seul dans la redoute. Entouré de toute part, il se fait jour, franchit de nouveau le fossé et s'échappe sous une grêle de balles. Atteint au bras, la fatigue, le cahottement du cheval aggravent sa blessure ; une sorte de tétanos ne tarde pas à se déclarer ; il devient inquiet, pensif, et tantôt exalté par la fièvre, tantôt affaibli par la douleur, il repousse les chirurgiens. Ses chefs, ses camarades, s'inquiètent du cours étrange que prennent ses idées ; ils veulent le rappeler à lui-même, l'arracher au sombre chagrin qui l'a saisi. Ils réunissent la musique, les jeunes filles du village, et vont, Kleber, le représentant Merlin en tête, danser la farandolle autour du lit où il est gisant. Cette bruyante joie le fatigue d'abord ; mais il ne tarde pas à s'y abandonner lui-même. Il rit de sa répugnance, et, livrant son bras au chirurgien, il n'a plus qu'une pensée, qu'un souci, c'est de savoir si la guérison sera longue, s'il pourra bientôt retourner à l'ennemi. Mais il apprend qu'il a

été nommé général de brigade, et ne trouve dans cette élévation qu'un motif d'anxiété. Il ne croit pas avoir assez fait pour obtenir un tel grade ; il veut le laisser à qui l'a mieux mérité. En vain on se moque de ses scrupules ; en vain on le presse d'accepter : on ne peut ni vaincre sa résistance, ni triompher de sa modestie. Le chef d'état-major vient à son aide. « Si tu persistes, lui écrit-il, à refuser le grade de général de brigade, auquel tu as été promu par le représentant Merlin, je pense que tu feras bien d'en écrire à la commission de l'organisation des armées de terre. Tu feras d'autant mieux, que le représentant Merlin n'est pas encore de retour de son voyage à Paris.

Salut et fraternité,

BOURCIER,

Général de division, chef de l'état-major général. »

Au quartier-général à Gandowblam, le 13 *pluviôse an III* (1er *février* 1795).

Ney suivit ce conseil. Il s'adressa à la commission, et parvint, à force d'instances, à faire agréer ses excuses. La blessure continuait à être douloureuse, le représentant Merlin l'engagea à se retirer dans ses foyers. « Mon brave camarade, » lui manda-t-il, « tu pourras aller achever ta guérison chez toi, à Sarrelibre ; je donne l'ordre au chirurgien de première classe Bonaventure, de te faire accompagner par un de ses élèves. Reviens bien-

tôt nous prêter ton bras contre les ennemis de la patrie. Salut et fraternité.

MERLIN. »

Au quartier-général d'Oberingelheim, le 18 nivôse an III (7 janvier 1795).

Kleber voulut aussi lui donner une preuve de l'estime qu'il lui portait, du cas qu'il faisait de ses services. Il lui adressa une pièce ainsi conçue :

Du quartier-général d'observation, Ingelheim, le 22 nivôse an III (10 février 1795).

LE GÉNÉRAL DE DIVISION KLEBER, COMMANDANT LE CORPS D'ARMÉE SOUS MAYENCE.

« Certifie que le citoyen Ney, adjudant-général chef de brigade, a commandé avec distinction des corps de cavalerie, pendant toute la campagne, à l'armée de Sambre-et-Meuse ; que, dans toutes les opérations dont il a été chargé, il a montré un courage intrépide et une intelligence consommée, particulièrement au siége de Maëstricht, où sa valeur a rendu de très-grands services à la chose publique ; qu'étant venu volontairement à l'armée devant Mayence, pour coopérer à la prise de cette place, il a reçu, dans une sortie, un coup de feu qui suspend son activité jusqu'au rétablissement de sa santé.

KLEBER. »

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

PASSAGE DU RHIN. — POURSUITE A TRAVERS LES MONTAGNES.

Le printemps renaissait, les opérations allaient reprendre, et cependant la blessure ne se fermait pas. Ney mesurait avec anxiété les lents progrès de sa convalescence : il se contenait néanmoins. Il se flattait que l'âge, la saison, dompteraient promptement le mal, que le dénuement des troupes, que quelque combinaison, quelque incident qu'il ne pouvait prévoir, viendrait à son aide ; que de quelque temps encore le passage du Rhin n'aurait pas lieu ; mais un billet de Kleber lui parvient sur ces entrefaites : le général lui mande de joindre l'armée dès que sa blessure le permettra. Il croit qu'on est au moment d'entrer en campagne, et sans se

soucier de blessure, de chirurgien, il se rend où ses fonctions, où le danger l'appellent.

Nous étions aux premiers jours de mai 1795; on pensait en effet se répandre dans le duché de Berg, investir Mayence, enlever Ehrenbreitstein, et gagnant le riche valon du Mein, nourrir la guerre par la guerre, imposer la paix à l'ennemi. Mais les troubles de l'intérieur devenaient chaque jour plus graves. La faction vaincue au 9 thermidor s'essayait à de nouvelles insurrections. Battue le 12 germinal, elle avait reparu plus redoutable, plus violente le 1er prairial, et le gouvernement aux prises avec les Jacobins comme avec les compagnies de Jésus, le gouvernement, absorbé par les embarras de l'intérieur, avait à peine le temps de songer aux périls du dehors. La lassitude, le dégoût, avaient d'ailleurs pénétré dans tous les rangs; on ne voulait plus de luttes, de combats, et surtout plus de sacrifices.

Le Comité se fût volontiers rendu au vœu public, car rien n'était plus pacifique que la réunion des hommes qui le composaient. Mais la paix était un bien dont les rois ne se souciaient pas de nous laisser jouir. Il se mit en mesure de pousser la guerre, il ordonna à Richard, qui le représentait à l'armée du Nord, d'assembler un équipage de ponts, à l'aide duquel celle de Sambre-et-Meuse pût franchir le Rhin.

Luxembourg se rendit sur ces entrefaites; cet événement qui eût dû donner une activité nouvelle

à nos apprêts, ne servit qu'à les ralentir. La garnison ne s'était pas vue affranchie de la discipline de fer qui pesait sur elle, qu'elle s'était livrée aux scènes les plus étranges. Le bataillon de Clairfayt s'était immédiatement débandé. Il avait outrageusement arraché les plaques qui ornaient sa coiffure; il avait foulé aux pieds les insignes impériaux, et s'était tumultueusement répandu dans la place aux cris de *vive la France! vive la liberté!* Cette explosion inattendue, cette manifestation de principes était inouïe. On crut l'armée autrichienne travaillée du malaise que cause le despotisme. On se flatta que le conseil aulique, trop avisé pour prolonger une crise qui pourrait lui devenir fatale, se résignerait enfin à ne pas perpétuer une lutte dont le péril n'était pas tout entier dans les boulets. La chose était plausible; un incident bizarre vint lui donner une sorte de consistance.

Luxembourg, comme nous venons de le dire, avait ouvert ses portes. Les représentans se persuadent aussitôt qu'elle est à nous pour jamais, et ordonnent *une noce en l'honneur du mariage de la République avec la place.* Le feld-maréchal Bender qui l'avait rendue, est invité. C'était un vieux soldat, aimable, enjoué; la cérémonie lui parut plaisante; il y vint à la tête de son état-major. Jourdan s'y trouvait avec le sien. On se rencontrait pour la première fois hors du champ de bataille, on se vit avec plaisir. La conversation ne tarda

pas à devenir intime. On ne se cacha de part et d'autre ni ses affections ni ses haines. Les Autrichiens, pleins d'estime pour nous, avaient pour les Prussiens une aversion que les circonstances accroissaient encore. Ils étaient impatiens d'en finir avec une nation qui avait généreusement combattu, pour demander compte à un indigne allié des revers qu'avait amenés sa défection.

Le représentant Talot, émerveillé des dispositions que montrent ses convives, en rend compte au Comité. Un agent que nous avons à Vienne, présente à son tour les confidences échappées aux généraux autrichiens, comme la pensée de leur conseil. On prend feu sur ces vagues aperçus. On croit, on se persuade que la guerre avec l'Empire touche à son terme. On arrête les préparatifs, on suspend les envois, et sans égard aux distances qui les séparent, on ne songe plus qu'à porter aux Pyrénées les armées qui combattent sur le Rhin. Et comme une mesure imprudente a toujours besoin d'un prétexte qui l'excuse et la masque, on allègue le défaut de moyens, on se prévaut du manque d'armes, de munitions.

Les préparatifs qui se font dans le Nord, sont aussitôt suspendus. Pichegru a beau se plaindre de l'abandon où sont les places, Jourdan a beau exposer la faiblesse que présentent les cadres; l'un reste sans approvisionnemens, l'autre ne reçoit plus de recrues. Les armées qui devaient passer le Rhin, se consument sur la rive gauche.

Rien ne se fait, rien n'avance et pour comble de maux, on se dispose à user ce qui reste de la belle saison, en marches inutiles. En vain on se récrie sur cette étrange conception ; le Comité a toutes les susceptibilités du pouvoir. Il ne veut pas revenir sur une mesure qu'il a prise. Il balance, discute, use le temps, remet sans cesse en litige une question épuisée. Gillet, qui déplorait ces cruelles hésitations, réussit enfin à y mettre un terme. Il avait, comme on l'a vu, long-temps résidé près de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il connaissait ses passions, ses besoins, ce que nous pouvions attendre, ce que nous avions à craindre des Autrichiens. « Il fit sentir au Comité combien les espérances dont on le berçait étaient vaines, combien le parti auquel il paraissait résolu de s'arrêter pouvait devenir dangereux. Nous manquions de transports ; les subsistances étaient rares. Eh bien ! il fallait demander à l'ennemi ce que nous n'avions pas. Il fallait passer sur la rive droite, requérir des chevaux, organiser les services avec les ressources des princes riverains, faire en un mot ce qu'il avait fait la campagne précédente, contraindre l'étranger à fournir aux frais de la guerre qu'il nous avait vouée. Mais s'éloigner du Rhin lorsque tout était disposé pour le franchir, que 200,000 impériaux se pressaient sur ses bords, c'était à la fois décliner le combat, et livrer nos provinces à toutes les chances d'une invasion. Quelle impres-

sion ferait d'ailleurs sur l'armée une résolution semblable? Elle s'attendait, elle demandait à marcher aux Autrichiens, et c'était parce qu'elle espérait les joindre, qu'elle ne s'était pas, comme celles du midi, abandonnée à la désertion. Mais il fallait y prendre garde. Peut-être, si on parlait de défensive, serait-elle aussitôt dissoute.

» Nos armées, ajoutait-il, ne ressemblent en rien aux armées mercenaires; chacun combat pour avoir la paix. Voilà pourquoi, avec une pareille armée, il faut souvent attaquer l'ennemi. Plus il y a de batailles, plus l'armée est satisfaite, parce qu'avec l'espoir de la paix, elle aperçoit l'époque où elle pourra s'établir dans ses foyers. Restez dans l'inaction; chacun se dira qu'on n'a pas besoin de lui pour ne rien faire, et la désertion s'ensuivra.

» On parle, on exagère les troubles de l'intérieur; mais croyez-vous les apaiser en vous exposant à des revers sur les frontières? Soyez victorieux contre l'étranger, et vous ôterez aux factieux du dedans tout espoir d'appui. Voulez-vous acquérir de la considération au dedans et au dehors? faites trembler vos ennemis, étonnés de pareilles victoires. »

Rewbel, qui était en mission près de l'armée de Rhin-et-Moselle, joignit ses représentations à celles de son collègue de Sambre-et-Meuse. Il insista comme lui « sur le peu de confiance que » méritaient d'équivoques ouvertures, sur les

» suites que ne pouvait manquer d'avoir une » plus longue inaction. Il s'éleva avec force » contre une espèce d'hommes qui voulaient concilier ce qui est inconciliable, et qui sans doute » ne prêchent la paix à tout prix que parce qu'ils » ont leurs motifs secrets pour la prêcher [1] »

On abandonna le projet de porter en Espagne les troupes qui combattaient sur le Rhin. On ne songea plus qu'à passer le fleuve, à enlever les places fortes qu'on assiégeait. Richard s'était abandonné à toutes les illusions qui avaient séduit le comité de salut public; comme lui, il avait pris au sérieux de trompeuses confidences; comme lui, il s'était laissé abuser par de fausses ouvertures, et demandait, maintenant que l'équipage de pont devait être réuni, six semaines pour l'assembler. C'était le comble du mécompte; mais la Meuse, la Moselle, avaient de nombreuses embarcations, on résolut d'en faire usage. La chose néanmoins n'était pas sans difficultés : car, comment les passer de l'une de ces rivières dans le fleuve? Comment les descendre de l'autre, au point où elles devaient servir? L'entreprise était hérissée d'obstacles; cependant on ne désespéra pas de la conduire à bien. On se mit à l'œuvre. On dressa des haquets d'un côté, on construisit un pont volant de l'autre : on s'abandonna, on se confia à la fortune, on se résigna aux chances

[1] Lettre de Rewbel au Comité de Salut Public.

qu'on ne pouvait maîtriser. Toutes furent heureuses. On fournit sans accident, le trajet qu'on devait fournir. On déboucha sans avarie dans le fleuve qu'il fallait atteindre. Mais ici commençait le péril.

« Le fort d'Ehrenbreitstein dominait l'embouchure de la Moselle, les batteries de la rive droite couraient le long du Rhin. La lune éclairait, la nuit était calme et l'ennemi, l'oreille tendue, l'œil en arrêt, attendait que le flot nous amenât sous ses pièces. Le danger était grand, cependant l'hésitation était plus périlleuse encore, on s'en remit au sort; on poussa sur Newied. Les forts, les ouvrages tonnaient avec une égale force, la mitraille inondait nos embarcations. Mais il y a dans le péril je ne sais quoi qui exalte les âmes. Nos pontonniers se jouent de la mort comme de ces batteries successives qui se démasquent, qui se relaient, qui sèment le ravage dans leurs agrès, et joignant leurs efforts au courant qui les emporte, viennent paisiblement s'amarrer derrière les digues. Newied ouvrit aussitôt le feu. Cette ville délicieuse, cette ville qu'avaient embellie tous les arts, tous les agrémens de la paix, transformée maintenant en place de guerre, nous accabla de toute la violence de ses batteries. Nous nous mîmes en défense, nous ripostâmes avec vigueur. Long-temps, néanmoins, nous mesurâmes nos coups. Nous répugnions à écraser une cité charmante. Nous nous compromettions pour

la ménager; mais plus nos projectiles devenaient rares, plus elle redoublait ses feux. Nous nous lassâmes; nous la couvrimes d'obus; en quelques heures elle fut réduite en cendres. Extrémité cruelle que nous avions vainement cherché à éviter !

» Nous étions maintenant en mesure. Nos embarcations étaient réunies : nous pouvions prendre terre, joindre l'ennemi, le pousser au loin. Mais ce n'était déjà plus assez pour Kleber; il ne se proposait plus simplement de le battre, de le chasser des positions où il s'était si longuement assis, il voulait le tourner par sa droite, le couper par sa gauche, le culbuter, l'enlever, lui fermer la retraite, ou tout au moins le jeter à travers les montagnes.

» L'entreprise était grande, car il fallait aborder un système de redoutes qui, liées, palissadées, protégées par des chemins couverts, présentaient peu de chances à l'attaque. Il fallait à la fois enlever de nouveau Dusseldorff, et battre le comte d'Herbach, qui nous attendait à la tête de vingt mille hommes éprouvés. Kleber ne désespéra pas d'y parvenir. Des batteries avaient été élevées sur la rive gauche; les troupes étaient impatientes d'en venir aux mains. Ses dispositions furent bientôt faites. Lefebvre prit l'attaque de gauche, Championnet celle du centre, et Grenier, qui tenait la droite, fut chargé d'enlever Dusseldorff. De tels hommes étaient faits pour inspirer

l'audace : soldats et officiers se jetèrent dans les embarcations. On brava la mitraille, on prit terre ; le 5 septembre, à la pointe du jour, on couronna les abords du fleuve. »

Nous étions établis, nous agimes par nos ailes. La place, les redoutes, battues par une artillerie formidable, paraissaient ébranlées. Legrand s'avança sur Dusseldorff, Lefebvre se porta sur Portz, effleurant une langue de terre remise à la garde du roi Guillaume. Les Prussiens essayèrent d'arrêter le mouvement de l'un ; les troupes palatines essayèrent de faire tête à l'autre. Mais Lefebvre n'était pas homme à perdre le temps en discussions. Il laissa dire l'officier d'Hohenlohe, et poussa sur Opladen. Les ennemis l'occupaient en force ; il les chargea et les jeta en désordre sur Eberfeld. Ney les suivit avec vivacité, et parut bientôt devant la place. Elle était riche, opulente ; ses comptoirs avaient éveillé la cupidité des fuyards ; elle avait subi toutes les violences auxquelles peut se porter une armée en déroute. Nous arrivions sur ses pas. Nous étions nus, affamés, dans l'enivrement de la victoire ; nous devions faire pis encore. Les Autrichiens l'avaient annoncé. Nous étions cent cinquante mille à leur suite. Nous n'épargnions ni femmes ni vieillards ; nous portions partout le fer et la flamme. La population effrayée croyait toucher à sa dernière heure ; mais on nous avait peints comme des hommes insatiables. Les magistrats

ne désespérèrent pas de conjurer l'orage qui les menaçait. Ils vinrent au devant de nos colonnes, et cherchant à se concilier la bienveillance de celui qui les commandait, ils lui firent les supplications les plus humbles comme les offres les plus brillantes. Ney ignorait d'où venait cet effroi; aussi étonné de leur attitude que des moyens dont ils essayaient de faire usage, « De l'argent! » leur dit-il. « Je ne m'attendais pas à proposition semblable; mais puisque vous en avez de reste, employez-le à soulager ma troupe; elle manque de tout. Vous ne sauriez en faire un plus judicieux emploi; le soldat n'est intraitable que lorsque ses besoins ne sont pas satisfaits. »

L'étonnement succéda à la frayeur. On s'attendait à voir la ville dévastée par une nuée de barbares, et, au lieu des violences qu'avaient annoncées les Autrichiens, on ne trouvait que désintéressement dans le chef, qu'aménité, modération dans les soldats. On se mit en devoir de soulager leur misère. On rassembla des vêtemens, on requit des souliers; les impériaux précipitaient leur retraite; Ney reprit le mouvement; il laissa la ville, ses effets de chaussure, s'enfonça de nouveau dans les montagnes. Les ravins étaient profonds; des rochers, des arbres, jetés sur la route, entravaient incessamment la marche; mais le succès double les forces. On franchit les torrens, on escalada les hauteurs, on atteignit, on serra l'ennemi, on était au moment

de lui faire rendre les armes. Nous n'avions pu néanmoins le déborder par sa gauche, la ligne de neutralité s'y opposait. Il fut moins scrupuleux, il se jeta dans le comté de la Marche, et nous échappa. Ney eût pu le suivre; cependant il crut devoir respecter une convention solennelle, lors même que les Autrichiens la foulaient aux pieds, et se porta sur Sollingen. Sollingen était un vaste établissement, une immense manufacture d'armes qui, dans la paix, rivalisait avec nos fabrications, et dans la guerre, fournissait de grandes ressources à nos ennemis. Il était important de s'en emparer, de faire servir à nos victoires ce qui devait concourir à nos défaites. Mais ce général en avait à peine pris possession que les Autrichiens reparaissaient déjà. Les Prussiens s'étaient vivement récriés sur la violation de leur territoire. Le comte d'Erbach n'avait osé passer outre, et s'était reporté au point d'où il était parti. Ney, informé de son mouvement, l'avait joint derrière Lenep. De part et d'autre, on eut aussitôt fait ses dispositions de combat. Les Autrichiens étaient six mille; nous comptions quelques centaines d'hommes. La partie était trop inégale. Ney craignait de s'engager. Il poussa des têtes de colonnes dans une direction, des patrouilles dans une autre, et fit si bien que d'Erbach n'osa lui-même en venir aux mains; mais cette circonspection fut au moment de nous devenir fatale et ne fit que rendre notre position

plus pénible. Le comte intimidé avait rallié toutes les troupes dont il disposait. Le général Rise lui avait amené des forces considérables. Le général Fink était sur le point de déboucher; nous étions désormais hors d'état de faire tête à l'orage. Les Autrichiens pouvaient nous forcer, gagner Mulheim, et ressaisir la ligne d'opération que nous avions interceptée.

De l'attaque, Ney fut obligé de passer à la défense. Ses forces étaient hors de proportion avec celles de l'ennemi, il chercha dans la vivacité des mouvemens, dans la difficulté des lieux, les moyens de suppléer aux troupes qui lui manquaient. Il fit détruire les ponts, couper les routes, et cédant, combattant, opposant tour à tour la prudence et l'audace, il réussit à triompher du nombre, à sauver une combinaison près d'être déjouée. Le comte d'Erbach, désespérant de se faire jour, se jeta de nouveau à travers le pays neutre, et gagna Francfort. Moins timoré cette fois, Ney se disposait à le suivre; mais Jourdan crut devoir respecter encore une neutralité dont les Autrichiens ne tenaient compte.

CHAPITRE II.

BATAILLE D'ALTENKIRCHEN. — RETRAITE DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

L'aile droite, le centre avaient passé le Rhin, l'armée était réunie, on pressa le mouvement. Lefebvre était en tête. Le prince de Wurtemberg, Wartensleben, d'Erbach occupés à se rallier, à prendre position, avaient gagné les montagnes. Les corps que nous avions devant nous, chargés de ralentir notre marche, étaient hors d'état de l'arrêter. Nous pressâmes d'autant plus vivement nos colonnes. Nous nous portâmes sur la Sieg, nous débouchâmes sur les points que nous devions occuper. Tout se dissipa à notre approche. Un corps d'émigrés tenait encore sur les hauteurs. Ney le joignit, le culbuta, rien ne s'opposa plus au passage. La Sieg était franchie; le pays coupé, difficile; on poussa en avant, on s'établit au débouché de montagnes. Mais pendant qu'on prenait position, l'ennemi se ravisait lui-même et se concentrait en avant d'Hennef. Attaqué dès le

lendemain par toute l'avant-garde, il reçut le choc sans s'ébranler. Lefebvre eut beau animer, presser la charge, il fut plus de deux heures à triompher de sa résistance. Encore cette vaillante troupe ne céda-t-elle Hennef que pour se rallier sur les hauteurs voisines. Là elle se forma sous la protection d'une redoute, elle nous opposa une constance, une intrépidité que nous fûmes longtemps à vaincre. Ney survint avec sa cavalerie au milieu de l'action, et tourna l'ouvrage auquel elle s'appuyait. Canonniers, fantassins, émigrés, Autrichiens, tout fut foulé aux pieds.

A mesure que nous poussions en avant, le pays devenait plus âpre, plus agreste. Ici était une forêt profonde, là une gorge étroite. Un torrent se précipitait dans cette direction, une montagne courait dans cette autre. Nous étions arrêtés à chaque pas. A chaque pas c'était un bois à fouiller, un pont à reconstruire, un défilé dont il fallait se rendre maître. Nous triomphâmes néanmoins de tous ces obstacles. Nous arrivâmes à la vue d'Altenkirchen.

L'ennemi avait employé à reformer ses colonnes, le temps que nous avions mis à vaincre les difficultés des lieux. Il avait pris position sur les hauteurs; il était déployé, couvert par une artillerie formidable; la force pouvait échouer, on eut recours à la ruse; Ney prit une demi-brigade d'infanterie légère, trois escadrons de hussards. Il remonta la Sieg, s'avança sur Ruppichterod.

Les heures étaient comptées. Lefebvre ne le jugea pas arrivé à la hauteur qu'il devait atteindre, qu'il marcha à l'ennemi. Le pays était coupé, difficile; il ne put s'aider, ni de ses troupes à cheval, ni de ses pièces. Ces deux armes, restées dans son camp, réduisaient ses forces à quelques milliers d'hommes. Il s'avança cependant, le feu s'ouvrit; de la gauche à la droite, en un instant, tout fut aux mains; mais on ne saurait dompter une armée avec une poignée de braves. Il fut contenu, ramené, peu s'en fallut qu'il n'expiât son audace. Heureusement Ney venait d'achever son mouvement. Son apparition avait jeté le désordre dans les colonnes ennemies. On se reforma, on marcha en avant, tout disparut devant nous.

La fortune couronnait nos efforts. Nous allions atteindre la Lahn, peut-être même couper, devancer l'ennemi qui se dérobait à nos coups. L'armée jouissait de ses succès. Elle voyait enfin arriver à terme cette combinaison que tant d'obstacles devaient faire échouer. Mayence était au moment d'être investie, les Autrichiens ne pouvaient se maintenir sur la rive gauche. Nos frontières étaient assises, nous allions recueillir le fruit de nos travaux. Mais nos travaux devaient long-temps encore être stériles. Le succès qui partout ailleurs amenait l'abondance, loin de soulager nos besoins, ne faisait que les étendre et les accroître. Le Comité avait imaginé de nourrir

la guerre par la guerre ; il s'était adjugé les subsistances, les draps, les fers, les chevaux que possédaient les pays conquis.

Cette mesure, qui devait à la fois « nous approvisionner et désapprovisionner les Autrichiens, » n'avait produit qu'une partie de ses résultats. Elle avait fait ruiner le duché de Berg, mais elle n'avait profité ni à nos troupes, ni à nos magasins. Loin de là ; nos faibles attelages qui, jusqu'ici du moins, avaient charrié quelques vivres, détournés maintenant sous prétexte d'évacuations, de transports, ne servaient qu'à satisfaire la cupidité de cette nuée de vampires que les armées françaises traînent après elles. Le pays était au pillage, et ses riches dépouilles, qui devaient assurer nos succès, ne servaient qu'à les compromettre. Aucun convoi ne portait plus au soldat la chétive subsistance qui devait soutenir sa vie, aucun attelage ne se présentait plus pour recevoir le brave que le fer de l'ennemi avait atteint. Nues, sans pain, sans chaussures, les troupes se disposaient néanmoins à suivre leurs succès. Mais si le courage est inépuisable, la nature a ses limites. Condamnées à vivre, au milieu d'un pays abondant, d'une simple ration de pain, elles avaient généreusement supporté leur détresse. Cette distribution déjà si faible avait bientôt été restreinte. Elles n'avaient plus reçu que la moitié, puis le quart de cette maigre subsistance. Enfin, depuis dix jours, elles n'avaient

rien reçu du tout. Jourdan, aussi navré de ce cruel abandon que touché de leur admirable constance, n'osa les aventurer à la suite de l'ennemi. Cependant comme il fallait se mettre sur ses traces, lui cacher notre dénuement, on réunit ce qu'on avait d'hommes, de chevaux moins épuisés par la faim. On leur distribua ce qui restait de vivres, et on lança cette faible troupe partie sur Freyssing, partie sur Hachenburg.

Quelques patrouilles se répandirent en même temps dans les villages. On réunit du pain, on assembla des farines; on réussit à faire face à la première consommation. Mais le temps était perdu, et le temps est ce qu'il y a de plus précieux à la guerre. On s'avança néanmoins, on poussa sur la Lahn, on se disposa à la franchir. Les ponts étaient barricadés, rompus, les Autrichiens en attitude de défense; le passage n'était pas sans difficultés, mais une généreuse ardeur animait soldats et officiers. Bernadotte enleva Nassau, Championnet s'empara de Limbourg; Poncet, s'élançant à la nage, emporta Diet, à la tête de quelques braves. Partout l'ennemi fut refoulé, rompu, mis dans un affreux désordre. La nuit tombait, on fit halte. On ne poussa pas plus loin. Nous avions conquis un champ de bataille; nous étions résolus, dès que le jour poindrait, de reprendre nos opérations. Grenier avait occupé Weilbourg, Lefebvre s'était établi à Wetzlar, et Ney, battant la campagne, suivant sa coutume, avait

enlevé un convoi de vivres, surpris une masse considérable d'effets, de vêtemens. Nous nous trouvions en mesure, nous pouvions faire face aux plus pressans besoins.

L'ennemi, battu du matin au soir, n'osa prolonger la lutte. Il leva son camp, dès qu'il nous vit prendre position, et disparut. Nous le suivîmes; nous poussâmes sur Mayence; nous débouchâmes sur Hocheim. Mayence était au moment d'être complètement investie. On se flattait de voir enfin toute la rive gauche soumise à nos couleurs.

Pendant que nous nous repaissions d'espérances, les Autrichiens se mettaient en mesure de les déjouer. Ils s'étendaient de Francfort à Aschaffenbourg, la rivière seule nous séparait. Mais faute de vivres, de munitions, nous n'avions pu aller à eux. Mieux pourvus, ils prenaient à leur tour l'offensive, et venaient à nous. Ils n'eurent garde, néanmoins, de se heurter contre nos colonnes. Ils répétèrent la manœuvre que nous avions faite à Elkamp, prièrent comme nous les sauvegardes prussiennes de fermer les yeux, et poussant sur Friedberg les masses dont l'inaction de Pichegru leur permettait de disposer, menacèrent de nous tourner par la gauche. Le mouvement était bien conçu, exécuté avec courage, nous fûmes contraints de rétrograder. Nous nous étions avancés sans qu'aucune grande action eût signalé notre marche; nous nous retirâmes sans qu'aucun engagement sérieux marquât notre retour. Nous ne

pouvions nous maintenir, les Autrichiens ne voulaient que reprendre nos conquêtes ; tout se passa pour ainsi dire sans combat. Mais le succès produit l'audace. Clairfayt était à la vue du Hundsruck ; il voulut s'établir dans les gorges. La lutte recommença avec violence. Le général Marceau la soutint avec vigueur. Son attitude, ses manœuvres, n'avaient pas tardé à faire connaître aux généraux ennemis le redoutable adversaire qu'ils avaient trouvé. L'admiration est expansive. Ils lui témoignèrent l'estime que leur inspirait son habileté ; il accueillit l'hommage avec courtoisie. On échangea des paroles de paix ; on fit plus, on hasarda des propositions d'armistice. Mais laissons à Pichegru le soin de nous dire comment il fut conclu, et surtout quels sentimens l'agitaient. Voici ce qu'il écrivait à Moreau :

Herxheim, le 10 janvier 1796.

« Tu t'es surpassé en m'écrivant de suite, le 28 frimaire et le 4 nivôse. A présent, tu es en droit de m'accuser moi-même de paresse ; mais les gazettes t'ont bien dédommagé sur notre compte, et si je ne t'en ai pas dit assez, elles en ont dit de trop, et ont bien glissé quelques erreurs. Je vais te dire deux mots de nos opérations, pour te mettre au courant.

» Les dernières affaires, tant de l'armée de Sambre-et-Meuse que de celle-ci, ont eu lieu

dans les derniers jours de frimaire, et elles n'ont pas été bien graves ; cependant la droite de Sambre-et-Meuse, qui avait été battue le 21, prit sa revanche par un succès marqué de quatre à cinq cents prisonniers et deux canons, et se reporta sur la Nahe, qu'elle avait été forcée d'abandonner. Ce fut à la suite de ce succès que le général Clairfayt proposa au général Jourdan de cesser les hostilités de part et d'autre, pour donner quelque repos aux troupes. Jourdan lui répondit qu'il consentait à cesser provisoirement les hostilités ; mais qu'il ne voulait faire de conventions à cet égard que de concert avec moi. Il me fit aussitôt part de ces dispositions, et le général Wurmser m'ayant, de son côté, envoyé un officier de son état-major, nous rédigeâmes ensemble la transaction dont copie est ci-jointe ; le général Jourdan en fit autant de son côté, et nous soumîmes cet acte à la sanction du gouvernement. Les gazetiers nous ont appris que cela ne lui avait pas fait plaisir; et, sans croire qu'il ait été saisi de toute l'indignation que lui ont prêtée quelques-uns, je vois, par la réponse qu'il vient de nous faire, qu'il a désapprouvé cet acte, en ce que nous n'avions pas le droit de le faire. Je crois pourtant avoir lu, mais probablement dans l'une de nos précédentes constitutions, que les généraux en chef pouvaient faire des armistices.

» Au demeurant, en désapprouvant la forme, on a ratifié le fond, et l'armistice est maintenu jusqu'à nouvel ordre, selon la teneur ou les dis-

positions de la transaction ci-jointe. Je vais en conséquence faire jouir les troupes du repos qu'on voudra leur laisser, et les faire cantonner en partie. Je ne laisserai sur notre ligne, dont la droite est en avant de Germersheim sur Linguenfeld, et la gauche à Hombourg, qu'un léger cordon. L'armée de Sambre-et-Meuse laisse vingt mille hommes dans le Hunsdruck, et s'établit du reste dans les cantonnemens du pays de Juliers, etc. Son cordon du Hunsdruck appuie sa gauche à Bachara, son centre sur la Nahe à Kirn, et sa droite à Saint-Vendel, en remontant cette rivière.

» Je ne compte pas être chargé de recommencer les hostilités; j'ai demandé déjà six fois mon remplacement; je le désir de plus en plus, et je ne cesserai pas mes instances à cet égard; la légèreté et l'injustice avec lesquelles j'ai vu traiter le militaire qui n'est pas toujours heureux, ont fait naître en moi un sentiment qu'il me sera difficile de vaincre, le dégoût. Quoi qu'il en soit, il n'altèrera jamais celui de l'amitié que je t'ai vouée.

Je t'embrasse.

PICHEGRU. »

CHAPITRE III.

PASSAGE DE LA SIEG. — BATAILLE D'ALTENKIRCHEN. PRISE DE DIERDORF, MONTABAUER, ETC.

La démission tant de fois offerte par Pichegru avait enfin été acceptée, et Moreau, qui avait déjà remplacé ce général en Hollande, le remplaça encore sur le Rhin. Mais ce choix, quelque heureux qu'il fût, ne remédiait qu'imparfaitement au mal. Les troupes étaient toujours dans le même dénuement, les divers services dans le même abandon. La cavalerie était démontée, l'artillerie sans attelages; et si la Belgique, qui avait obtenu d'acquitter les contributions en nature, faisait quelques versemens, on ne pouvait, faute de transports, les jeter sur la Moselle. Les munitions étaient aussi peu abondantes que les vivres. Tout manquait, tout était épuisé.

La campagne, cependant, venait de s'ouvrir en Italie; Bonaparte avait battu les Autrichiens à Montenotte, à Millesimo. On était impatient de s'associer à ses victoires, de prendre part à ses glorieux travaux. Il fallait se mettre en mesure;

il fallait recueillir les fruits de ses succès. La nation était devenue plus facile. Subsistances, chevaux, vêtemens, elle accordait volontiers ce qu'elle ne donnait d'abord qu'avec peine. On chercha à gagner du temps, on essaya de se ménager les moyens d'assembler ces ressources. Mais le prince Charles venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne. Il se souciait peu de nous laisser grossir nos forces. Il nous dénonça, le 21 mai, la rupture de l'armistice. C'était trop tôt. La notification néanmoins fut accueillie avec une satisfaction générale. L'armée joignait au courage qui lui était naturel, l'irritation que donne le malaise; elle vit avec joie la fin de cette longue inaction.

Les Autrichiens avaient le gros de leurs forces sur la Nahe. Leur aile droite, que commandait le prince de Wurtemberg, était répartie entre la Lahn et la Sieg. Nous fîmes nos dispositions pour les chercher. Kleber occupait Dusseldorff avec les divisions de Lefebvre et Collaud. Il avait réuni ses troupes vers Opladen. Le 31 mai 1796, il se mit en mouvement à la pointe du jour. Les Autrichiens se préparaient eux-mêmes à entrer en opérations; il voulait les prévenir, il s'avança rapidement sur l'Acher. L'Acher est un affluent de la Sieg, dont il n'est séparé que par un étroit espace coupé de bois, de ravins, de tous les obstacles que présentent d'ordinaire les versans des montagnes. Quatre bataillons, de l'artillerie, des

troupes à cheval, défendaient cette langue de terre que protégeaient en seconde ligne une rivière profonde et un corps d'armée nombreux. Le prince de Wurtemberg accourait encore grossir ces forces; on résolut de brusquer l'entreprise. On s'ébranla, on passa l'Acher le 1er juin, on culbuta les troupes qu'on avait en tête, on arriva sur la Sieg : ici commençait le péril, ici était la véritable difficulté. L'ennemi occupait Siegberg en forces, les colonnes que le prince amenait de Newied commençaient à déboucher, la position devenait à chaque instant plus grave. Néanmoins il n'y avait pas à balancer, il fallait enlever, surprendre le passage, dissiper les troupes qui se préparaient à nous le disputer. Lefebvre était arrivé devant Siegberg; Collaud, dont Ney commandait l'avant-garde, atteignait Menden. On se forma, on marcha, on aborda l'ennemi avec une impétuosité irrésistible. A droite, le pont, l'artillerie qui le couvrait, furent enlevés du même élan. A gauche, on franchit la rivière, on escalada ses rives, on coupa en deux les masses qui les gardaient. Collaud en avait jeté une partie sur le Rhin. Il avait accablé, dispersé l'autre, et touchait au moment de l'anéantir. Mais la fusillade s'animait du côté de Siegberg. Les troupes de Lefebvre étaient fortement engagées, il lança deux bataillons à la suite des corps qu'il avait coupés, et marcha au secours de son collègue. L'inspiration fut heureuse. Le prince de Wurtemberg avait pressé son mouve-

ment. Ses dernières colonnes arrivaient sur le champ de bataille, l'action devenait à chaque instant plus vive, Lefebvre courait risque d'être accablé. D'Hautpoul, il est vrai, venait de déboucher. D'Hautpoul avait de l'élan, du coup d'œil, une intrépidité qui ne fléchissait devant aucun obstacle; on pouvait tout attendre de lui. Mais sa cavalerie était haletante, deux charges exécutées coup sur coup avaient à peine arrêté les hulans ; la position devenait critique lorsque Collaud se présenta. Ney menait les hussards, Ormansey les chasseurs. Leur apparition étonna un instant l'ennemi ; il se remit néanmoins. Les succès qu'il avait obtenus, ceux qu'il se flattait d'obtenir encore, avaient exalté son courage. Il reçut courageusement le choc, et le soutint long-temps sans s'ébranler. Enfin, la lassitude succède à l'audace. Il se fatigue de lutter sans vaincre, il s'étonne de combattre sans pouvoir réussir à nous enfoncer. Les hussards de Barco hésitaient à revenir à la charge, une sorte de confusion s'était mise dans leurs rangs. Ney saisit la circonstance. Il marche à eux, les joint, les culbute, et lançant sur leurs traces une partie de ses forces, se jette avec l'autre sur cette nuée de cavalerie que le désastre d'une de ses ailes venait d'ébranler. Mais déjà, tout marche, tout s'anime, tout a repris vigueur au coup qu'il a frappé. Ormansey s'élance avec fureur sur les escadrons qui lui résistent; Richepanse pénètre dans ceux qui lui sont opposés ; la mêlée devient fu-

rieuse, on donne, on reçoit la mort, on succombe sans proférer un cri. Les Autrichiens accablés essaient enfin de vider le champ de bataille. Mais la fuite est plus meurtrière encore que ne l'était la résistance. Poussés dans une direction, accablés dans une autre, quelque part qu'ils se présentent, quelque obstacle, quelque fermeté qu'ils opposent, partout ils ne trouvent que la honte et la défaite.

Richepanse, pressant la victoire avec toute l'impétuosité de son courage, semait la mort au milieu de cette cavalerie éperdue ; une colonne d'infanterie veut l'arrêter, il fait halte, épuise son feu sur elle, et reprenant son élan, il la charge, la renverse, la dissipe, jusqu'au dernier homme.

Le corps de bataille ne tarde pas à subir le même sort. Ney, Richepanse, d'Hautpoul, reviennent sur lui à la tête d'une cavalerie ardente, qu'exaltent encore les succès de la journée. Il n'ose attendre le choc, il s'éloigne, gagne Ukerath, et nous laisse deux mille quatre cents prisonniers dans les mains.

Ukerath était une position retranchée, couverte d'artillerie, qu'on ne pouvait attaquer de front ; on ne pouvait non plus la tourner sans un long trajet. La troupe était exténuée ; la marche, le combat, avaient épuisé ses forces, on fit halte. On se disposa à assaillir par leurs derrières les colonnes qu'on n'osait aborder en face. Mais elles mêmes avaient aussi peu de foi en leurs moyens

de résistance, que nous en avions en nos moyens d'attaque. Dès que la nuit fut close, elles se mirent en retraite. Quant le jour parut, nous n'aperçûmes plus personne.

Nous couronnâmes aussitôt les hauteurs, nous nous avançâmes au delà d'Ukerath; malheureusement, partis sans approvisionnemens, nous étions sans subsistances, et les convois ne paraissaient point; force fut de séjourner encore. Cependant, comme il importait de connaître la direction que suivait l'ennemi, ainsi que la position qu'il pouvait avoir prise, on poussa des reconnaissances sur Dierdorf, on jeta des partis sur Altenkirchen. On avait exploré les lieux dans la campagne précédente, on ne doutait pas qu'il n'eût divisé ses forces, qu'il ne les occupât l'un et l'autre par des corps nombreux. On ne se trompait pas. Il avait répandu ses troupes légères sur la Wittbach, et tenait avec vingt à vingt-deux mille hommes les hauteurs d'Altenkirchen. Cette position, si forte par elle-même, devenait inexpugnable par les troupes et l'artillerie dont elle était chargée. Kleber recourut à sa manœuvre ordinaire; il résolut de la tourner à la fois et de l'aborder de front. Ney fut chargé de la menacer par ses derrières, Lefebvre de l'attaquer de face, et Collaud de se placer en deuxième ligne, prêt à appuyer celui des deux qui réclamerait du secours. Ni l'un ni l'autre n'en eurent heureusement besoin.

Lefebvre avait formé ses troupes en trois colon-

nes. Soult conduisait celle de gauche ; le chef de la 25e demi-brigade, Brunet, menait celle de droite ; et Leval, celle du centre. On se proposait de pousser l'ennemi de front, pendant qu'on le déborderait par ces ailes. Les dispositions étaient faites ; le 4 juin l'action commença. Elle fut vive, impétueuse. Les troupes n'étaient arrêtées ni par la mitraille, ni par la difficulté des lieux. Elles s'élançaient sur les batteries, elles escaladaient les hauteurs ; ni feu, ni escarpemens, ne les étonnaient.

L'ennemi, de son côté, déployait une admirable audace. Tour à tour attaqué et attaquant, il nous opposa une résistance qu'on fut long-temps à vaincre ; mais enfin, il fut obligé de plier ; des charges de cavalerie exécutées à propos achevèrent ce que la baïonnette avait commencé ; deux heures suffirent pour vider la querelle, en deux heures tout fut consommé. Il est vrai que jamais infanterie ne combattit avec plus d'ordre, plus de méthode, que jamais cavalerie ne montra plus d'abandon. Richepanse animait celle-ci du feu de son courage : tout sanglant, le bras en écharpe, il la poussait incessamment à la charge, et ne cessait de l'exciter au combat. Cette belle conduite lui valut un hommage dont il dut être profondément touché.

L'avancement était encore au concours. L'armée lui décerna le grade de général, et Kleber sanctionna la promotion.

Nous avions trois mille prisonniers dans les mains ; douze pièces de canon, quatre drapeaux formaient les trophées de la victoire. On ne pouvait avoir un plus beau jour. Ce n'était pas tout néanmoins, Ney avait aussi fait ses prises. Il ne s'était pas borné, en répandant le désordre sur les derrières de l'ennemi, à faciliter les succès qui avaient signalé l'attaque d'Altenkirchen, il avait obtenu des avantages qui lui étaient propres, il avait battu les colonnes qui défendaient Schomberg, culbuté celles qui couvraient Dierdorf. Vainqueur sur la Wittbach, il s'était avancé sur les traces des flanqueurs, qu'il avait mis en fuite. Mais le pays était coupé, montueux, couvert de troupes légères. Pendant deux heures, il eut à lutter contre des corps qui se renouvelaient sans cesse ; pendant deux heures il fut attaqué sur son front, sur ses flancs, sur ces derrières ; mais inébranlable au milieu de ce flot d'ennemis, il réussit à repousser les uns, à contenir les autres, et, toujours marchant, toujours combattant, il croyait enfin toucher au terme de cette longue agression ; mais une attaque plus vive l'attendait encore. Une colonne d'infanterie, que soutenait un parti de hussards, était venue se placer sur son passage. Dès qu'il approcha, il fut couvert de ses feux. Cette subite explosion ne peut ébranler sa troupe, elle se précipite sur ceux qui veulent l'arrêter. Les fantassins se jettent dans les bois, les cavaliers gagnent Dierdorf ; elle les suit, en-

lève les uns, presse les autres, et pénètre avec eux dans la place, qui regorgeait de foin, d'avoine, de farine, d'approvisionnemens de toute espèce.

Lefebvre se portait sur Oberhadamar, le prince de Wurtemberg fuyait, le général Finck était au moment d'être enveloppé dans le bassin de Newied. Nous allions recueillir les fruits de notre constance à supporter les fatigues, les privations que nous avions endurées dans ces âpres montagnes.

Ney poursuivit son mouvement. Montabauer interceptait la retraite du corps que commandait le général Finck; et renfermait des approvisionnemens, des magasins considérables. Il poussa sur cette ville. Les troupes qui couvraient la place se mettent en devoir de l'arrêter; il les charge, les culbute, et fait une capture plus riche encore que celle qu'il avait faite à Dierdorf. Douze cent quarante quintaux de farine, quatre cents sacs d'avoine, deux cent mille rations de foin, telles sont les subsistances qu'il livre à une armée sans convois et sans approvisionnemens.

L'ennemi, confus de s'être laissé forcer par quelques hommes accablés de lassitude, veut profiter de la nuit pour enlever ou tout au moins détruire les objets de consommation qu'il n'a pas su défendre, la garnison d'Ehrenbreitstein s'avance pour tenter ce coup de main. L'obscurité est profonde, nos soldats sont plongés dans un

pesant sommeil. Mais Ney a pénétré ses desseins; il s'avance au devant d'elle, il la charge, la culbute, et la rejette en désordre dans ses murs.

Finck avait gagné Nassau, le prince de Wurtemberg avait passé la Lahn à Limbourg; les avantages que nous attendions nous avaient tous échappé. Nous avions, il est vrai, enlevé de riches magasins, les subsistances de l'armée étaient assurées pour quelques jours; mais nous manquions de transports. Les paysans réfugiés sur les derrières, ne nous avaient laissé ni bestiaux, ni voitures, nous éprouvions une disette véritable au milieu de l'abondance; nous souffrions les plus dures privations.

Le soldat, néanmoins, avait toute l'exaltation que donne la victoire. Jourdan avait passé le Rhin, Marceau observait Mayence, Bonnard cernait Ehrenbreitstein, Grenier entrait en ligne, Bernadotte, Championnet étaient au moment de déboucher; notre position commandait l'espérance. Nous pouvions nous promettre des succès; mais déjà tout avait changé de face dans l'armée autrichienne. Wartensleben avait succédé au prince de Wurtemberg, et de nouvelles troupes accourues de la rive gauche, étaient venues soutenir et ranimer celles qui avaient été battues. Ce premier secours n'avait pas suffi, l'archiduc avait appelé une partie des forces que commandait Wurmser, et se mettant à la tête des masses qu'il avait réunies autour de Blaumholder, il s'était lui-même

avancé sur la Lahn. Il avait fait son mouvement par Mayence, pendant que Jourdan accomplissait le sien par Newied. Il comptait soixante-quatre mille hommes en ligne, nous n'en avions que quarante-huit mille à lui opposer. Il se résolut à prendre l'attaque et poussa sur Wetzlar. L'action fut vive, opiniâtre, long-temps il ne put forcer la poignée de braves qui étaient venus à sa rencontre. Mais ses colonnes débouchaient incessamment. la nuit tombait, Lefebvre était tout meurtri d'une chute de cheval. On se mit en retraite, on reprit la position d'où l'on était parti.

Cet échec était peu de chose et méritait à peine qu'on s'y arrêtât. Mais l'archiduc avait été forcé de vider la rive gauche; Wurmser, privé d'une partie de ses forces, était hors d'état de s'opposer au passage du Rhin, le but du mouvement était atteint, le général en chef ne voulut pas commettre aux hasards d'une bataille le résultat de sages combinaisons.

CHAPITRE IV.

COMBAT D'HERBORN.—BATAILLE D'UKERATH.

Cependant Kleber, qui ne connaissait encore ni cette résolution, ni l'échec qui l'avait fait prendre, se disposait toujours à franchir la Lahn. Il avait mandé Ney et étudiait avec lui les abords de la rivière, lorsque la nouvelle lui en parvint. Il voit aussitôt quel danger courent les troupes qu'il a jetées sur sa gauche, et charge le général de les joindre à la tête de quelques hussards qui se trouvent sous sa main. « Allez, lui dit-il, vous ne sauriez trop vous hâter. Peut-être Soult a déjà des nuées d'Autrichiens sur lui. » Il ne se trompait pas. L'avant-garde n'était pas en retraite, que les impériaux poussaient sur Herborn, et se disposaient à assaillir le faible corps qui l'occupait. Les hussards de Canéville, la légion de Bussy étaient en tête; Soult sans nouvelle, sans soupçon même de ce qui s'était passé, s'avança intrépidement à leur rencontre; mais des flots d'émigrés affluaient incessamment dans la plaine. Six mille

hommes avaient déjà débouché ; de nouvelles colonnes se présentaient encore : il est entouré, assailli, sommé de rendre les armes. Des hommes, jadis Français, se disposaient à exterminer des Français au profit de l'Autriche. Le général comme les soldats furent également révoltés. Le feu s'ouvrit, et les émigrés couchés dans la poussière, expièrent bientôt leur audace. Mais à mesure qu'un escadron est rompu, il est remplacé par un autre, la lutte devient à chaque instant plus vive ; sept charges ont échoué, les munitions touchent à leur terme, la troupe succombe à la lassitude, et cependant les dragons de Bussy, les émigrés de toute arme, de toute dénomination se préparent encore à venir à nous ; nous sommes au moment de succomber. Mais une colonne paraît inopinément sur le champ de bataille, une colonne appelle à elle tous les efforts, tous les coups. C'est Ney, c'est sa valeureuse troupe qui, se dirigeant au bruit des feux, attaquant, perçant ces transfuges, joint enfin la poignée de braves qu'ils sont près d'accabler.

L'ennemi néanmoins ne tarde pas à se remettre. Il sonne de nouveau la charge et fond sur nous avec fureur. Mais Ney a repris haleine, ses mouvemens sont calmes, sont précis ; il émousse le choc de cette cavalerie tumultueuse, et répandant dans nos rangs le feu qui le transporte, il la rompt, la rejette au loin. Ce succès ne lui suffit pas ; quelques escadrons conservent encore leur

ordonnance, il veut les joindre, les disperser ; un coup de mitraille l'atteint au milieu de sa course, son cheval s'abat, il est démonté. Trois émigrés s'élancent aussitôt sur lui, et le somment, s'il tient à la vie, de crier *vive le Roi !* « Vive la République ! » leur répond le général, et d'un coup de sabre il en renverse un, s'élance sur son cheval et met les autres en fuite. Mais déjà de nouveaux escadrons paraissaient ; il fallut se rallier, recevoir la charge, protéger encore cette infanterie que l'ennemi s'obstinait à enfoncer. Ney s'avança à sa rencontre, un neuvième choc eut lieu ; émigrés et Autrichiens, tous furent obligés de lâcher prise ; Soult toujours combattant, marchant, manœuvrant, opéra enfin sa jonction avec le général Bastoul, et Ney vint annoncer à Kleber la belle défense qu'il avait faite.

L'armée se retirait comme elle était venue. Jourdan gagnait Newied avec les divisions Grenier, Championnet, Bernadotte. Kleber se repliait sur Dusseldorff avec celles de Lefebvre et de Collaud. Nous étions au 15 juin. Aucun revers, aucune défaite n'avait flétri les courages. On marchait avec ordre, on rétrogradait avec ensemble, l'ennemi essaya rarement de nous troubler.

L'aile gauche opérait seule. Elle était à la hauteur d'Ukerath le 18 juin ; elle prit position. Elle se plaça à cheval sur la route qui mène à Weyersbuch. Collaud appuya sa droite à un mamelon

escarpé au pied duquel s'étendait un ravin profond qu'on garnit de troupes légères ; la division Lefebvre se prolongea jusqu'à la Sieg et occupa Blankenberg par deux bataillons. L'arrière-garde s'établit sur les hauteurs qui séparaient le camp de Weyersbuch. Soult placé sur la rive droite protégeait nos derrières ; nous semblions parfaitement assis. Cependant de fortes patrouilles de hussards que conduisaient des gens du pays pénètrent au milieu de nos avant-postes. La nuit est profonde, les sentiers qu'ils ont suivis sont réputés impraticables, ils arrivent sans être aperçus, tombent sur une grand'garde d'infanterie et l'égorgent.

Deux hommes seuls ont échappé. Ils fuient, ils donnent l'éveil à l'avant-garde. Kleber survient avec quelques officiers. Il reconnait, parcourt les avant-postes ; tout est calme, tout respire une parfaite sécurité. Les patrouilles autrichiennes ont disparu aussi lestement qu'elles sont venues. On ne discerne plus que leurs guides qu'on saisit. Aucun mouvement ne s'aperçoit, aucun bruit ne se fait entendre ; on se met de nouveau à sommeiller ; la nuit s'achève sans accident. Le jour survient, les colonnes ennemies ne tardent pas à reparaître ; elles s'avancent précédées d'une artillerie nombreuse. Kleber charge le général Richepanse de les contenir, et court faire ses dispositions.

La cavalerie était à cheval ; le général marcha

aux Autrichiens, reçut quelques charges, en mena lui-même ; mais la partie était trop inégale, il fut obligé de vider les avenues de Wassenberg, et se replia sur le camp. L'ennemi déployait à chaque instant de nouvelles forces ; les bois, les hauteurs, se couvraient de ses colonnes, il était clair qu'il avait dessein de nous chercher. Kleber résolut de le prévenir. Richepanse, Collaud, Ney, Sorbier, avaient été mandés. Chacun d'eux reçut ses instructions. Le dernier fut chargé de réunir ce qu'il avait de bouches à feu, et de les porter en toute hâte sur les Autrichiens. Ney eut ordre de faire une attaque sur la gauche avec une demi-brigade et trois cents chevaux ; Collaud, de prendre le commandement de la réserve, et de se tenir au camp, afin d'appuyer la retraite si elle devenait indispensable. Richepanse devait à son tour se mettre à la tête des 11e, 12e dragons, du 6e et 4e chasseurs, pour fondre sur les Autrichiens dès qu'ils prêteraient le flanc ; et Leval, attaquer vivement leur droite avec sa 105e demi-brigade et quelques cavaliers. Le bataillon de grenadiers de Lefebvre et la 96e restaient en colonnes, prêtes à se porter partout.

Les rôles étaient distribués; les troupes ne respiraient que gloire, que combat ; l'action ne tarda pas à s'engager.

Ney, avec un gros de dragons, descend au trot le ravin qui nous sépare des colonnes ennemies, et gravit la hauteur sur laquelle elles semblaient

avoir dessein de nous attendre. Elles se piquent d'émulation, elles accourent à notre rencontre. La mêlée est ardente, opiniâtre ; on se rompt, on se reforme, on lutte avec fureur. Richepanse accourt avec le reste des troupes à cheval. Les Autrichiens appellent également de nouvelles forces. L'action s'étend, devient plus vive. De part et d'autre on combat avec des chances variées. Peu à peu cependant nous prenons l'avantage. Ney a renversé un escadron d'hussards, les hulans sont au moment de lâcher pied, Kleber les voit qui chancellent, et se dispose aussitôt à les forcer.

L'adjudant-général Cayla forme la 96e ; Leval marche à la gauche ; Bastoul tient la droite. Le général en chef est à la tête de la 83e. Tout se met en mouvement. D'une extrémité de la ligne à l'autre on est aux mains. L'ennemi ne tarde pas à fléchir, la victoire est au moment de couronner nos efforts ; malheureusement le champ de bataille est coupé, difficile, la cavalerie ne peut suivre ses succès. Les Autrichiens reprennent confiance, et les bataillons qui, tout à l'heure, fuyaient devant nous, assis maintenant dans des positions formidables, nous attendent sans s'ébranler. Tout néanmoins n'avait pas été désavantage ; l'infanterie s'était établie dans des ravins, des bouquets de bois ; les troupes à cheval étaient appuyées par son feu. On marcha, on poussa à une batterie qui semait la mort dans nos rangs. Mais des bataillons hongrois se démasquent tout à coup, et nous op-

posent une résistance qu'on est long-temps à vaincre. Kleber, que fatigue cette fusillade, appelle son artillerie ; Sorbier accourt, et tour à tour, commandant, canonnier, grenadier, il dirige, anime tout ce qui est autour de lui. Cependant l'ennemi, dont les masses s'accroissent à mesure qu'elles se retirent, lance sa cevalerie sur notre droite, et touche au moment de nous déborder. Ney aperçoit ce mouvement, se jette à la tête du 14e de dragons, charge les Autrichiens avec fureur sans pouvoir néanmoins les arrêter. Ses habits sont criblés de mitraille, il est lui-même obligé de se mettre en retraite, et peu s'en faut que notre flanc ne soit tourné. L'ennemi n'ose se confier à sa fortune, il fait halte, il craint de compromettre ses succès. Kleber, qui de son côté, n'a pour but que de se maintenir, n'essaie pas de revenir à la charge. Il continua son mouvement et rentra le 21 à Dusseldorff.

CHAPITRE V.

L'ARMÉE DU RHIN ENTRE EN OPÉRATIONS. — CELLE DE SAMBRE-ET-MEUSE REPREND SON MOUVEMENT.

Le séjour que Kleber fit à Dusseldorff ne fut pas long. Le directoire, auquel Jourdan avait annoncé la marche de l'ennemi, ne l'avait pas jugée aussi grave, aussi décisive qu'elle l'était en effet. Il s'était persuadé que l'armée de Sambre-et-Meuse, tournée par sa gauche, se serait tout au plus repliée derrière la Sieg. Bonaparte poursuivait le cours de ses étonnans succès ; chaque jour était marqué par quelque victoire, chaque jour voyait enlever une place, franchir une rivière surprendre une position, conclure un traité. Son armée, sans cesse en action, marchait, combattait, ne laissait pas respirer l'ennemi. Victorieuse à Borghetto le 30 mai, elle avait enlevé Peschiera le 1er juin, occupé Vérone le 3, investi Mantoue le 4. C'était à peine si le matin la retrouvait où elle s'était établie le soir. Cette suite continue de mouvemens, cette succession rapide de combats, de

manœuvres, avait produit l'effet qu'elle devait naturellement avoir. Le conseil aulique qui tenait plus à l'Italie où son pouvoir était assis, qu'aux conquêtes éventuelles qu'il pouvait faire sur le Rhin, chargea le feld-maréchal Wurmser d'aller recueillir les débris qui erraient dans les gorge du Tyrol et de la Carinthie. Wurmser était un vieux guerrier dont la carrière avait été illustrée par plus d'un trait d'audace. Lent, méthodique, mais capable, résolu, fécond en ressources, s'il n'avait pas toujours commandé avec bonheur, il avait du moins constamment fait preuve de courage et d'habileté. Sa tâche aujourd'hui était immense; mais il partait à la tête de trente mille vieux soldats, comme lui habitués à toutes les chances de la guerre, comme lui exaltés par les succès qu'ils avaient remportés sur le Rhin. Il gagna le Tyrol plein d'espérances; il ne tarda pas à être cruellement désabusé. Mais son départ avait relevé le courage du Directoire, trente mille braves de moins présentent bien des chances.

Les victoires du général Bonaparte avaient exalté les courages; on voulait vaincre, triompher comme lui. Le Directoire partageait l'ardeur que ses succès avaient fait naître. Il recommandait à Moreau de presser, de harceler l'ennemi, d'imiter les marches rapides de son émule. « En portant le théâtre de la guerre de l'autre côté du Rhin, lui mandait-il, vous ne devez songer à vous y maintenir qu'en détruisant l'ennemi : marchez à lui,

combattez-le sans relâche; par des marches rapides et imprévues, ôtez-lui le temps de se reconnaître et de combiner ses mouvemens : cherchez sans cesse à lui livrer bataille, jusqu'à ce qu'il soit non-seulement repoussé, rompu, mais entièrement défait. C'est à cette tactique à la fois sage et hardie que l'armée d'Italie doit ses glorieuses conquêtes; l'exemple des précédentes campagnes et le caractère impétueux de la bravoure républicaine, tout vous permet de faire une application constante et énergique de ce principe aux circonstances décisives dans lesquelles vous vous trouverez.

» L'armée de Sambre-et-Meuse et celle que vous commandez agissent sur le même plan de campagne. Ainsi après avoir battu *Wurmser* et dispersé les débris de son armée, menacez les derrières du prince Charles, et par là vous rappellerez le général Jourdan à l'offensive, qu'il n'a cédée un instant qu'en attirant sur lui des forces qui auraient pu ajouter aux difficultés de votre glorieuse entreprise. Il faut que l'Allemagne retentisse du succès qui l'a couronnée. Affectez hautement le dessein de marcher sur *Vienne*, et que la renommée vous représente à la tête de cent mille hommes, dont une partie marche pour prendre Beaulieu de revers, tandis que l'autre ira faire sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse vers la Franconie, et de là sur le Danube.

» La terreur qui précède une armée victorieuse est une arme puissante qu'il ne faut pas négliger,

ainsi que tout ce qui peut soutenir et rallumer l'ardeur des généreux défenseurs de la République. Surtout que la discipline soit respectée : c'est dans la victoire et dans des pays conquis qu'elle tend davantage à se relâcher. Des exemples sévères dans le principe, et une surveillance assidue sont nécessaires pour la maintenir. »

Le Directoire était plus pressant encore avec Jourdan. La retraite de ce général ne lui paraissait pas entraîner d'aussi graves conséquences. Elle avait éloigné une partie des forces qui couvraient le Brisgaw. Moreau avait franchi le fleuve; l'armée de Sambre-et-Meuse avait fait halte sur la Sieg. Il fallait reprendre l'offensive, opérer de concert, frapper, pousser sans relâche, ne pas s'arrêter que tout fût détruit. La recommandation était sage, mais elle reposait malheureusement sur des faits qui n'avaient pas eu lieu. Jourdan, loin de prendre position sur la Sieg, avait, comme nous l'avons vu, été forcé de repasser le Rhin, et Moreau était loin encore d'être en mesure de le franchir. La révolution française avait produit au delà du fleuve une profonde impression. Tous les cœurs généreux s'étaient émus à la déclaration des droits : tous avaient senti renaître cette passion d'égalité qui sommeille quelquefois, mais ne s'éteint jamais dans le cœur de l'homme. Les principes que nous avions proclamés, les réformes que nous avions faites, ils voulaient aussi les proclamer et les faire, ils sollicitaient

notre aide pour parvenir au résultat que nous avions atteint ; d'accord sur le fond, ils différaient cependant sur la forme : les uns proposaient de recourir à la voie des armes, les autres croyaient avoir un moyen plus sûr. Chacun conspire à sa manière : le Directoire résolut de laisser faire et d'accepter le double secours qui lui était offert. Il avait, en Suisse, un agent, douteux peut-être, mais alerte, plein de ruse, qui lui présentait l'insurrection du Brisgaw comme infaillible.

Moreau reçut ordre d'attendre et d'appuyer [1] le

[1] CITOYEN MINISTRE,

Depuis mon retour de Berne, je n'ai cessé de m'occuper De l'exécution du plan pour lequel vous m'avez adressé les pouvoirs, et je vous réponds qu'il ne dépendra pas de moi de remplir complètement l'attente du Directoire. Je vous prie de vouloir bien en assurer le citoyen Carnot.

Le général Laborde m'a communiqué la lettre qu'il a reçue ; elle lui fait connaître l'opération projetée ; dès lors, j'ai cru devoir m'expliquer franchement avec lui sur le contenu de la lettre adressée au roi de Vérone, dont je vous ai rendu compte, et qui avait d'abord élevé en moi de violens soupçons contre ce général. J'ai été satisfait de cette explication, et je pense qu'il en résultera pour lui l'avantage d'examiner avec beaucoup d'attention les personnes extrêmement suspectes qui l'environnent, et de prendre garde à lui.

J'ai déjà fait un voyage avec ce général, pour examiner le cours du Rhin, depuis Neuf-Brisack jusqu'ici, afin de choisir un passage, et de connaître en même temps quel est le *ton* qui règne parmi les soldats. Je crois que nous nous

mouvement, de ne franchir le Rhin que lorsqu'il aurait éclaté. « Le directoire est informé, citoyen général, lui manda Carnot, qu'il se prépare une insurrection dans le margraviat et le Brisgaw ; il en connaît les chefs, et il a chargé le ministre des relations extérieures d'entretenir avec eux des intelligences par l'entremise du citoyen Poteratz, chargé à Bâle de cette mission. Cette circonstance présente tous les caractères d'une occasion grande et favorable d'introduire la liberté en Allemagne, et de faire une diversion puissante sur le Rhin.

déterminerons pour le passage à Huningue, parce que les habitans insurgés, qui seront guidés et secondés par nous, seront en forces suffisantes pour détruire tout à la fois les postes autrichiens, égorger les hommes, et enclouer leurs canons. Quant aux troupes que j'ai vues, je suis parfaitement content de l'esprit qui règne parmi elles, malgré les privations qu'elles éprouvent encore; en peu de jours il sera facile de les bien disposer. Je compare leur situation morale à un canon tout chargé, je ne doute pas qu'avec un peu d'adresse il ne soit aussi facile d'y mettre le feu.

Aujourd'hui j'ai dîné avec nos conspirateurs du margraviat. Je suis satisfait du compte qu'ils m'ont rendu et du zèle ardent qu'ils manifestent. J'ai été ensuite visiter, avec un adjudant-général que je compte donner aux paysans pour les conduire dans le premier moment de l'insurrection, la rive droite du Rhin et les batteries des ennemis vis-à-vis Huningue. Demain, j'ai un rendez-vous avec le général Laborde pour reconnaître le lieu où nous pourrons établir notre pont, et faire préparer les cartouches et les pierres à fusil, dont manquent les habitans : d'ici à quelques jours nous les leur ferons passer.

Ce parti patriote compte pouvoir rassembler vingt mille hommes dans le Margraviat, et dix mille dans la Forêt-Noire, avec armes, subsistances, et tout ce qu'exige l'entretien d'un corps d'armée.

Le plan d'opérations adopté par le Directoire pour l'armée que vous commandez, est très-propre à seconder l'explosion insurrectionnelle, à donner aux dispositions des patriotes toute la consistance qu'ils doivent attendre de nous.

Le général Laborde, qui commande sur le Haut Rhin, doit recevoir de vous à ce sujet des instruc-

Nous attendons le général Moreau pour arrêter définitivement les dispositions et le jour de l'attaque. Je voudrais que cela fût prompt, car il y a de l'argent dans les caisses du margrave, et je crains qu'il n'en sorte. Si le général Moreau peut nous compléter vingt-cinq à trente mille hommes, je ne vois pas de bornes à nos succès. Assurez le Directoire de cette vérité, et dites-lui bien de ma part que s'il me laisse le maître d'agir à ma volonté, jamais je ne l'ennuierai par des détails, ni ne le fatiguerai par des demandes de vivres ou d'argent. J'aperçois déjà qu'à compter du jour de notre passage, si je ne suis pas contrarié dans mes mesures, l'armée sera payée et nourrie par nos amis, et remontée par nos ennemis. Il y a des domaines ecclésiastiques qui rembourseront les premiers de leurs avances. Nos mesures sont déjà prises pour l'organisation d'une administration provisoire. Tandis que je m'occupe des moyens d'exécution, Bassal travaille aux projets de règlemens, et son zèle ne le cède point au mien. Nous avons déjà rassemblé une partie des documens nécessaires ; aussitôt que nous aurons reçu les troupes et les autres objets qu'il nous faut, nous commencerons à agir, et certes je vous assure que nous agirons d'une

tions confidentielles, et être autorisé à se concerter avec le citoyen Poteratz.

Celui-ci annonce la certitude de rendre facile le passage du Rhin, à la faveur d'un mouvement qui éclatera de l'autre côté du fleuve, ainsi que l'enlèvement des batteries et des retranchemens que les ennemis y ont élevés, et qui se trouvent faiblement gardés.

Vous vous pénètrerez facilement, citoyen général, de cet important objet; son exécution réclame, comme celle de toutes les entreprises impor-

manière si rude, que nos ennemis s'en souviendront longtemps. Si notre début est heureux, comme je l'espère, et comme nous devons l'attendre de la justesse de nos calculs, tout ce qu'il y aura d'Autrichiens depuis Fribourg en Brisgaw et le vieux Brisach jusqu'à Constance, sera exterminé, en même temps que leurs canons et leurs magasins seront pris. Ensuite, selon le parti que prendra le général Wurmser, nous nous mettrons en mesure, ou de pénétrer en Souabe par la vallée de Kench, et d'y arriver avant lui, s'il se retire, ou de tourmenter à l'excès la gauche de son armée, tandis que notre République nouvelle se formera à son aise, et que nous révolutionnerons dans le grand genre la partie de l'Allemagne que nous aurons occupée.

Je vous prie, citoyen ministre, de ne pas oublier que je vous ai demandé par ma dernière lettre de me faire donner par le Directoire qualité suffisante pour que l'on obéisse à mes réquisitions, et pour mettre à ma disposition quelques fonds, dont je ne puis me passer en ce moment. Vous sentez que je dois en dépenser beaucoup, tant pour les voyages des hommes que j'emploie, que pour faire les préparatifs nécessaires pour entrer en action. Une fois arrivé et établi

tantes, le secret, la vigueur et la célérité. Le Directoire, dont vous avez la juste confiance, se repose sur vous de la sagesse et de l'activité de vos mesures pour remplir ses intentions.

CARNOT, Président. »

Paris, 14 *prairial an IV* (3 *mai* 1796).

Telles étaient les instructions qui retenaient

de l'autre côté du Rhin, si j'ai l'autorité suffisante pour imprimer le mouvement, et diriger, selon mes desseins, cette superbe opération, je ne vous demanderai plus rien, en sorte que si vous entendez parler de nous, ce ne sera que pour entendre le récit de nos succès, qui, nos opérations étant une fois commencées, seront rapides, en dépit des efforts des malveillans qui inondent ces contrées.

Par le premier courrier, vous recevrez la première carte de Suisse qu'on a pu trouver : il y manque une feuille pour compléter la collection; cette feuille doit arriver demain. Je vous enverrai en même temps un plus grand détail sur les intrigues de nos ennemis. Le siége principal de tous leurs complots est en Suisse. Prenez bien garde à Lyon et au Midi. J'attends des renseignemens précieux sur toute cette suite d'horreurs. J'ai gagné un intime ami de Wickam : je tirerai de tout cela un grand parti ; du moins je l'espère.

Le seconde lettre que vous avez fait remettre au Canton, a produit un effet admirable. Toute la Suisse tremble ; tenez ferme, et surtout profitez de ce premier moment d'effroi pour exiger l'éloignement de la frontière de tous les prêtres déportés et de tous les émigrés, sans aucune excep-

Moreau sur la rive gauche ; telle était la tentative qu'il devait appuyer. Celle qui se préparait dans l'Allemagne centrale était d'un autre genre ; les esprits étaient plus cultivés dans cette partie de l'empire, les idées de justice, de liberté, plus répandues ; on voulait agir sans violence, ne procéder en quelque sorte qu'au nom des lois. Incertain un instant sur le siége qu'on devait donner à l'insurrection, on n'avait pas tardé à le placer en Franconie. Touchant pour ainsi dire d'une part aux frontières de la République, mêlé de l'autre à toutes les discussions qui agitaient l'Allemagne,

tion. Fixez un terme de huit jours au plus, et vous obtiendrez tout, je vous en réponds.

Adieu, citoyen ministre, recevez avec votre bonté ordinaire l'assurance de mon attachement fraternel et respectueux.

POTEBATZ.

P. S. Permettez-moi de vous offrir un bon conseil. Tandis que toute l'Italie est en alarme, pourquoi ne feriez-vous pas signifier officiellement à toutes les puissances neutres et alliées, sans exception, que celles non-seulement qui recevront dans leurs ports les vaisseaux des Anglais, mais encore ceux de telle nation que ce puisse être venant des ports d'Angleterre, seront traitées en ennemies? Par ce moyen, vous forcerez les escadres de cette nation scélérate de sortir de la Méditerranée, où il ne lui restera plus d'asile pour réparer ses vaisseaux. En attaquant son commerce, vous viendrez bientôt à bout de la soumettre.

ce cercle tirait de sa position une importance particulière qu'accroissait encore le bon esprit de ses habitans. Ce n'était pas tout. Il possédait de riches abbayes et une assemblée d'États, jadis souveraine, qu'on ne réunissait, qu'on ne consultait plus. Il présentait tous les élémens nécessaires ; il ne s'agissait que de les mettre en œuvre. Or, le moyen était simple ; il n'y avait qu'à frapper de fortes contributions, ce que le Directoire était toujours prêt à faire, et à investir les États des fonctions que leur attribuaient les lois. Ceux-ci répartissaient aussitôt les charges que la guerre traîne toujours après elle. Ils les répartissaient avec équité, avec mesure, sans acception de personnes. Le peuple charmé de ne pas voir combler sa misère, s'associait à un ordre de choses qui le protégait ; le noble, de son côté, ne pouvait contester sur la nature des pouvoirs sans paraître chercher à rejeter sur le pauvre la part du fardeau qui lui était assignée. Il était obligé de courber la tête, de donner son assentiment à la disposition qui le frappait. Il singeait le désintéressement, il affectait le patriotisme, et devenu juste par frayeur, il demandait à être imposé, à porter sa part des charges communes.

L'assemblée se trouvait ainsi reconnue. La légalité lui était acquise ; la sanction qui lui était donnée sur ce point s'étendait bientôt à d'autres, et le déplacement du pouvoir se trouvait consommé.

Cependant la répartition ne produisait que des ressources insuffisantes. Il fallait aviser à d'autres moyens pour faire face aux dépenses qu'entraînait l'occupation. Ni nobles, ni plébéiens ne se souciaient de porter ce surcroît de charges, on arrivait tout naturellement aux biens du clergé. On sécularisait les abbayes, on aliénait les prébendes, et les prêtres, bornés aux soins du culte, étaient désormais sans influence sur les affaires. Leurs terres rentraient dans la circulation. Les seigneuries étaient soumises à l'impôt; le peuple était délivré de dîmes, de corvées; il ne payait plus de redevances et ne servait que la part de contributions que déterminait l'étendue de son héritage.

La Souabe, où fermentaient toutes les passions, où s'agitaient toutes les haines qui troublaient maintenant la Franconie, s'associait à sa destinée. La Saxe inférieure suivait son exemple, et l'Allemagne soulevée, chassait peut-être elle-même les Autrichiens au delà de l'Ems.

Voilà quel était le plan, quels étaient les moyens que se proposaient de mettre en œuvre les chefs de l'insurrection. Ces magnifiques promesses ne changeaient rien aux dispositions qu'on avait prises. Elles ne demandaient ni mouvement, ni déploiement de forces; c'était un accident dans le grand drame qui se préparait, on l'accepta avec ses chances.

C'était quelque chose sans doute, car ces sortes

d'entreprises concilient toujours une partie de la population, sèment l'inquiétude sur les derrières de l'ennemi. Mais ce faible avantage, cette coopération incertaine ne pouvaient balancer le surcroît de forces qui se groupaient devant nous. Chaque jour de nouvelles recrues affluaient des États héréditaires, chaque jour de nouvelles colonnes venaient prendre la place de celles que Wurmser conduisait sur la Brenta, et, ce qui était plus grave encore, le prince Charles était investi du commandement de toutes les troupes que l'Autriche avait en ligne. Libre de ses mouvemens, ne prenant conseil que de lui, des circonstances, l'archiduc allait imprimer une direction uniforme, une impulsion simultanée aux armées du Haut et du Bas Rhin, tandis que celles qui lui étaient opposées opéraient isolément, à des distances considérables, d'après des instructions dont elles avaient ordre de ne pas s'écarter. Ne pouvant remédier à cet inconvénient, le général en chef avait pris ses mesures contre les tentatives qui pouvaient menacer ses derrières. Il avait assuré sa ligne contre les entreprises des garnisons renfermées dans Mayence et dans Ehrenbreitstein. Le général Marceau, qui avait déjà resserré ces places, fut chargé de les contenir encore. Jourdan n'avait pu lui laisser pour remplir cette pénible tâche que douze mille huit cents hommes et dix-huit cents chevaux. C'était peu, mais Marceau savait suppléer à la faiblesse de ses moyens par la vivacité

de ses attaques, la rapidité de ses mouvemens. Le général en chef s'en remettait à son courage, se confiait à son habileté.

Les dispositions étaient faites, le temps s'écoulait et les opérations ne commençaient point. Jourdan se plaignit au Directoire. Il lui exposa la faiblesse de ses moyens, le danger qu'il y avait à différer encore. Mais déja tout avait changé de face. Dix bataillons, huit escadrons accouraient de l'armée du Nord. La conspiration du Brisgaw avait été éventée. Moreau, que ne retenaient plus aucune des considérations qui l'avaient si long-temps arrêté, s'était mis en campagne. Il avait inquiété, alarmé l'ennemi sur Manheim, et ne l'avait pas vu groupé sur le Necker, que, repliant brusquement ses colonnes, il était allé surprendre le passage au-dessous de Strasbourg. Cette belle opération avait réussi, l'armée de Rhin-et-Moselle avait paisiblement passé le fleuve. Dès le 24 elle était aux prises avec les Autrichiens.

CHAPITRE VI.

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE REPREND SON MOUVEMENT — DIVERS FAITS D'ARMES DU GÉNÉRAL NEY.

Moreau était maintenant en ligne, l'armée de Sambre-et-Meuse n'avait plus à lutter seule contre les forces que commandait l'archiduc. Elle se mit en devoir d'exécuter les instructions qu'elle avait reçues. Kleber était depuis sept jours dans le camp retranché de Dusseldorff. Ses deux divisions étaient reposées, impatientes d'en venir aux mains. Il se mit en marche, rallia les troupes de Grenier, qui avaient passé le Rhin à Cologne, et s'achemina sur les positions que déjà deux fois nous avions enlevées et perdues autant de fois. Lefebvre était chargé d'occuper Siegen. Le pays était coupé, agreste, traversé par de hautes montages, presque impraticable à l'artillerie comme à la cavalerie; il ne put faire son mouvement qu'avec des peines infinies. Il l'accomplit néanmoins, et choisissant celle des routes qui présentait le moins d'obstacles, il atteignit enfin la rivière qu'il

devait franchir. Collaud de son côté était arrivé à Troisdorf. Grenier s'était porté sur Minden ; l'aile gauche tout entière se trouvait en position. Mais ni l'Acher ni la Sieg n'étaient guéables, et il tardait aux troupes de joindre l'ennemi. Ney mit à profit cette généreuse impatience. Il se jeta à la tête du 6e hussards, aborda les Autrichiens, et les poussant d'une rivière à l'autre, les mena battant jusqu'à Siegberg. Le pont subsistait encore. Il redoubla de vigueur, chargea, culbuta les colonnes qui essayaient de le livrer aux flammes, et réussit à le sauver.

L'infanterie avait un moyen de passage. Il continua son mouvement. Mais les Autrichiens avaient rallié leurs éclaireurs, et venaient intrépidement à sa rencontre. Ses chasseurs n'allaient pas à 400, et 1200 chevaux s'apprêtaient à fondre sur lui. La partie n'était pas égale, mais le courage supplée souvent au nombre ; il fit sonner la charge, et heurtant cette masse redoutable, il réussit à la rompre et lui fit lâcher pied. Ralliée presque aussitôt sur les hauteurs, elle se disposait à reprendre l'attaque, à nous chercher, à nous assaillir encore. Elle avait été renversée une première fois, sa nouvelle tentative ne devait pas être plus heureuse. Néanmoins la position avait ses chances, ses difficultés. Nous étions adossés à une rivière, nous avions en tête des forces qui, revenant sans cesse à la charge, devaient finir par nous accabler. La prudence succéda à l'audace.

Ney sentit le besoin de ménager à l'infanterie le moyen d'accourir. Il se déploya, parada, amusa les Autrichiens à de vaines manœuvres ; pendant ce temps il saisissait leurs derrières, et de nouvelles troupes se formaient sur leur front. Ils aperçurent la méprise, mais il était trop tard ; ils furent enfoncés, rompus ; ce qui échappa au tranchant du sabre fut pris ou dispersé.

L'ennemi fuyait; nous avions besoin de connaître les forces, les dispositions qui couvraient Ukerath. Kleber fit continuer le mouvement. Les dragons étaient en tête, leur marche fut prompte, toutes les avenues furent aussitôt saisies. Mais cette vivacité ne tarda pas à amortir leur élan. La mêlée, qui avait duré trois heures, la course qu'ils avaient fournie, et surtout la constance, la ténacité que leur opposaient les Autrichiens avaient épuisé leurs forces. Ils furent contraints de s'arrêter. La route n'était qu'une étroite avenue. Elle n'offrait une lieue durant que des bois, des rochers escarpés; il n'y avait pas, dans ce long espace, un pli, un échappement qui permit de se déployer. Ney s'avance néanmoins à la tête de ses chasseurs, il les pousse, il leur fait oublier périls et fatigues, et serrant l'ennemi avec une vivacité que la résistance ne fait qu'accroître, le jette enfin sur Ukerath. Culbuté dans les gorges, celui-ci veut reprendre sa revanche dans la plaine, et vient à nous. Nos chevaux sont exténués, les Autrichiens sont nombreux, dispos, Ney évite d'en-

gager une action qui lui serait funeste ; il mène une charge, combat, en élude une autre ; il impose, ne se compromet point ; nos colonnes paraissent, les Autrichiens s'éloignent, de sages manœuvres ont conquis la position.

Nous étions au 2 juillet. Jourdan avait franchi le Rhin, l'armée tout entière était en ligne. On continua le mouvement ; on se porta sur Altenkirchen. L'ennemi l'occupait en forces ; mais il était flottant, indécis ; les reconnaissances n'annonçaient pas qu'il fût résolu de défendre les hauteurs que dans la campagne précédente il avait si obstinément disputées. On marcha, on tourna, on enleva la position ; on mit en fuite tout ce qui cherchait à la couvrir.

Jourdan avait pour instruction de s'éloigner du Rhin le plus qu'il lui serait possible, de gagner la haute Lahn, de pousser sur la Kentzig, sur le Mein, sur la Reidnitz, de déborder sans cesse Wartensleben par la droite, et, s'il ne pouvait le battre, de le rejeter en Bohême, ou de le refouler sur Ratisbonne. Celui-ci, de son côté, avait ordre de ne pas engager d'action, de disputer le terrain pied à pied, mais sans se compromettre. Attendre, éluder une bataille, tel était le but qu'on se proposait.

Jourdan croyait l'armée autrichienne réunie à Limbourg ; il s'avança sur elle avec le gros de ses forces, et dirigea son aile gauche sur Wetzlar, afin de la tourner. Lefebvre débouchait par Sie-

gen; Collaud gagna Dillembourg, et s'avança à sa rencontre; mais, au lieu de son collègue qu'il croyait joindre, il trouva les Autrichiens qu'il ne cherchait pas. Ceux-ci étaient nombreux, soutenus par une cavalerie formidable. La rencontre fût devenue fâcheuse si le chef d'avant-garde eût eu moins d'intrépidité; mais Ney n'avait pas aperçu l'ennemi que la charge sonnait déjà. La mêlée fut opiniâtre, ardente, le combat longtemps indécis; l'audace triompha enfin du nombre, le courage l'emporta. Nous nous disposions à consommer la victoire, nous nous élancions sur les traces des fuyards, lorsque des colonnes épaisses se présentèrent pour les recueillir. Wartensleben n'était donc pas à Limbourg, il était à Neukirchen. Toutes les dispositions d'attaque furent aussitôt changées; celles de défense le furent d'une manière non moins rapide. Culbuté par Ney en avant de Dillembourg, l'ennemi le fut encore par Lefebvre en arrière de Wildendorff. Il était battu sur son front, sur ses flancs, il craignait d'être enveloppé, il repassa précipitamment la Lahn.

La troupe succombait à la fatigue, le temps était détestable; depuis huit jours la pluie n'arrêtait pas. Mais les Autrichiens fuyaient, il fallait les suivre; on continua le mouvement. Lefebvre poussa à Giessen, Bonnard à Lein, Collaud à Wetzlar, et Ney, s'avançant par la route de

Francfort, ne tarda pas à joindre l'arrière-garde ennemie.

Commandée maintenant par le général Kray, un des plus vigoureux officiers que comptât l'Autriche, elle avait fait halte dans la plaine de Butzbach : son infanterie était placée entre Obermerle et la Witter; sa cavalerie s'étendait en avant de Windermerle. La position ne pouvait être mieux choisie, elle lui assurait tous les avantages qu'on peut retirer du terrain.

Quelque formidable qu'elle fût, Ney ne balança pas à l'aborder. Il l'attaqua le 9 juillet, et obtint d'abord quelque avantage. Mais Kleber, qui ne regarde cet engagement que comme une escarmouche, une simple rencontre d'avant-garde, ne le fait pas soutenir. Il n'a que le cinquième des forces qu'on lui oppose, il est obligé de plier. Cependant la 20e légère paraît sur le champ de bataille; on se forme aussitôt; infanterie, cavalerie s'ébranlent, et l'ennemi, abordé avec courage, est contraint de céder la position. Il se retire en désordre, on le suit avec vigueur. Il se rallie néanmoins. Il a gagné une esplanade formidable. La position se lie à celle qu'occupe le corps d'armée; il veut la sauver : l'action recommence avec une vivacité nouvelle. Kleber craint qu'elle ne devienne générale. Il mande à Ney de susprendre ou tout au moins de ralentir le feu. Mais Kray n'a vu qu'avec colère la fuite de son arrière garde. Il veut la venger, reprendre le

terrain qu'elle a perdu. Tout dans son camp se dispose au combat. Collaud voit ses apprêts et se met lui-même en mesure ; déjà tout est disposé, tout est prévu. Les hulans qui couvrent l'esplanade vont être renversés par notre cavalerie légère, et cette masse épaisse d'hommes et de chevaux qui couronne les hauteurs viendra expier dans une embuscade sa folle témérité. Les dispositions sont achevées ; Ney renverse les hulans, jette à leur suite le 6e de chasseurs qui les a rompus, et marche avec le 11e de dragons à la profonde colonne qui fait l'espoir de Kray. Il l'aborde, il l'ébranle, il sème la confusion dans ses rangs, puis s'éloigne comme saisi d'un subit effroi. Les Autrichiens stupéfaits poussent des cris de victoire. Ils se reforment, s'élancent sur ses traces et arrivent en tumulte sous le feu qui les attend. D'effroyables détonnations leur révèlent alors le piége où ils sont tombés. La mitraille les accable, la mousqueterie les renverse, et pour comble de maux leurs escadrons mutilés voient revenir à eux ces intrépides dragons qu'ils s'imaginaient avoir vaincus. La défaite fut entière ; ce qui échappa à la mort se dispersa dans les bois.

La gauche, dès lors, fut paisible ; mais à la droite le combat s'animait de plus en plus. Nous tenions le village d'Obermerle ; la grande route se trouvait interceptée. L'ennemi voulait rouvrir la communication. Infanterie, cavalerie se pressaient sur ce point. Le choc paraissait irrésistible. Ne

pouvant le repousser de front, Ney a de nouveau recours à la ruse. Il laisse ces masses se heurter contre quelques bataillons destinés à les arrêter, et se jetant sur leurs derrières quand il les voit engagées, il les foule et les disperse. La terre était jonchée de morts; mais Kray, toujours plus irrité de ses pertes, poussait incessamment ses troupes au combat. Une attaque n'avait pas échouée, qu'il en menait une autre. Renversé trois fois, il revient une quatrième fois à la charge sans être plus heureux. Il ne se rebute pas néanmoins; il se reforme, il pousse au village avec une vigueur, une impétuosité nouvelles, et réussit à l'emporter; mais Ney est déjà au milieu de son infanterie qui la rallie, la gourmande, lui rend son premier élan. Elle se précipite sur l'ennemi avec la fureur qu'inspire la honte de la défaite. Elle le renverse, elle le culbute, le rejette sur les hauteurs. Elle eût pu le suivre encore, elle ne le poussa pas plus loin.

Kleber se flattait que la leçon ne serait pas perdue; l'ennemi n'en tint compte et garda ses positions. On s'aperçut au jour qu'il ne faisait aucune disposition d'attaque, mais qu'il ne paraissait pas non plus redouter d'en venir aux mains. Il semblait nous jeter le gant, on le releva, on courut aux armes. Lefebvre, qui était déjà sur la rive gauche de la Wiper, reçut ordre de passer la Wetzlar, d'attaquer l'ennemi sur ses flancs et ses derrières; Collaud fut chargé de l'aborder sur son

front, mais de ne pas tirer un coup de fusil, de ne pas faire un mouvement que le canon n'eût annoncé que Lefebvre était aux prises. Les Autrichiens, assaillis dans leurs communications, ne pouvaient manquer de se mettre immédiatement en marche. Ney devait alors les pousser, les harceler, ne pas les laisser respirer un instant.

Tout se passa d'abord comme Kleber l'avait prévu. L'ennemi ne vit pas déboucher nos colonnes qu'il se replia et abandonna deux lieues de terrain. Il avait atteint Rorbach; la position était belle, bien couverte, il fit halte, résolu de tenter la fortune. Nos colonnes devenaient pressantes; il employa tous ses moyens, recourut à toutes ses ressources pour les empêcher de déboucher. Charges de cavalerie, déploiement d'artillerie furent également mis en usage; mais ce luxe de forces ne fait qu'exciter les troupes. Elles gravissent les hauteurs, emportent les positions, renversent les colonnes, répandent partout le désordre et la confusion. Ce n'est pas tout néanmoins. Les Autrichiens, culbutés en queue par Lefebvre, étaient encore pressés de front par l'adjudant-général Ney. Celui-ci n'avait pas laissé respirer la colonne qu'il avait en tête, et toujours attaqué, attaquant, l'avait poussée au milieu des charges de cavalerie jusqu'à Hoostadt; mais ici la lutte prend une nouvelle face. Ney n'a que deux pièces de canon, on lui en oppose quinze. Il faut attendre, gagner du temps, laisser arriver quelques-unes des co-

lonnes qui le suivent. Les Autrichiens, qui sans doute le pénètrent, ne veulent pas lui abandonner cette chance. Mais il charge, manœuvre, cède, attaque tour-à-tour, et réussit, à force de prudence et d'audace, à arrêter les masses qui débouchent incessamment sur lui. Le général Jacopin arrive enfin; il mène avec lui la 43e d'infanterie et le 11e de dragons. On replie, on pousse les Autrichiens, on arrive devant Friedberg. Les portes de la place sont fermées, et le Hongrois, chargés de la défendre, ouvrent un feu meurtrier. On avance cependant; on ne les somme pas de se rendre, on les force, on ébranle les herses à coups de canon, à coups de hache, de barreaux, on s'aide de tout ce qui se trouve sous la main. On pénètre enfin dans la ville; les balles, les baïonnettes font raison d'une téméraire résistance; ce qui échappe à la mort se dissipe au loin.

Ney se met à la suite des fuyards, et engage presque aussitôt une nouvelle action. Mais ses pièces sont démontées; son avant-garde, épuisée de marches et de combats, ne peut faire tête à l'orage. Il est au moment de céder. Bonnard accourt avec la réserve. On se reforme, on reprend haleine, on marche de nouveau à l'ennemi. Le mouvement des colonnes, l'impétuosité des attaques, et surtout l'approche des corps qui menacent sa ligne de bataille, achèvent de porter la confusion dans ses rangs; il hésite, il chancelle, et ne songe plus qu'à s'éloigner. Ney le presse

avec vivacité, Richepanse le harcelle sans relâche ; tous deux emportés par la même ardeur, le poussent, le jettent au loin, et ne s'arrêtent que lorsque la nuit et la lassitude ne leur permettent plus de le poursuivre. Les Autrichiens avaient deux mille hommes couchés dans la poussière ; nous en comptions six cents hors de combat. Nous avions perdu un officier de belle espérance, le capitaine Rouilly, aide-de-camp du général Lefebvre ; il n'avait cessé de montrer la vigueur, l'abandon de son chef ; son zèle ne pouvait se comparer qu'à sa modestie, à la noblesse d'âme qui le caractérisait.

CHAPITRE VII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

On suivit l'ennemi, on poussa sur Francfort. La place n'était pas en état de soutenir un siége. Cependant, les fossés, l'artillerie qui couvrait ses avenues, et surtout les colonnes autrichiennes qui s'étaient jetées dans ses murs, ne laissaient pas de lui donner de l'importance. Kleber voulait ménager ses ressources; il se déploya avec toutes les démonstrations d'un homme résolu de l'emporter de vive force [1] : il réunit des mortiers, rassembla des échelles, et somma cette population de timides négocians d'ouvrir ses portes. Les Autrichiens qu'elle avait reçus ne lui permettaient pas de céder à la frayeur; une sorte de bombardement commença. L'adjudant-général Mortier vint appuyer l'effet des projectiles. La place céda; nous disposâmes de toutes les ressources qu'elle renfermait.

[1] Voir les pièces historiques.

Francfort n'avait cessé de nous montrer un éloignement qui allait jusqu'à la haine. Elle avait, en 1792, accueilli les émigrés avec une rare sollicitude, et reçu nos troupes avec une aversion qui s'était bientôt manifestée par une agression déloyale. Elle les avait assaillies pendant qu'elles étaient aux prises avec les Prussiens ; elle s'était jetée sur elles au milieu du combat, elle les avait attaquées à coups de couteaux, à coups de hache; ce guet-apens avait en quelque sorte causé leur revers. Elle avait fait plus encore : nos colonnes, obligées de se retirer en 1795, étaient depuis plusieurs jours sans pain, sans distribution, lorsqu'elles arrivèrent devant ses murs ; elles s'adressèrent au commerce, elles demandèrent 60,000 rations au magistrat. La réquisition fut accueillie ; les livraisons étaient prêtes, mais la caisse se trouvait sans fonds ; on ne se borna pas à refuser des vivres qu'on ne pouvait payer sur l'heure, on les céda aux Autrichiens. Le général eut beau réclamer, l'administration exposer ses besoins, offrir ses engagemens ; magistrats et négocians ne voulurent rien entendre : il fallut se retirer, gagner la rive gauche, faute d'approvisionnemens. Nous étions vainqueurs aujourd'hui ; Francfort s'était enrichie par la guerre ; Francfort n'avait cessé de prodiguer à nos ennemis vêtemens, subsistances, munitions, nous pouvions bien entrer en partage, demander un peu de ce qu'elle fournissait si largement aux autres. Nos soldats étaient nus ; elle

avait abondamment tout ce qui leur manquait; on la condamna à les pourvoir. Miséricordieux, néanmoins, pour une population qui s'était montrée si dure, Jourdan ne lui imposa pas tous les sacrifices qu'il avait ordre de lui demander. Il la protégea contre les exigences du directoire [1], ainsi que contre la turbulence de la troupe et la cupide industrie de cette foule d'employés, de spéculateurs, qui se pressent à la suite des armées. Il dé-

[1] Francfort a toujours été riche, il s'est encore enrichi par la guerre; il n'a cessé de fournir des secours à nos ennemis, il doit donc faire quelques efforts pour nous. Le Directoire vous laisse toutefois le maître d'augmenter ou de réduire cette somme.

Francfort a dans son sein des approvisionnemens immenses en cuirs, en draps, en subsistances et autres objets nécessaires aux armées. Nous imaginons bien que vous munirez, aux dépens de cette ville, les troupes françaises de tous les objets dont elles manquent et dont elles peuvent avoir besoin par la suite.

Tout ce dont vous n'aurez pas besoin, vous le ferez transporter de suite sur la rive gauche du Rhin, nous le trouverons en temps et lieu.

Pour assurer le paiement des contributions dont le Directoire vient de vous parler, et pour mettre les malveillans que la ville de Francfort renferme dans son sein, dans l'impossibilité de concevoir de nouveau le projet de nous trahir, vous exigerez et ferez passer en France un très-grand nombre d'otages. Le Directoire n'en fixe pas le nombre; vous ne pouvez trop les multiplier et les choisir avec trop de soin, parmi les familles les plus riches et les plus dévouées à la maison d'Autriche.

fendit aux uns de pénétrer dans la place ; il se borna à prélever sur l'autre une contribution de huit millions. Il en avait demandée un au pays qui va de la Sieg à la Lahn, trois à celui qui s'étend de la Lahn au Mein. La caisse commençait à être pourvue ; la troupe se flattait de toucher au terme de ses longues privations ; mais la caisse, toujours prête à recevoir, ne l'était jamais à rendre. Le soldat, qui l'avait grossie du fruit de ses

Le Directoire, toujours jaloux de rassembler sur le territoire de la République française les chefs-d'œuvre des arts, vous invite à adresser au Ministre de l'Intérieur les tableaux les plus célèbres et tous les objets qui peuvent figurer avec éclat dans notre Muséum des arts, ou dans celui de l'histoire naturelle ; parmi les premiers, le Directoire se borne à vous citer le tableau des douze apôtres de Piazzetta.

Le Directoire veut que vous fassiez transporter à Paris tout ce qui sera resté à Francfort de bijoux servant au couronnement des empereurs, l'original de la bulle d'or, et le registre où sont consignés les noms des bourgeois de Francfort.

Vous ferez exactement désarmer la ville de Francfort et tous ses habitans : vous emploierez, pour y parvenir, les moyens les plus prompts, et s'il le faut les plus vigoureux. Vous ferez transporter en France la poudre, les canons et les fusils qui vous seront inutiles.

Vous confierez au général Marceau le commandement des troupes destinées à garder cette place, ainsi qu'au blocus de Mayence, Ehrenbreitstein et Kœnigstein ; et si la division, actuellement aux ordres de ce général, ne pouvait suffire à cette nouvelle destination, et à celle que vous

victoires, resta plongé dans le plus profond dénuement. Moins bien traité que lui, l'officier fut plus à plaindre encore : l'administration ne lui délivrait aucun vêtement ; les assignats étaient frappés de discrédit ; point de rations, point d'habits, point de solde ; il n'avait pour subsister que la part de butin que lui faisait le soldat ; la posi-

lui aviez précédemment donnée, vous pourrez la grossir autant que vous le croirez nécessaire. Il faut qu'il puisse en imposer aux garnisons et aux habitans, et offrir à l'armée un point d'appui immuable. Francfort doit être, en quelque sorte, comme notre point central.

Vous ne mettrez point de garnison dans Francfort ; il ne doit y avoir de troupes que celles que vous y enverrez journellement et successivement, pour garder ses portes et en interdire l'entrée à tous les individus de l'armée qui ne sont point porteurs d'un ordre formel de votre part. Les troupes qui fourniront les gardes des postes, seront extraites du camp que vous établirez dans le voisinage de Francfort et dont la force doit être suffisante pour contenir cette ville.

Aucun employé des administrations militaires ne pourra y entrer, si ce n'est le commissaire-ordonnateur en chef et six ou huit individus qu'il vous désignera. Vous donnerez des ordres aux juifs de la ville, pour qu'ils aient à se conduire de la manière la plus circonspecte, sous peine de punition grave: l'entrée du camp leur sera interdite.

(*Instructions du général Jourdan*).

tion ne pouvait être plus déplorable [1]. On se résigna néanmoins encore ; on reprit le mouvement.

Wartensleben avait profité de la halte que nous avions faite à Francfort. Il avait réuni ses troupes, et s'était établi à Wurtzbourg. Mais, après avoir coulé au nord, le Mein tourne tout à coup au midi, pour fléchir encore à Schwenfurth ; il eût fallu plusieurs fois se présenter sur cette rivière sans équipages de pont pour la franchir. Jourdan

[1] LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT PRÈS L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, AU DIRECTOIRE.

A Neuwied, 14 *septembre* 1795.

Il est un objet sur lequel je ne puis trop appeler votre attention ; c'est sur la discipline militaire. Depuis que je suis les mouvemens de cette armée, je n'ai été que trop à portée d'en observer l'excessif relâchement. Il s'est commis des excès de tout genre, et le pillage a déshonoré plusieurs corps. A la vérité les exhortations des généraux, l'exemple de quelques bataillons renvoyés sur les derrières, ont bien produit quelque effet ; un règlement ferme, adopté par mon collègue Gillet, remédie bien en partie à ce désordre, et supplée un peu à l'insuffisance des lois militaires en temps de guerre ; mais ces palliatifs ne détruisent point la cause du mal qui existe évidemment dans la dépendance où se trouve être l'officier du soldat, à raison de ses besoins. Celui-ci a des ressources, au moyen de la portion de son prêt qu'il reçoit en numéraire ; l'officier n'a aucun avantage, car on ne peut pas se dissimuler que les appointemens ne sont pour lui d'aucune valeur ; il est donc

voulut éluder l'obstacle, et poussa sur Gemunden. Collaud, Lefebvre, s'étaient portés sur la Kentzig, dès que Francfort avait ouvert ses portes. Grenier, Championnet, les joignirent; Bernadotte s'avança sur Aschaffenbourg. L'armée entière se trouvait en ligne : nous étions au 20 juillet; la chaleur était excessive, le pays montagneux, et les subsistances chaque jour plus rares. Mais l'ennemi résistait à peine; il prenait position dès

trop heureux que le soldat vienne à son secours, l'admette à manger avec lui, et lui fasse partager la portion de légumes et les autres douceurs que son numéraire lui procure. L'officier est obligé de fermer les yeux sur la maraude, sur les larcins de denrées, volailles, etc., ou il se condamne aux plus affreuses privations, et à l'existence la plus pénible.

Dans cet état des choses on ne peut obtenir du soldat le respect pour ceux de ses supérieurs dont il voit la détresse, qui vivent en quelque sorte à ses dépens, et qui se trouvent forcés, par la nécessité, à tolérer les abus les plus révoltans. Aucune loi ne peut apporter à ce mal que des palliatifs impuissans; il n'est qu'un moyen d'y porter remède, c'est de tirer l'officier de la misère profonde dans laquelle il est plongé, misère qui le dégrade aux yeux du soldat, qui le met dans la dépendance la plus humiliante de ceux qui lui sont subordonnés, et qui lui impose silence sur les désordres dont il est témoin.

Si l'officier recevait au moins 18 francs par mois; en numéraire, il pourrait exister honnêtement sans dépendre du soldat, avoir une tenue décente, et prendre ce ton de dignité, cet ascendant sans lequel il n'est point de discipline. Il serait facile de réprimer ces désordres affligeans, dont l'effet est d'éloigner de nous tous les habitans, de les

qu'il nous apercevait, lâchait quelques coups de fusil et se mettait à fuir. Ses revers avaient abattu son courage, détruit la religion du drapeau. Hongrois et Bohêmes étaient également rebutés. Personne ne voyait plus dans les mouvemens de Wartensleben qu'une longue défaite, qu'une continuelle pusillanimité. Quinze cents transfuges nous avaient joints en trois jours; d'autres arrivaient encore, lorsque Ney, débouchant tout à coup sur

disperser et de faire évanouir tous les moyens de subsistance que le pays pourrait nous offrir.

Je sens combien la situation des finances de la République peut mettre d'obstacles à l'exécution de ce plan; mais je puis assurer, et telle est l'opinion de tous les généraux, que c'est le seul moyen de rétablir la discipline militaire et de prévenir la désorganisation de l'armée. Si l'État pouvait supporter cet accroissement de dépenses pendant deux ou trois mois, je ne crains pas de vous assurer que l'opération aurait l'influence la plus heureuse sur la suite de la campagne. Quelque brillans que soient nos succès, il y a toujours lieu de trembler que le désordre, le pillage et la débandade des troupes, qui suivent toujours l'indiscipline, ne nous attirent quelques revers.

Nous éprouvons de grands obstacles sur la rive droite du Rhin pour les subsistances; jusqu'à ce moment-ci nous avons parcouru des pays stériles et épuisés. Je vais mettre en œuvre tous les moyens de rassembler le peu de ressources que cette contrée présente. Les bords de la Lahn présentent plus de moyens.

Salut et fraternité.

JOUBERT.

une colonne, entend des accens inaccoutumés, voit une partie des hommes dont elle se compose jeter violemment leurs armes. C'étaient des Turcs pris jadis à la guerre, qui demandaient à être renvoyés dans leur patrie. Nous brisâmes leurs chaînes, comme nous rendîmes plus tard à la liberté des Autrichiens, des Bavarois, que des vicissitudes semblables avaient jetés dans les milices de Mourad-Bey.

Le découragement que présentait l'armée autrichienne avait ranimé nos colonnes ; on redoubla de constance ; on arriva le 23 juillet à Arstein ; l'armée était en position de Schwemfurth à Carlstadt ; Bernadotte marchait sur Wurtzbourg. On était en présence, chacun s'attendait à une action. Mais Wartensleben n'avait garde d'en courir les chances. Il repassa le Mein, et la rencontre fut encore ajournée. Ne pouvant atteindre les Impériaux, Ney se rejeta sur la place ; il n'avait que cent chevaux ; mais son attitude était si haute, ses mouvemens si rapides, que le gouverneur perdit courage et capitula [1]. Wurtzbourg assurément

[1] LE GÉNÉRAL AU GÉNÉRAL CLARKE, DIRECTEUR DU CABINET TOPOGRAPHIQUE.

Au quartier-général, à Francfort, le 7 thermidor, à minuit (25 *juillet*).

Wurtzbourg est à nous, mon cher général ; il s'est rendu hier, les Autrichiens s'en étaient retirés le 5. Il n'était resté dans cette ville qu'une garnison du prince, forte

n'était pas une grande place de guerre, mais elle renfermait des munitions, une artillerie considérable ; elle pouvait servir de dépôt, recevoir nos magasins comme nos malades. Jamais coup de main ne fut plus heureux. On n'en tira pas tout l'avantage qu'il semblait promettre. Bernadotte n'avait pas achevé son mouvement ; on ignorait où en était l'armée de Rhin-et-Moselle, et les troupes, que la victoire avait portées sur le Mein, étaient rebutées de la longue misère où le gouvernement les laissait. Jourdan fut obligé de faire halte, d'aviser aux moyens d'adoucir d'intolérables privations.

La fortune vint heureusement à son aide. L'armée autrichienne avait sur le Mein de nombreux

d'environ deux mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux. L'adjudant-général Ney est arrivé devant cette place, et, après avoir chassé quelques détachemens de la légion de Bussy, il a si bien manœuvré avec cent hommes de cavalerie, qu'il a paru se multiplier. Ses mouvemens audacieux ont intimidé la garnison ; le partisan Ney s'est avancé fièrement et a sommé M. le gouverneur de se rendre sur-le-champ. On a proposé une capitulation ; le général en chef y a mis sa réponse, et on est entré aujourd'hui dans la place. La division Championnet, qui est arrivée pendant les pourparlers, a achevé de déterminer le gouverneur.

La prise de cette place est de la dernière importance. Elle assure la droite à l'armée, et donne la facilité de marcher sur le Haut Rhin.

ERNOUF.

convois. Championnet en enleva une partie, Bernadotte en prit une autre; nous eûmes des farines, des forges, des effets de couchage; nous saisîmes la plupart des objets dont nous manquions; malheureusement nous n'avions pas de transports, et plus malheureusement encore, le général Ernouf fit avec les députés du Cercle la plus étrange convention. Nous avons vu quelles espérances ils caressaient, quels moyens ils se proposaient de mettre en œuvre. Ernouf adopta toutes leurs vues, entra dans toutes leurs combinaisons. Il voulut, comme eux, que la révolution fût légale, à jour fixe, pure du moindre excès; et pour assurer ces merveilleux résultats, il ne craignait pas de leur abandonner la police de l'armée, de les autoriser à détenir, à juger même les soldats qu'arrêteraient leurs patrouilles, d'assigner des époques, de régler la manière dont on devait en user avec les Prussiens. Il avait sacrifié les intérêts de l'armée à de chimériques aperçus, soulevé des questions de gouvernement à propos d'une convention de guerre. Le général en chef fut obligé d'annuler ces incroyables arrangemens; mais cette mesure, quoique nécessaire, n'en eut pas moins de fâcheuses conséquences. Le peuple la considéra comme un déni de justice, et la magistrature comme un acte de servilité envers Guillaume. Tout nous devint hostile.

On avait néamoins réuni quelques ressources. L'état des choses avait complétement changé de

face; l'ennemi avait pourvu à nos subsistances; l'armée de Rhin-et-Moselle, dont on avait si longtemps ignoré la fortune, allait enfin déboucher. La position était nette, assurée; on se disposa à marcher en avant; on résolut de chercher Wartensleben: ce général était établi en avant de Zeil; sa réserve occupait Camberg; ses troupes légères étaient répandues sur les deux rives du Mein; tout annonçait qu'il était enfin décidé à nous attendre. Sa position était d'un difficile accès, sa cavalerie nombreuse; on s'avança avec circonspection. Inutile réserve; nous ne débouchions pas encore, qu'il levait déjà son camp et s'éloignait. On le suivit, on le serra, on essaya de l'engager de force, mais on l'obligea en vain de prendre position. Son terrain était toujours heureusement choisi, ses colonnes bien distribuées. On ne pouvait aller à lui sans mettre trop au hasard.

Hors d'état de l'atteindre de front, ont tenta de le prendre sur ses ailes; on manœuvra sur son flanc droit, on porta la gauche en avant; mais les montagnes devenaient chaque jour plus âpres et plus difficiles. Wartensleben, d'ailleurs cherchait, de son côté, à tourner notre gauche; on ne put le forcer à recevoir la bataille.

On continua de le harceler: Jourdan, atteint d'une violente colique d'estomac, avait remis le commandement au général Kleber; on poussa sur la Rednitz. Le fort de Kœnigshoffen se trouvait à quelque distance. Le général Soult prit un piquet

de hussards, une compagnie de carabiniers, et alla sommer le commandant. Celui-ci était loin de chercher la gloire dans une honorable défense ; mais, tout courroucé qu'on prétendît l'enlever avec une simple escorte, il répondit fièrement qu'il avait subsistances et munitions, qu'il verrait ce qu'il avait à faire si plus ample force se présentait ; que, jusque-là, il gardait sa place. Le brave ne cherchait qu'un prétexte, on s'empressa de le fournir. Lefebvre accourut avec sa division. Il ouvrit ses portes : chacun fut satisfait ; il avait sauvé les apparences ; nous étions maîtres du fort ; ni les uns ni les autres ne désiraient mieux.

Notre gauche était maintenant assurée ; l'ennemi ne pouvait plus ni la surprendre, ni l'enlever ; la place était d'ailleurs d'une facile défense : de vastes marais, de larges inondations l'entouraient ; c'était véritablement une excellente prise ; au surplus, elle l'eût été moins, qu'elle eût encore valu ce qu'elle coûtait.

Les choses se passèrent moins pacifiquement à Zeil : Colland, qui s'y était porté, comme nous venons de le dire, pour soutenir son collègue, n'eut pas besoin de lui prêter secours. Ney était en tête ; il accepte, il reçoit la charge, il refuse de reculer d'un pas. Le combat s'échauffe ; on lutte longtemps sans que, de part ni d'autre, on obtienne aucun avantage. Ney sent enfin que le courage ne saurait suppléer au nombre. Il n'a pas quatre cents chevaux ; l'ennemi en compte huit cents. Il

voit qu'il faut suppléer à la force par l'habileté ; il donne une nouvelle physionomie à l'action ; il charge, mais manœuvre davantage, profite de la moindre faute, tire parti du moindre accident de terrain, et réussit à rompre une masse qu'il avait un moment désespéré d'entamer.

La défaite néanmoins n'avait fait perdre à cette colonne ni sa résolution, ni son courage. Jetée en désordre sur Obelsbach, elle avait joint quelques troupes d'infanterie, et s'était aussitôt ralliée. Mais Ney était sur ses traces. La 20e légère débouchait : il la forme, il l'appuie, et donnant tête baissée sur le village, il renverse tout ce qu'on essaie de lui opposer ; cavalerie, infanterie, sont obligées de fuir de nouveau ; tout se jette pêle-mêle au delà du Mein. Quatre bateaux chargés de blé, de farine, le descendaient ; il les fait suivre par quelques chasseurs et les enlève.

L'ennemi était battu sur la rive droite, mais il opposait sur la gauche une résistance dont l'avant-garde de Championnet ne pouvait triompher. L'adjudant-général Cacate, qui la commandait, avait inutilement déployé tout ce qu'il avait de ressources et d'audace. Les Autrichiens, établis dans une position que couvraient également la rivière et les montagnes, avaient rendu vains ses efforts. Maîtres d'Elteman et du pont qui couvre le Mein, ils déployaient sur les deux rives des colonnes épaisses, que soutenaient plusieurs bouches à feu. Ney, prévenu du danger où se trouve son collègue, vole

à son secours. Son apparition ranime les forces des troupes épuisées : l'action s'engage ; l'ennemi est obligé de chercher son salut dans la fuite.

Il n'avait pas été plus heureux à Burg-Eberach. Attaqué, rompu partout, il n'avait partout rencontré que la défaite. Hors d'état, dans une telle situation de choses, de se maintenir à Bamberg, il passa la Wiessent, et prit, le 6 août, position sur l'Aich ; sa droite était appuyée à cette rivière, sa gauche à la Rednitz, et couverte par Forcheim. Située au confluent de l'une et de l'autre, Forcheim tire encore une importance particulière de la proximité des montagnes auxquelles elle se lie, et qui la rendent plus difficile à enlever comme plus facile à secourir. Des bastions nombreux, des demi-lunes, des contre-gardes, de profonds fossés, les eaux de la Rednitz qui la couvrent aux deux tiers, en font sinon une place du premier ordre, du moins une place capable de ne redouter ni un coup de main, ni un corps que ne soutient pas une artillerie nombreuse. Ainsi établi, couvert par des rivières, défendu par un terrain coupé, montagneux, Kray semblait attendre sans crainte que Kleber l'allât chercher. Son attente ne fut pas longue. Il avait passé la Wiessent dans la matinée. Avant la nuit, Grenier, Bernadotte, Championnet, débouchant sur la Reich-Eberach, chassaient ses troupes légères, et les rejetaient sur lui. Lefebvre, Collaud, les refoulaient sur la rive gauche de la Wiessent. Son champ d'opérations se

rétrécissait de plus en plus ; l'avant-garde allait le joindre, lorsqu'elle eut nouvelle d'une colonne qui occupait Ebermandstadt : six cents chevaux, douze cents fantassins, avec quelques pièces d'artillerie la composaient ; elle avait une sorte de consistance. Mortier eut ordre de la chercher ; il s'avança à la tête d'un bataillon et de quatre escadrons, que soutenaient deux bouches à feu. L'action fut impétueuse ; en une heure, tout fut décidé.

Le champ de bataille était à nous. Nous pouvions opérer par les deux rives, prolonger nos patrouilles, les pousser sur les derrières de l'ennemi.

Pendant que Mortier s'emparait d'Ebermandstadt, Collaud s'avançait sur Forcheim. Il avait ordre de replier tout ce qui se trouvait dans la plaine, de culbuter tout ce qui couvrait la place. La tâche était grande : les avenues, les débouchés, les hauteurs, étaient également gardés, et Wartensleben, accouru au milieu de ses soldats, les excitait à bien faire, à ne pas se laisser enlever d'inexpugnables positions. Elles présentaient, en effet, tous les genres d'obstacles, elles étaient abruptes, tourmentées, couvertes de bois, sillonnées par de profonds ravins. A ces difficultés de la nature, se joignaient les dispositions de l'art : des masses placées sur un mamelon, des batteries sur un autre ; de l'infanterie à l'origine des gorges, de la cavalerie au débouché ; partout

la résistance se présentait sous un aspect sinistre. Ney ne se laissa pas néanmoins imposer ; il s'avança à la tête d'une poignée de braves, et ouvrit le feu Il ne comptait que deux pièces d'artillerie ; l'ennemi en démasqua quatorze. Sa troupe fut un moment ébranlée ; mais elle était faite à toutes les chances de la guerre. Elle se reforma presque aussitôt, continua l'attaque, et réussit, après une lutte opiniâtre, à porter le trouble dans les rangs ennemis. Quelques renforts accoururent, la mêlée s'échauffa, et les Autrichiens, accablés, rompus, vidèrent enfin des positions qu'ils ne pouvaient plus défendre.

L'armée impériale était en fuite, la garnison dans la terreur. Ney veut profiter de son trouble, et demande que la place ouvre ses portes. On hésite ; il s'emporte, menace, ne parle que de bombes, d'incendie, si l'on balance encore. Le commandant se laisse ébranler : c'est un homme irrésolu, pusillanime, qui veut à la fois éviter les suites d'une attaque de vive force, et les conséquences d'une brusque reddition. Il imagine de concilier des intérêts inconciliables ; il consent à rendre la place, mais Wartensleben est encore en vue ; il demande que la remise se diffère jusqu'à ce qu'il soit éloigné. Ney repousse des ménagemens semblables ; il connait le prix du temps, il veut voler sur les traces des vaincus ; il éclate avec violence contre une inutile obstination ; il jure de tout passer au fil de l'é-

pée, si on l'arrête encore. Cette bruyante colère produit son effet. Le commandant, épouvanté, capitule ; il nous livre Forcheim, et avec la place, des armes, des munitions, des vivres considérables.

Kleber, charmé de ce coup de vigueur, en témoigne sa satisfaction à l'adjudant-général. Il lui adresse en présence de la troupe les choses les plus flatteuses sur son activité, son courage, et, s'interrompant tout à coup : « Je ne vous ferai pas, lui dit-il, compliment de votre modestie ; poussée au delà de certaines bornes, elle cesse d'être une qualité. Au reste, vous l'envisagerez comme il vous plaira, mon parti est pris ; vous êtes général de brigade. » Les chasseurs battirent des mains et les officiers témoignèrent vivement leur satisfaction. Ney seul restait pensif ; il semblait balancer encore à accepter un grade qu'il avait déjà refusé, et ne proférait pas un mot. « Eh bien ! continua Kleber, de la manière la plus aimable, tu es bien désolé, bien confus, mais les Autrichiens sont là qui t'attendent ; va leur faire expier tes ennuis. Quant à moi ; je rendrai compte au Directoire de ta promotion. » Il lui en rendit compte en effet.

« L'adjudant-général Ney, lui manda-t-il, a donné, pendant cette campagne et les précédentes, des preuves multipliées de talent, de zèle et d'intrépidité ; mais il s'est surpassé dans

la journée d'hier, où il a encore eu deux chevaux tués sous lui.

» J'ai cru pouvoir l'élever sur le champ de bataille au grade de général de brigade, dont le brevet lui a déjà été expédié il y a dix-huit mois. Sa modestie ne lui permit pas de l'accepter alors. En confirmant cette nomination, citoyens Directeurs, vous donnerez un acte éclatant de votre justice. »

Ney marcha de nouveau aux Autrichiens, comme le lui avait prescrit le général Kleber. Championnet, Grenier, se mirent en mouvement: on joignit, on serra l'ennemi de tous côtés; on le chassa des hauteurs, on le culbuta des collines; mais il continuait à tenir les villages; ses batteries tonnaient, le carnage n'arrêtait pas; à chaque instant, l'action devenait plus meurtrière. Kray suivait avec anxiété les vicissitudes de cette mêlée sanglante; il animait, pressait les attaques, faissait face aux dangers, réparait les échecs, déployait, en un mot, tout le sang-froid, toute l'habileté dont il avait si souvent fait preuve. Mais, pendant que ces soins absorbent son attention, Bernadotte débouche sur la droite; Bonneau, à la tête de sa cavalerie, le tourne par la gauche. Tout se fait avec une précision, tout s'exécute avec une justesse, un ensemble qu'on voit rarement à la guerre. Le feld-maréchal, déconcerté, ne sait quelles manœuvres nous opposer. Il hésite, balance, et nos masses, qu'anime

l'indécision qu'elles aperçoivent, fondent sur lui avec une impétuosité irrésistible. Il est accablé, rompu, obligé de se retirer en toute hâte.

CHAPITRE VIII.

OCCUPATION DE NUREMBERG. — PRISE DU FORT DE ROTHEMBERG. — AFFAIRES DE SULZBACH.

Ney le suivit avec la même prestesse et le mena battant jusqu'à la hauteur de Nuremberg. Nuremberg est une grande, une belle ville où vivait une population généreuse, qu'avaient encore exaltée de récentes injustices. Héritière des anciens bourgraves, la Prusse n'avait cessé d'invoquer tous les droits qu'ils avaient eus. Tantôt elle avait revendiqué un péage, tantôt une portion de territoire, et toujours réclamant, envahissant, elle avait poussé ses limites jusqu'aux portes de Nuremberg. Ville libre, celle-ci protesta, déféra l'entreprise à la chambre impériale de Wetzlar. Mais la Prusse avait la force, elle resserra la place, entrava son commerce; elle fit, en un mot, tout ce que font les grandes puissances qui veulent forcer les petites à se jeter dans leurs bras. Les vexations quotidiennes ne produisant pas l'effet qu'elle en avait attendu, elle eut recours à des mesures plus dé-

cisives : elle s'empara des faubourgs, mit des péages aux portes, intercepta toutes les communications. Ainsi confinée dans ses murailles, la population fut obligée de demander merci. Elle supplia, de désespoir, qu'on négociât avec la Prusse ; mais la dure aristocratie qui la régissait, fut insensible à ses angoisses. Elle déféra à l'Autriche ceux qui servaient d'organe aux souffrances populaires, et signala la proposition comme une tentative de jacobinisme.

Ney connaissait la disposition des esprits : il savait que la bourgeoisie était également outrée de l'ambition de la Prusse et de l'insensibilité de ses magistrats. Il voulut tirer parti de cet état de choses, et, abandonnant les traces des Autrichiens, poussa sur Nuremberg. La place était ouverte ; il en prit possession sans qu'on lui opposât aucune résistance, mais aussi sans qu'on lui montrât le moindre empressement. On venait d'apprendre que la convention arrêtée avec le général Ernouff, était annulée, et qu'au lieu de huit millions qui avaient été imposés au Cercle, Nuremberg seule devait compter 2,500,000 fr. d'argent, 300 chevaux, 50,000 paires de souliers, 10,000 paires de bottes, 50,000 paires de guêtres et 50,000 chemises. La charge dépassait toute mesure, et la population, dans son désespoir, ne songeait qu'aux moyens de l'éluder. Il n'y en avait qu'un seul. Les possessions du roi Guillaume étaient franches de toute contribution de guerre ; elle était résolue de se

faire prussienne, d'arborer les couleurs de la Prusse. Les chefs du mouvement, les députés du Cercle étaient réunis ; le général essaya de les ramener à des idées plus calmes. Mais celui qui, jusque-là, s'était montré le plus généreux, le plus ardent, abjurant tout à coup ses doctrines, se montrait aussi le plus résolu à se soumettre à la Prusse. Ney lui témoigna combien ce brusque changement l'étonnait. « Il est fort simple, cependant, » lui répondit le Germain ; « je croyais échapper à la plus inique constitution que nous ait léguée le moyen âge, à celle qui nous régit : je croyais que les Français, entant la liberté sur leurs victoires, nous sauveraient des mains qui se préparent à nous saisir. Mais puisqu'il n'en est rien, puisque toutes mes espérances sont déçues, que le peuple indigné va se rallier à l'aristocratie que je voulais détruire, je me livre à la Prusse, car la Prusse, du moins, a été jusqu'ici la sauvegarde de la pensée. Elle a ses obscurantins, je le sais, mais ils sont près de rendre l'âme ; tandis qu'en Autriche, le goût des idées ternes, des mesures stupides, ne périt point. » — « Quelle déception cruelle ! » s'écriait un autre. « Quoi ! nous sommes à la veille de doter l'Allemagne des institutions dont jouit la France, et tout cela sans trouble, sans déchiremens, sans efforts. Une simple opération de finances eût fait passer la puissance législative dans les mains du peuple ; une contribution de guerre eût suffi pour abattre la

féodalité, sans retour; et voilà qu'au lieu d'une taxe modique qui eût fait de l'Allemagne une confédération d'États libres, indépendans, on frappe des impositions qui accablent, qui rejettent le peuple autour de ces castes vieillies dont il fallait le détacher. Comment veut-on qu'il aime un ordre de choses qui le ruine? qu'il chérisse des réformes qui lui imposent des charges qu'il ne saurait porter? »

Ney fut obligé de mettre fin à cette bruyante réunion. Mais la population était encore plus exaltée que ceux qui lui servaient d'organe. Elle savait qu'il était question d'une alliance offensive, que nous n'étions pas insensibles à la satisfaction de voir ceux mêmes qui d'abord avaient combattu nos couleurs, s'armer pour les défendre. Elle tremblait que son territoire ne devint le prix d'une utile coopération et menaçait dans les emportemens de sa colère de se livrer à tous les excès. Une autre circonstance contribuait à accroître une exaspération déjà si vive. Le prince d'Hohenlohe commandait les troupes prussiennes répandues dans le pays d'Anspach et de Bareuth. Chargé de couvrir les possessions de son souverain, de les protéger, de les garantir des charges que la guerre traine après elle, il prétendait que le territoire de Nuremberg en faisait partie et réclamait pour lui le bénéfice du traité de Bâle. Sa prétention rejetait toutes les contributions sur la ville et mettait le comble à l'exaltation des habi-

tans. Ce n'était pas tout néanmoins. On se rappelle la marche de Clairfayt sur Wetzlard et la manière peu loyale dont les Prussiens s'étaient prêtés à la violation de la ligne de neutralité. Hohenlohe qui les conduisait alors était encore à leur tête aujourd'hui. La fortune nous était revenue; nous étions au centre des possessions de ce prince, et le Directoire encore indigné de sa coupable conduite avait ordonné de démolir ses châteaux, de livrer ses domaines au pillage.

On n'avait pas jusqu'ici tenu compte d'une semblable décision; mais Hohenlohe intervenait d'une manière officielle. Il donnait la situation de ses propriétés; il invoquait pour lui la sauvegarde prussienne et réclamait pour son souverain un territoire étendu; on ne pouvait plus éluder. Il fallait exécuter les ordres du Directoire, décider entre le roi Guillaume et le peuple de Nuremberg. Ney se souciait aussi peu de se prêter aux vengeances de l'un que de discuter les prétentions de l'autre. Heureusement le général en chef avait déjà tranché la question. « Il avait personnellement à se plaindre de Hohenlohe, il pensait que ce général n'avait pas agi à son égard, dans la dernière campagne, avec la loyauté d'un franc militaire. Cependant démolir des châteaux, pouvait indisposer la Prusse et ne remédiait à rien. » Il convertit cette mesure en contributions de guerre, mais ne voulut rien entendre aux réclamations qui lui furent adressées.

La population était déchargée d'une partie du faix qui pesait elle. Elle était néanmoins toujours plus intraitable. Ney fut obligé de recourir à la menace pour la contenir ; il reçut presqu'aussitôt l'ordre de reprendre la trace des Autrichiens. Il remit la place à Bernadotte et s'avança pour les chercher [1].

Il poussa au-dessus de Lauff et les trouva qui prenaient position. Wartensleben était appuyé, d'une part, à la Pegnitz, et de l'autre, au fort

[1] JOURDAN, GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, AU GÉNÉRAL COLLAUD.

Au quartier-général de Buchembach, le 22 thermidor an IV (9 *août* 1796).

« Je vous renvoie, citoyen général, la lettre que vous a écrite l'adjudant-général Ney, pour vous annoncer qu'il est en possession de Nuremberg. Comme vous l'avez vu par l'ordre pour le mouvement de demain, c'est le général Bernadotte qui doit marcher avec toute sa division sur cette ville, en conséquence il faut donner ordre à l'adjudant-général Ney de rester à Nuremberg jusqu'à ce qu'il y soit relevé par les troupes du général Bernadotte, ce qui étant fait, il partira pour la destination que vous lui aurez donnée en exécution de mon ordre de ce soir pour le mouvement de demain.

Salut et fraternité.

JOURDAN.

Il faut que Ney reconnaisse Lauff. »

de Rottemberg. Ce fort, situé sur le haut d'une montagne, commandait la plaine, la route de Bareuth, celle de Bamberg. Il donnait une sorte de consistance aux colonnes autrichiennes. D'un autre côté, Wartensleben avait concentré toutes ses forces, réuni tous ses détachemens. Le général en chef, qui venait de rejoindre l'armée, crut qu'il voulait tenter la fortune et fit ses dispositions. Mais les Autrichiens ne nous virent pas en mesure, qu'ils en usèrent comme ils en avaient usé à Zeil, à Wurtzbourg; ils levèrent leur camp pendant la nuit. Au jour, on n'aperçut plus que l'arrière-garde qui gagnait Hersbruck. Ney se mit encore à sa suite; mais désespérant de l'atteindre, il ne craignit pas, avec sa cavalerie légère, de se rejeter sur la forteresse. Les avenues en étaient âpres, difficiles; il eut quelque peine à les escalader : il les couronna enfin et se disposait à sommer le commandant, lorsqu'il aperçut un troupeau de moutons qui s'acheminait sur la place. Il suivit l'indication, saisit la chance, et dès qu'il vit le pont embarrassé, il lança au milieu du troupeau quelques hussards conduits par son adjudant : celui-ci franchit la barrière et demanda audacieusement la remise du fort : deux cents hommes, des approvisionnemens, des munitions considérables en assuraient pour longtemps la défense; mais telle est la stupeur dont est frappé l'officier chargé de la diriger qu'il ouvre ses portes et rend la place.

Ney reprit aussitôt sa course, s'achemina à la suite des Autrichiens. Le pays était hérissé de tous les obstacles que présentent les montagnes. De profonds ravins, des routes étroites, d'impénétrables forêts et pas une carte, pas un habitant dont on pût tirer une utile indication. Le général continua néanmoins. Il explora ces lieux abruptes, éclaira les défilés, reconnut les gorges, ne laissa pas un bois, une avenue sans la fouiller, et transmit à l'état-major les résultats de sa longue excursion. Le général en chef fut charmé de sa vigilance. Il venait de recevoir une dépêche qui le concernait : il la lui fit passer dans un billet qui dut flatter son courage : « Je vous transmets, Général, lui manda Jourdan, les lettres de service de général de brigade que vient de m'adresser le ministre de la guerre. Le gouvernement s'est acquitté de la reconnaissance qu'il doit à un de ses plus dignes, de ses plus zélés serviteurs, et il n'a fait que rendre justice aux talens et à la valeur dont vous donnez chaque jour de nouvelles preuves. Recevez mes sincères félicitations.

Salut et fraternité.

JOURDAN.

Au quartier-général de Hersbruck, le 28 *thermidor an IV* (15 *août* 1796). »

La lettre ne pouvait être plus aimable. Ney s'en remit à la première rencontre du soin de prouver s'il savait reconnaître les éloges que lui donnait

son chef. Il continuait de mener l'avant-garde. Il poussa en avant ; il arriva à la vue de Sulzbach. L'armée suivait le mouvement. Lefebvre gagnait Neukirchen, Collaud tenait la route d'Hohenstadt, Grenier s'avançait par Pachetzfeld ; Championnet marchait sur Heinfeld, et Bernadotte, chargé à la fois de se lier avec Moreau et de contenir la cavalerie de l'archiduc qui commençait à faire irruption sur le flanc droit de nos colonnes, se portait sur Neumarck. L'armée entière marchait, convergeait sur Sulzbach.

Ney était en tête. Il débouche devant une suite de plateaux, de collines, où sont disposées des batteries formidables, où sont rangés d'épais escadrons. L'artillerie qui domine au loin est prête à foudroyer tout ce qui sera assez téméraire pour paraître sur la route, et la cavalerie à recevoir ce qui pénètrerait à travers les feux, comme à tailler en pièces ce qui se laisserait ébranler. Pour arriver d'ailleurs aux positions que le corps de bataille occupe, il faut replier une nuée de tirailleurs, renverser l'infanterie légère qui couvre, qui emplit les bouquets de mélèzes répandus aux pieds du coteau. Il faut essuyer leur feu, celui des pièces qui défendent la route, celui des batteries qui protégent la plaine, puis encore celui des troupes qui sont déployées sur le front des bois.

Les obstacles sont immenses, mais il fallait les vaincre. Ney ne s'arrête pas à les compter. Il repose, il forme sa troupe; il lui adresse une courte,

une énergique harangue et fait battre la charge. L'infanterie légère s'avance sur le bois, les flanqueurs se présentent sur le coteau. L'attention, les forces de l'ennemi se partagent; les chances sont désormais moins inégales. Cependant Hohenlohe est à la tête des siens; il les anime, il les échauffe. Nous sommes accueillis par une explosion subite; de front, de flancs, la fusillade nous atteint partout; nous tenons ferme néanmoins: nous poussons dans le bois; nous joignons l'ennemi. La lutte devient ardente; on se mêle, on se confond, la terre est jonchée de morts. Enfin, les Autrichiens s'éloignaient: nous sommes maîtres du terrain. Le prince de Hohenlohe essaie encore de rallier sa troupe; mais Ney arrive sur les pas de ses soldats éperdus. Il les presse, les renverse, pousse au chef qui rappelle leur courage et va le saisir lui-même, lorsqu'un cheval rapide l'emporte au loin.

La fortune avait couronné l'audace. Nous étions maîtres des premières positions. L'ennemi fuyait, nous allions couronner les hauteurs, mais Kray ébranlait ses colonnes. Les lieux devenaient plus âpres, plus difficiles. Nous fûmes obligés de faire halte, de nous mettre en mesure de recevoir le choc qui se préparait. Il fut vif, impétueux; de part et d'autre on s'aborda avec audace. Nous obtinmes d'abord quelques succès; nous repliâmes les Autrichiens sur la gauche, nous les reçûmes vaillamment au centre, mais ils débouchaient incessamment avec

de nouvelles forces. Le général Finck nous poussait d'un côté, le général Montfort nous pressait de l'autre ; le général Elsnitz, à la tête d'une colonne nombreuse, menaçait encore de nous prendre en flanc. La partie n'était pas tenable. Nous fûmes obligés de rétrograder. Le général en chef arrivait sur le champ de bataille : il fit soutenir les troupes qui étaient aux mains. On se reporta en avant, en manœuvra par les ailes ; on donna une nouvelle face à l'action. Lefebvre s'avança par Neukirchen; Grenier pénétra dans les bois qui couvrent le flanc opposé des montagnes; tandis que l'un cherchait à tourner l'ennemi par sa droite et l'autre par sa gauche, Ney, appuyé par les troupes qui avaient été tirées du corps de bataille, attaquait au centre avec vigueur. Du point où l'on se rencontrait, il n'y a jusqu'à Sulzbach que des bois entrecoupés de petites plaines et sillonnés par de profonds ravins. Les mouvemens ne pouvaient s'accomplir avec prestesse, les marches se coordonner, s'exécuter avec ensemble. Grenier refoule l'ennemi, sans pouvoir l'enfermer dans les gorges, le confiner dans les cols qu'il défend. Loin de là, celui-ci se replie de poste en poste, de mamelon en mamelon, et s'établit sur le dernier, mais en même temps le plus formidable. En avant de Sulzbach est un rocher couvert de mélèzes, et dont le sommet offre un plateau où l'on peut déployer cinq à six cents hommes. Inaccessible de front, il était chargé de tous côtés de troupes et d'artillerie. La

grande route longeait son flanc gauche, qui présente une pente assez douce et qui était garnie de sapins. Plus loin et toujours à gauche, est une petite plaine environnée de bois; où l'on ne pouvait entrer du côté où nous étions que par un étroit défilé. Au milieu était un hameau planté d'arbres et de haies. L'ennemi, sans inquiétude pour sa gauche, avait négligé de l'occuper, ainsi que la partie du bois qui se prolongeait au delà de la plaine, dans la même direction. Cette faute ne tarda pas à lui devenir fatale. Le général Olivier menait l'avant-garde de la division Grenier. C'était un officier ardent, d'un coup d'œil parfait, d'une bravoure à toute épreuve. Il se jeta dans les bois et s'y établit. L'ennemi vit alors la faute qu'il avait faite : infanterie, artillerie, accoururent pour reprendre la position; vains efforts ! Olivier s'y maintint, et prenant à son tour l'attaque, refoula les assaillans sur le rocher. Ce ne fut pas là néanmoins ce qu'ils éprouvèrent de plus fâcheux : Ney, comme Olivier, avait tiré parti de leur faute; il avait occupé le hameau pendant qu'ils s'emparaient du bois et l'avait garni d'infanterie. Le mouvement leur avait échappé. Ils donnèrent en plein dans le piége.

Quelques compagnies de chasseurs avaient débouché. Les dragons de Latour accourent; ils les aperçoivent qui hésitent, qui semblent peu disposées à recevoir la charge; ils fondent à bride abattue sur le hameau et trouvent, au lieu d'une

facile victoire, la confusion et la mort. L'infanterie les laisse arriver à vingt pas, mais dès qu'elle les voit sous ses baïonnettes; elle ouvre le feu : chevaux et cavaliers sont également couchés dans la poussière; ce qui échappa regagna en désordre le rocher d'où il était parti. Il était sept heures, on n'avait pas cessé de combattre, et cependant l'attaque, la défense, étaient toujours plus vives; de part et d'autre on redoublait incessamment d'efforts. Les lieux ne nous permettaient pas de faire approcher de l'artillerie. Nous eussions pu en porter sur le flanc droit, mais à gauche la chose était impossible : l'ennemi tenait les hauteurs qui commandent la route; la baïonnette était la seule arme dont on pût s'aider. Fatigués de combattre sans vaincre, les grenadiers avaient inutilement essayé de gravir la roche. Elle était feuilletée, sans consistance. Les saillies avaient cédé; ils n'avaient recueilli de leurs efforts que meurtrissures et contusions. Enfin le général Lefebvre achève son mouvement. Il débouche, attaque les hauteurs; l'action s'anime; de part et d'autre on combat avec fureur. La nuit survient sans arrêter la lutte; on continue de se fusiller; on se cherche, on se mêle, on ne veut pas lâcher prise.

Onze heures étaient sonnées, nous menions une nouvelle charge. L'ennemi se replie sur les glacis de Sulzbach; couverts par un ravin profond qui les sépare du rocher, ceux-ci forment une position plus redoutable encore que celle que nous

avions eu tant de peine à prendre. A ce mouvement inattendu, la troupe recueillit ce qui lui restait de forces : elle fondit sur les colonnes qu'elle avait été si long-temps à ébranler. Elle en tailla une partie en pièces, culbuta l'autre et la menait battant au milieu des précipices, lorsque Ney réussit à gagner la route qui conduit à Sulzbach. Il lance aussitôt ses chasseurs, charge, culbute les fuyards et en ramène une colonne épaisse. Ce fut le terme des succès de la journée. La nuit était noire. Le général Championnet aux prises avec l'ennemi sur les hauteurs d'Amberg, n'avait pu déboucher. On fit halte, on se remit des fatigues de ce long combat.

L'ennemi s'éloignait ; on le suivit, on prit possession d'Amberg. Amberg est situé au bas d'un coteau, sur la rive droite de la Wils, et ceint d'une plaine charmante, que coupent des jardins, des vergers, et que termine la lisière des bois. La route qui va de cette ville à Ratisbonne laisse cette plaine à gauche, court à travers les sapins, les mélèzes, et se divisant bientôt, défile d'une part sur la Bohême, mène de l'autre à Ratisbonne. Wartensleben avait pris la première de ces deux branches, et s'était établi, la gauche à la Naab, la droite appuyée à des hauteurs boisées en arrière de Wolfering. Des marais, des abattis, protégeaient cette aile comme le centre. Des batteries nombreuses battaient les débouchés des bois et mettaient l'autre à couvert. La position

était formidable, Collaud esseya de la tourner. Il détacha Ney sur Nabbourg, et se porta de sa personne sur Wolfering. Kray l'occupait en forces ; l'action fut longue, opiniâtre ; Grenier, Lefebvre, furent obligés d'accourir.

Ney, placé sur les derrières, suivait avec anxiété les progrès du combat sans qu'il lui fût possible d'y prendre part. Comme nous venons de le dire, il occupait Nabbourg, et des hauteurs de Wolfering on découvrait jusqu'au moindre mouvement qui se faisait dans la plaine. Vainement il essaya à diverses reprises de déboucher sur Schwartzenfeld, des colonnes épaisses se pressaient à sa rencontre. Il était sans cesse obligé de suspendre son mouvement. Une charge réussit enfin ; les lignes qu'il avait en tête, étaient rompues, il se flattait de pouvoir arriver aux lieux où l'on était aux prises ; mais Kray avait tout prévu ; il avait disposé des troupes de distance en distance ; le pays était coupé de bois, de ravins ; quelques efforts que fit le général, il ne put triompher des obstacles qu'on lui opposait. Ses attaques néanmoins avaient semé l'inquiétude dans les rangs ennemis. Wartensleben, déjà pressé sur son front, se voyant incessamment assailli sur son flanc, se mit en retraite, et l'armée atteignit la Naab.

Elle touchait maintenant aux confins de la Bohême ; elle allait saisir l'Autriche au corps, et se flattait enfin de mener à terme cette lutte

opiniâtre qui, depuis six ans, la tenait sur les champs de bataille. Le trajet qu'elle venait de parcourir n'avait amené aucun résultat bien décisif. L'ennemi avait sans cesse éludé la bataille; elle n'avait pu signaler sa longue marche par une victoire éclatante, par un succès marquant : mais si la fortune lui avait manqué, elle n'avait pas manqué à la fortune. Loin de là, entrée en opérations sans subsistances et presque sans transports, elle n'avait cessé de montrer ce que peut le courage quand l'amour de la patrie le guide et le soutient. Jamais elle n'avait eu de distributions qu'elle ne les eût conquises; jamais elle n'avait reçu de chaussures, de vêtemens, qu'elle ne les eût enlevés. Obligée de subsister des ressources qu'elle trouvait sur place, elle avait souvent été réduite aux extrémités les plus pénibles; souvent même, faute d'attelages, elle avait été au moment de manquer de munitions; et cependant elle avait constamment abordé l'ennemi avec la plus admirable audace; elle l'avait constamment cherché avec une ardeur que rien n'avait pu vaincre. Dans une position moins grave, des armées célèbres avaient été sur le point de se dissoudre. Celle de Sambre-et-Meuse avait redoublé de constance et d'abandon. Elle avait été demander compte aux Autrichiens de sa misère. Elle les avait attaqués avec cette sorte d'exaltation que donnent des souffrances imméritées, et toutes les fois qu'elle avait pu les joindre, elle les avait battus. Elle les avait

défaits le 4 juillet à Wildendorf, le 9 à Butzbach, le 10 à Friedberg; elle les avait culbutés le 5 août à Zeil, le 17 à Sulzbach et le 20 à Wolfering. Elle avait enlevé Siegen, Francfort, Friedberg, Wurtzbourg, Schweinfurth, Kœnigshoffen, Forcheim, Rottemberg. Elle avait occupé Bamberg, Aschaffenburg, Nuremberg. Quoique sans équipages de pont, elle ne s'était laissé arrêter par aucun des grands cours d'eau qui coupent le difficile champ de manœuvres où elle opérait. Elle avait franchi la Sieg, la Lahn, la Nidda, le Mein, la Kintzig. Elle avait passé la Reich-Eberach, la Wiessent, la Rednitz, l'Aurach, la Schwalbach, la Pegnitz, la Wils. Et toujours sur les traces d'un ennemi qui fuyait toujours, elle ne l'avait en quelque sorte battu qu'à l'aide du produit de sa défaite. Les munitions qu'elle avait trouvées à Francfort lui avaient servi à vaincre sur la Wiessent, celles qu'on avait prises à Nuremberg, à Forcheim, à triompher à Sulsbach, à Wolfering. Elle s'était soutenue par la conquête. Elle avait approvisionné ses parcs, empli ses caisses. Elle avait enlevé 4000 fusils, 10 drapeaux, 933 pièces de canon. Elle avait maintenant des munitions pour suffire à plusieurs batailles.

Ces résultats étaient sans doute peu de chose pour six semaines de marches et de combats, mais l'ennemi avait constamment éludé la bataille, l'armée n'avait pu saisir que les occasions de gloire que la fortune lui avait présentées.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

COMBAT D'AMBERG. — AFFAIRE DE LA CAISSE. — MORT DE MARCEAU. — BEURNONVILLE.

L'ennemi avait repassé la Naab. On le suivait, on atteignait Ratisbonne, lorsqu'un incident cruel vint changer l'état des choses. L'archiduc, contenant Moreau avec une partie de ses forces, avait inopinément débouché avec l'autre sur la Laber. Bernadotte l'avait reçu avec courage; mais ni la résistance qu'il lui avait opposée à Teining, ni l'abandon qu'il avait déployé à Neumarkt, n'avaient pu l'arrêter. Nos derrières étaient menacés, il fallut faire halte, replier nos colonnes, assurer nos communications. Les parcs furent aussitôt dirigés sur Sulzbach. Ils se mirent en retraite le 23 août, dans la matinée, et les troupes

les suivirent à dix heures du soir. Wartensleben était sur leurs traces; l'archiduc venait à elles par la route d'Amberg; le premier les pressait en queue, le second les menaçait en flanc : le mouvement courait risque d'être interrompu. Il s'accomplit néanmoins.

L'armée entière avait passé la Wils. Ney restait seul sur la rive gauche lorsque l'ennemi parut : il avait long-temps combattu, manœuvré, pour assurer la retraite de son chef; ses troupes étaient exténuées, ses instructions peu pressantes [1]; les Autrichiens, renversés dans trois charges consécutives, ne paraissaient pas disposés à recommencer sitôt la lutte. Il crut pouvoir reprendre haleine; il fit halte et s'établit au milieu des bos-

[1] La division Collaud partira ce soir à dix heures, suivra la grande route, et viendra camper sur les hauteurs en arrière d'Amberg. Son arrière-garde, commandée par le général Ney, s'ébranlera à minuit et couvrira la marche de sa division et celle de Grenier. Le général Ney s'arrêtera à la tête du bois qui se trouve en arrière de Freyholtz, pour leur donner le temps de filer; il continuera ensuite sa marche, et viendra prendre position sur les hauteurs, en avant d'Amberg, où il se liera par des postes et des patrouilles avec le général Lefebvre. La division Colaud laissera un bataillon dans Amberg pour défendre cette ville.

Ordre du 23 *août.*

Les instructions du lendemain n'étaient pas plus pressantes.

quets, des jardins, dont est coupée la plaine qui s'étend sur la gauche d'Amberg. Mais il n'avait pas mis pied à terre, que des flots d'ennemis se présentaient déjà. Kray était accouru réchauffer le courage de son avant-garde; infanterie, cavalerie, artillerie, se pressaient également sur nous.

La lutte n'a plus d'objet, le général Ney cherche à l'éviter, à la circonscire. Il a avec lui deux bataillons de la 23e légère, il les met en retraite et s'avance avec ses hussards au devant des colonnes qui débouchent. Il ne peut les contenir; elles sont impétueuses, immenses, elles font irruption dans la plaine; tout ce qui l'occupe est atteint, est entouré. Ce n'est plus qu'une mêlée sanglante où une poignée de braves se débattent au milieu des masses qui se jettent incessamment sur eux. Ney cependant fait bonne contenance. Sa cavalerie sent toute la gravité de la position; elle est silencieuse, attentive, prompte au commandement comme le savent être les troupes françaises quand le péril est imminent. Il fait face d'un côté et attaque de l'autre. Il combat, manœuvre avec un imperturbable sang-froid, et réussit un moment à dégager son infanterie; mais un coup de feu abat son cheval, une sorte de confusion se met dans nos rangs; l'ennemi saisit la circonstance; il se reforme, se jette sur les deux bataillons, les cerne et les entoure. Le général essaie en vain de le rompre, le flot qui nous presse grossit à vue d'œil; l'artillerie assemble

ses pièces, l'infanterie se dispose à franchir la Wils, la retraite est au moment d'être compromise. Il est obligé d'accourir, de laisser ces braves aux prises avec les masses qui les entourent. Dehay les commande; c'est un habile, un intrépide officier. Le courage domine quelquefois la fortune; Ney se flatte encore qu'ils pourront se faire jour. Ils le tentent en effet; ils se forment en carré, et continuent courageusement leur marche. La cavalerie autrichienne s'élance sur eux : ils la reçoivent avec calme, ils la repoussent et reprennent leur mouvement. Elle revient à la charge; ils font halte et la renversent encore. Ces brusques attaques ont épuisé leurs forces. Dehay les ranime, les enhardit, et disposant sur le front du carré les hommes et les chevaux qu'ils ont abattus, il attend intrépidement qu'on vienne le chercher. Les Autrichiens n'osent approcher de cette citadelle mouvante. Ce n'est plus avec des soldats, c'est avec de la mitraille qu'ils se préparent à l'attaquer. Ils font avancer du canon pour la battre en brèche. Ils la sillonnent, ils la couvrent de projectiles, et quand ses rangs sont rompus, qu'elle a succombé sous les ravages de l'artillerie, ils poussent sur elle. Tout ce qui a échappé au tranchant du sabre est foulé aux pieds des chevaux, mais du moins l'avant-garde ennemie est contenue; l'honneur des armes est sauvé.

Les populations demandent compte des abus de la victoire quand éclatent les revers. Nous avions

enivré d'espérances celles que nous avions conquises, et au lieu de liberté, de réformes, nous les avions accablées d'impôts. L'exaspération était générale : ceux qui nous avaient appelés avec le plus d'impatience étaient ceux qui se montraient les plus ardens. Le comte de Sodres en appelait aux masses, et ce sans-culotte titré, qui jusque-là n'avait rêvé que révolutions, nous peignait dans ses écrits comme de farouches ravisseurs, qu'on ne pouvait assez poursuivre, comme des parjures qu'on devait traiter sans pitié. Mémorandès tenait moins aux droits de l'homme qu'à son indépendance. « Il voyait la Prusse près » de ranger son pays sous ses lois ; nous avions » refusé d'intervenir, de traiter avec le cercle, » il ne nous pardonnait pas le peu de déférence » que nous avions montrée : sa réputation était » populaire, il l'exploita avec violence. Voyez, » s'écriait-il au milieu d'une multitude dont le » nom seul de Guillaume excitait la colère, voyez » ce qu'on peut attendre des Français! Ils avaient » promis secours aux peuples, appui à la liberté ! » Eh bien! courtisans d'un insatiable despote, » ils lui livrent une généreuse population. Ils » répudient des vœux qu'ils ont provoqués, ils » refusent de traiter avec le Cercle ; et ce roi, » qui voulait étouffer la liberté française, qui a » ameuté l'Europe, a mis la République à deux » doigts de sa perte, épuisé ses trésors, immolé » sa jeunesse, il est l'objet de leur prédilection ;

» c'est à lui qu'on nous sacrifie, c'est à lui qu'on » nous livre. »

Ces déclamations, les exigences des soldats et surtout les nombreux otages qu'on enlevait chaque jour, avaient soulevé le pays; on ne rencontrait partout que malveillance, qu'opposition. Une partie des troupes qu'avait amenées le prince Charles, avait continué son mouvement sur la Pegnitz, tandis que l'autre poussait sur la Naab. Nos communications étaient coupées; nous fûmes contraints de nous jeter dans les montagnes, de recourir aux indications des habitans. Nous ne nous y abandonnions qu'avec réserve. Cependant comme le pays est tourmenté, que les gorges sont profondes, étendues, il fallait quelquefois les adopter de confiance, et alors nous éprouvions tout ce qu'il y a de perfidie dans le cœur d'une population déçue. Un jour nous étions jetés dans un défilé inextricable; un autre nous évitions la seule bonne voie que le pays présentât. Nous cheminions cependant, mais les revers éteignent la confiance; l'un obéissait mal, l'autre marchait avec mollesse. Jourdan, qu'aucune considération personnelle n'arrêta jamais, crut devoir résigner le commandement; il le fit avec une courageuse franchise. « Comme je n'ai jamais eu, portait la dépêche qu'il adressa au Directoire, d'autre ambition, en acceptant le commandement en chef d'une armée, que celle de servir ma patrie aussi bien que mes faibles talens me le permettraient, et

aussi long-temps que je croirais pouvoir le faire avantageusement, je dois vous prévenir que le bien du service exige que je cesse de commander l'armée de Sambre-et-Meuse, parce que j'ai perdu la confiance des généraux qui, sans doute, ne me croient pas capable d'être leur chef. Je pense cependant qu'ils rendent justice à ma probité, à mon zèle et à ma bonne volonté, et que sous ces rapports j'ai toute leur estime.

» Vous sentirez, citoyens directeurs, qu'ayant perdu la confiance des généraux, je perdrais bientôt celle des officiers particuliers, et puis celle des soldats; il est donc instant que vous me rappeliez et que vous donniez à l'armée un chef qui puisse obtenir sa confiance par ses talens militaires : je pense que les généraux verraient avec plaisir le général Kleber à leur tête.

» Vous verrez sans doute, citoyens directeurs, dans la démarche que je fais, un entier dévouement à la chose publique, et le désir d'être utile à ma patrie, même en cessant de la servir [1]. »

L'armée s'était débattue sept jours durant au milieu d'âpres montagnes : elle était, comme ses chefs, épuisée de fatigues, de privations : mais elle n'avait pas comme eux perdu confiance; elle avait toujours même ardeur, même courage : elle ne supportait qu'avec peine d'être repliée par des troupes qu'elle était en possession de battre depuis

1 Schweinfurth, 1er septembre 1796.

troit ans. D'un autre côté, Latour avait été culbuté sur le Lech. La proportion des forces pouvait changer d'un instant à l'autre et une marche rapide nous reporter sur Nuremberg. Jourdan fit halte : l'archiduc continuait cependant à nous suivre avec la masse de ses forces. La bataille de Wurtzbourg ne fit qu'aggraver notre position. Nous étions vaincus ; tout ce qui restait d'habitans paisibles courut aux armes. Nos détachemens furent surpris, nos convois enlevés.

Les bois, les défilés nous étaient également funestes, nous n'approchions pas d'une gorge que nous ne fussions accueillis par des feux. Nous triomphâmes néanmoins de tous ces obstacles ; nous franchîmes la Lahn, nous débouchâmes sur l'Acher ; mais la rapidité de notre marche n'avait fait que rendre cette population plus ardente. Elle nous croyait perdus ; elle ne songeait, elle n'aspirait qu'à s'emparer de nos dépouilles. Un détachement était près d'atteindre Attendorn ; le bruit se répand qu'il escorte la caisse ; aussitôt tout s'arme, tout se lève. Baillis et bourguemestres l'attaquent, l'enlèvent de concert. Mais unis pour l'attentat, ils ne le sont point pour le partage. Celui-ci trouve sa part trop faible. Celui-là se récrie sur ce que s'est adjugé cet autre. Le fisc intervient, la noblesse réclame ; tout le pays est dans la confusion. Ney apprend le sujet qui le divise et se met en mesure de faire cesser le débat. Il sait que le bourguemestre est un vieil avare

dont le butin a fait bouillonner l'audace; qu'un fabricant d'acier qui est son principal complice n'est devenu belliqueux que par spéculation. Il tourne bride, culbute tout ce qui couvre Attendorn et les fait enlever. L'un et l'autre avaient de la fortune. Ils réintégrèrent dans la caisse la part des 1,400,000 fr. qui leur était échue. On ne saurait triompher à plus bas prix.

L'armée autrichienne avait faiblement suivi les colonnes rompues à Wurtzbourg. Elle avait fait mieux. Elle avait pris la corde de l'arc qu'elles étaient obligées de décrire et était venue chercher celles que conduisait Marceau. Elle se flattait d'en triompher comme elle avait triomphé des autres, et, s'interposant entre elles, de les détruire ou tout au moins de les rejeter au delà du Rhin.

La position était grave. Marceau ne comptait pas dix-sept mille combattans; il voyait toute une armée victorieuse déboucher sur lui. Mais sa constance était à toute épreuve. Il lève le siége des places qu'il n'espère plus forcer; il réunit ses troupes, marche aux Autrichiens, renverse les premiers qui se présentent, combat, manœuvre, use le temps. La jonction s'opère, et si l'armée est obligée de céder à la fortune, elle se retire intacte ou tout au moins sans avoir essuyé de grands revers. Elle avait en revanche fait dans ses chefs une perte irréparable. Marceau avait été atteint et sa blessure s'était bientôt présentée sous des dehors si graves, qu'on avait eu la douleur de ne pouvoir

l'emmener. Mais les braves sont sacrés pour les braves. Les généraux autrichiens se plaisent à lui témoigner la part qu'ils prennent à son malheur. L'archiduc lui fit visite, et le vieux, le respectable Kray, plus accablé qu'il ne l'était lui-même, ne le quitta pas qu'il n'eût rendu le dernier soupir. Marceau expira au milieu des hommages que méritait sa grande âme. Tous n'ont pas été si heureux.

L'armée avait atteint la Sieg; Beurnonville vint la recueillir. Il la trouva nue, rebutée, dans le désordre qui suit la défaite; il perdit contenance à la vue de la tâche dont il était chargé. Brave, mais sans expérience, sans habitude de la guerre, il ne vit dans les mouvemens tumultueux des colonnes qu'une irremédiable désorganisation, et dans les petites rapines qu'amenait le besoin de vivres qu'une profonde immoralité. Il traita les soldats comme un ramas de Vandales, il enveloppa dans la même réprobation officiers et généraux. Quelques-uns d'entre eux avaient cédé au dégoût que produisent les longues misères et avaient donné leur démission. Il les repoussa d'une manière outrageante, menaça de les faire conduire à la tête de l'armée les mains liées derrière le dos et de les faire fusiller comme des lâches qui abandonnaient leur poste au moment du danger.

Ernouf et Jourdan persistaient à prendre leur retraite; il dépassa toutes les bornes à leur égard. Il imagina qu'ils voulaient soustraire les états qu'ils devaient lui remettre; il se répandit contre

eux en longues invectives et les signala l'un et l'autre au gouvernement. « Ce n'est pas, portait la dépêche, que je mette grande importance à conserver Ernouf; car, quel secours attendre d'un chef d'état-major qui se tient toujours à trente lieues du champ de bataille, d'un chef d'état-major qui égare sa correspondance, qui perd jusqu'à son livre d'ordres; mais je ne souffrirai pas qu'il se retire sans remettre à son successeur tous les documens qu'il doit avoir. Jourdan paraît s'associer à ses méchantes intentions. Il en sera de même à son égard. Je ne permettrai pas qu'il s'éloigne avant qu'il n'ait fourni les états de ce qu'il laisse, qu'il n'ait constaté la situation où je reçois les troupes. Je l'avoue, citoyens directeurs, j'attendais autre chose de ce général. Je lui avais proposé de partager le commandement des deux armées; il eût gardé la droite, j'aurais conduit la gauche; la chose eût été au mieux; mais non-seulement il refuse, il ne veut pas même se charger de la direction de l'armée du Nord. Quoiqu'il n'ait pas été extrêmement franc dans les relations que nous avons eues ensemble depuis que nous servons sur la même ligne, j'aurais cependant mis toute ma gloire à sauver la sienne: mais je ne puis décemment vous rien demander pour un général qui abandonne son armée au moment d'une déroute complète, dans une totale désorganisation. [1] »

[1] Lettre de Beurnonville au Directoire, 20 septembre 1796.

Il ne pouvait rien demander en effet; car, que demander pour un homme dont la conduite exempte d'ambition avait tout entière été consacrée au service de sa patrie et qui, porté au commandement par la fortune, se résignait pour mieux s'en rendre digne? « Depuis cinq ans, écrivit-il au Directoire, j'ai l'honneur de servir la République dans différens grades; j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour bien remplir mes devoirs; je ne sais par quel hasard j'ai été élevé au grade de général de brigade et successivement à celui de général en chef; on ne me vit jamais solliciter de l'avancement, et j'ai toujours déclaré que je n'étais pas en état d'occuper une place aussi importante; ayant été cependant forcé par les circonstances de l'accepter, j'ai travaillé jour et nuit pour m'instruire, et j'ai tâché de remédier par une grande activité à mon peu d'expérience: si je n'ai pas toujours eu des succès, j'ai fait au moins tout ce qui a dépendu de moi pour en obtenir. J'ai été soutenu, dans la carrière pénible que je viens de parcourir, par mon grand amour pour la liberté. J'ai toujours été l'ami de l'ordre et l'esclave des lois. Les qualités de mon cœur m'ont porté à commander par la confiance et l'amitié: dès le moment que je me suis aperçu qu'on me refusait ces deux sentimens; je n'ai pas balancé à sacrifier ma gloire et mes intérêts, je vous ai demandé à me retirer. Je ne fus jamais le partisan d'aucune faction, et toutes les fois qu'il y eut des

mouvemens dans l'intérieur de la République, trop éloigné pour en juger les causes, j'en attendis le résultat avec calme et je ne m'occupai que du soin de combattre les ennemis extérieurs. Telle est, citoyens directeurs, ma conduite militaire; si vous croyez qu'elle mérite votre approbation je serais bien jaloux d'en obtenir le témoignage. Dans tous les cas, je vous prie d'être bien persuadés que, quoique rentré dans la classe de simple citoyen, le gouvernement républicain trouvera toujours en moi un zélé et sincère défenseur. Je vais m'occuper dans ma retraite de l'étude de l'art de la guerre; je vais chercher à acquérir les connaissances qui sont nécessaires à un général qui veut dignement remplir ses fonctions, et si, lorsque j'aurai joint l'instruction soignée de la théorie à l'expérience d'une pratique de cinq campagnes des plus actives, je peux être employé utilement à servir la République, j'accepterai pour lors de l'emploi avec plaisir.

» J'ai l'honneur de vous rendre compte, citoyens directeurs, que le général de division Marceau est mort de ses blessures. Le zèle, les talens militaires et l'intrépidité de cet officier doivent en rendre la perte sensible à tous les amis de la patrie, et les qualités de son cœur doivent redoubler les regrets de ses amis particuliers. Les généraux autrichiens ont rendu justice au mérite militaire de ce général; ils ont eu pour lui, pendant qu'il vivait encore, les égards les plus dis-

tingués, et l'archiduc Charles a permis que son corps fût conduit à l'armée par les officiers que j'avais laissés près de lui. Il sera enterré au camp de la Chartreuse, près Coblentz, avec les honneurs militaires qu'il mérite sous tous les rapports.

Salut et respect.
JOURDAN. »

Cologne, 25 *septembre* 1796.

CHAPITRE II.

MISÈRE DES TROUPES. — LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. — LES MAGISTRATS DE WIPERFURTH.

Le début de Beurnonville n'était pas heureux; mais l'ennemi approchait; on oublia l'inconvenance de l'un pour s'occuper des progrès de l'autre. Les corps étaient à peu près réunis, de nouvelles troupes, de nouveaux généraux les avaient joints; on reforma les masses, on distribua les commandemens, chacun s'établit dans les lieux qu'il avait à défendre.

Le général Ligneville couvrit avec l'aile droite la Moselle et la Sarre; Kleber, avec le centre, observa le Rhin de Bingen à Cologne, et Macdonald prit position avec la gauche sur le Strunderbach. C'est un torrent qu'enflaient chaque jour les pluies; son volume néanmoins n'était pas assez considérable pour arrêter un ennemi entreprenant; on le fortifia, on le retrancha; et comme il devait mettre à l'abri de toute incursion les plaines du duché de Berg, qui offraient encore

quelques ressources, on organisa un corps de flanqueurs avec lesquels Ney fut chargé d'en éclairer les abords, d'en protéger les avenues. Cette troupe, composée des 6e et 9e de chasseurs à cheval, de la 20e légère et d'un bataillon de la 105e, était réunie à Opladen : il en prit le commandement le 25 septembre et la porta dès le lendemain sur Solingen. Ses patrouilles se répandirent aussitôt sur la Sieg et semèrent l'inquiétude au milieu des cantonnemens autrichiens. Son but était moins de combattre que d'observer, de joindre l'ennemi que de pénétrer ses vues ; il poussa des partis à travers ses postes, jeta des agens sur ses derrières ; il explora ses travaux, ses établissemens, et se convainquit que la terre qu'il remuait à Uckerath comme les constructions qu'il exécutait à Neukirch, n'avaient d'autre objet que de nous tenir en alarmes ; que, désolée comme nous par la misère, l'armée autrichienne était hors d'état de rien tenter. C'était quelque chose sans doute, mais ses entreprises, ses efforts n'entraient jamais qu'en seconde ligne ; ce qui compliquait notre position était cet irremédiable besoin de vivres, ce cruel dénuement qui nous suivait partout. L'armée venait de fournir un trajet de trois cents lieues ; hommes et chevaux, également épuisés de fatigues, avaient besoin de se remettre, et ils ne trouvaient sur les bords de l'Acher que l'affreux abandon qu'ils avaient éprouvé sur ceux de la Wissent : point de maga-

sins, point d'approvisionnemens, point de solde ! Cependant l'ennemi était en face et le froid devenait chaque jour plus vif; le soldat ne pouvait suffire à cet excès de misère, Ney fut obligé de venir à son secours.

Il saisit les fourrages que recélaient encore les champs; il imposa les villages, demanda du pain aux uns, des bestiaux aux autres, et parvint à réunir les ressources qu'eût dû assembler l'administration. Celle-ci était alors dirigée par un homme à principes, qui, ne fournissant rien à la troupe, voulait cependant qu'elle ne fût pas à charge au pays; il défendit à l'une de rien exiger, il prescrivit à l'autre de ne rien fournir. La mesure parut étrange, cependant il l'avait prise; on se persuada qu'il avait de quoi faire subsister la troupe; on suspendit, on arrêta les demandes qu'on avait faites. On fut deux jours à attendre quelques distributions; rien n'arrivait, on recourut aux premiers expédiens. Mais les bourguemestres avaient maintenant un prétexte pour éluder les charges de l'occupation, et s'en prévalaient avec une inflexibilité cruelle; le soldat invoquait-il leur humanité pour lui-même, ils lui opposaient l'arrêté du commissaire. Sollicitait-il une poignée de foin pour l'animal qui avait partagé ses dangers, qui souvent même lui avait sauvé la vie, ils le menaçaient du tocsin. Les hommes étaient réduits à vivre d'industrie, les chevaux à se nourrir de paille de seigle ou à brouter dans les

bois. La situation était cruelle, et cependant ni commandant d'aile, ni chef de service n'osait y mettre fin. Chacun craignait de se commettre avec un proconsul sourcilleux qui, bien clos, bien repu, condamnait froidement de malheureux soldats à mourir de faim.

Ney fut moins timide, il laissa le commissaire du gouvernement poursuivre le cours de ses philanthropiques arrêtés et remit les flanqueurs à la charge du pays. La résistance fut vive; paysans et magistrats repoussaient le fardeau; il fallut employer la rigueur, et, grâce à une imprudente mesure, la troupe, qui d'abord avait été si bien accueillie par les villages, se trouva en pleine hostilité avec la population. Ney persista néanmoins. La nécessité commandait; il réunit le bourguemestres, leur exposa la situation des choses, et les détermina à faire de bonne grâce les fournitures qu'ils ne pouvaient éviter. Ceux-ci étaient assemblés à Huckeswagen; ils procédaient sous ses yeux à la répartition, et frappaient indistinctement ceux qu'avait atteints la guerre et ceux qu'elle avait épargnés. Cette froide indifférence le révolta; miséricordieux au milieu de circonstances si sévères, il demanda que ceux qu'avaient ruinés les événemens fussent épargnés. Les magistrats de Wiperfurth paraissaient peu disposés à se rendre à la recommandation; il prit une plume, traça quelques lignes, et leur passa sans mot dire cet arrêté :

» En considération des pertes qu'une grande partie des bourgeois de Wiperfurth ont éprouvées à l'époque où cette commune a été presque entièrement incendiée, il est enjoint aux magistrats et bourguemestre de cette ville de ne comprendre, sous quelque prétexte que ce soit, aucun des habitans frappés de l'incendie, soit dans la répartition des frais concernant les vivres et fourrages fournis aux troupes de la République, soit dans la quote-part des contributions à laquelle cette commune a été imposée. Les villages, fermes et hameaux, devront seuls supporter les dépenses faites pendant la guerre. »

Huckeswagen, 3 *frimaire an V* (23 *novembre* 1796).

Cette leçon d'humanité ne fut pas perdue. Les magistrats comprirent que le général qui veillait sur leurs administrés avait bien le droit d'exiger qu'ils pourvussent à la subsistance de ses soldats. Ils réunirent des bestiaux, assemblèrent des vivres, des fourrages, et s'ils ne fournirent pas tout ce que réclamaient les circonstances, ils mirent du moins la troupe à l'abri du besoin. Ney chercha de son côté à supléer aux livraisons qu'ils ne pouvaient faire. Une partie des habitans d'Attendorn avaient encore les fonds qu'ils avaient enlevés à la caisse. Cette population ennemie fournissait des vivres, des fourrages aux Autrichiens; elle alimentait les magasins qu'Elsnitz formait à

Weyerbusch ; il ne crut pas impossible d'enlever ce qui lui restait de nos dépouilles, et de puiser dans les villages les subsistances qui nous manquaient.

Le temps était noir, la pluie tombait sans interruption ; la circonstance lui parut favorable. Il organisa des partis, poussa des détachemens dans toutes les directions. Ceux-ci se glissèrent à travers les bois, s'aidèrent de tous les accidens du terrain, et tour à tour prudens, audacieux, réussirent à déboucher en avant d'Attendorn. Ils dispersèrent les approvisionnemens, enlevèrent les convois, semèrent partout le désordre et la confusion.

A la nouvelle de ce coup de main, Elsnitz court aux armes : il dégarnit les lieux où sont ses fourrages, pour aller au secours de ceux qui les fournissent, et s'avance en nous accusant de ne l'avoir tourné qu'en violant la ligne de démarcation. Il n'en était rien, nous avions dépassé Attendorn à la faveur de la pluie et du brouillard ; nous n'avions pas employé d'autre artifice. L'imputation néanmoins n'était pas sans importance. Nous étions battus ; la Prusse, toujours diposée à se ranger du côté de la fortune, ne demandait peut-être qu'un prétexte pour éclater, et Ney tenait à ne pas lui en fournir. Il analysa, discuta les plaintes qui avaient été portées à cette puissance, et la convainquit qu'il n'avait ni emprunté son territoire, ni méconnu ses droits. Mais en repoussant un grief

dont Guillaume pouvait se prévaloir, il ne négligeait pas lui-même ses avantages. Le mouvement subit que venait de faire le général Elsnitz, la prestesse avec laquelle il avait porté toutes ses forces sur Attendord, lui avait révélé sa faiblesse : l'indication ne fut pas perdue. Le coup, du reste, était frappé ; la cavalerie autrichienne avait été obligée de se replier sur ses derrières, l'infanterie était abandonnée au milieu des boues : Ney se disposait à l'aborder, à la rejeter sur la Sieg. Mais Beurnonville se préparait lui-même à tenter une diversion pour dégager Moreau encore aux prises avec toutes les masses autrichiennes ; il fut obligé de faire halte, d'ajourner son opération. Le général en chef s'exagérait la grandeur de sa tâche, et ne parlait dans ses dépêches que des difficultés qu'elle présentait.

« Elles sont moins graves que vous paraissez le croire, lui manda Ney ; et si j'étais prévenu à temps des mouvemens que vous voulez faire, je pourrais les atténuer encore. Je pourrais sans peine tenter une utile diversion, forcer l'ennemi d'accourir sur Attendorn, enlever ou tout au moins détruire les approvisionnemens qu'il a réunis à Weyerbusch. Ce coup de main rendrait plus facile le passage de l'Acher comme celui de la Sieg, si tant est que l'ennemi essaie de le défendre, et peut-être nous porterait de plein saut sur le Mein. »

Beurnonville n'aspirait pas à tant de gloire ; il

ne s'agissait plus d'écrire, de projeter, il fallait agir. La chose dépassait ses forces, il ne songeait qu'à résigner le commandement, ou tout au moins à le partager. Il proposait maintenant Pichegru comme il avait d'abord proposé Jourdan, mais Pichegru était devenu odieux au Directoire. On lui manda que le partage était impossible, qu'il eût à franchir la Lahn et à se porter sur la Rednitz. La dépêche le plongea dans une inexplicable anxiété. « La Lahn! » répéta-t-il dans sa consternation, « la Lahn! Sans doute, je peux l'atteindre, si on me donne du pain pour traverser le désert qui m'en sépare, comme des transports pour enlever mes blessés et ne pas les abandonner aux corbeaux dans les bois; mais la Rednitz! Non, citoyen ministre, cela ne se peut. Je suis sans pain, sans foin, sans viande, sans avoine, je ne saurais pousser sur la Rednitz. Chargez de cela quelqu'un qui ne craigne pas de se faire battre. Nommez Kleber, nommez Scherer ou Hoche; vous me crevez, si vous persistez à m'imposer ce pénible pèlerinage [1]. »

Le Directoire donna la préférence à Kleber; mais Kleber aimait à jouir des embarras de son chef et se faisait un malin plaisir de le persifler. « Je sais, lui dit-il, toute la part que vous avez eue à cette flatteuse nomination : mais puis-je l'accepter? » — « Pourquoi non? » lui demanda

[1] Lettre du 4 octobre.

Beurnonville ? — « Je vais vous le dire, répartit Kleber. » Et poursuivant avec sa causticité habituelle, « C'est que pour être général en chef il faut des qualités que je suis loin d'avoir ; il faut à la fois réunir aux talens que demande la guerre, ceux qu'exige l'administration, et je ne suis qu'un soldat. » Le commissaire du gouvernement se récria sur sa modestie, rappela le courage, l'habileté dont il avait si souvent fait preuve. « A la bonne heure ! reprit Kleber ; peut-être suis-je en état de commander une ou deux divisions : je dirai plus, je crois, avec cette masse de forces, pouvoir répondre du succès, du moins en ai-je quelquefois obtenu. » Et reportant ses regards sur Beurnonville, « Pour mettre dans ses opérations cette audace, cette intrépidité qui donnent la victoire, il suffit d'être attaché à ses devoirs ; mais pour combiner des manœuvres, pour faire marcher de concert ce qui les assure, ce qui les garantit, il faut être un grand homme, un homme privilégié de la nature. »

Beurnonville, d'abord un peu déconcerté par cette moqueuse allocution, n'avait pas tardé à se remettre. Il avait d'ailleurs la conviction de son insuffisance, et désirait par-dessus tout alléger le fardeau sous lequel il succombait ; ne pouvant entièrement s'en décharger sur le général, il essaya de le lui faire partager : il ne réussit pas davantage ; et ne recueillit de cette ouverture qu'un nouvel éloge de ses talens. Le commissaire

crut devoir joindre ses instances aux siennes, mais il laissa échapper quelques paroles fâcheuses sur la constance, la discipline de l'armée. Kleber l'arrêta dès son début. « L'armée, lui dit-il, a fait voir qu'elle savait souffrir et se battre. Je ne pense pas même que qui que ce soit puisse attribuer ses revers au manque de tenue, au défaut de courage. Elle a succombé parce que les forces humaines ont des bornes, et que l'homme le plus brave ne saurait long-temps dompter la faim, mais faites pour le soldat une partie des sacrifices qu'il fait chaque jour pour vous; qu'il soit assez couvert pour braver l'intempérie des saisons, qu'il ait parfois de quoi soutenir sa pénible existence, qu'il aperçoive à sa suite des voitures destinées à le recueillir lorsque le fer de l'ennemi l'a frappé; vous verrez alors de quoi il est capable, vous verrez à quel héroïsme il sait s'élever. L'indiscipline et l'abandon auxquels il s'est un instant abandonné sont le résultat de la coupable indifférence avec laquelle on le traite, du dénuement continuel dans lequel on le tient. Faites disparaître cette affreuse pénurie qui le désole et l'exaspère, forcez vos chefs de service à remplir leurs devoirs, vos entrepreneurs à tenir leurs engagemens : vous aurez alors des victoires; vous n'aurez pas à reprocher aux troupes des défaites qu'amènent vos administrations. »

Kleber s'était échauffé. Le commissaire protestait en vain qu'il assemblait des vêtemens, des

souliers, que depuis *trois jours* le pain n'avait pas manqué. Le général se retira en accusant ces coupables administrations, et Beurnonville fut obligé de conserver un commandement où il ne trouvait ni successeur ni collègue. Le temps d'agir fut consumé dans ces détails. Moreau atteignit la rive gauche, on ne songea plus à pousser sur la Lahn. Mais le dégoût n'avait pas tardé à suivre l'inaction, une partie des généraux avaient été éloignés par les contrariétés et les maladies; il fallut les remplacer, et donner à l'armée d'autres chefs pour la conduire. Voici ceux que Grenier, Championnet, désignèrent et que Beurnonville proposa.

LE GÉNÉRAL BEURNONVILLE AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Bonn, le 10 *janvier* 1797.

« Vous n'annoncez, citoyen ministre, par votre lettre du 16 de ce mois, que le général Lefebvre, commandant l'avant-garde de l'armée de Sambre-et-Meuse, passe sous les ordres du général Hoche à l'armée des Côtes, et vous m'invitez à le faire remplacer dans son commandement.

» Le général Kleber quitte après-demain l'armée, et le général Bernadotte est parti avec la colonne en marche pour l'Italie; enfin le général Ligneville, excédé par les maux de poitrine et les

fatigues, vient d'être obligé de se retirer derrière sa ligne de cantonnement pour se rétablir.

» Voici, citoyen ministre, les changemens que je vous propose en conséquence et mes observations sur ceux qui m'abandonnent avant l'armistice, et que je vous aurais proposé à mon arrivée à Paris de disséminer dans les autres armées.

» Le général Kleber a des talens réels, mais il serait difficile de rencontrer un homme plus vain, plus quinteux et qui aime plus à dominer. Je le crois peu propre à la subordination; mais comme il sait l'exiger, je l'avais proposé pour général en chef; s'il eût accepté, il était capable de grandes choses, mais il serait impolitique de conserver un homme aussi dégoûté, et je proteste n'avoir rien négligé pour relever son courage.

» Les généraux Lefebvre et Bernadotte étaient entièrement dévoués à ce dernier; ce sont deux vaillans soldats qu'on retire à cette armée; peut-être qu'il était nécessaire de les diviser; je l'eusse fait, si j'avais repris l'offensive, mais c'est trop retirer de cette armée où les bons généraux sont très-rares.

» Il est probable que la délicate santé du général Ligneville ne lui permettra pas de faire une guerre outrée; je le regardais comme un des meilleurs chefs de colonne de cette armée; il est brave, prudent, et audacieux quand il le faut; il a des talens réels et il sait la guerre. Il sera

très-propre à commander une division militaire.

» Voici en conséquence, citoyen ministre, les changemens que je vous propose d'après le mouvement qui vient d'avoir lieu.

» Je vous invite à proposer au Directoire le général de brigade Ney, commandant les flanqueurs de gauche, pour le grade de général de division et pour commander l'avant-garde à la place du général Lefebvre. Cet officier-général, intrépide dans tous les combats, s'est couvert de gloire pendant toute la campagne; il a toujours commandé des corps d'avant-garde, et je ne vois que lui qui puisse parfaitement commander celle de Sambre-et-Meuse.

» Pour remplacer le général Bernadotte, j'appelle provisoirement le général Bonnard; mais cet officier, sortant de l'artillerie, est plus propre à commander une place.

» Je vous proposerai pour commander une aile, le général Souham, commandant la 24e division, et qui m'a demandé plusieurs fois à servir en ligne. Il a parfaitement fait la guerre au Nord, et je le ferai remplacer à Bruxelles par le général Ligneville.

» Par ce moyen, les généraux Souham, Ney et Bonnard remplaceraient les généraux Kleber, Lefebvre et Bernadotte. Le général Moreau, à son arrivée, verra s'il veut conserver le général Bonnard, qui a également fort bien fait la guerre.

» Je vous prie, citoyen ministre, de proposer

sur-le-champ la promotion et le mouvement ci-dessus, au Directoire exécutif. Je vous observe que je reste seul avec les généraux Grenier et Championnet, et qu'il est indispensable, dans les circonstances où l'armée est affaiblie, qu'il n'y existe aucun vide. Il est urgent d'ailleurs que tous les généraux soient à leur poste, pour organiser les divisions et les mettre eu état d'entrer en campagne.

Salut et fraternité.

Le général Beurnonville. »

Telle était l'opinion que le général Ney avait donnée de son habileté et de son courage ; telle était la destination qui lui était réservée. Mais le Directoire sentit enfin combien il était dangereux d'imposer à un homme une tâche qu'il avouait lui-même dépasser ses forces ; Beurnonville fut rappelé, chacun conserva ses attributions.

CHAPITRE III.

HOCHE PREND LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE. — MANIÈRE DONT IL ENVISAGE LA POLITIQUE ET L'ADMINISTRATION.

La saison cependant devenait chaque jour plus rigoureuse. Chaque jour la consommation de la veille rendait plus incertaine celle du lendemain. On passa par dessus les susceptibilités directoriales ; on conclut une suspension d'armes, et les hostilités cessèrent. L'armée, tranquille dans ses cantonnemens, n'exigeait pas de soins bien étendus. Moreau fut chargé d'ajouter à la surveillance que demandaient les troupes qu'il dirigeait lui-même celle que réclamaient les corps qui obéissaient à son collègue. Il distribua ceux-ci d'après les vues qui lui étaient propres. Il leur donna de nouveaux chefs, une nouvelle formation, et envoya Ney de l'aile gauche, qui n'avait plus rien à défendre, à l'aile droite, qui devait brusquement saisir l'attaque à la reprise des hostilités. Mais le Directoire était trop ombrageux pour laisser de

telles forces dans une seule main. Hoche venait d'être repoussé par les vents loin des côtes d'Irlande. Il fut chargé du commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Ce général reparaissait sur le Rhin après quatre ans d'absence. Il avait accablé l'émigration, pacifié la Vendée, fait trembler l'Angleterre. Il fut accueilli comme devait l'être un homme qui joignait à l'art de vaincre le talent plus rare de régir, d'administrer. Ses lieutenans de l'armée de la Moselle, Lefebvre, Championnet, Grenier, étaient ravis, et les vieux soldats s'écriaient, comme à l'époque où il se montra pour la première fois sur la Saare : *Courage, confiance; défenseurs de la patrie, nous allons sortir de notre engourdissement. Notre nouveau général est jeune comme la révolution, robuste comme le peuple. Il nous conduira comme doivent être conduits des Français* [1].

Le général Hoche arriva le 23 février à Cologne. Il y trouva Championnet et Moreau. Lié depuis quatre ans d'une étroite amitié avec le premier, il n'avait jamais vu le second; mais tous deux étaient entrés à la même époque dans la carrière, tous deux l'avaient remplie avec gloire. L'entrevue fut aimable, pleine d'aménité, de prévenances. « Hoche était enchanté, » Moreau montrait une véritable satisfaction. « Tous deux n'aspiraient qu'à bien battre l'ennemi. » Le premier

[1] Journal de l'armée de la Moselle.

néanmoins ne laissait pas de s'enquérir de l'esprit qui animait les troupes, des chances qui avaient amené une retraite qu'il trouvait inouïe. Toutes ne tenaient pas au champ de bataille, mais enfin les amis de la patrie l'avaient emporté. La désorganisation avait été contenue, et, grâce aux efforts de Championnet, l'armée avait échappé à sa ruine.

Ces détails avaient amené de pénibles confidences. On était remonté à la source du mal. On avait signalé toutes les fraudes, tous les artifices de l'administration.

Le général Hoche savait à quoi s'en tenir à cet égard; il était décidé à faire bonne et prompte justice. Il s'en était expliqué avec le Directoire, il lui avait rappelé les plaintes qui s'élevaient de tous côtés, les clameurs qui poursuivaient ces odieuses agences. Il était résolu d'expulser ces administrations qui, se glissant toujours à la suite de l'armée, semblaient prendre à tâche de la tenir sans cesse aux prises avec tous les besoins. Les imputations étaient continues, générales. Chacun se récriait contre les excès auxquels elles s'abandonnaient.

Ces administrations eussent d'ailleurs été composées des plus honnêtes gens du globe, que Hoche pensait encore qu'il eût fallu les supprimer. « Elles étaient extrêmement dispendieuses et ne » rendaient pour ainsi dire aucun service. La plu- » part de leurs employés ignoraient la langue du

» pays. Ils étaient étrangers, n'avaient aucune » connaissance des productions du sol ni des for- » tunes des habitans. Ils étaient avantageux, exi- » geans, peu habiles. Une exagération mal en- » tendue, de mauvais principes de politique et » d'administration, ne lui paraissaient propres » qu'à décrier la révolution et le gouvernement » républicain »

Au lieu de cette tourbe d'hommes avides, il lui semblait plus simple, plus convenable de rendre aux habitans leurs administrateurs naturels, les baillis. Il croyait plus sage de remettre les biens ecclésiastiques sous la surveillance de ceux qui les avaient long-temps gérés, les chapitres.

L'économie lui paraissait réclamer la mesure, et il ne pensait pas que la politique la désavouât. L'administration est une affaire de famille, on ne peut bien régir que ce qu'on connait bien ; il faut, pour répartir les charges avec équité, savoir quelles sont les ressources particulières, avoir une idée exacte de ce que chacun possède. Le fardeau est moins pesant quand il est bien distribué. La population reste paisible, les ressources deviennent plus abondantes. Les chapitres offraient un exemple de ce que peut une bonne gestion. Tel d'entre eux, celui de Closterbock [1] par exemple, qui ne pouvait pas faire vivre sept à huit cents hommes aujourd'hui que ses biens

[1] Abbaye située dans le voisinage de Coblentz.

étaient dans les mains de nos agens, en nourrissait dix mille quand ils étaient administrés par ses moines.

Cette épreuve avait paru décisive. Hoche était résolu de revenir à ce que l'expérience avait sanctionné. Il voulait rendre au pays ses administrations, ses tribunaux, ses magistrats, charger le commissaire ordonnateur en chef de faire, sous sa surveillance, les demandes de fournitures dont l'armée aurait besoin. Le projet parut étrange à plus d'un homme à principes.

Mais Hoche avait subi une influence à laquelle personne n'échappa, celle du temps. Il n'avait plus cette tendre sollicitude qu'il éprouvait autrefois pour les sans-culottes, il ne songeait plus à leur donner ni « vestes de satin, ni culottes de velours [1]. » Il était revenu « de la manie de mu-

[1] LE CITOYEN HOCHE, COMMANDANT L'ARMÉE DE LA MOSELLE, AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Deux-Ponts, 1^er^ *frimaire an II* (21 *novembre* 1793).

« Je te préviens que ne voulant pas perdre un moment, j'emploie ceux que me laissent mes occupations militaires à requérir. En conséquence, les chevaux, bestiaux, argenterie d'église, draps, toiles, cuirs, souliers, tout monte au camp. Nous avons beaucoup d'émigrés. Je pense que l'on peut sans inconvénient faire filer sur l'intérieur les glaces, pendules, matelats et autres meubles.

« Les misérables sans-culottes ne doivent pas toujours travailler sans retirer aucun fruit. Ils auront la liberté; et

nicipaliser l'Europe. L'expérience l'avait corrigé »; c'était à peine s'il pensait que le Palatinat, le Hunds-Ruch, l'archevêché de Trèves, le duché de Berg, dussent jouir du régime constitutionnel. Il avait éprouvé qu'on ne devient pas républicain en un jour, que quand le despotisme est sans impôts, les peuples se soucient rarement de l'échanger contre une dispendieuse liberté [1].

Il était fatigué de guerres, d'insurrections, il voulait fixer l'avenir de la France, briser enfin cette ligue de rois qui nous tenaient depuis cinq ans sur les champs de bataille. La Prusse ne lui inspirait plus ce superbe dédain dont il avait autrefois accablé ses généraux. Il ne répugnait plus à correspondre avec Brunswick, à communiquer avec Kalkreuth et *autres gens de cet acabit* [2]. La Prusse avait des intérêts analogues aux nôtres : il

les culottes de velours, les vestes de satin et les habits à grandes manches vont les vêtir.

» Tous les tailleurs et cordonniers sont en réquisition. M'approuves-tu ?

« Hoche. »

[1] Lettre de Hoche au Directoire, 14 pluviôse an v (2 février 1797.)

[2] AU GÉNÉRAL VINCENT.

25 *brumaire an II* (15 *nov.* 1794).

« Je ne suis pas fâché que tu donnes l'éveil aux brigands

proposait de faire alliance avec la Prusse. Il ne se faisait pas illusion sur les vues ambitieuses de ce cabinet. Il savait qu'il était attentif aux événemens, qu'il profiterait de toutes les chances que lui présenterait la fortune ; mais il ne pensait pas que de quelque temps au moins cette cour pût renouer avec l'empereur, qui venait de la déférer à la confédération germanique. Au surplus nous avions un moyen simple de fixer ses irrésolutions, c'était de l'associer à notre fortune, de lui abandonner Wurtzbourg, Bamberg, Nuremberg, Schweinfurth, de lui faire une province dont Erlangen serait le centre et qui même pourrait renfermer Francfort.

Guillaume, qui convoitait depuis long-temps

qui sont devant toi. Le jour de la vengeance arrive ; songe qu'elle doit être terrible.

» Je te défends de correspondre avec Kalkreuth autrement qu'à coups de canon et de baïonnette. La lettre que tu m'as envoyée hier a pour objet de connaître le chef de cette armée. Je me ferai connaître à lui sur le terrain. Veut-il, ce vil suppôt de la tyrannie, essayer d'employer des moyens qui n'ont que trop réussi... Ne t'abaisse point à répondre à M. Kalkreuth, le serviteur de tous les hommes.

» Lorsque je t'en enverrai l'ordre, fonds sur l'ennemi comme l'aigle sur sa proie. Songe aux maux que nous souffrons. Frappons si vivement les satellites des rois, qu'aucun de ceux qui échapperont ne soit tenté de revenir à la charge. Prends tes mesures.

« Hoche. »

ces possessions, ne résisterait pas à une semblable perspective, et une fois engagé nous était acquis pour toujours. La paix continentale était faite. L'Europe déposait les armes si les aigles prussiennes s'unissaient à nos drapeaux. Il ne s'agissait plus que de saisir l'initiative d'une main ferme, d'ouvrir les opérations par quelque coup d'éclat. Moreau en convenait ; mais il hésitait sur les moyens, les lieux où il fallait frapper ; Hoche voulut, avant de rien arrêter, connaître au juste les ressources sur lesquelles il pouvait compter. Il visita, inspecta l'infanterie. Les hommes étaient frais, les armes bien tenues ; l'habillement, sans être bon, était supportable. Cette admirable troupe ne respirait que guerre, que combats. Il fut enchanté de son attitude. L'état de la cavalerie était moins satisfaisant ; les chevaux étaient lestes, soignés, dans un état parfait, mais la fatigue, le défaut de fourrage en avaient moissonné une grande partie dans l'arrière-automne : les escadrons ne présentaient pas le tiers de la force qu'ils devaient avoir. Ney expliquait au général en chef l'affreuse situation où elle s'était trouvée, les moyens auxquels il avait été obligé d'avoir recours pour adoucir ses souffrances. Hoche écoutait ces détails avec une sorte de crispation. « C'est bien, lui dit-il ; vous avez atténué des maux que vous ne pouviez prévenir, vous avez comme de coutume bien mérité de la patrie ; mais il vous reste plus à faire encore : il nous faut en chevaux, en

subsistances, en argent, des secours que je ne demande pas au gouvernement, des secours que nous irons chercher quelque par qu'ils soient. Vous savez à qui semblable mission est dévolue. »

Des hussards rentraient, les uns chargés de branchages, les autres poussant devant eux de mauvaises voitures qui fléchissaient sous quelques bûches de bois ; le général en chef s'interrompit, et paraissait chercher quel était l'objet de cette caravane. Ney le lui expliqua. L'administration des chauffages, qui coûtait chaque année plusieurs millions, ne faisait cependant depuis plusieurs années aucune fourniture ; il avait fallu s'approvisionner soi-même, et comme, en arrivant sur le Rhin, on avait retiré à la brigade les fourgons qu'elle avait sauvés dans la retraite, plutôt que de laisser ruiner les haies, couper les arbres, le général envoyait ses hussards chercher à une lieue et demie le bois dont ils avaient besoin. Ils le charriaient le plus souvent sur leurs épaules; mais ils puisaient dans les forêts nationales ; et si la corvée était cruelle, elle avait du moins l'avantage d'alléger les charges de l'occupation.

Ces révélations, les plaintes que Beurnonville n'avait cessé de faire contre l'agence des transports, avaient éveillé la sollicitude du général en chef. Il voulut savoir quelle était cette administration dont militaire et habitans lui déféraient les actes, et trouva pis encore qu'il n'attendait. Trois chefs de service avaient formé cette entreprise,

et voici comment. Beurnonville avait besoin de transports pour reprendre l'offensive ; on requit 900 voitures dans le pays d'entre Meuse et Rhin. Les paysans obéirent, mais ils ne furent pas au lieu de rassemblement qu'on trouva moyen de se faire abandonner les attelages. On eut ainsi 900 charrettes et 1800 chevaux.

On les loua au gouvernement ; on se fit de bonnes conditions, comme on peut croire ; on s'adjugea un taux qui suffit promptement à couvrir le prix d'achat Ce bénéfice néanmoins ne parut pas suffisant, on avisa aux moyens de l'enfler encore.

Parmi les chevaux qu'on avait si lestement acquis, il s'en trouvait de forts, de vigoureux ; on les changea contre des sujets usés, et on mit toutes les avaries à la charge de l'État. La chose parut juste au commissaire. Il fut convenu que Mullens, car tel était l'homme qu'on avait mis en avant, recevrait 400 f. pour chaque cheval qui périrait. La mortalité fut prompte ; 300 chevaux succombèrent en quelques semaines ; les fonds qui devaient acquitter la solde, assurer les subsistances, avaient presque aussitôt été épuisés. On avait eu recours à la caisse du pays conquis. On n'avait cessé de soutirer les ressources qui devaient alimenter l'armée.

Ces coupables manœuvres avaient révolté le général Hoche. Ney lui signalait une nouvelle interruption du service des fourrages, il manda le munitionnaire et le traita durement. Mais froid,

impassible, celui-ci n'opposa à ses bouillantes interpellations que le flegme d'un âpre spéculateur. Sa réponse était laconique, imperturbable. Quels que fussent les reproches qui lui étaient adressés, *il n'avait pas de fonds*. « Quoi donc! lui dit le général Hoche : tout a-t-il été employé à acheter des bons de fourniture? Ne fournissant jamais rien vous-même, obligeant les chefs de corps de frapper sans cesse des réquisitions, vous n'avez de souci que de vous pourvoir des bons qu'ils délivrent. Vous les achetez à 80 p. 0/0 de perte aux malheureux paysans, et d'honnêtes associés les reçoivent à la trésorerie. Je saurai mettre un terme à ces nobles spéculations. » Le fournisseur avait perdu son impassibilité première; il s'épuisait à protester qu'il ne trempait pas dans ce trafic coupable, que le manque de fonds l'empêchait seul de remplir ses engagemens. « La chose est étrange, » lui dit Hoche. « Et pourtant réelle, » répliqua le munitionnaire. « Vous croyez! reprit le général [1].»

[1] Le calcul était simple. La Compagnie devait prendre le service le 1er pluviôse (20 janvier 1797), on était arrivé au 15 ventôse (5 mars); elle était censée avoir fait face à la consommation de quarante-cinq jours. Or l'armée de Sambre-et-Meuse comptait 15,000 chevaux et 55,369 hommes; pour tenir compte des pertes, des doubles rations, on portait les parties prenantes à 65,000.

C'était donc en pain 65,000 rations par jour.....
ou . . . . . 65,000 × 45 = 2,925,000
En viande . . . *id.* 2,925,000 } 5,850,000

Il avait déroulé ses états de situation ; il connaissait la force des troupes qui combattaient en Alsace, en Hollande ; il savait le montant des avances qu'avait faites la trésorerie, ainsi que la masse des réquisitions en nature dont la Belgique avait été frappée. Il saisit une plume, fit la balance des

Fourrages, 15,000 rations par jour, ou . . . . . 15,000×45=675,000

Armée de Rhin-et-Moselle ; elle comptait 18,000 chevaux et 75,193 hommes de toutes armes. Soient 80,000 pour compenser les doubles rations, les pertes : c'était en pain 80,000 rations qui, multipliées par 45, donnaient . . . . . 3,600,000 } 7,200,000
En viande 80,000×45. . 3,600,000 }
En fourrages 18,000 rations par jour ou 18,000×45.
Pendant 45 jours. 810,000

Armée du Nord ; elle comptait 48,082 hommes et 12,000 chevaux ; mais une partie de cette armée était employée à garder les places de la Hollande, et par conséquent à la charge de cette puissance ; une autre avait joint les troupes de Sambre-et-Meuse. Il ne restait pas aux frais du gouvernement plus de 15,000 hommes, et 4,000 chevaux.

C'était donc 15,000 rations de pain par jour, ou pour 45 jours. . . . . 675,000 rat. } 1,350,000
En viande 15,000×45. . 675,000 » }
En fourrages 4,000×45 180,000 »

Tot. gén. des rations.
- de pain et viande. { 5,850,000 / 7,200,000 / 1,350,000 } 14,400,000
- de fourrages . . { 675,000 / 810,000 / 180,000 } 1,665,000

recettes et des dépenses et trouva que cette compagnie qui était toujours sans fonds, lorsqu'il s'agissait de faire la moindre fourniture, avait pourtant dans les mains une somme de deux millions qu'elle gardait sans emploi.

Hoche fut effrayé du résultat de sa rapide in-

La Compagnie avait reçu des approvisionnemens considérables. Le quintal de grains avait été évalué à 75 rations de pain, celui de viande à 50. La consommation du cheval avait été fixée

à. . . . . { 10 livres de foin, 10 livres de paille, 3/4 de boisseau d'avoine,

ou en réduisant tout en une denrée unique à 30 livres de foin.

Le prix de la ration de pain avait, d'une autre part, été fixé à 4 s. 10 d.; c'était donc par jour, pour l'armée de Sambre-et-Meuse, 15,708 fr. 6 s. 8 d., ou en nombres ronds. . . . . 15,708×45=706,860 fr.

La ration de viande était fixée au même prix : ainsi . . 15,708×45=706,860 »

La ration de fourrages était comptée 1 fr., ainsi . . . . 1,500×45=675,000 »

2,088,720 »

Les dépenses de l'armée de Rhin-et-Moselle, pendant le même espace de temps, s'élevaient à . . . . . 2,549,970 fr.

Celles de l'armée du Nord étaient moins considérables, elles ne montaient qu'à . . . 506,250 »

Total général . . 5,144,940 fr.

vestigation. Il congédia rudement le munitionnaire et fit appeler le chef de l'administration. Il ne doutait pas que le savoir-faire de l'un ne répondît à l'industrie de l'autre ; mais son indignation était vive, profondément sentie, il voulait voir dérouler ce tissu de fraudes qui avaient été si fatales à nos

Or, la compagnie avait reçu :	
1er pluviôse, à prendre sur le 4e 1/4 de la vente des domaines nationaux	1,600,000 fr.
24 pluviôse, à prendre sur l'arriéré des contributions . .	4,500,000 fr.
5 ventôse, à prendre sur le produit des douanes	500,000 fr.
A son entrée en exercice, elle avait trouvé dans les magasins de la compagnie Rousseau et dans ceux de la République, des grains, farines, biscuits, fourrages, suivant estimation pour	1,500,000 fr.
Elle avait reçu des denrées de contributions ou de domaines nationaux pour	1,500,000 fr.

Il avait été frappé le 17 nivôse, sur la Belgique et les pays réunis, une réquisition de :

Foin	1,060,000	quintaux.
Paille	60,000	—
Avoine.	410,000	—
Froment	850,000	—
Seigle	28,000	—

malheureux soldats. Ses question étaient brèves, précises ; il eut bientôt acquis la preuve que l'administration ne le cédait en rien aux agences. Elle ne s'était pas bornée aux réquisitions illégales, aux mesures arbitraires ; elle avait fait mieux encore. Elle s'était approprié le produit des impositions; l'archevêché de Trèves, par exemple, qui payait 300,000 francs par mois, ne pouvait suffire aux émolumens de ceux qui le régissaient. Il fallait que la trésorerie vînt au secours. « A merveille, lui dit Hoche, mais tout a son temps. Je me charge de faire les choses à moins de frais. Je vais organiser une administration nouvelle et je vous garantis qu'elle ne coûtera pas 15,000 francs tout

Tout n'était pas assurément rentré, mais plusieurs départemens avaient alimenté les troupes de passage. Les versemens et ce qui avait été consommé sur place pouvait s'estimer à 2,500,000 fr.

Ainsi :	1,600,000	fr.
	4,500,000	»
	500,000	»
	1,500,000	»
	1,500,000	»
	2,500,000	»
Total général des recettes	12,100,000	»
Total général de la consommation.	5,144,000	»
Différence	6,956,000	»

compris. Personne, il est vrai, ne fera fortune, sous peine d'être fusillé. En revanche l'armée profitera des subsides du pays et l'habitant ne sera plus impitoyablement pillé. »

Le général Hoche était ému. L'impudence de la dilapidation, la longanimité des troupes agitaient son âme. L'administrateur avait disparu qu'il s'étonnait encore que le soldat n'eût pas fait justice de cette nuée de frelons qui s'engraissaient de ses misères. Sa surprise s'exhalait jusque dans ses dépêches. « J'avais lu, écrivait-il au Directoire, que le roi de Prusse, de vénérable mémoire, avait fait bâtir des palais avec les deniers que lui avait procurés la guerre. Je ne concevais pas, après tant de conquêtes, comment nous étions obligés de vendre nos maisons pour subvenir aux frais que nécessite la défense de la liberté. Oh! je suis éclairé maintenant. Quels trésors! quelles mines pourraient jamais fournir aux dépenses scandaleuses de quelques-uns de nos militaires, aux superbes trains de nos fournisseurs, aux maisons brillantes de nos commissaires de toutes les classes, de nos employés de tous les étages! Faut-il s'en étonner? La fortune publique est passée en leurs mains, et au milieu de ce fracas brillant, les défenseurs de la patrie vont nu-pieds, manquent du strict nécessaire dans les hôpitaux, meurent faute de bouillon ou de tisane. O vertu! O nature du soldat français. »

CHAPITRE IV.

LE GÉNÉRAL NEY EST CHARGÉ DU COMMANDEMENT DES HUSSARDS. — IL LES RASSEMBLE SUR LA SIMMERN. — ENTREVUE DU GÉNÉRAL HOCHE ET DU FELD-MARÉCHAL KRAY.

Il fallait du temps pour que les utiles réformes que venait de faire le général en chef produisissent tout l'effet qu'elles devaient produire. Cependant la saison s'avançait, nous étions aux premiers jours de mars, la température était douce, la neige avait disparu ; Hoche se disposa à ouvrir la campagne. Il ne suivit point la méthode que jusque-là lui-même avait suivie. Il ne mélangea point les corps, n'associa point les troupes de cheval avec celles de pied ; mais, groupant ensemble les mêmes armes, réunissant les hommes qui avaient mêmes affections, mêmes vues, il forma des masses distinctes, voulut essayer ce que peut l'émulation. On ne sera peut-être pas fâché de l'entendre développer lui-même ses idées. Voici ce qu'il mandait au général d'Hautpoul :

« Vous avez bien voulu, mon cher général,

accepter le commandement de la cavalerie. Permettez-moi d'entrer dans quelque détails dont la connaissance vous est nécessaire.

» Les généraux de cavalerie Ney, Richepanse, Klein ont reçu les instructions relatives au commandement de la division que j'ai confiée à chacun d'eux.

» Le général Ney avec les hussards sera chargé d'éclairer la marche et de couvrir les ailes de l'armée, de faire, conjointement avec les ingénieurs et les adjudans-généraux que je chargerai de ce travail, les reconnaissances générales, de lever les contributions, et enfin de faire obéir aux demandes qui leur seront faites les habitans des pays conquis. Assez ordinairement je me servirai de ce corps pour faire mes reconnaissances.

» Indépendamment des hussards, le corps de chasseurs sera affecté au service de l'avant-garde de la division commandée par le général Lefebvre, qui, à proprement parler, sera, dans la ligne de bataille, l'aile droite de l'armée. J'ai cru qu'il était du bien du service de ne pas séparer le général Richepanse, qui commande la division de chasseurs à cheval, du général Lefebvre qui *l'estime et l'honore.*

» Le général Klein, commandant des dragons, sera affecté au service de la réserve commandée par le général Championnet *dont il est l'ami.* Ainsi que précédemment ce corps, dans l'ordre actuel de l'armée, sera son aile gauche.

» Les quatre divisions d'infanterie du corps de bataille n'auront chacune qu'un régiment de troupes à cheval. J'y attache des régimens de chasseurs. La division de cavalerie se tiendra ordinairement au centre de l'armée, commandé par le général Grenier. Je désire que vous veuillez bien affecter à son commandement particulier un des deux généraux de brigade Palmarole ou Oswald.

» L'adjudant-général Becker sera attaché au corps des hussards et au corps des chasseurs, Becker (du Nord), dont je vous remets ici les lettres de service, à la division de dragons. L'adjudant-général *** restera à la division de cavalerie. Par votre commandement, vous vous trouvez, mon cher camarade, le général commandant-né de tous ces corps. Dans les quartiers d'hiver vous devez veiller à leur instruction, à leur tenue, à leur discipline, à la bonté, à la salubrité des cantonnemens ; à la guerre, vous devez les disposer, leur adresser tous les ordres que vous jugerez convenables. Si à la guerre mes intentions sont d'encourager les actions d'éclat, elles sont aussi de les récompenser. Nul officier ne perdra son cheval sans en obtenir sur-le-champ le remplacement, soit en nature, soit en argent. Nul, quel que soit le grade qu'il occupe, ne prendra à l'ennemi des canons, des drapeaux ou étendards sans en recevoir la récompense sur le champ de bataille. Vous ne sauriez trop annoncer ces prin-

cipes, mon cher général, ils son gravés dans mon cœur ; je ne m'en départirai jamais.

» L'amitié que vous avez bien voulu me témoigner et l'attachement que vous portez au gouvernement me sont un sûr garant que vos constans efforts seront tous dirigés vers ce qui pourrait contribuer au bien du service. Croyez, mon cher général, que je ne négligerai jamais l'occasion de faire connaître au peuple français les services que vous lui rendrez, et ceux que vous lui avez rendus dans les campagnes précédentes.

« L. Hoche. »

Au quartier-général, à Cologne, le 18 *ventôse an V* (8 *mars* 1797).

Ney avait en effet reçu ses instructions [1]. Le général en chef terminait sa dépêche par des pa-

[1] LE GÉNÉRAL EN CHEF AU GÉNÉRAL DE BRIGADE NEY.

Au quartier-général, à Cologne, le 17 *ventôse an V* (7 *mars* 1797).

« Je vous préviens, général, que mes intentions étant de former, des diverses armes qui composent la cavalerie de l'armée de Sambre-et-Meuse, autant de divisions particulières, je vous ai donné le commandement de celle des hussards. Vous voudrez bien l'organiser sur les bords de la Simmern et distribuer les corps que le chef de l'état-major-général a ordre de vous envoyer, dans les cantonnemens que vous jugerez les plus convenables, sous les rapports des subsistances, de l'ordre militaire, et qui présenteront le plus de facilités pour opérer une réunion

roles aimables, Ney lui rendit l'opinion qu'on avait de son habileté. « Je partage bien sincèrement, lui écrivit-il, la douce satisfaction qu'ont éprouvée tous mes camarades à votre arrivée. La confiance que votre présence inspire à l'armée entière présage vos succès. Je serai trop heureux, si je peux contribuer à mener à fin vos entreprises et mériter votre estime. »

Ney se rendit à Simmern; il établit, cantonna ses hussards sur les deux rives de la Simmern et s'appliqua à leur donner la consistance qui leur manquait. La plupart avaient parfaitement fait la guerre, mais sans cesse aux prises avec l'ennemi ou la misère, ils n'avaient eu ni le temps,

prompte, soit qu'il faille marcher à l'ennemi, soit qu'elle n'ait d'autre objet que l'instruction des régimens.

« Le corps que vous commanderez sera composé des 2e, 3e, 4e, et 5e régimens. Veuillez bien tirer des dépôts de chacun d'eux ce qui y existe de disponible en hommes montés de manière à entrer en campagne, et ordonner aux conseils d'administration d'envoyer les états de leurs besoins urgens au commissaire-général, afin qu'on délivre de suite ce dont on peut disposer en effets de tous genres.

« Vous ne serez attaché à aucune division particulière. Vous recevrez des ordres directs du général d'Hautpoul, commandant la cavalerie de l'armée ou de moi. Permettez-moi, général, de vous témoigner la satisfaction que j'éprouve de servir avec vous dont le mérite militaire est si généralement reconnu et estimé.

« L. Hoche. »

ni les occasions de se rompre aux manœuvres, de se former aux évolutions de ligne. Un autre inconvénient de ces longues marches, était la dispersion qu'elles avaient entraînée.

Un hussard avait été jeté dans une direction, un autre dans une autre. Celui-ci servait d'ordonnance à un officier-général, celui-là était attaché aux transports, aux vivres, à l'artillerie. Il y en avait partout, et les corps où tous eussent dû être assemblés étaient, pour ainsi dire, réduits à des cadres.

Le général remédia à cet état de choses. Il rechercha, fit rentrer sous leurs drapeaux les hommes qui les avaient quittés, et ouvrit des écoles de manœuvres où vétérans et recrues vinrent puiser une précieuse instruction. Il les surveillait, les dirigeait souvent lui-même; il eut bientôt donné à cette ardente cavalerie l'ensemble, la souplesse qui triomphent des masses et assurent les succès. Malheureusement ce n'était pas tout que de la mettre à même de paraître avec éclat sur le champ de bataille. Il fallait l'armer, la faire vivre, pourvoir aux besoins des hommes et des chevaux. Et ces stériles montagnes qu'avaient encore dévorées quatre années de guerre, pouvaient à peine faire face à leur consommation. Le général répugnait à ajouter à une misère déjà excessive. Il avait essayé de se suffire avec ses propres ressources et mis la défroque des corps à l'encan. Mais le produit des chevaux de réforme

avait à peine couvert la ferrure des chevaux des escadrons de guerre. La nécessité commandait: il eut recours aux moyens d'usage. Il requit, imposa, et parvint à force de patience, de menaces, non-seulement à arracher à ces montagnes désolées de quoi satisfaire aux exigences du jour, mais à former des réserves, à réunir des fourrages, pour faire face à la consommation qui devait suivre la dénonciation de l'armistice.

Les autres généraux avaient obéi à la même impulsion. Ils avaient, comme lui, assemblé, exalté leurs troupes. Officiers et soldats étaient impatiens d'en venir aux mains. Il n'en était pas ainsi des Impériaux. Ils étaient las, fatigués de batailles, et ne soupiraient qu'après la paix. L'embarras qu'on éprouve toujours à la proposer quand la fortune est incertaine, les engagemens qu'ils avaient pris, les avaient retenus long-temps; mais enfin la raison et l'humanité s'étaient fait entendre. Ils s'étaient adressés à Marceau, et cet infortuné général se disposait à transmettre leurs ouvertures au Directoire, lorsque la mort le moissonna [1].

[1] LE GÉNÉRAL HOCHE AU DIRECTOIRE.

Cologne, le 15 mars 1797.

« CITOYENS DIRECTEURS,

» Je suis informé que les Autrichiens désirent la paix depuis long-temps. Leurs généraux l'avaient offerte confi-

Marceau était au tombeau, mais Hoche était comme lui grand, généreux, magnanime. Kray ne désespéra pas de renouer avec l'un ce qu'il n'avait pu mener à terme avec l'autre ; ou tout au moins de ralentir nos apprêts et de se ménager le temps dont il avait besoin. Hoche lui inspirait une estime véritable. Il avait manifesté plusieurs fois le désir de le voir et de lui témoigner combien il prisait son activité, son courage. Ce général venait d'arriver à Coblentz, il saisit l'occasion et lui proposa un rendez-vous. Hoche accepta, et se rendit à son invitation accompagné de Lemoine, de Lefebvre et de Championnet. L'entrevue eut lieu à Newied, elle fut aussi aimable qu'elle pouvait l'être ; la conversation s'engagea naturellement sur la guerre et sur les événemens auxquels

dentiellement à Marceau ; celui-ci devait aller prendre vos instructions à Paris, lorsqu'il a été tué. Le prince Charles nous a fait faire retraite malgré lui et désirait trouver plus de résistance. Il est furieux contre les Bourbons depuis le mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême, et veut la paix à tout prix. Cependant les préparatifs de guerre sont grands et se continuent avec activité. Je tiens ces faits, citoyens directeurs, d'une personne instruite.

» D'après ce court exposé, ne jugez-vous pas à propos de me tracer la conduite que je dois tenir s'il m'est fait des propositions? J'ai lieu de m'y attendre, en marchant sur le Mein, que les ennemis ne peuvent défendre contre l'armée que je commande. Bientôt, citoyens Directeurs, nous saurons à quoi nous en tenir sur cet article.

» L. Hoche. »

les uns et les autres avaient pris part. Digne appréciateur du courage, Kray se répandit en éloges sur celui que nous avions montré. Nous avions été intrépides, ardens dans la bonne fortune; nous avions noblement supporté la mauvaise. Nous avions eu la gloire des revers et des succès, nos noms étaient désormais impérissables. Mais cette gloire dont nous nous enivrions n'avait plus pour lui les mêmes charmes, elle ne s'atteignait qu'à travers les funérailles, et il ne savait qu'elle vapeur de sang en ternisait l'éclat. Hoche envisageait les choses à peu près sous le même point de vue. Il déplora comme lui l'aveuglement des hommes, qui n'accordent leur admiration qu'à ceux qui les égorgent ou les trompent. Mais il était sans qualité pour recevoir les ouvertures qui lui étaient faites, il se borna à les provoquer, à bien saisir les véritables sentimens de son interlocuteur. La chose était facile : Kray soupirait après la paix et ne concevait pas quelles considérations pouvaient l'éloigner. Les traités qui liaient sa nation avec la Russie? La politique les avait faits, la politique pouvait les défaire. La Belgique? son cabinet attachait peu d'importance à la perte de ces provinces indociles; et l'évêché de Bamberg, celui de Saltzbourg ou tout autre pouvait former une équitable compensation. La suite de la conversation amena les Prussiens sur la scène : Kray s'échauffa, s'emporta contre Guillaume, et l'accusa de chercher à détruire la con-

fédération germanique. Hoche l'avait écouté jusque-là sans l'interrompre, « Quel mal, lui dit-il en souriant, si c'était au profit de l'Empereur, si vous obteniez la Bavière, qu'on donnât en échange la Belgique à l'électeur! » « Alors, reprit Kray sur le même ton, les choses deviendraient supportables, nous nous laisserions faire violence et nous ne dirions mot. » La conversation reprit son cours, et les invectives contre les Prussiens recommencèrent.

« Ils vous trompent, répéta plusieurs fois le feld-maréchal, ils vous trompent; vous vous repentirez quelque jour de la faiblesse que vous avez pour eux. Tel est même déjà l'état des choses, que nous ne pouvons faire la paix avec vous sans leur déclarer aussitôt la guerre. »

Hoche n'avait rien à voir dans cette querelle. Il laissa dire, et se borna à observer que si les Prussiens étaient gênans pour l'Autriche, les Anglais nous rendaient bien le mal qu'ils lui faisaient. Kray, qui avait sans doute des instructions du prince Charles dont il était le conseil et l'ami, tenait aussi peu à l'Angleterre que Hoche s'intéressait à la Prusse. Il ne se fatigua pas à faire l'éloge des Anglais, et revint au but qu'il voulait atteindre. Sa discussion était vive, spirituelle, pleine d'aperçus; il demandait avec une sorte d'ascendant que les armées restassent dans la situation où elles étaient, ou que tout au moins elles ne reprissent pas la campagne avant la mois-

son. Il fit valoir l'épuisement de la rive droite, insista sur la nécessité d'attendre que les négociations entamées en Italie fussent mises à fin. Hoche n'eut garde de se rendre à des considérations de cette espèce. Il savait qu'on levait, qu'on poussait de toutes parts des recrues sur le Rhin, il ne voulait pas laisser à son adversaire le temps de les porter en ligne.

La discussion durait depuis quatre heures, il la rompit, exprima au feld-maréchal l'estime que lui inspirait son noble caractère et prit congé de lui.

CHAPITRE V.

BATAILLE DE NEWIED. — NEY TOMBE AU POUVOIR DE L'ENNEMI.

Cette longue conversation avait révélé au général Hoche l'anxiété avec laquelle les Autrichiens envisageaient l'avenir, la défiance où ils étaient des événemens et d'eux-mêmes. Il se hâta d'autant plus. Ses dispositions touchaient d'ailleurs à leur fin. Ney avait réuni des fourrages, Championnet était parvenu à se procurer quelques subsistances. On se mit en mouvement. L'aile gauche passa la Sieg le 17 avril. Le reste de l'armée, réuni autour d'Andernach, franchit le Rhin à Newied, et déboucha le 18 au point du jour devant les positions qu'occupaient les Autrichiens. Elles étaient formidables. Kray, qui, depuis quelques jours, ne cessait de parler de paix, d'armistice, crut qu'à la vue des obstacles qu'il avait à vaincre, Hoche serait plus facile. Les deux armées étaient à une petite portée de canon. Il lui proposa de susprendre l'attaque et de voir encore

si l'on ne pouvait s'entendre. Hoche y consentit, mais il exigeait la remise d'Ehrenbreitstein et l'évacuation de la haute Lahn. Le parlementaire se récria ; de part et d'autre on courut aux armes.

L'ennemi avait son front couvert par des redoutes fraisées, palissadées, et ses deux ailes appuyées à des villages fortement retranchés. Il occupait Hellendorf par sa droite, Bendorff par sa gauche ; la petite rivière de Sein ajoutait encore à la force d'une position déjà hérissée d'ouvrages. Il fallait l'aborder cependant. Hoche parcourut la ligne, et montrant à ses grenadiers les mamelons d'où partaient les projectiles qui décimaient les rangs : « A mille francs la pièce, s'écria-t-il. » — « Adjugé, répondirent les soldats. » L'infanterie était formée, la cavalerie, l'artillerie, occupaient leur place de bataille. On marcha, on joignit l'ennemi. Bastoul était en tête; Olivier, Bonnet, appuyaient le mouvement : le choc fut terrible. Mais la baïonnette fit raison de la résistance ; en un instant la droite fut renversée. Il n'en fut pas ainsi à la gauche. L'action y fut plus longue, la résistance plus opiniâtre. Lefebvre, Gratien, Spital, avaient porté le désordre dans les colonnes autrichiennes sans néanmoins pouvoir les rompre. Ney fut plus heureux. Il était en position en avant de Newied ; il lança le 2e de hussards entre les redoutes qui battaient la tête de pont, et se jetant avec les 3e et 4e entre celles d'Heltershorff, il tailla en pièces l'infan-

terie qui gardait les intervalles, lui enleva des prisonniers, des canons, et tombant du même choc sur les masses qui couvraient Hellendorf, il les refoula dans les gorges de Braunsberg. Mais l'ennemi ne s'était pas vu débusquer du village, qu'il avait senti la gravité de sa position. Il avait senti qu'il ne pouvait se soutenir sur la ligne qu'il avait prise, et avait aussitôt fait ses dispositions pour s'emparer des bois, des défilés qui conduisent à Newied. Ses troupes s'y portaient en force; deux colonnes soutenues par une cavalerie et une artillerie nombreuses étaient au moment de les couronner. Ney mesure toute l'étendue du mouvement, il voit que s'il s'accomplit, la fortune redevient incertaine, et, quelle que soit l'inégalité de ses forces, il ne balance pas à le troubler. Ses hussards sont exténués, néanmoins il les divise en deux troupes et marche à l'ennemi. Les lieux, l'épuisement, lui laissent peu d'espoir de vaincre. Mais tout à coup chevaux et hommes s'animent à sa voix. On s'élance sur l'ennemi, on l'enfonce, on le pénètre, on sème la mort dans ses rangs. Ce qui échappe au tranchant du sabre, arrêté dans sa fuite par les voitures et les bagages abandonnés dont la route de Newied est couverte, est obligé de demander merci. Toute cette colonne fut enlevée ou détruite; Ney vint s'établir dans la plaine, et prit position sur la route de Dierdorff au débouché des gorges.

Son attitude était menaçante ; l'ennemi, enfoncé sur toute la ligne, se voyait au moment d'être enfermé dans la plaine de Newied. Il résolut de faire une nouvelle tentative pour s'emparer des bois. Des colonnes d'infaterie plus considérables que les premières s'avancèrent soutenues comme elles par une cavalerie et une artillerie nombreuses. Elles ne purent néanmoins déboucher. Les hussards étaient exaltés par la victoire. Ils les continrent, les battirent chaque fois qu'elles essayèrent de les forcer. La lutte avait été longue, audacieuse, mais aussi elle fut noblement appréciée par le général en chef. Il rendit hommage à la décision que Ney avait montrée, il se répandit en longs éloges sur la vigueur, l'habileté dont il avait fait preuve, et consignant dans son rapport l'estime que lui avait inspirée son courage, « Ney, dit-il, se porta avec rapidité sur Dierdorff. Il y trouva la réserve des Autrichiens, forte de six mille hommes et encore intacte. Il la combattit pendant plus de quatre heures avec moins de cinq cents hussards, et parvint par ses talens, sa fermeté, à donner à l'infanterie et à la réserve de cavalerie le temps d'arriver. » On était dès-lors en mesure. On se reforma, on marcha, on culbuta l'ennemi sur tous les points. Ses bataillons rompus fuyaient en désordre. Ney les pressait, et ne les laissait pas respirer un instant. Il les avait chassés de Dierdorff, de Steinberg, et se disposait à les rejeter derrière la Lahn, lors-

qu'il les aperçut qui sonnaient de nouveau la charge et arrivaient à nous. Il ne sait d'où vient cette subite audace ; il accourt, et ne tarde pas à en discerner la cause et le but. Nos hussards ont contraint une colonne ennemie de mettre bas les armes ; hommes et canons, ils ont tout enlevé. Ils n'ont plus qu'une ligne de tirailleurs qui les arrête, ils veulent la rompre, la rejeter loin des hauteurs qu'elle occupe, et portent une de leurs pièces jusque dans ses rangs. Les hussards de Blankestein voient l'imprudence, ils font volte-face ; les dragons de Cobourg les appuient. On s'avance, on se groupe sur la pièce. De part et d'autre on est résolu de tout faire pour enlever comme pour défendre ce prix du combat.

Les lieux sont aussi difficiles que le nombre est inégal, mais le gant est jeté. Ney s'ébranle et réussit à porter le désordre dans les rangs ennemis. Les hussards autrichiens ont cédé, les dragons gagnent le large ; on se félicite, on s'applaudit, on se flatte qu'ils ne reparaîtront plus. Mais déjà de nouveaux escadrons accourent ; nous sommes accablés, rompus ; nous ne pouvons faire tête à l'orage. Ney essaie en vain de résister au torrent qui l'entraîne. Son cheval s'abat, il est entraîné dans la chute, et roule dans un ravin. Il est couvert de sang, de meurtrissures ; son sabre est brisé ; l'ennemi l'entoure ; il ne peut se promettre de se faire jour. Il résiste cependant : il a aperçu le 4e de hussards qui se dispose à revenir à la

charge. Il veut lui ménager le temps d'accourir. Il frappe, pare du tronçon, contient la foule qui le cerne et le presse. La lutte néanmoins ne peut être longue. Ney combat sur un terrain fangeux, le pied lui glisse ; il tombe ; les Autrichiens parviennent à le saisir. Il est fait prisonnier et conduit à Giessen.

Le bruit de son aventure l'avait devancé, chacun voulait voir un homme dont la lutte paraissait fabuleuse. Les femmes surtout ne concevaient pas qu'il eût osé résister à un escadron entier, qu'il en eût balancé la fortune. On le menait au quartier-général par une voie détournée, elles demandèrent avec vivacité qu'on le conduisît à travers la place. « Eh ! mais, observa un officier autrichien que blessait cet empressement, on dirait presque une bête curieuse. » « Curieuse, en effet lui répondit une d'entre elles, car il vous a fallu tout un escadron pour la prendre. »

La saillie avait mis le cercle en belle humeur ; il s'abandonna sans réserve à l'admiration que ce trait d'héroïsme lui inspirait, et, rassemblant ses souvenirs, l'une rappela la vaillance dont il avait tant de fois fait preuve, l'autre l'humanité, le désintéressement avec lequel il n'avait cessé de traiter les populations vaincues.

Ney reçut de l'état-major autrichien l'accueil que méritaient son habileté, son courage. On déplora d'abord son malheur ; mais les vicissitudes sont fréquentes à la guerre ; la conversation prit

bientôt un autre cours : on s'entretint de manœuvres, de combats ; le prisonnier discutait la part de gloire que chacun avait acquise, lorsqu'il aperçoit son cheval qu'on pousse sans pouvoir vaincre sa paresse. Il crie à la maladresse de l'écuyer, on lui répond par un éloge peu flatteur de sa monture ; un officier lui propose de l'acheter, mais comme on lui en conteste les qualité, il s'approche : « Je vais vous montrer ce qu'elle vaut, dit-il... » On se range, il saute en selle, et s'élançant dans la direction de l'armée française, laisse loin derrière lui ceux qui l'accompagnent ou le suivent. Son cheval, qui avait paru si faible aux Autrichiens l'emporte à tire-d'aile, il est près d'échapper ; mais les trompettes sonnent, grand-gardes, cavalerie légère se mettent également sur ses traces, toute voie lui est fermée. Il tourne bride alors, et revenant avec la même vitesse aux généraux autrichiens : « Eh bien ! Messieurs, que vous en semble ? N'est-il pas vrai qu'autant vaut l'homme, autant vaut la bête ? Leurs escadrons épars le prouvaient assez. Un peu confus de leur maladresse, ils font entourer leur prisonnier avec plus de soins et ne plaisantent plus sur son cheval.

Une ordonnance survint. Elle apportait la nouvelle que l'armée de Sambre-et-Meuse avait reçu communication des préliminaires signés à Leoben ; on ne pensa plus qu'à régler les détails de l'armistice, à arrêter l'effusion du sang. Mais la

notification de ce grand événement n'était pas le seul objet du message : Hoche aimait Ney ; il le regrettait, lui mandait à la fois la part qu'il avait prise à sa captivité et les démarches qu'il avait faites pour y mettre un terme. « Vous devez me connaître assez, mon cher général, lui écrivait-il, pour savoir combien m'afflige l'événement affreux qui vous est arrivé. Je compte assez sur la réciprocité avec laquelle agiront les généraux autrichiens, pour penser qu'ils vous traiteront comme nous avons traité ceux de leurs collègues que nous avons pris en Italie. Je demande à M. Elsnitz de vous renvoyer sur parole ; et j'attends avec la plus vive impatience le moment où je pourrai vous embrasser. Mandez-moi quel secours je puis vous faire passer. Adieu, mon cher Ney ; croyez à mon amitié sincère et constante [1]. »

Ney ne demanda aucun secours, mais Hoche avait témoigné à ses lieutenans combien il était charmé de leur courage. Il avait offert un cheval à l'un, donné un sabre, une écharpe à l'autre. Il voulut que Ney reçût aussi une preuve de sa satisfaction et de son estime. Il lui adressa une ceinture magnifique avec une lettre qui avait plus de prix encore.

« En vous envoyant, » lui manda-t-il de Friedberg, trois jours après, « la ceinture que vous re-

[1] Au quartier de Giessen, le 2 floréal an v (1er avril 1797).

mettra le porteur de la présente, je ne prétends, mon cher général, récompenser ni vos succès ni votre mérite. Veuillez seulement l'accepter comme un faible gage de mon estime particulière et de mon inaltérable amitié. Donnez-moi des nouvelles de votre santé. »

Le Directoire ne fut ni moins affectueux, ni moins sensible à l'accident qui avait livré Ney à l'ennemi. Il lui adressa aussi ses condoléances, et lui exprima vivement la part qu'il prenait à sa mésaventure. L'impétuosité de son courage, sa fermeté, l'audace qu'il avait montrée devant Giessen, lui faisaient mieux sentir la perte qu'il avait faite; mais il espérait que l'armée reverrait bientôt un de ses plus audacieux officiers-généraux, et que ses brillantes manœuvres vengeraient la cavalerie de son échec [1].

[1] LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU GÉNÉRAL DE BRIGADE NEY, EMPLOYÉ A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

« Le Directoire exécutif a été vivement affecté, citoyen général, de l'accident qui vous a fait tomber au pouvoir de l'ennemi. L'impétuosité de votre courage devant Giessen et les manœuvres brillantes que vous avez faites à la tête des escadrons que vous commandez, lui rendent encore cet événement plus sensible. Il espère que l'armée reverra bientôt l'un de ses plus audacieux officiers-généraux, et dont le général en chef regrette particulièrement l'absence.

« LETOURNEUR, président. »

Paris, le 12 *floréal an V* (1er *mai* 1797).

Werneck, qui commandait l'armée ennemie, ne se souciait pas néanmoins de mettre Ney en liberté. Plusieurs communications avaient eu lieu, et cet officier-général qu'on devait rendre d'une heure à l'autre, ne rentrait point; Hoche perdit patience. Il savait que l'archiduc avait défendu, sous les peines les plus sévères, de désobliger les généraux français; il menaça de porter plainte. Le feld-maréchal se radoucit alors, et, feignant de vouloir faire acte de courtoisie envers son prisonnier, il le renvoya sur parole.

Hoche accueillit Ney avec transport. La part qu'il avait eue à la victoire de Newied, l'audace, l'intrépidité qu'il avait déployées devant Giessen, il loua, exalta tout ce qu'il avait fait. Et comme si ce n'eût pas été assez de tant d'éloges, il voulut que l'impatience où il était de voir un tel officier rentrer en ligne fût consignée dans un acte public. Ney avait besoin de son autorisation pour séjourner dans les cantonnemens; voici en quels termes il la donna :

Quartier-général de Friedberg, 17 floréal an V (6 *mai* 1797).

« Le général de brigade Ney pourra se retirer à Giessen, quand bon lui semblera, jusqu'au moment de son échange tant désiré par le général en chef. Et dans le cas où ses affaires particulières demanderaient qu'il se transportât sur quelque autre point du territoire occupé par l'armée de

Sambre-et-Meuse, il sera libre de s'y rendre et d'y demeurer tout le temps qui lui sera nécessaire.

« Hoche. »

Cet échange tant désiré s'accomplit enfin. Le Directoire mit en liberté le général-major Orelly et le conseil aulique rendit sa parole à Ney. Cette négociation durait depuis trois semaines; Hoche n'eut pas plus tôt appris qu'elle était conclue qu'il en transmit la nouvelle à son lieutenant avec la grâce et la bienveillance qu'il mettait dans tout ce qui se rapportait à lui.

« Je vous envoie, mon brave Ney, lui mande-t-il, je vous envoie votre certificat d'échange. Il me parvient par le gouvernement. Allez reprendre votre poste et croyez que lorsque nous recommencerons, je vous mettrai à même de recevoir des louanges de nos amis et de nos ennemis. »

La promesse était flatteuse. Ney se mit en mesure de la justifier. La campagne avait été courte, mais elle avait été vive, meurtrière; il s'appliqua à réparer les pertes que les hussards avaient faites, à remplir les lacunes que de chaudes rencontres avaient laissées. Il réunit des chevaux, appela, dressa ses recrues. En quelques semaines la division fut plus forte, plus nombreuse qu'elle n'était au début. Cette circonstance qui l'eût rendue formidable sur un champ de bataille, ne laissait pas de la rendre embarrassante dans les

cantonnemens. Le général en chef avait, il est vrai, frappé des contributions en nature, mais les bailliages étaient naturellement longs à se dessaisir et le devenaient plus encore depuis qu'il était question de paix. L'évacuation leur semblait prochaine; ils se flattaient, en éludant, d'échapper aux charges qui pesaient sur eux. Nous n'avions d'ailleurs ni magasins, ni manutentions. Hoche venait d'abandonner au général Moreau le million que l'armée d'Italie offrait à celle qui combattait sur le Rhin. La situation ne laissait pas d'être pénible. Ney répugnait néanmoins à des exécutions fâcheuses; il eut recours à un autre expédient. Il savait que la population si parcimonieuse lorsqu'il s'agit de livraison au dehors, est facile sur la consommation domestique. Il la traita comme elle aimait à l'être et mit sa troupe en subsistances dans les villages. Ceux-ci sont naturellement hospitaliers; les soldats leur rendaient de petits services; tout fut au mieux. Les uns en étaient quittes pour un peu de lard, de choux, de laitage; les autres trouvaient dans une nourriture copieuse cette surabondance de forces qui rend la vie légère et dispose aux combats.

Les négociations cependant traînaient en longueur. Le royalisme s'était tout à coup réveillé avec force. Il agitait la nation, dominait les conseils. La révolution semblait de nouveau compromise, et l'Autriche enhardie par ces complots

devenait chaque jour plus sourcilleuse, plus hautaine. Mais les armées qui avaient défendu la liberté contre les rois, la défendirent contre des législateurs infidèles. L'émigration fut punie, et l'Empire privé de ses auxiliaires souscrivit à la paix.

Le continent avait fait halte. La Grande-Bretagne seule restait en armes. On résolut de la chercher, de la combattre sur ses rivages. On créa une armée d'Angleterre. Le pacificateur de Campo-Formio devait la conduire; mais il était obligé de suivre en Allemagne les négociations qu'il avait ébauchées en Italie, il laissa au général Desaix le soin de la réunir, de la distribuer sur les côtes. Desaix, administrateur et guerrier comme lui, n'aspirait comme lui qu'à aller éteindre dans leur source les guerres qui désolaient l'Europe. L'entreprise était nationale, il voulut que toutes les armées y concourussent. Il puisa dans celles qui avaient combattu au nord comme dans celles qui s'étaient illustrées au midi.

Ney fut chargé de conduire une partie des troupes que fournissait celle de Sambre-et-Meuse. Il se rendit avec sa division de hussards à Amiens, où il arriva le 14 mars 1798. On commençait à s'apercevoir que les moyens d'exécution n'étaient pas en rapport avec la grandeur de l'entreprise. Les magasins étaient vides, les arsenaux sans armes, sans munitions, et la solde, que n'acquittait plus la victoire, présentait pour les seules armées

du Rhin un arriéré de dix millions. Le général Bonaparte ne se rebuta pas néanmoins. La descente devait assurer, pour de longues années, la paix du continent, il ne voulut pas y renoncer qu'il n'eût acquis la preuve qu'elle était impraticable. Il chargea le général Desaix de parcourir les côtes qui s'étendent du Hâvre à l'embouchure de la Loire, et envoya Berthier reconnaître celles de la Manche. Tous deux devaient s'assurer du nombre des bâtimens, de la quantité, de la nature des munitions que renfermaient les ports. Tous deux devaient vérifier au juste l'état des arsenaux. Ils ne trouvèrent que détresse, abandon, et revinrent l'un et l'autre avec la conviction que, dans la situation des choses, la descente était impossible.

Ne pouvant atteindre l'Angleterre en Europe, le général Bonaparte résolut de la chercher au loin. La paix avait ramené en France une armée dispendieuse. Le trésor était accablé, et cette foule d'hommes entreprenans qu'avait formés la guerre, déjà fatigués de ne plus combattre, montraient toute l'inquiétude d'une pénible inaction. Le Directoire ne se dissimulait par la gravité des circonstances. Il sentait qu'il lui était également impossible de faire face aux charges publiques et de contenir ces ardentes imaginations. Le général Bonaparte lui proposa d'alléger les unes, de fixer les autres. Il lui proposa, à l'exemple de l'Espagne, du Portugal, de la Hollande, d'envoyer outre-mer

ces hommes remuans, auxquels il ne trouvait pas d'emploi, et de faire tourner au profit de la patrie une activité qui pouvait lui devenir fâcheuse. Le Directoire accepta, et l'expédition d'Egypte fut résolue. On ne laissa pas néanmoins transpirer le projet. On feignit au contraire de presser, de hâter la descente ; mais les troupes qui devaient la tenter furent successivement distribuées suivant leur véritable destination. Les unes repassèrent les Alpes, les autres se répandirent dans l'Ouest ou gagnèrent les places des frontières. Les hussards furent compris dans la mesure, et Ney alla prendre à Lille le commandement des 6e, 10e de dragons, et 10e de chasseurs, qui formaient la cavalerie de la divison du général Grenier.

Mais tout se disposait déjà à la guerre. L'Italie s'agitait avec violence. Les nouvelles républiques, en dissensions entre elles, se réunissaient pour attaquer, soulever le Piémont. Et le Piémont, soutenu par ce qu'il y avait encore de monarchique dans la péninsule, se préparait à une vive résistance. L'Autriche, de son côté, prenait chaque jour une attitude plus hostile. Elle agitait les Grisons, faisait des mouvemens de troupes sur l'Adige, et semblait prête à éclater, quand arriva un incident qui ne parut laisser aucun doute sur ses intentions. Le général Bernadotte, qui représentait la République à Vienne, avait reçu pour instructions de renverser le ministre dirigeant Thugut. Bernadotte s'adressa à l'impératrice ; il

lui signala et les intelligences du diplomate et les riches allocations qui en étaient le prix. La souveraine fut indignée. Mais Thugut avait eu vent de la trame : il sentit le danger [1] et se hâta de couper court à d'aussi fâcheuses confidences. L'ambassade se disposait à arborer un drapeau tri-

[1] BERNADOTE AU GÉNÉRAL M***.

26 *floréal an V* (15 *mars* 1797).

Thugut, l'âme de la coalition, qui cherche à se renouer, et l'ennemi implacable de la République, était prêt à tomber dans le piége que je lui tendais. En adroit, en expérimenté courtisan, il a senti qu'à ma troisième audience de l'impératrice, il était perdu ou relégué dans l'inaction. Pour détourner l'orage, il a conçu le dessein de me faire assassiner ou invectiver. L'affaire du drapeau a été adroitement saisie par lui ; depuis trois jours ce drapeau était commandé chez le tailleur. L'émeute a eu le temps d'être préparée.

L'arboration du drapeau, faite du reste sans attention, a dérangée mes mesures déjà prises. Cependant, la perfidie de Thugut m'a fourni de nouvelles armes contre lui : les avis qui m'ont été donnés, une fois le danger passé, ne m'ont que trop convaincu qu'il était un des principaux moteurs de l'émeute. Son silence pendant cinq heures, l'arrivée tardive de la force armée, son inertie, celle de la police, toutes ces circonstances m'ont autorisé à cesser de correspondre avec lui, à l'accuser devant le tribunal de l'opinion et celui du chef suprême de la nation. Le souverain m'a répondu par l'entremise d'un autre ministre. Voilà donc Thugut qui diminue de crédit, qui perd de sa considération. Le gouvernement n'a qu'à suivre la marche tracée par son ambassadeur, etc.

colore. Il saisit la circonstance ; il anima, échauffa la multitude, et la poussa sur l'hôtel. Bernadotte fut outré. Il demanda satisfaction, et, ne la trouvant ni assez prompte, ni assez complète, sortit de Vienne. Cette insulte dont on ignorait les motifs et les détails parut une déclaration de guerre. Ney quitta ses dragons pour se rendre à l'armée de Mayence, et arriva, le 15 fructidor (1er septembre 1798), à Friedberg.

L'horizon était devenu moins sombre. Des négociations s'étaient ouvertes à Selz, la turbulence des républiques italiennes avait été réprimée, contenue. On se flatta un moment d'échapper à une nouvelle conflagration. Mais les principes se développent d'eux-mêmes. On ne saurait, quoi qu'on fasse, se soustraire aux conséquences qu'ils portent avec eux.

CHAPITRE VII.

INVASION DE L'HELVÉTIE. — VUES DU DIRECTOIRE. — LE GÉNÉRAL BRUNE ET LES CALOMNIES DONT IL A ÉTÉ L'OBJET.

Nous étions annoncés comme les vengeurs des peuples, et la sentence arbitrale rendue dans l'affaire de la Valteline n'avait fait que sanctionner l'engagement que nous avions pris. On sait qu'engagés d'abord aux Grisons les Valtelins n'avaient pas tardé à leur être abandonnés par les Sforce ; mais ils ne l'avaient été qu'à des conditions, avec des franchises dont les uns étaient garans, et dont les autres n'avaient jamais tenu compte.

L'oppression était lourde et brutale, les Valtelins tentèrent à diverses reprises de secouer le joug ; mais chaque fois que la fortune de la population souveraine était compromise, l'aristocratie fédérale accourait prêter main-forte et rivait encore les chaînes de ces généreux montagnards.

La cause populaire avait enfin triomphé. Le général Bonaparte avait rangé l'Italie sous ses

lois, ils lui déférèrent leurs longs outrages. La contestation touchait aux intérêts de la Suisse, et pouvait par cela même compromettre le repos de l'Europe ; Buonaparte répugnait à s'immiscer dans ces débats ; mais il avait conquis le Milanais, la victoire l'avait investi des droits des anciens ducs, il ne pouvait en décliner les charges. Il accepta l'arbitrage, et, reconnaissant que les capitulations avaient été violées, il déclara qu'un peuple ne pouvait être le sujet d'un peuple, que les Valtelins étaient affranchis du joug des Grisons. Ce jugement retentit dans toutes les vallées de l'Helvétie. Les populations souveraines virent ce qu'elles avaient à craindre, les populations sujettes ce qu'elles pouvaient espérer. Tout s'agita dans ces montagnes. Les uns revendiquaient leurs droits, les autres défendaient leurs priviléges ; et, comme il arrive toujours quand on doute de ses forces, qu'on a des voisins puissans, chacun invoquait les cabinets dont les doctrines politiques favorisaient ses vues. Les peuples de l'Argovie, de Saint-Gall, du pays de Vaud en appelaient à la France ; les aristocraties de Bâle, de Soleure, de Berne, de Zurich, à l'Autriche. La balance, comme on le voit, était loin être égale. Les vœux des peuples étaient pour nous, mais nos vivaux dominaient au conseil. Nous n'éveillions qu'une vaine sympathie, ils disposaient du pouvoir.

Un tel état de choses était intolérable. La France ne pouvait permettre que l'Autriche prît en Suisse

un semblable ascendant, qu'elle disposât de toutes les ressources de la confédération. La lutte intérieure devenait d'ailleurs tous les jours plus vive. Le pays de Vaud réclamait ses droits, ses priviléges, et pour toute réponse Berne le couvrait de troupes. Ce pays était dans une position tout-à-fait analogue à celle de la Valteline. Il avait été aliéné comme elle, comme elle il ne l'avait été qu'à la charge de respecter ses franchises. Il demandait aujourd'hui l'exécution des clauses portées dans un traité solennel. Il la demandait parce qu'elle était écrite dans la déclaration des droits, parce qu'elle était garantie par la France. Le Directoire ne pouvait moins faire que n'avait fait un de ses généraux. Il intervint, mais comme il convient au pouvoir qui préside aux destinées d'un grand peuple, dans des vues de conciliation et d'ordre public.

L'exécution ne répondit point à son attente. Le sang coula, des peuplades entières furent détruites. Mais la scène s'ouvrit sous l'inspiration des pensées les plus généreuses, et si le drame devint atroce, c'est qu'on accepta des conceptions étrangères, qu'on ne sut pas assez se défendre des suggestions locales. On en jugera par les dépêches qui suivent. Elles n'ont pas un rapport direct avec l'histoire du Maréchal, mais elles font connaître sous quelles inspirations fut ouverte une lutte à laquelle il ne tarda pas à prendre part; elles font connaître l'esprit d'un pays qu'il fut plus tard chargé de pa-

cifier, et vengent un de ses compagnons d'armes proscrit, immolé comme lui, des lâches imputations dont on a cherché à flétrir sa mémoire.

I.

LE GÉNÉRAL BRUNE, COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE FRANÇAISE EN HELVÉTIE, AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Quartier-général de Berne, 17 mars 1798.

CITOYENS DIRECTEURS,

« J'ai vu hier les députés des cantons démocratiques d'Ury, d'Underwalden, Schwitz, Glaris et du Bas-Zug : vous trouverez dans l'adresse qu'ils m'ont présentée l'expression de l'amitié de leurs commettans envers la République française. Vingt députés de l'Argovie sont venus en même temps pour me demander l'autorisation de former un canton particulier ; elle leur a été accordée sur-le-champ, et ils m'ont promis de travailler avec activité à former des autorités nouvelles, à instruire le peuple, à presser la détermination des pays voisins et à organiser la constitution rédigée par M. Ochs. J'ai vu dans ces députés beaucoup d'ardeur, de zèle, de franchise. Je vous envoie leur adresse, elle contient des remercimens relatifs aux invitations que je leur ai faites.

» Le canton de Zurich, livré aux partis, n'a

pas encore marqué une décision ; néanmoins, les partisans de la nouvelle constitution y sont très-nombreux, et l'emporteront sans qu'il soit besoin d'employer les armes pour assurer leur triomphe. D'abord, Citoyens Directeurs, vous désiriez pour la Suisse une seule république, une et indivisible, mais en considérant quelques difficultés de la constitution qui en jetait les bases, et peut-être en réfléchissant sur les effets du voisinage d'une grande machine politique dont les mouvemens seraient prompts et uniformes, et dont nous aurions toujours plus à nous préserver qu'à nous servir, vous avez pensé que la totalité de l'Helvétie pourrait former trois républiques indépendantes.

» L'exécution de ce plan s'opère aujourd'hui. L'une des trois républiques, composée de toute la partie de la Suisse qui parle français, est presque entièrement formée, vous en trouverez la composition dans le règlement dont je vous envoie copie.

» Le canton de Berne, déjà dépouillé du pays de Vaud et de l'Argovie, perd tout l'Oberland qui commence au lac de Thun et finit au delà du mont Grimsel ; il perd encore le pays qui est entre le lac de Bienne, la Sane et l'Aar, jusqu'à Buren. Il fallait quelque largeur au territoire de la nouvelle république ; il fallait assurer à la France de belles communications avec l'Italie, rendre ces communications plus pénibles pour la partie septentrionale de la Suisse, toujours revêche et mal disposée, et nous donner aux deux extrémités du

lac de Neufchâtel des points de contact qui puissent faciliter notre influence. Comme le Rhône parcourt une grande partie de cette république, et alimente du moins, s'il ne traverse pas, le beau lac Léman, j'ai appelé ce pays la Rhodanie. Ainsi l'on pourra dire les Rhodaniens, la république Rhodanienne.

» Comme il n'est point dans votre intention d'inquiéter les petits cantons démocratiques, savoir : Ury, Schwitz, Underwalden, Zug et Glaris, leur forme fédérative ne sera point troublée. Ils composeront entre eux une fédération qui aura un corps central et représentatif pour la sûreté et les relations extérieures, et à laquelle les Grisons pourront s'associer. Rien ne s'opposait à ce qu'on appelât ce pays la Tellgare, en français la Tellgovie, ou pays de Guillaume Tell ; on dirait les Tellgovites. La capitale serait Schwitz ou Altorf, dans le canton d'Ury.

» La troisième république, la plus importante par son étendue, son commerce et sa population, aura douze cantons ou départemens. La capitale pourra être Lucerne ou Zurich. On appellerait ce pays l'Helvétie. Il sera facile, d'après ce que j'ai fait pour préparer les esprits, d'y établir le projet de constitution de M. Ochs, en y faisant quelques modifications, peut-être celles que j'ai crues nécessaires pour la Rhodanie.

» Je dois vous dire pourquoi je ne place point Appenzel au nombre des cantons qui restent avec

leur démocratie pure. Appenzel touche aux États héréditaires de l'Autriche par plusieurs points ; en la plaçant dans la Tellgovie, on permet à l'Autriche de porter sur cette république une influence de plus, qu'elle aurait encore d'ailleurs sur l'Helvétie. Il ne faut pas négliger l'écart des dangers quelque éloignés et quelque minimes qu'ils paraissent. La république helvétienne, renfermant Appenzel et nous touchant d'ailleurs en plusieurs endroits, nous laisse sentir les divers mouvemens de l'Autriche vers cette partie la plus essentielle, car il faut compter pour rien ce que l'ennemi pourrait tenter par le pays des Grisons, qui donne à la Tellgovie un derrière de montagnes horribles.

« Salut et fraternité.

» BRUNE. »

II.

BRUNE, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN HELVÉTIE, AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Berne, le 1^er^ germinal au soir (21 *mars*).

CITOYENS DIRECTEURS,

« La résolution que j'avais prise, et dont je vous ai fait part dans la lettre de ce matin, n'est plus tenable. Votre dernier plan était sans doute

connu de M. Ochs, car il s'autorise de votre volonté et presque de votre nom, pour brusquer le retour à l'unité. En cédant à ses sarcasmes, on croit déférer au Directoire exécutif de la République française, et cette conduite produit presque l'unaminité.

» M. Ochs a déployé près de moi une finesse qui approche de la fausseté. Après avoir applaudi à toutes les raisons que j'avais pour retarder de quelques jours l'exécution de votre plan, il ne m'a pas eu plus tôt quitté, qu'il a mis une sorte d'ardeur impétueuse à précipiter l'union, et à m'ôter le mérite de l'amener moi-même. Il voyage en président de la Suisse plutôt qu'en président du canton de Bâle. Il fait pendre à sa voiture deux drapeaux, l'un vert, l'autre rouge blanc-noir. Une escorte nombreuse l'accompagne. Pour finir sur son compte, je dirai qu'il m'a fait une histoire presque scandaleuse de la génération de son projet constitutionnel.

» Salut et fraternité.

» BRUNE. »

III.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Au quartier-général de Berne, le 5 *germinal an VI* (25 *mars*).

CITOYENS DIRECTEURS,

« L'ouvrage de la liberté de la Suisse s'avance,

et j'aurai avant de partir la satisfaction de le voir assez avancé pour que les ennemis du système fédératif aient perdu toute espérance de succès. Berne a nommé ses électeurs et ses officiers municipaux. Les assemblées primaires ont eu lieu sans troubles. Vous m'ordonnez dans votre dernière dépêche de porter les derniers coups à l'oligarchie bernoise, et d'empêcher le gouvernement provisoire de publier le projet de constitution, auquel plusieurs de ses membres travaillent. Vous avez vu dans ma dernière lettre que tout cela était fait. L'exclusion est prononcée ; je vous ai envoyé des copies de divers arrêtés que j'ai cru devoir prendre. Je vous envoie aujourd'hui une lettre explicative que j'ai écrite à la commune de Berne, et par laquelle j'étends l'exclusion aux familles même des employés oligarques.

» Une difficulté s'élève sur ce sujet par rapport à Zurich. Il est notoire que, dans le conseil de cette ville, dix à douze membres ont formé, sous les fureurs de l'aristocratie, un parti d'opposition qui a résisté aux plus grandes tempêtes politiques. Le courage de ces citoyens mérite récompense, et les Zurikois la demandent. L'assemblée nationale de Zurich m'a envoyé des députés pour me témoigner le désir que le peuple eût la faculté de placer, parmi ceux qu'il doit honorer de sa confiance, les hommes qui ont su la mériter par ces généreux sacrifices.

» Vous verrez quelles précautions propose l'as-

semblée de Zurich pour que l'exception n'entraîne aucun abus; je ne sais guère comment une mesure générale, quelque rigoureuse qu'elle soit, pourrait résister à de si puissantes considérations. D'ailleurs les hommes pour lesquels Zurich réclame une telle faveur, ont protesté contre la pétition, et déclaré qu'ils renonçaient, pour le temps prescrit, à tous les emplois publics. Ce nouveau genre de courage rend les opposans de Zurich encore plus recommandables, et j'ai cru devoir accéder à la demande de l'assemblée nationale.

» L'aristocratie fribourgeoise ne mérite pas une exemption aussi étendue; cependant du ci-devant conseil, les citoyens Montenach et Wonderveidt me paraissent en être dignes. Tous deux jouissent de l'estime des amis de la liberté, et je dois à ce dernier des renseignemens utiles, donnés bien antérieurement à la prise de Fribourg.

» Des réclamations se sont aussi élevées pour quelques membres des conseils de Soleure; mais comme le général Schauwenburg sait exclusivement tout ce qui se passe dans ce canton, sous les rapports politiques, militaires et financiers, il fera à cet égard tout ce que lui dictera sa prudence.

» Quant à Berne, il peut se trouver dans les ci-devant conseils quelques patriotes. Je suis fâché de ne pas les connaître, et pense que pour cette partie de la Suisse l'exclusion doit rester pleine et entière.

» Comme je pars le 8 de ce mois pour me rendre en Italie, conformément à vos ordres, je ne crois pas devoir m'occuper des aristocrates de Lucerne et Schaffouse, qui ne doivent guère inspirer d'intérêt, puisque aucune voix ne s'élève en leur faveur.

» Les petits cantons peuvent s'alarmer des bruits que l'on fait courir, malgré mes protestations, sur la nécessité qui leur serait imposée de se réunir au reste de l'Helvétie et d'abandonner la démocratie pour sa représentation. Je connais assez vos intentions, Citoyens Directeurs, pour être persuadé que ces petites peuplades, fort pauvres et fort honnêtes, ne seront point inquiétées. La franchise et même la liberté de leurs déclarations prouvent que vous pouvez compter sur leur attachement et leur fidélité aux traités.

» Le résident Mangourit, qui est arrivé ici avant-hier, m'apprend que le Valais répugne beaucoup à faire partie de l'Helvétie, et que même il consentirait avec peine à s'unir à une république dont il ne serait pas la totalité. Cette disposition, dans le cas où la persuasion ne pourrait la vaincre, ne produirait pour nous aucun désavantage, en ce que, par le département du Mont-Blanc, nous n'avons que le Valais à traverser pour établir notre passage en Italie. L'isolement de ce pays ne pourrait donc, en tous cas, être une grande faute politique.

» En général, l'état politique de toute l'Hel-

vétie est satisfaisant : une hiérarchie constitutionnelle d'autorités s'y établit, et il suffira d'une surveillance ordinaire pour que les intérêts de la France ne reçoivent aucun préjudice.

» Je dois vous dire, Citoyens Directeurs, que des copies des lettres et des instructions que vous m'adressez circulent dans ce pays, et notamment à Bâle et à Lausanne.

» Le citoyen Laharpe, j'en suis certain, a écrit de Paris, du palais directorial, de la salle des drapeaux, que vous alliez décider l'unité de toute l'Helvétie, et que, quelques mesures que prissent les généraux et ministres français en opposition avec cette dernière mesure, on ne doit nullement s'y arrêter. Vous vous imaginez, Citoyens Directeurs, combien ces communications, presque étrangères, peuvent apporter de désagrémens dans l'exécution de vos ordres.

» Je vous envoie tous les titres de créances que j'ai pu me procurer ; ils sont très-considérables, et portent non-seulement sur l'Angleterre, mais sur d'autres puissances, telles que l'Autriche, le Danemarck et plusieurs États d'Allemagne. Tous ces titres forment un dépôt que je fais conduire à Paris, et que le capitaine Guillemot, mon aide-de-camp, est chargé de surveiller et de remettre à Paris entre les mains de qui vous préposerez. J'envoie en même temps l'ancien trésorier ou directeur de la monnaie de Berne, actuellement commissaire des guerres général du canton ; il se

nomme Jenner; il pourra vous donner tous les renseignemens, soit sur les créances et les moyens de les réaliser, soit sur le numéraire qui existait à la monnaie ou dans le trésor. Vous verrez, par l'état dont je vous envoie copie et dont il vous remettra l'original, ainsi que par les procès-verbaux, que les sommes trouvées dans le trésor cadrent à peu près avec les registres. J'ai pensé que vous me sauriez gré de toutes ces précautions.

» Quant aux sommes dont j'ai disposé pour les besoins des troupes, elles s'élèvent à 900,000 fr. prises en deux fois; savoir: 500,000 livres la première fois et 400,000 livres l'autre. Je vous adresse l'état du payeur de la division d'Italie, pièce qui constate l'extraction et l'emploi de ces sommes, qui laissent les troupes payées jusqu'au 15 germinal présent mois, comme vous l'avez désiré.

» Il restera dans le trésor de quoi subvenir aux besoins des troupes que commande le général Schauwenbourg, jusqu'à ce que les contributions qui peuvent être abondantes et dont vous règlerez le montant, arrivent pour fournir à ces besoins plus long-temps si cela était nécessaire. Le surplus du trésor sera transporté à Mayence; j'en laisserai l'ordre à mon successeur.

» Je vous envoie aussi une nomenclature des créances du canton de Fribourg, tant sur les habitans du pays que sur l'étranger et sur la France.

» Vous recevrez en même temps l'état des bouches à feu prises sur l'ennemi. Il consiste en 293

pièces de canon de divers calibres, 38 obusiers, 32 mortiers. Le général Schauwenbourg est chargé de l'évacuation de ces pièces sur Huningue et Carouge : 163 sont déjà évacuées.

» Salut et respect.

» Brune. »

On voit maintenant à quoi se réduisent les imputations élevées dans ces derniers temps contre le maréchal Brune. On voit s'il mérite les reproches de perfidie, de cupidité ; si, loin de mettre à profit la victoire, il ne plaida pas constamment la cause des populations vaincues, s'il ne partageait pas la confiance qu'il cherchait à leur inspirer, et si l'on pouvait mettre plus de soins, de précautions, pour constater l'état des caisses qu'il avait saisies.

CHAPITRE VIII.

DEUXIÈME COALITION. — NEY FAIT PARTIE DE L'ARMÉE D'OBSERVATION. — SURPRISE DE MANHEIM. — TENTATIVES SUR PHILISBOURG.

Nous avions fait irruption en Suisse, l'Autriche pénétra dans les Grisons. Elle augmenta les forces qu'elle avait sur le Lech, dans le Tyrol, et en fit avancer dans le Brisgaw. Sa position devenait menaçante. Elle pouvait d'une part franchir le Splugen, gagner Chiavena, le lac Majeur, et de l'autre, pénétrant par la vallée d'Urseren, occuper le mont Tavesch, forcer le Saint-Gothard, atteindre Airolo, Bellinzona. Elle pouvait plus encore : elle pouvait faire un mouvement sur Schaffouse, se répandre dans le Frickthal, forcer la vallée de Sion, déboucher sur Novarre, sur Aost, rallier les troupes piémontaises, nous envelopper dans un système de manœuvres irremédiables, et couper l'armée d'Italie en deux. Le Directoire voulut prévenir un mouvement qui pouvait amener de si graves conséquences. Il saisit

les places du roi de Sardaigne, il renforça les armées qu'il avait en Italie, à Rome, en Helvétie, et en organisa de nouvelles sur le Rhin. L'une qui devait opérer en Souabe, en Bavière, sous les ordres de Jourdan, s'assembla sous le nom d'armée de Mayence; l'autre qui obéissait à Bernadotte, sous celui d'armée d'observation. Celle-ci devait protéger les places qui commandent le fleuve d'Huningue à Dusseldorf, prévenir l'invasion de la rive gauche, se répandre dans la Hesse-Darmstadt, enlever Manheim, et prendre Philisbourg. Ney était depuis plusieurs mois sur la Lahn, il en fit naturellement partie. Mais cette armée, qui devait compter quarante-huit mille combattans, se réduisait à une poignée de braves. Si du moins ils eussent été en état de tenir la campagne? mais l'un n'avait pas de fusil, l'autre manquait de baïonnette; et ce qui était pis encore, tous désolés par une longue misère, ne présentaient plus ni ordonnance, ni organisation. Des habits en lambeaux, des vestes de différentes étoffes, des culottes déchirées, des guêtres de toutes couleurs; telle était la tenue de ces hommes si malheureux et pourtant si dévoués. Vainement les chefs de corps s'interposaient pour adoucir une situation si pénible. Si parfois leurs efforts étaient couronnés de succès, s'ils parvenaient à arracher quelques fournitures à l'administration, la qualité en était si détestable que c'était à peine si elles valaient la façon. Prenait-on les objets

confectionnés ? le cuir n'était pas cousu, ou les draps n'avaient pas été mouillés ; la chaussure se désassemblait à la première marche, comme les habits éclataient à la première pluie. Voulait-on les recevoir en pièces ? C'était pis encore. Il fallait aller, venir, attendre, et souvent les démarches les plus fatigantes et les plus pénibles restaient sans résultat. Les fournitures étaient disséminées sur toute la surface de la République, chaque place en renfermait, et cependant aucune n'avait de quoi délivrer au soldat les diverses pièces dont se compose son habillement. Cologne possédait des habits, mais elle n'avait ni vestes ni culottes. Mayence contenait une assez grande quantité de cuirs forts, mais elle était sans empeignes. Ici étaient des chemises, là des bas, ailleurs des guêtres.

Même désordre régnait pour l'armement. Une place avait des sabres, mais point de ceinturons ; une autre renfermait des amas de gibernes, mais pas une banderolle. Surmontiez-vous les dégoûts qu'entraînait une confusion semblable ; vous receviez un bon sur les magasins de Liége, de Bruxelles ou d'ailleurs. Il vous fallait 1500 habits ; vous envoyiez à grands frais un officier prendre livraison ; mais ou il ne trouvait rien de ce qu'il était venu chercher, ou il recevait quelques mètres de drap pour vêtir toute une demi-brigade. On lui délivrait du bleu pour tailler l'habit, on manquait de rouge pour faire les paremens. Si

on avait du rouge, on était dépourvu de blanc, de doublures : jamais la livraison n'était complète. La chose était cruelle, mais, il faut le dire, on ne pouvait, du moins entièrement, l'imputer au pouvoir. On venait d'adopte la conscription, c'était le seul mode de recrutement que lui eussent laissé les conseils, et les administrations civiles étaient chargées de la confection des rôles comme de l'examen des motifs d'exemption. Or, on sait quel zèle on peut attendre en circonstance semblable de magistrats municipaux. A cette cause de lenteur s'en joignait une autre tout aussi grave : les caisses étaient vides, et le ministre obligé de pourvoir à une consommation immense n'avait pour l'assurer que des propriétés nationales, que des délégations. Fallait-il des chevaux : on proposait un bon sur le produit des portes et fenêtres. Fallait-il des vêtemens : on offrait un domaine ; des fusils : c'était encore mêmes valeurs, mêmes moyens de solde. Mais quelle qu'en fût la cause, le dénuement qu'elles éprouvaient plaçait les troupes dans la plus cruelle position.

L'ennemi, comme dans la première guerre de la liberté, ne se trouvait qu'en seconde ligne. Il fallait avant de paraître sur le champ de bataille se mettre en mesure de s'y présenter. Le général Ney avait combattu, séjourné dans le pays. Il en connaissait les avenues et les ressources. Il commandait à des hommes dénués de tout, il apercevait au loin des commanderies où tout abondait.

Il ne crut pas impossible d'appliquer aux uns le superflu des autres. Ses moyens cependant étaient sans proportion avec les obstacles qu'il avait à vaincre, mais la célérité, l'audace, sont aussi des moyens. Il résolut de tenter la fortune.

Il était au moment de lancer sa petite troupe, lorsque des indications inattendues vinrent à la fois grandir ses dangers et son entreprise. Manheim et Philisbourg étaient occupés par des corps qui paraissaient peu disposés à les défendre. Nos principes avaient pénétré dans les masses. Le soldat était inquiet, fatigué de combattre pour river ses chaînes, et l'officier, dégoûté d'une lutte sans gloire, ne soupirait qu'avec plus d'ardeur après des institutions généreuses, libérales, capables de fixer la victoire sous ses drapeaux. C'est toujours un avantage de cultiver les bonnes dispositions que montre un ennemi : mais ici elles tiraient des localités une importance toute particulière. Ces deux places enlevées, la Basse-Alsace était couverte, une partie du Palatinat n'avait plus à redouter d'irruption ; les petits princes de l'Empire étaient obligés de souscrire à la paix ; nous avions l'initiative de la campagne : tous les rapports étaient changés.

Il ne s'agissait que de surprendre Manheim, de s'emparer de Philisbourg. Les forces dont nous disposions ne permettaient guère de mener à bien cette double entreprise. Cependant essayer d'enlever une des places, était donner l'éveil à l'autre.

Ney voulu s'assurer lui-même des obstacles que la chose présentait. Il franchit le Rhin sous le costume d'un paysan et pénétra dans Manheim. Il tenait un panier sous le bras. Il put circuler, observer à l'aise, obtenir des renseignemens précis sur les forces, les approvisionnemens que renfermait la place, ainsi que sur la distribution, les habitudes des corps qui la défendait. La troupe était mal disposée, le service mou, inégal. Il se retirait plein d'espérance, lorsqu'il aperçut une femme au dernier terme de sa grossesse que soutenait un garde des fortifications. Il l'aborde, témoigne l'intérêt que son état lui inspire et la crainte que le mal ne se manifeste avant que la nuit ne soit écoulée. « Il n'importe, répliqua le garde; le commandant du poste fera baisser le pont-levis; à quelque heure que les douleurs la saisissent, elle aura des secours. » C'était tout ce que le général voulait savoir. Il repasse aussitôt le Rhin et fait ses dispositions.

Il choisit parmi ses soldats cent cinquante des plus braves, se jette avec eux dans des nacelles et va courageusement attendre que les douleurs éclatent. Elles ne tardent pas à se faire sentir. Le concierge accourt, le pont-levis s'abaisse et se trouve aussitôt envahi. Le général pousse en avant; la nuit masque sa faiblesse. Il menace, effraie la garnison, et réussit à lui faire mettre bas les armes.

Maître de Manheim, Ney s'avança sur Philisbourg. Mais la garnison avait pris l'éveil; il fut

obligé de faire halte, d'attendre que la fortune vînt à son secours. Il s'établit dans les villages ; la place se prévalait des négociations qui étaient ouvertes. On vécut d'abord dans une harmonie parfaite. Mais nos dragons ne tardèrent pas à se lasser de voir les patrouilles ennemies se répandre dans leurs quartiers. Des querelles survinrent, et les hussards de Bamberg furent durement traités. Le gouverneur prit aussitôt l'alarme, cria à l'agression. Ney le rassura, et, montant à cheval, voulut lui-même reconnaître l'état des choses. Il poussa sur Waughausel ; les postes que la garnison tenait dans les villages se retiraient à son approche, il suivit le mouvement et arriva à la vue de Philisbourg. Il était sous les murs de la place, il imagina de demander une entrevue au gouverneur. C'était le Rheingrave de Salme. Méticuleux, réservé, un peu sévère, cet officier ne voulut pas se rendre lui-même à l'invitation qui lui était faite. Il dépêcha le chef des avant-postes à sa place et l'autorisa à accepter les propositions qu'avait à faire le général Ney. La déférence était de bon augure. Celui-ci feignit de vouloir ménager la garnison et offrit une suspension d'armes. Le chef des avant-postes éluda d'abord ; mais faible, sans vigueur, il se laissa bientôt dominer par le général et accepta.

Philisbourg se trouva bloquée sur parole. Ney fut libre de ses mouvemens. Il avait cru remarquer que tout n'était pas intraitable dans la place;

il ne s'agissait que d'avoir ce qui fascine, ce qui éblouit les hommes. Or, ses troupes étaient disponibles, les riches couvens du Necker peu éloignés; il offrit hardiment aux uns ce que possédaient les autres. Tous acceptèrent, mais tous se mirent à haut prix. Il fallait néanmoins sauver les apparences, jeter des ponts, simuler une attaque, se ménager une retraire, si la tentative ne réussissait pas. Une première excursion fournit à ces dépenses. Les généraux Gudin, Sorbier, Darnaudat réunirent les hommes dont ils avaient besoin pour assurer les passages ou se mettre en mouvement. Ney plein de confiance pressait Bernadotte de venir prendre la direction du siége et ne demandait que quatre cents chevaux, quatre compagnies d'infanterie et deux bouches à feu pour le couvrir. Mais les Autrichiens s'avançaient, et Bernadotte ignorait également où se trouvaient Jourdant et Masséna. Il craignait plus encore de voir l'archiduc déboucher inopinément sur lui, qu'il ne convoitait la place. Il ajourna la prise de l'une pour éclairer les mouvemens de l'autre. La chose n'était pas sans difficulté. L'Angleterre avait partout des émissaires. Bourguemestres, journalistes, maîtres de postes, richement soldés par elle, gênaient, surveillaient nos manœuvres, éventaient toutes les relations que nous essayions d'ouvrir. Le général néanmoins avait réussi à se ménager quelques moyens d'informations. Il avait établi une sorte d'agence qui explorait le pays qui s'étend

d'Ulm à Wurtzbourg. Il rassura le général en chef et revint sur les dispositions de troupes qu'il lui avait demandées. « Vous craignez, lui mandat-il, que les Autrichiens ne viennent à nous. Ils le peuvent sans doute, et c'est merveille que nous ne soyons pas déjà relégués dans Manheim. Mais vous les connaissez; de la lenteur dont ils sont, nous avons le temps d'enlever Philisbourg, et d'aller ensuite à leur rencontre. Faites donc approcher quelques troupes, mettez quelques pièces en mouvement. L'argent qu'on demande, je me charge de le rassembler en trois jours; je le percevrai sur les couvens, les châteaux. Je ne toucherai pas aux chaumières. » C'était bien. Mais facile sur les fonds qui ne sortaient pas de sa caisse, Bernadotte l'était beaucoup moins dès qu'il s'agissait de dispositions, de mouvemens de troupes. Il ne se crut pas en mesure de tenter une attaque de vive force, et se borna à la séduction. « Il est bien cruel, mon cher Ney, écrivit-il au général, que je ne puisse pas disposer d'un corps de troupes assez considérable pour investir Philisbourg. Vous connaissez mes faibles moyens, ils n'ont pas augmenté depuis notre dernière entrevue. Je suis à attendre que les ordres qu'a dû donner le gouvernement s'exécutent.

» Promettez 500,000 fr., promettez-en 600,000, plus même s'il le faut : j'engage ma parole d'honneur de les faire compter le même jour que la forteresse nous sera remise, ou au plus tard dans

les vingt-quatre heures : nous paierons tout par la voie des contributions. Donnez de l'argent à vos émissaires à pleines mains. Tâchez de correspondre avec les officiers les plus influens : l'homme qui n'est pas brave, mon cher Ney, se laisse presque toujours corrompre par l'or ; profiter de sa faiblesse est un art qu'il faut saisir, et l'occasion se rencontre difficilement lorsqu'on la laisse échapper. Attachez-vous à semer la division parmi les soldats ; cela peut-être pourrait déterminer le commandant à nous livrer au moins une porte.

» Conduisez cette affaire, mon cher Ney, avec sagesse et provoyance. Ce serait un grand coup en politique que d'avoir Philisbourg par le moyen de nos intelligences : indépendamment de l'avantage qui résultera pour les armées du Rhin de l'occupation de cette forteresse, nous aurons celui de porter le soupçon et l'inquiétude parmi les chefs de nos ennemis, et nous nous ménagerons ainsi une brillante campagne.

» Il est permis, mon cher Ney, d'employer tous les moyens lorsqu'il s'agit de servir son pays, et de contribuer à la gloire de ses armes. De vos nouvelles tous les jours par des courriers extraordinaires.

» Je vous salue amicalement.

» BERNADOTTE. »

Mayence, 19 *ventôse an VII* (9 *mars* 1799).

Cette théorie peut être vraie, mais le gouver-

neur la mettait en œuvre, et peu s'en fallut que l'avantage ne lui restât. Il avait appelé les Autrichiens, mis les paysans en rumeur. Les armes étaient prêtes, les munitions réunies ; l'insurrection allait éclater lorsque le général éventa la trame et la fit échouer. Il ne put néanmoins saisir le noble émigré qui s'était chargé de la conduire. L'officier à qui il en avait remis le soin manqua d'adresse. Le baron s'échappa en chemise, et fut ourdir plus loin l'assassinat de ses compatriotes. Le gouverneur ne pouvait nier qu'il n'eût trempé dans les complots. Il fut rejeté dans ses murs, et sa place fut sévèrement investie. Il ne craignit pas néanmoins de se plaindre, de crier à l'hostilité. Ney le laissa dire, continua ses dispositions, et distribua ses troupes de manière à intercepter toute communication, à prévenir toute sortie. Il croyait y être parvenu, et eût été bien aise que Bernadotte en jugeât par lui-même. « Venez, lui écrivit-il, vous m'obligerez beaucoup. Venez, vous me direz si la position vous paraît bien choisie. » Il fut moins courtois envers le Rheingrave. Cet officier se plaignit à la fois de son agression et de son silence. « L'agression, lui répondit Ney, est toute de représailles, et le silence de pure provocation. Vous voulez introduire les Autrichiens dans Philisbourg, me compromettre avec la population; je cherche à me mettre en mesure. Les hostilités sont ouvertes avec vous, mais l'armistice continue avec vos troupes. Vous en allez

avoir la preuve. Les prisonniers que je vous ai faits ce matin, vont être mis en liberté. » On traitait durement le Rheingrave, mais on n'en suivait pas moins les intelligences qu'on s'était ménagées dans la place. On ne pouvait plus sauver les apparences, on fut obligé d'augmenter la prime. Ney s'était encore chargé d'y pourvoir. Il avait repris ses courses, imposé Heidelberg, rançonné tous les châteaux, toutes les commanderies du pays. Mais pendant qu'il assemblait des fonds, qu'il achetait, requérait des chevaux, une imprudence fit échouer la trame qu'il avait si heureusement ourdie. On s'adressa au gouverneur, on chercha à le séduire, on lui révéla en un mot tout ce qu'on avait intérêt à lui cacher. Les conjurés furent saisis, passés par les armes ; tout fut manqué.

L'exécution néanmoins n'avait pas été sans résultat. Du produit des contributions qu'il avait frappées sur les couvens, les propriétés féodales, Ney avait acheté aux paysans une masse de chevaux assez considérable. Il avait appelé des recrues pour les monter. Ses trois régimens de cavalerie, qui ne comptaient que six cents hommes lorsqu'il avait fait irruption sur le Necker, s'élevaient maintenant au double. Ses soldats étaient armés, vêtus, pleins d'ardeur. Il pouvait désormais paraître sur le champ de bataille, et attendait avec impatience le moment où il pourrait se présenter en ligne.

CHAPITRE IX.

NEY REFUSE LE GRADE DE GÉNÉRAL DE DIVISION. — FLATTEUSES RÉFLEXIONS QUE LUI FAIT BERNADOTTE. — IL ACCEPTE.

Ce moment ne tarda pas : l'Autriche avait envahi les Grisons, ses forces s'assemblaient vers le lac de Constance, sur le Lech, en Franconie ; les Russes accouraient les appuyer. Tout prit une attitude hostile. Le Directoire néanmoins persistait dans ses molles décisions. L'armée de Mayence avait gagné les sources du Danube ; il se borna à charger celle d'Helvétie de faire évacuer les Grisons. Masséna se mit en mouvement, battit, culbuta les Autrichiens, que Jourdan ignorait encore s'il devait le soutenir. La lutte néanmoins était trop inégale ; il ne voulut pas que faute d'instructions ces vaillantes troupes fussent accablées. Il résolut de faire une diversion, et s'avança au-devant de l'archiduc. La rencontre eut lieu à Stockach. Elle fut vive, opiniâtre ; la bravoure compensa long-temps l'infériorité du nombre,

mais enfin il fallut céder. Nous fûmes vaincus, rejetés dans les montagnes. Heureuse, chacun eût ambitionné la gloire de prendre part à ses succès, malheureuse, l'armée trouva à peine qui voulût la conduire. Celui-ci avait quitté son poste, que la bataille durait encore; celui-là n'avait pas appris qu'elle était perdue, qu'il avait été atteint d'une affection subite et s'était éloigné; de ceux qui n'avaient pas abandonné le drapeau, l'un ne pouvait remplir une mission, parce qu'il avait une blessure ouverte, l'autre parce qu'il la jugeait au-dessous de ses moyens. Chacun se dispensait de combattre; l'armée touchait au moment de sa dissolution.

Heureusement s'il est des hommes que le danger rebute, il en est d'autres qu'il exalte, qu'il rend capables des plus généreux efforts. Masséna n'avait pas à se louer du Directoire, il s'en fallait. Nommé au commandement de l'armée de Rome, il n'avait atteint ses troupes qu'après l'occupation de cette grande capitale. Il était aussi étranger aux désordres de la marche, s'il y en avait eu, qu'aux excès de la prise de possession. Cependant les corps s'étaient mis en révolte, et l'insurrection, d'abord obséquieuse envers ce général, n'avait pas tardé à l'envelopper dans la réprobation commune. Il la sommait de rentrer dans l'ordre; elle décréta qu'elle ne le reconnaissait plus. Il ne tint compte d'une décision semblable; mais dès qu'il essayait de faire acte de commandement, le

tumulte éclatait avec une nouvelle force. Le Directoire mollit, et Masséna, abandonné par le pouvoir qui aurait dû punir, comprimer la révolte, avait été obligé de s'éloigner. Il était venu prendre le commandement de l'armée qui combattait en Helvétie; mais en dépit de sa commission et de sa capacité, dont il avait pourtant donné assez de preuves, il n'avait jamais été maître de ses mouvemens ni de ses opérations. Livré à lui-même pour tout ce qu'aurait dû faire l'administration, il avait toujours été sous une tutèle étroite pour tout ce que lui seul aurait dû régler. Ses manœuvres avaient sans cesse été subordonnées à celles de l'armée du Danube. Revêtu en apparence d'un commandement en chef, il n'était en réalité qu'un commandant d'aile. Il avait été justement blessé de la manière dont le Directoire en usait à son égard, et avait donné sa démission; mais la défaite de Stockach eut lieu, il ne vit plus que la France et les périls qui la menaçaient. Loin de déserter le poste remis à son courage, il en embrassa le danger dans toute son étendue, et prit généreusement la direction des débris que d'autres avaient abandonnés.

Tharreau, Legrand, Ney, Gazan et quelques autres, étaient comme lui restés inébranlables. Ils n'avaient pas reculé devant le péril sous prétexte de santé, ni décliné la responsabilité sous prétexte d'aptitude, il voulut honorer en eux l'abnégation dont il donnait l'exemple, et rendit

compte au Directoire de leur noble dévouement. Il fit plus encore ; il avait eu occasion d'apprécier l'habileté, la précision que le général Ney portait dans ses manœuvres ; il voulut qu'il conduisît la cavalerie dont se composait son aile droite, et le chargea d'en prendre la direction.

Le théâtre des opérations avait été transporté en Helvétie. Ney s'y rendit, et prit le commandement de l'arme qui lui était confiée. Elle se composait de dix régimens de cavalerie légère et de trois de dragons. Tous avaient été négligés pendant la paix ; il s'appliqua d'abord à les rompre à la manœuvre, à les familiariser avec les mouvemens de ligne auxquels la dispersion, le manque de chevaux, les avaient presque rendus étrangers. Les progrès étaient prompts, rapides. Il se flattait de conduire incessamment cette redoutable cavalerie à la victoire, lorsqu'un incident qui eût dû combler son ambition le livra à la plus étrange perplexité. Il avait été nommé, le 28 mars, général de division : sa modestie s'alarme, le fardeau lui paraît trop pesant ; il ne reçoit le brevet que pour le renvoyer. Peut-être il est en état de conduire une brigade, mais une division ! Il sent, il mesure ses forces, et ne veut pas, pour son avantage personnel, que l'honneur des armes soit compromis. « J'ai reçu, manda-t-il au ministre, votre lettre du 8 germinal (28 mars), dans laquelle était inclus l'arrêté qui me nomme général de division. Le Directoire, en me conférant

ce nouveau grade, a probablement cédé aux rapports avantageux qui lui sont parvenus. Je dois être plus sévère ; si mes talens répondaient véritablement à l'opinion qu'on lui a donnée de moi, j'accepterais sans balancer. Il n'en est malheureusement pas ainsi, et je ne puis accepter l'honneur que le gouvernement veut me faire. J'espère qu'il ne verra dans ce refus qu'une preuve du civisme qui m'anime, du désintéressement que je porte dans mes fonctions. Veuillez l'assurer que je n'aurai jamais d'autre but que de mériter son estime. »

Waghausel, le 15 *germinal* (4 *avril* 1799).

On ne pouvait être plus modeste, plus désintéressé ; mais l'autorité ne saurait toujours méconnaître le talent qui s'ignore. Elle maintint son arrêté, et le ministre qui lui avait transmis le refus du général fut chargé de faire connaître à celui-ci que le gouvernement persistait dans sa décision.

« Le Directoire exécutif, lui manda-t-il, le Directoire, auquel j'ai rendu compte, citoyen général, de la lettre où vous m'invitez à lui faire agréer votre refus du grade de général de division qu'il vous a conféré, me charge de vous mander qu'il persiste dans l'arrêté de votre promotion. Il voit dans la modestie qui a dicté vos observations, un nouveau titre à la récompense de vos services

antérieurs, et un précieux gage de ceux que vous rendrez encore à la République.

» Je vous transmets, en conséquence, de nouveau, citoyen général, l'arrêté de votre nomination.

» Salut et fraternité.

» Millet Mureau. »

Paris, le 15 floréal (4 mai 1799).

La dépêche était flatteuse, cependant le grade auquel le général Ney venait d'être élevé se présentait à lui sous un aspect si grand, si imposant, que quoiqu'il en remplît déjà les fonctions, il n'osait en accepter le titre. Heureusement il était resté en correspondance avec Bernadotte. Il lui confiait ses craintes, ses conjectures, les chances que présentait le champ de manœuvres où il venait d'être appelé. Ses prévisions n'étaient pas rassurantes. L'ennemi était enhardi par la victoire, et comme il arrive toujours, la défaite avait jeté la discorde dans nos rangs. On était aigri, abattu, dans un dénuement profond. Ney ne dissimulait ni l'inquiétude que lui donnait cette défiance générale, ni les perplexités que lui causait sa propre élévation.

Bernadotte n'eut garde d'accueillir ses scrupules. Il connaissait le général, il connaissait sa vigilance, son audace; il blâma ses défiances plus sévèrement encore que n'avait fait Masséna.

« J'ai reçu, lui écrivit-il, mon cher Ney, votre

lettre du 16. Les détails que vous me donnez ne sont point de nature à tranquilliser sur les opérations futures. Mais le génie de la liberté est infatigable et, j'espère, fera encore des merveilles.

» Vous avez sans doute lu le discours de Garat sur l'assassinat de nos plénipotentiaires [1]. Il m'a rappelé ces beaux jours de Lacédémone et de l'ancienne Rome. Tout homme qui est français,

Vienne, 25 frimaire an X, à 11 heures du soir.

« Voici sur cet attentat encore peu connu des détails qu'on ne trouvera pas sans intérêt.

« Monsieur le baron de ***, ministre plénipotentiaire de l'électeur de Bavière, est venu passer la soirée avec moi. Notre conversation s'est dirigée naturellement sur les hommes qui ont exercé successivement une influence plus ou moins grande dans les affaires d'Allemagne.

» L'archiduc Charles et M. de Thugut se trouvaient en première ligne; l'examen des principes politiques de ce dernier nous a conduits à parler de l'assassinat des ministres français à Rastadt, dont j'affirmais que l'opinion publique accusait M. de Thugut et déchargeait le prince Charles.

» M. de*** manifestait la même opinion. Je n'avais que des conjectures à l'appui de mon sentiment; il m'a offert des preuves d'autant plus convaincantes, que ce qu'il sait, il l'a entendu, et que ce qu'il a entendu sortait de la bouche de M. de Lerbach. Voici ce qu'il m'a raconté:

« Quelques jours avant l'assassinat, M. de Lerbach, commissaire impérial à l'armée du prince Charles, était venu à Munich pour y faire les arrangemens relatifs au passage des troupes autrichiennes dans les États de Bavière. Il logeait dans une auberge qu'habitait également M. de***. Les deux appartemens étaient séparés par une porte très-

et surtout républicain, pense comme lui. Il est sans doute plus que nécessaire de faire cesser les partis, s'il en existe, et de ne point en créer si leur existence n'est qu'idéale. Les partis amènent les factions, et les factions renversent les États, quelque robustes qu'ils puissent être.

» Je compte partir incessamment pour Paris. Après avoir soigné ma santé et tranquillisé mon

grande et très-mince. M. de Lerbach sortait le jour pour ses affaires et passait régulièrement ses soirées dans sa chambre avec M. Hoppé, que nous avons vu à Paris secrétaire de M. de Cobentzel.

» M. de ***, qui était attaché à la mission du commandeur Jalabert, ministre de l'électeur de Francfort, avait été envoyé à Munich avec des dépêches relatives aux négociations qui se suivaient à Rastadt. Il était accompagné de M. *** qui est encore en ce moment employé auprès de M. de Mongelas, et qui était alors attaché à la chancellerie des affaires étrangères à Munich. Il s'aperçut un jour que, dans la conversation de M. de Lerbach et de M. Hoppé, il était question des intérêts des princes d'Allemagne. Il fit transporter ses bougies dans une chambre voisine, d'où elles éclairaient légèrement la sienne, sans que la lueur pût pénétrer par la porte de communication, et faire connaître que cette chambre était habitée.

» Il écouta dans un profond silence, et prit, ainsi que M. ***, note de tout ce qu'il entendait; après chaque conversation, ils réunissaient l'un et l'autre leurs notes, en formaient un seul récit qu'ils signaient et qu'ils remettaient chaque jour aux affaires étrangères.

» La première conversation lui fournit les notions suivantes :

» M. de Lerbach s'était rendu auprès du prince Charles,

esprit pendant quelques jours, je reviendrai partager les fatigues de nos camarades. Je jouirai délicieusement, si je puis participer à leurs succès, et si le hasard me favorise assez pour vous compter au nombre de ceux avec lesquels je combattrai.

» Je vous recommande de ne point indisposer le Directoire en refusant d'accepter le grade de

et lui avait représenté qu'il pouvait être de la plus grande importance pour la monarchie autrichienne de connaître les liaisons des princes de l'Empire avec la France; que de nombreuses communications avaient été faites à cet égard aux plénipotentiaires, et qu'il n'y avait aucun doute sur ce point; mais que cette certitude était insuffisante; que la maison d'Autriche, pour justifier la conduite qu'elle serait dans le cas de tenir envers les princes infidèles de l'Empire germanique, avait besoin de preuves, et que ces preuves existaient en grand nombre dans les papiers des ministres français, que dans la circonstance où se trouvait l'Europe, et d'après la conduite personnelle de ces ministres, il n'y avait aucun ménagement à garder; que le but d'ailleurs était tellement important, que la politique et la raison d'État ne pourraient désavouer les moyens qu'on prendrait, de quelque nature qu'ils fussent. M. de Lerbach demanda, en conséquence de tous ces motifs, que le prince Charles lui fournît les moyens de faire arrêter les plénipotentiaires, sur la route de Seltz, au moment où ils se retireraient après la rupture imminente des négociations, afin de saisir leurs papiers. Le prince Charles opposa une répugnance qui ne fut vaincue que par la communication des instructions de M. de Thugut. Il se rendit à une réquisition formelle, et mit à la disposition de M. de Lerbach le colonel Barbaczi, des hussards de Szeclers, et un nommé Bourchart,

divisionnaire qu'il persiste à vous conférer. Voyez à côté de vous, mon cher Ney, et répondez de bonne foi, si votre conscience ne vous ordonne pas de mettre de côté une modestie qui devient déplacée et même dangereuse quand elle est outrée. Il faut des âmes brûlantes, des cœurs inaccessibles à la crainte comme à la séduction pour conduire les armées françaises. Qui mieux que

qui prendraient et suivraient les instructions du commissaire impérial.

» M. de Lerbach recommanda non-seulement à ces hommes de s'emparer des papiers, mais en même temps de bien *houspiller* Jean de Bry et Bonnier, à l'égard desquels il avait des vengeances à exercer pour la grossièreté de l'un et l'insolence de l'autre; il recommanda également M. le baron d'Albini que dans la conversation il traitait à peu près de la même manière que les ministres français, s'il tombait sous leur main.

» Dans la soirée du lendemain, la conversation roula sur les mêmes objets. Elle fut interrompue par un courrier qui apporta à M. de Lerbach la nouvelle du résultat tragique de l'expédition qu'il avait ordonnée. La joie du double succès que sa vengeance et sa politique avaient obtenu était empoisonnée par l'horrible assassinat qu'il avait dû prévoir, et dont il était devenu coupable. Le remords et la haine lui arrachaient les expressions les plus contradictoires. « Les malheureux! disait-il, ils ont été tués... Ce scélérat de Bonnier a bien mérité son sort... Mais ce pauvre Roberjot.... Si du moins on n'avait pas laissé échapper Jean de Bry. » Cette déposition de M. de Lerbach contre lui-même, fixée à la hâte et dans l'instant même sur le papier, comme il a été dit ci-dessus, doit se trouver en Bavière, dans les archives de l'État.

vous est doué de ces vertus et de ces qualités? Il y aurait donc de la faiblesse à reculer devant la carrière qui s'ouvre devant vous.

» Adieu, mon cher Ney : vous voyez que dans ma retraite, livré aux réflexions qu'excitent à faire le calme dont je jouis, et les bords paisibles que j'habite, je parle un peu en mentor; mais vous entendrez tout d'un homme qui vous est attaché par les liens de la plus vive amitié et de la plus parfaite estime.

» BERNADOTTE. »

Simmeren, 25 floréal an VII (14 *mai* 1799).

Ney se rendit enfin; il accepta le grade auquel le Directoire l'avait élevé, et se disposait à porter sa cavalerie sur la Thur, lorsqu'un événement inattendu l'appela en d'autres lieux, et à la tête d'une autre arme. Voici comment s'était passée la chose, et le compte qu'en rendait l'aide-de-camp du général en chef.

« J'arrivai à Coire le 13 floréal à 10 heures du soir, j'y trouvai tout dans la plus grande consternation. Les paysans de la vallée de Dissentis, ceux de la vallée de Medels, du Maderanerthal, et ceux des bailliages italiens, avaient fait une levée de boucliers. Ils s'étaient réunis en masse et faisaient marcher de force les habitans paisibles des villages par lesquels ils passaient. Ils les forçaient à se joindre à eux sous peine de voir brûler leurs maisons et massacrer leurs familles. Ce qui

n'était d'abord qu'une étincelle, devint bientôt un incendie terrible. Ce peuple fanatique suivit le torrent qui l'entraînait, il s'associa à ses excès, et se rendit complice d'un raffinement de barbarie jusqu'alors inouï.

» La vigilance du général Menard, commandant alors les Grisons, avait pénétré, dès le 10, les mouvemens qui se préparaient. Il écrivit au citoyen Salomon, commandant de la compagnie qui était à Dissentis ; il lui demanda des détails sur la situation du pays, et la nature de l'agitation qui se manifestait. Cet officier, trop crédule et trop confiant, lui répondit le 11 qu'à la vérité une certaine fermentation avait eu lieu pendant quelques jours ; mais que les paysans s'étaient calmés et ne donnaient plus d'inquiétude ; qu'il se chargeait de tout, et que ses soins, sa vigilance, suffiraient pour dissiper le reste de cet orage.

» La rapidité avec laquelle les événemens se succédèrent, l'attaque de Lucisteig, celle de Davos, les démonstrations de l'ennemi sur d'autres points, ne permirent pas de donner à cette affaire l'importance qu'elle méritait. L'insurrection s'organisa sans obstacles, et marcha le 13 sur Dissentis. Les paysans étaient armés de fusils, de haches, ou de longs bâtons dont l'extrémité traversée par deux ou trois chevilles de fer en faisait une arme meurtrière. Ils se rendirent à l'église dans cet équipage, et entendirent la messe avec un profond recueillement.

L'officier Salomon, quelque confiant qu'il fût, prit ombrage. Il manda la municipalité, et ne lui déguisa ni la surprise ni l'inquiétude que lui causaient ces mouvemens; mais il se laissa encore abuser par ces astucieux montagnards, et crut, comme ils lui en donnaient l'assurance, que ce grand rassemblement était sans but politique, que ces pâtres qui pullulaient autour de lui n'avaient d'autre destination que de raccommoder les ponts du Rhin. Le trouble néanmoins allait toujours croissant; il perdit confiance, et convoqua de nouveau la municipalité. Il était cinq heures du soir, la nuit ne tombait pas encore; on renouvela toutes les protestations du matin. Il eut de nouveau la bonté d'y croire, et se borna à renvoyer la responsabilité des événemens à ceux qui les conduisaient.

» Les soldats avaient été conviés à la fête, le jour acheva de s'écouler dans d'imprudentes libations; mais la nuit venue, on entra chez le commandant, on le somma de remettre son épée. Il sentit alors combien sa folle sécurité allait devenir fatale, et fit cent questions auxquelles on ne répondit pas. Il tardait à rendre ses armes; on les lui arracha, et on le conduisit au couvent. Le chef était maintenant arrêté, les soldats épars; on ne craignait plus d'ensemble, plus de résistance organisée, on se jeta sur eux au milieu de la joie du banquet, on les maltraita, on les accabla d'injures et de coups. Quelques-uns périrent en dé-

fendant leurs armes. La plupart furent jetés dans les corridors du couvent.

» Un sous-lieutenant s'était réuni à douze hommes logés dans cet édifice. Il fit feu par les croisées, repoussa long-temps ceux qui voulaient le forcer; un domestique livra une porte secrète à la multitude, elle se précipita sur ces malheureux et les égorgea.

» Cinq mille de ces forcenés se dirigèrent alors sur Trous, où cantonnait une demi-compagnie. Ils la trouvèrent en défense, elle soutint le choc avec le plus grand courage, et fit sa retraite sur Ilans, qu'elle fut obligée d'évacuer encore en abandonnant quelques blessés qui furent immédiatement mis à mort. Les insurgés continuèrent leur mouvement et se portèrent le soir même à Reichenau, dont ils enlevèrent le pont de vive force.

» Cependant ceux qui étaient restés en arrière arrivaient successivement à Dissentis. Tous voulaient s'abreuver du sang français, et l'indigne municipalité qui présidait à ces scènes de cannibales leur distribuait suivant leur nombre un ou deux de ces malheureux dont la lente agonie enivrait cette atroce multitude.

» Tel était l'état des choses lorsque le général Menard fut informé de ce qui avait eu lieu. Il prit aussitôt des mesures pour mettre un terme à ces horreurs. Il rassembla six compagnies et en confia le commandement au citoyen Baulard chef de la

109e demi-brigade; il me pria de me joindre à son aide-de-camp pour diriger l'attaque, conduire la colonne à Dissentis, livrer aux flammes ce repaire d'assassins, et faire à nos trop malheureux camarades une hécatombe du sang de leurs meurtriers; il se chargea, mon général, de vous faire le rapport de ma mission dans l'Engadine. Convaincu que mon poste était partout où il y avait du danger, je partis pour remplir ses intentions.

» Le nombre des insurgés s'était considérablement accru. Ils avaient passé le pont et forcé à la retraite cinq compagnies qu'ils avaient poussées jusqu'aux portes de Coire après leur avoir blessé cent cinquante hommes. Six compagnies tirées de Sargans et des environs venaient d'arriver à Coire. Les rebelles, au nombre de huit mille, s'étaient retirés à Richenau où ils avaient pris position. Nous y marchâmes. Le citoyen Baulard avait à peine huit cents hommes, mais il fit ses dispositions avec sagesse; il mit ses troupes en bataille, plaça ses deux pièces de canon, qu'il fit soutenir par deux compagnies de grenadiers, entre le corps d'attaque et deux compagnies d'éclaireurs. Nous arrivâmes dans cet ordre sur le plateau qui domine le pont, nous le canonnâmes avec force; deux compagnies de grenadiers qui avaient passé le Rhin près d'Ems pour tourner l'ennemi arrivaient à notre hauteur, nous battîmes la charge, nous nous précipitâmes sur le pont à la baïonnette. Les paysans le défendirent avec vigueur : nous avions in-

tercepté la retraite, ils se firent tuer à leurs postes, ou se jetèrent dans le château d'où ils ouvrirent un feu terrible. Ils ne purent néanmoins contenir l'attaque ; ils furent forcés, et passés par les armes.

» Un millier de ces malheureux était couché dans la poussière. La nuit approchait ; ce qui avait échappé au feu et à la baïonnette s'écoula à la faveur des bois et de l'obscurité. La troupe succombait à la fatigue. Nous n'essayâmes pas de les poursuivre ; mais le 15 nous nous mîmes en mouvement dès la pointe du jour, nous occupâmes Ilantz, Trous ; nous suivîmes l'insurrection sans arrêter. La frayeur semblait lui donner des ailes, elle était sur le point de nous échapper ; nous imaginâmes de rassurer les innocens, d'isoler les coupables et de mettre fin à une lutte qui s'était déjà trop prolongée. Nous adressâmes à ces peuplades cruelles une proclamation ainsi conçue :

» On abusa de votre crédulité ; vous fûtes coupables envers un peuple votre ami, votre allié, mais il est un moyen de mériter votre pardon, et de fléchir vos vainqueurs. L'arme du repentir est la seule qui vous reste ; livrez ceux qui vous ont entraînés à un attentat inouï, vous éprouverez que le Français est généreux après la victoire, qu'il n'est à craindre que pour ceux qui sont en armes, et qu'il sait distinguer l'erreur du crime.

» Ceux d'entre vous qui ne rentreront pas de suite dans leurs foyers seront par cela même re-

gardés comme chefs de la révolte, traités comme tels; leurs propriétés seront brûlées.

» Malheur à celui qu'un sentiment d'humanité et l'intérêt de ses concitoyens ne feraient pas rentrer dans le devoir; il ne doit espérer aucune grâce; il sera victime de son opiniâtreté.

» L'habitant chez qui on trouvera des armes ou des munitions sera fusillé sur-le-champ, et sa maison sera la proie des flammes.

» La présente proclamation sera traduite en langue du pays dans toutes les communes.

» Le chef-de-brigade commandant.

» BAULARD.

» L'aide-de-camp du général en chef.

» BURTHE.

» L'aide-de-camp du général Menard.

» MASCLARY. »

A Ilans, le 15 *floréal an VII* (5 *mai* 1798).

» La proclamation produisit le plus grand effet sur les paysans, et nous n'étions pas à Trous que plusieurs communes avaient fait leur soumission. Il en fut de même à Dissentis, les municipaux s'en remirent à la générosité française; ils nous témoignèrent les regrets, le repentir que leur causaient les scènes sanglantes qui avaient eu lieu. Nous étions sur l'emplacement où l'humanité avait été outragée d'une manière si cruelle; nous étions en face de cet odieux édifice où cent dix-huit Fran-

çais avaient été lâchement assassinés, nous suivions encore les traces de ce sang précieux qui ne devait couler que pour la patrie : je ne sais quel sentiment saisit le soldat, mais il fallut tout l'ascendant, toute la vigilance des chefs, pour l'empêcher de se porter aux derniers excès.

» Ce n'était pas là néanmoins ce que cette horrible hécatombe avait de plus déchirant. Les habitans effrayés à notre approche avaient soigneusement éloigné tout ce qui pouvait établir leur culpabilité, ou même leur participation au crime que nous venions punir. Ils avaient repoussé de leurs demeures les moindres débris qui décelaient la violence. Les armes de leurs victimes, leurs vêtemens, tout avait été réuni dans une salle basse et enfermé dans le couvent. On enfonça la porte, on se précipita dans les sombres corridors qui conduisaient à ces dépouilles. Quel spectacle ! Quel tableau s'offrit aux yeux du soldat épouvanté ! Les fusils, les hardes, les bufflétéries, gisaient pêle-mêle et formaient un amas de six pieds de haut.

» Pendant que le soldat, dans la stupeur, contemplait ces trophées de la foi des montagnes, surviennent neuf voltigeurs échappés comme par miracle à la fureur de ces barbares. Ils avaient réussi à gagner les bois et s'étaient soustraits à toutes les recherches comme à tous les coups. Ils nous avaient enfin aperçus chassant devant nous ces pâtres impitoyables, ils étaient descendus

de leurs rochers et venaient reprendre leurs armes et leurs effets.

» L'un aperçoit l'habit d'un camarade égorgé sous ses yeux, l'autre soulève la coiffure d'un grenadier qu'il ne put défendre, celui-ci reconnaît un havresac, celui-là une giberne. Le recueillement est profond, l'émotion générale; lorsqu'un vieux soldat s'élance sur un ceinturon, le saisit avec une sorte de crispation nerveuse, et se laisse aller comme un homme prêt à quitter la vie.

» A ce tableau de désolation, personne ne se contient plus; on gémit, on fond en larmes, ce n'est partout que sanglots. La scène devenait déchirante, elle pouvait allumer la fureur du soldat, je crus devoir y mettre un terme en faisant fermer les portes de ce lieu d'horreur.

» Nous voulûmes savoir comment s'était faite cette prise d'armes, et nous apprîmes qu'elle était en grande partie l'ouvrage des prêtres; que ces fourbes avaient publié que les Autrichiens s'étaient emparés de Lucisteig, de Davos, que le général Lecourbe n'avait plus de retraite, qu'enfin la dernière heure des Français en Helvétie était sonnée. Quant à la manière dont elle avait été conduite, nous apprîmes que l'officier commandant avait succombé après plusieurs heures de tortures, que son sous-lieutenant avait d'abord eu une jambe cassée, qu'on l'avait ensuite jeté sur un traîneau, exposé aux injures et aux coups

de ce peuple atroce, et qu'il n'avait rendu l'âme qu'après la plus horrible agonie. Un garde-magasin des vivres avait échappé à la fureur de la multitude, mais son enfant et sa femme encore en couches étaient restés dans leurs mains; il revint pour les dégager. Il fut aperçu, saisi, brutalement mutilé. Dans cet état, il demanda un prêtre; celui-ci parut en effet, mais lui déclara que sa mort était inévitable, que le peuple l'exigeait, qu'il ne pouvait échapper. Le malheureux ne se rebuta pas, il en demanda un second, puis un troisième; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent se servir de leur influence pour le sauver; ils lui déclarèrent que tout subterfuge était inutile, qu'il fallait qu'il se résignât; enfin après trente-six heures d'angoisses il fut fusillé malgré les prières de sa femme qui sollicitait ses bourreaux à genoux, et leur montrait son enfant qu'elle tenait dans ses bras. Violemment repoussée elle fut elle-même couverte d'outrages et n'échappa qu'à la faveur des troupes qui accouraient. Nous voulûmes adoucir la destinée de cette malheureuse, nous lui fîmes compter mille francs de premiers secours.

» Le moment de la justice était arrivé, il fallait un exemple, le foyer de la révolte devait en servir; nous rassemblâmes ceux des habitans qui avaient eu le moins de part à la révolte, nous fîmes sortir les femmes, les enfans et les vieillards, nous livrâmes le village, le couvent aux flammes.

» On essaya de sauver la maison d'un membre du gouvernement provisoire de la Rhétie ainsi que celle d'une veuve qui avait montré de l'attachement aux Français; le vent soufflait avec force, on ne put y parvenir, mais du moins les effets furent recueillis, mis sous la surveillance d'une garde : rien ne fut perdu.

» Plusieurs chefs de la révolte, parmi lesquels se trouvaient deux moines, étaient cachés dans le village, le feu les fit sortir de leur retraite, ils furent saisis et fusillés. On s'appesantit peu sur les communes. Elles avaient pillé les fonds de trois mois de solde, dilapidé les grains réunis dans le couvent; on se borna à imposer les plus coupables, à leur faire supporter le dommage qu'elles avaient causé.

» Telle fut l'issue de cette cruelle prise d'armes. Cent dix-huit Français avaient payé de leur vie la confiance qu'ils avaient eue au toit hospitalier. Vingt-deux avaient péri en combattant pour venger cette affreuse hécatombe, et cent cinquante avaient été mis hors de combat dans les différentes rencontres qui avaient eu lieu. En retour douze cents paysans étaient couchés dans la poussière; un plus grand nombre encore atteints de coups de feu, d'armes blanches, gisaient dans les bois; jamais attentat ne fut plus sévèrement vengé.

» Suscité par le fanatisme, combiné avec les attaques des Autrichiens, le mouvement aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses, si on ne

l'eût réprimé sur-le-champ; il importait de couper le mal à la racine et d'empêcher pareille scène de se reproduire.

» Cette insurrection eut un caractère de barbarie qu'on ne remarqua dans aucune autre; la cause en paraît être dans la grande influence des prêtres et des moines, qui dans les autres cantons ont eu moins de part à la révolte.

» *Le capitaine aide-de-camp,*

» BURTHE. »

L'insurrection avait succombé à Dissentis, mais elle n'était pas circonscrite dans les limites étroites de cette vallée. Schwitz, Altorf, avaient pris les armes. L'Engadine s'était soulevée. Le général Loison, hors d'état de faire tête aux flots d'insurgés qui se précipitaient sur lui, évacuait Chiavena, et Lecourbe, qui dirigeait la défense de ces vallées, obligé de céder Zernest, se retirait péniblement sur Lientz. Menard était découvert; la route qui mène à Coire par Davos ne présentait plus d'obstacles; l'aile droite se trouvait dans une position critique. Mais les mesures furent aussi promptes que la situation était grave. Soult alla chercher les insurgés de Schwitz, Loison serra ceux de la Walteline, et Ney, abandonnant sa cavalerie qui ne pouvait se hasarder dans des vallées profondes, dans des gorges sans issue, se jeta à la tête de quelques compagnies de voltigeurs avec

lesquelles il gagna l'Albula. Lecourbe avait poussé sur Bellinzona, il descendit dans la vallée de Roveredo, battit, dissipa les insurgés. Leurs débris s'étaient réfugiés dans celle de Missox; Ney les suivit, les battit encore, mais ces lieux tourmentés offraient incessamment des ressources à la défense. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait mieux à faire qu'à combattre, qu'il fallait se borner à de sages dispositions. Il se rendit à Claro, étudia le terrain, se saisit des gorges qui débouchaient sur le front de l'aile droite. Il prolongea ses postes du pied du Bernardin à la vallée de Roveredo. Toute cette partie de la ligne se trouva à l'abri des incursions de l'ennemi. Ne pouvant pénétrer par des gorges dont il voyait chaque jour s'accroître les obstacles, celui-ci se jeta dans celles qui étaient encore ouvertes, et lança ses colonnes dans celle de la Furcala. Elle était âpre, difficile, le général n'en disputa pas l'entrée; il avait saisi les défilés, rompu les ponts: dès qu'il voit les Autrichiens suffisamment engagés dans ces lieux abruptes, il fond sur eux, les culbute et les pousse au loin. Mais la poursuite ne tarde pas à devenir difficile. L'armée autrichienne est en pleine opération. Il la voit qui se forme, qui se développe, qui se perd dans les bois. Où vont tomber ses coups? Que se propose-t-elle? Que va-t-elle entreprendre? Il l'ignore. Se jeter dans la vallée du Rhin, lui paraît peu probable. Pénétrer dans les Grisons, lui semble plus périlleux. Il ne sait

que conjecturer, que résoudre. Ses reconnaissances ont gravi le mont Bernardin, elles ont trouvé des débris de feux allumés la veille. Leurs rapports, qui constatent le passage des Autrichiens, sont muets sur leur direction. Il en organise de nouvelles, il les charge de pousser plus avant; mais la pluie est battante, la chaleur commence à pénétrer les montagnes; le temps, la faim, la lassitude les arrêtent, elles reviennent sans indication. C'était là néanmoins ce qu'il importait d'obtenir. Le général fait ses dispositions pour envoyer de nouveau à la découverte. Le pain était rare; un supplément de ration excitait la convoitise, comme il soutenait les forces du soldat. Il réunit ce qu'il en possédait de disponible, ajouta quelques pintes de vin à cette maigre provision, et lança un troisième détachement au milieu des neiges.

Mieux pourvue que celles qui l'avaient devancée, cette troupe pénétra plus avant; elle atteignit le Splugen, fouilla les bois, les villages, sans trouver plus qu'elles trace des Autrichiens, mais les succès qu'ils venaient d'obtenir retentissaient sur la route. Elle se hâta de retourner, et annonça ce qu'elle avait entendu. Une colonne ennemie s'était emparée de Lucisteig, une autre avait envahi la vallée du Rhin, nous courions risque d'être enlevés. Ces nouvelles étaient si étranges, que le général refusait d'y croire; mais une dépêche de Lecourbe survint et lui en apprit

plus encore. Nous avions non-seulement perdu Lucisteig, mais Coire, mais les Grisons; une prompte retraite était indispensable.

Ney rassemble ses postes et gagne Urseren. Les opérations s'étendaient, la cavalerie allait reprendre son importance, il reçut ordre de rejoindre l'arme qu'il avait quittée. C'était Lecourbe qui lui transmettait la dépêche; celui-ci ne voulut par le laisser partir sans lui témoigner combien il était satisfait de sa coopération. « Je vous envoie, mon cher général, lui manda-t-il, une lettre que le général Masséna vous adresse. Je suis fâché de n'avoir pas eu l'avantage de vous garder plus long-temps. Recevez les assurances de l'estime et de l'amitié que je vous porte.

» Salut amical,

» LECOURBE. »

Giornice, le 3 plairial an VII (22 *mai* 1799).

CHAPITRE X.

BATAILLE DE LA THUR. — AFFAIRE DE WINTERTHUR. — PREMIÈRE BLESSURE. — LES SOLDATS LA PANSENT EUX-MÊMES. — NEY EST ATTEINT UNE DEUXIÈME ET UNE TROISIÈME FOIS.

Ney avait joint sa cavalerie et était venu, comme le prescrivaient ses ordres, prendre position sur la Thur. L'ennemi débouchait en forces; il occupait Andelfingen, Frauenfeld. De nouvelles colonnes suivaient incessamment, tout annonçait l'intention prochaine de nous livrer bataille.

Masséna ne voulut pas laisser aux Autrichiens le loisir d'achever leurs dispositions, et se reportant courageusement sur la ligne, résolut de les chercher. Paillard menait la gauche, Ney conduisait le centre, Oudinot avait la droite, et Soult, avec la réserve, se tenait en mesure d'accourir au secours de celui d'entre eux qui en aurait besoin. Les troupes étaient exaltées, impatientes de venger de récentes injures; l'attaque s'ouvrit avec une rare vivacité. L'ennemi ébranlé d'abord ne

tarda pas néanmoins à se remettre. Il se groupa sur les hauteurs d'Andelfingen, se forma en avant d'Altikon et opposa une résistance que Paillard et Ney furent long-temps à vaincre. Celui-ci s'anime au péril. Il serre sa cavalerie et fond de tout son poids sur les bataillons qui lui sont opposés. Il ne peut encore les rompre. Il se rallie, reprend son élan, revient sur eux avec toute l'impétuosité de son courage, et réussit enfin à les enfoncer. Il se répand alors au milieu de leurs masses confuses. Il chasse l'infanterie sur ses ponts, précipite la cavalerie dans la Thur, et s'élançant à la suite de ce qui a échappé à l'eau, au sabre, à la mitraille, il les pousse devant lui et les refoule sur les colonnes de Paillard qui venait d'emporter Andelfingen. Le carnage recommence alors; on se mêle, on se confond dans ces rues étroites, on s'égorge jusqu'à ce qu'enfin le mouvement du combat porte les Autrichiens à une issue. Ils s'écoulent aussitôt en tumulte et nous laissent 1,200 prisonniers dans les mains. Oudinot avait été moins heureux à Frauenfeld : maître de la place après de généreux efforts il n'avait pu parvenir à déboucher. Vainement il avait renouvelé plusieurs fois ses tentatives. La difficulté des lieux, les colonnes qui affluaient incessamment sur le champ de bataille, ne lui avaient pas permis de s'établir. Mais enfin Soult arriva à son aide, et tous deux ensemble triomphèrent des obstacles qu'un seul n'avait pu vaincre.

Le but que se proposait Masséna était atteint. Les Autrichiens avaient été battus, rejetés sur la rive droite ; il pouvait se flatter que de longtemps ils n'essaieraient de passer la Thur. Mais au moment où il battait Hotze à Frauenfeld, l'archiduc arrivait à Schaffouse. Le rapport des forces était de nouveau changé; il fallut aviser à d'autres dispositions. Elles furent bientôt faites. La Glatt n'était pas éloignée. Elle était plus escarpée, plus facile à défendre, on résolut de se retirer derrière la Glatt. La chose n'était pas néanmoins sans difficulté. Nauendorf accourait avec ses masses, et l'archiduc déjà arrivé de sa personne était près de déboucher. Mais Ney avait pris le commandement de l'arrière-garde; on se confiait à sa ténacité, on se mit en mouvement, on gagna les positions qu'on devait occuper.

Ce n'est pas que tout se passa sans trouble ; loin de là, les troupes stupéfaites perdirent un instant leur contenance ordinaire, et l'état-major négligea une partie des ordres qu'il devait transmettre. Une demi-brigade fut oubliée sur la Thur, et l'armée était derrière la Glatt qu'elle ne se doutait pas encore de sa retraite : sa bonne fortune le sauva. Ney, prévoyant les orages de la journée, avait appelé ses chefs de corps aux avant-postes et réglé avec eux les mesures qu'il convenait de prendre. Ses dispositions arrêtées, il continua sa course et poussa jusqu'à Altikon. Sa surprise fut grande en apercevant une demi-brigade dans une position

semblable. L'ennemi avait jeté ses ponts, la fusillade se faisait entendre; il rallia cette troupe en hâte et courut faire face aux colonnes qui se présentaient. Lui-même a rendu compte de ce rude combat; on ne sera pas fâché de voir reproduire sa relation.

Zurich, 8 *prairial* (24 *mai* 1799).

Au général Masséna,

« D'après les ordres que j'avais donnés, mon cher général, aux chefs de brigades de la division que je commande, nous nous sommes rendus à quatre heures du matin sur le front des positions qu'elles occupaient précédemment. Un instant après l'arrivée du général Tharrau à Winthertur, l'ennemi attaqua une reconnaissance que j'avais envoyée sur la direction de Oberwyl et la poursuivit jusque près de Wesindangen. Une colonne d'infanterie se déploya à la droite de la grande route de Frauenfeld à la hauteur de Hegt, en même temps qu'une deuxième colonne développait mon aile droite. J'ordonnai au général Gazan de reprendre l'offensive, mais son infériorité ne lui permit pas de le faire. Le chef de brigade Roger, commandant la brigade du centre, à qui j'avais donné ordre de faire un mouvement à droite pour attaquer la colonne ennemie qui marchait sur Winthertur, a probablement manœuvré comme les circonstances l'obligeaient de faire. Je n'ai point reçu de ses nouvelles pendant le combat opiniâtre

que j'ai eu à soutenir ; il a néanmoins parfaitement rempli son instruction. Le général Walther, qui commandait la réserve, s'est retiré derrière la Toss au moment où l'ennemi me forçait à la retraite. Le général Tharrau m'avait ordonné, en votre nom, de prendre l'offensive, me promettant de me faire soutenir par la division du général Soult ; mais je n'ai vu, pendant que je me battais en avant de Winthertur, ni généraux, ni troupes de renfort ; le coup de feu que j'ai reçu au genou, à la porte de cette ville, et mon cheval qui avait été tué, m'ont obligé de remettre momentanément le commandement au général Gazan : ce général s'en est dignement acquitté. Après m'être fait panser, j'ai ordonné la retraite sur la Toss que j'ai défendue pendant une heure et demie. Les colonnes autrichiennes avaient passé cette rivière sur différens points, j'ai été obligé de faire garnir les hauteurs. J'ai reçu presque aussitôt un second coup de feu à la main et perdu de nouveau mon cheval. Me voyant hors d'état de combattre davantage, j'ai remis définitivement le commandement de la division au général Gazan, qui vous rendra compte de la fin de l'action. Je me bornerai à vous dire, mon cher général, que l'ennemi m'a attaqué avec quinze ou seize mille hommes au moins, et que je n'en avais réellement à lui opposer devant Winthertur que trois à quatre mille. Il a perdu extraordinairement de monde par suite de l'acharnement qu'il a mis à faire charger constamment

sa cavalerie et son infanterie. J'ai eu six à huit cents hommes de tués et blessés ; les prisonniers de guerre qui m'ont été faits ne montent pas à cent hommes.

» Le moral du soldat a été singulièrement affecté par la retraite de la Thur. Il l'a été d'autant plus que la colonne d'attaque du chef de brigade Roger a été oubliée sur cette rivière, tandis que les colonnes des généraux Oudinot et Paillard se sont retirées de très-bonne heure. Le général Tharrau m'écrivit le jour même du mouvement rétrograde de me rendre à Winthertur pour prendre le commandement de l'avant-garde. Heureusement je ne jugeai pas à propos de céder à cette invitation ; car lorsque j'arrivai à Altikon, à neuf heures du matin, les troupes du citoyen Roger ne se doutaient nullement de la retraite. L'ennemi passait en même temps la Thur au nombre de douze à quinze cents hommes d'infanterie et de cavalerie. Je me retirai néanmoins dans ma première position sans la moindre perte, et c'est à mon arrivée à Sulzach que l'on m'apprit la terreur panique qui s'était emparée de quelques troupes à Winthertur, terreur dont j'ai eu l'honneur de vous faire part hier au soir.

» L'adjudant-général Lorcet, qui m'a accompagné pendant tout le temps qu'a duré l'action, s'est conduit d'une manière très-distinguée ; il a eu le malheur d'avoir une côte cassée d'un coup de feu, et il vous prie de lui permettre de venir

avec moi jusqu'à son parfait rétablissement. Mes blessures me forçant de m'éloigner du commandement que vous m'avez déféré, je vous prie, mon cher général, de me permettre d'aller à Colmar ou en tout autre endroit, pour rétablir ma santé.

» NEY. »

Masséna accorda sans peine l'autorisation que demandait Ney. Il savait que le général atteint, dès le commencement de l'action, d'une balle qui, après lui avoir percé la cuisse, était allée mourir dans l'épaule de son cheval, s'était borné à laisser ses soldats serrer la plaie dans leurs mouchoirs; qu'il s'était élancé presque aussitôt à la tête d'une poignée de braves sur un escadron hongrois; que chargé par un fantassin au moment où il couchait un hussard dans la poussière, il n'avait eu que le temps de détourner la baïonnette et avait eu la plante du pied traversée. Il savait que d'un revers il avait abattu le téméraire, mais qu'une dernière tentative avait été plus heureuse et lui avait fracassé le poignet.

Son courage, la gravité de ses blessures ne permettaient pas de l'éconduire. Il n'en était pas ainsi de Lorcet; Masséna le considérait comme peu dangereusement atteint et eût voulu le retenir; mais il savait l'amitié que le général avait pour cet officier, il l'autorisa à l'emmener. « Je ne l'eusse accordé à aucun autre, lui manda-t-il,

mais je ne puis rien vous refuser : qu'il aille, puisque vous l'exigez. »

Ils se mirent en route l'un et l'autre, et l'un et l'autre faillirent périr de la mort que tant de braves avaient reçue. Arrivés à Sissac, ils demandèrent un exprès pour envoyer chercher des chevaux à Bâle. Ils n'en fallut pas davantage pour soulever une population qu'exaspéraient ses malheurs. Elle s'attroupe, se mutine, elle est au moment de se porter aux derniers excès. Loin de calmer cette coupable effervescence, l'autorité municipale l'encourage. Le général réussit néanmoins à la contenir et veut que le danger qu'il a couru profite à nos malheureux blessés, qui chaque jour, expirent sous les poignards. Il appelle sur ces attentats la vigilance du pouvoir [1] et assure la re-

[1] AU GÉNÉRAL SOUHAM.

Sissec, le 10 *prairial* (29 *mai* 1799).

« Je vais à Plombières, mon cher général, par suite des blessures que j'ai reçues, accompagné de l'adjudant-général Lorcet, blessé dans la journée du 8. Désirant arriver ce soir à Colmar, je voulais, passant dans la ville où je vous écris, dépêcher un exprès à Bâle pour m'obtenir du commandant de la place des chevaux de réquisition. Je dois vous prévenir qu'après différentes insultes prodiguées par le nommé Nicolas Ars, officier municipal de Sissac, dans la conversation nécessaire pour donner cet ordre, ce méchant homme a menacé de faire sonner le tocsin et de faire rassembler tous les habitans de la commune ; cette menace a été suivie d'un commencement d'émeute, dans laquelle le commis-

traite des braves frappés sur le champ de bataille.

saire du Directoire, lui-même, a osé ajouter qu'ils étaient cent hommes armés. Ceci sera sans doute bientôt fini, par la prudence que j'y oppose ; mais le sort de nos malheureux frères d'armes, égorgés dans d'autres cantons par des Helvétiens se disant enfans de Guillaume Tell, nous commande, pour la sûreté des blessés qui passent tous les jours, de ne pas laisser tomber d'aussi coupables paroles. Notre cruelle expérience, achetée sur les cadavres des Français épars, notamment dans les petits cantons d'où j'arrive en ce moment, ordonne des précautions de sagesse et de bonne contenance ; je ne vous indique aucune mesure de répression ; vous prendrez celles que vous croirez nécessaires pour arrêter le mal. Mais quelles que soient celles que vous jugiez convenable de prendre, je vous prie de me regarder comme étranger aux faits dont j'ai dû vous faire part pour la sûreté de tous.

» Salut et amitié.

» NEY. »

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

NEY EST APPELÉ A L'ARMÉE DU RHIN.—PRISE DE HEILBRON.—MARCHE SUR STUTTGART.

Ney avait passé deux mois loin du champ de bataille, ses blessures étaient fermées; il rejoignit Masséna. Ce général se trouvait alors dans la position la plus pénible. La défaite de la Trebia avait eu lieu, les alliés étaient maîtres de toutes les vallées, de toutes les gorges, et pouvaient d'un instant à l'autre joindre les colonnes qui nous avaient rompus en Italie à celles qui nous avaient forcés sur la Limath.

Masséna était occupé à prévenir une jonction qui nous eût été fatale. Il ne vit pas arriver Ney sans plaisir. Il lui donna sur-le-champ une division; et comme il n'avait pas moins à se défendre des attaques de la faim que des entreprises de

ques jours, d'attendre que le danger fût passé.

« J'avais connaissance, mon cher général, lui manda-t-il, de l'ordre qui vous est donné de vous rendre à l'armée du Rhin; mais je désire que vous différiez votre départ de quelques jours. Je vous y invite même avec instance. Vous êtes nécessaire, indispensable à votre division, et je vous la verrais quitter avec le plus vif regret avant l'arrivée du général qui doit vous remplacer. Dans tous les cas, soyez persuadé que ce n'est qu'avec peine que je vous vois enlever à une armée aux succès de laquelle vous avez puissamment concouru. »

Au quartier-général de Lentzbourg, le 2 fructidor an VII (19 *août* 1799).

L'invitation ne pouvait être plus flatteuse, mais l'orage avait éclaté plus vite que ne l'attendait Masséna. Sa dépêche n'était pas rendue, que déjà le canon se faisait entendre. L'archiduc avait profité de l'obscurité de la nuit et jetait des ponts devant Dettingen. De fortes batteries appuyaient ses colonnes. Nos troupes eurent l'imprudence de se former sur le rivage, elles furent aussitôt rompues, obligées de se réfugier dans les bois. Ney survient au milieu du désordre. Il les rallie, les rassure, mais essaie vainement de les faire déboucher. L'artillerie tonne avec violence, dès qu'une file paraît, elle est emportée. Heureuse-

ment quelques carabiniers helvétiques se trouvent sous sa main. Il sait combien ces hommes sont redoutables, avec quelle justesse ils tirent, à quelle distance ils atteignent. Il les jette derrière des masures, et Français comme Autrichiens ne tardent pas à reconnaître combien un tir assuré l'emporte sur de bruyantes détonations. Chaque balle couche sa victime, chaque coup enlève celui auquel il est adressé. Les pontonniers manquent bientôt à l'œuvre, le temps se consume, les colonnes arrivent et l'opération est manquée.

L'ennemi avait échoué; on le foudroyait, on se disposait à livrer aux flammes les bois, les bateaux qu'il avait réunis sur l'Aar. Mais cette dure réception avait amorti son audace. Il ne songeait plus à franchir la rivière, il ne voulait que regagner ses cantonnemens, se maintenir dans les positions qu'il avait prises. Il avait proposé à nos voltigeurs de cesser le feu, de remettre les choses au point où elles étaient avant l'attaque. Nos voltigeurs y avaient consenti. Les bateaux avaient été repliés, les poutrelles abandonnées au courant; chacun gardait paisiblement sa rive. Le général partit pour Manheim.

Il n'avait donné que quatre jours au désir de contribuer à maintenir d'importantes positions, et cependant ce retard faillit lui devenir pénible. L'organisation était faite lorsqu'il arriva. L'armée ne comptait plus ni corps, ni division qui n'eût son chef. Il y a plus : on lui avait annoncé qu'elle

obéissait au général Moreau, et c'était Muller qui la dirigeait. Muller était assurément un excellent homme, mais il n'avait ni la résolution qu'exigeait la circonstance, ni l'audace, l'esprit d'entreprise que réclame le commandement. Malheureux dans ses premières tentatives, il craignait de se compromettre encore et n'aspirait qu'à résigner le fardeau dont on l'avait chargé. La distribution des forces était faite; il n'osait ni toucher aux colonnes, ni accroître le nombre de ceux qui les commandaient. Ney fut plusieurs jours sans recevoir de destination. Cependant l'armée ne se composait que de demi-brigades, de troupes de dépôts qui n'avaient ni habits, ni chaussures; il fallait de toute rigueur demander à l'ennemi ce qu'on n'avait pas. Il fallait pourvoir aux subsistances comme à la caisse, se procurer des attelages et des vêtemens, c'est-à-dire qu'il fallait s'aventurer, pousser au loin, assumer tous les périls comme toutes les difficultés. Ney avait fait ses preuves en ce genre; on recourut à Ney. On lui forma une sorte de division de ce qu'on retrancha aux autres; on lui composa une colonne de quatorze cents hommes de pied et de deux cents chevaux avec lesquels il poussa le 27 août sur Heilbron. C'était bien peu pour se heurter contre une place, presque ouverte, il est vrai, mais située au milieu d'une vaste plaine que battait une cavalerie nombreuse. Le général ne désespéra pas néanmoins de succès. Les Impé-

riaux, forts en troupes à cheval, ne disposaient que d'une faible colonne d'infanterie et n'avaient pas une bouche à feu. Ney en avait trois : cette circonstance lui parut compenser l'infériorité du nombre; il alla courageusement les chercher. L'action s'engagea le 29 : le premier choc fut terrible; les escadrons se succédaient l'un à l'autre, c'était à qui fondrait avec plus d'impétuosité sur nous. Mais la mousqueterie était roulante, l'artillerie n'arrêtait pas; l'attaque se ralentit, devint incertaine, et finit enfin par se dissiper. Le terrible boulet n'avait cessé d'atteindre l'ennemi dans ses manœuvres. Il fut obligé de vider les lieux. Ney était maître du champ de bataille, il avait dispersé les Autrichiens en leur opposant l'arme dont ils manquaient. Il ne désespéra pas, quelque faible qu'il fût, de leur porter un coup plus sensible encore. Heilbron avait satisfait au plus pressant. Elle avait fourni des vivres, des contributions; la troupe était en haleine, il résolut de pousser sur Ulm. L'excursion était périlleuse; mais ce qu'on se proposait surtout était de dégager l'armée d'Helvétie, et aucune entreprise n'était plus propre à amener ce grand résultat. L'ennemi avait fait d'Ulm sa place de dépôt. C'était là qu'il avait réuni ses parcs, ses magasins, qu'il avait assemblé toutes ses ressources. Heureuse, la tentative nous livrait ses vastes approvionnemens; malheureuse, elle le forçait encore d'accourir; elle ne présentait qu'avantages;

Ney se disposa à la risquer. Malheureusement tous n'avaient ni sa vigueur, ni son abandon. L'armée avait suivi son mouvement; une colonne avait pris position à Lauffen. Le pays était pauvre, elle fut obligée de s'étendre pour assurer sa consommation. Mais, aussi imprudente que peu résolue, elle se garda mal, et ne vit pas déboucher les coureurs ennemis, qu'elle rétrograda. Ce mouvement inattendu faillit avoir de graves conséquences [1]. Loin de pouvoir se porter sur Ulm, Ney eut peine à se maintenir dans les positions qu'il occupait. Les campagnes que nous étions obligés de fouler pour vivre et auxquelles nous étions par conséquent odieux, tenaient les Autrichiens au courant de toutes nos dispositions, de toutes nos mesures.

[1] NEY AU GÉNÉRAL EN CHEF MULLER.

Steinfurt, le 15 fructidor (1er *sep.* 1799).

« Je ne conçois rien, mon cher général, à la retraite partielle que la *division* de *** vient d'effectuer; il semblerait que l'ennemi la poursuit en colonne serrée; tout le pays est tellement satisfait de cette manœuvre que l'habitant finira par m'en expulser à coups de fourche si de mon côté je n'emploie les mesures nécessaires à me garder. Je croyais que cette division pouvait facilement occuper *Singen*, sans se compromettre, n'y envoyât-elle qu'un bataillon : je pourrais alors donner suite à mes courses, à mes reconnaissances dans l'intérieur du pays et passer même quelquefois le *Necker;* mais si mes derrières ne sont assurés d'aucune manière, je ne puis, sans être considéré comme un extra-

Sinzen avait été évacué dans la matinée du 1er septembre, et la nuit ne tombait pas encore que les hussards de Szekler se montraient à Hilsback. Ces courses étaient peu de chose en elles-mêmes ; mais entreprises sur les indications des paysans, elles tiraient de cette circonstance une gravité qu'elles n'eussent pas eue sans cela. Elles les rendaient plus sourcilleux, plus difficiles, moins disposés à se dessaisir de subsistances dont pourtant nous ne pouvions nous passer ; car dans la détresse où nous étions, le plus important n'était pas de vaincre, mais de soutenir, d'alimenter la troupe, de faire face aux besoins qui la désolaient.

Le général se mit en mesure de réprimer ces coupables intelligences et d'assurer ses communi-

vagant, aller aussi légèrement compromettre ma troupe. Vous me demandez les deux escadrons du troisième régiment de hussards pour rejoindre la réserve de cavalerie. Outre qu'ils ne feraient aucun service avantageux, vous dégouteriez ces braves militaires en les envoyant ainsi sur les derrières ; déjà le chef d'escadrons Lenougarède, qui les commande, m'a demandé s'il avait démérité de ma confiance ou s'il avait commis quelque faute pour être disgracié de la sorte ; je lui ai dit que le surplus de son régiment devant arriver incessamment, le général en chef serait bien aise de le voir réuni et qu'il me serait rendu.

» Veuillez, mon cher général, me laisser cette troupe ; le 20e de chasseurs à cheval suffit sans doute pour remplir le service de la *Bergstradt*, car je ne lui en présume pas d'autre.

» Ney. »

cations. La chose ne fut pas longue. L'ennemi avait eu l'imprudence de s'établir le 6 à Lauffen. Le 8 il fut abordé, rompu, refoulé sur Stuttgart. La colonne qui s'était si précipitamment mise en retraite, reprit sa ligne de bataille ; le mouvement continua. Il ne pouvait plus avoir aujourd'hui les résultats que peut-être il eût d'abord amenés. Ulm s'était garnie de troupes ; il était aussi impossible de la surprendre que de l'enlever. Mais il restait un autre effet à produire, et jamais poursuite ne fut plus faite pour l'obtenir. Culbutées à Lauffen, les colonnes autrichiennes avaient inutilement essayé de faire face à Wissloch, à Hoffeim ; renversées chaque fois qu'elles avaient osé en venir aux mains, elles n'avaient pu couvrir la résidence ducale, et Ney, en position à Eppingen, poussait ses courses jusque sous les murs de Louisbourg. Staray fut obligé d'accourir avec ses masses, la diversion fut produite.

Ney avec une poignée de braves avait désormais vingt à trente mille hommes en face ; sa retraite pouvait d'un instant à l'autre être compromise ; il leva son camp, et rétrograda sans attendre davantage, mais aussi sans hâter, sans précipiter son mouvement. Les colonnes ennemies essayaient chaque jour de le rompre, de l'entamer. Les paysans les conduisaient ; elles avaient l'avantage du nombre, de la connaissance des lieux. Néanmoins dans leurs longues tentatives, elles n'obtinrent aucun succès. La troupe

était patiente, dévouée, les dispositions constamment bien prises; chaque fois qu'elles en venaient aux mains, elles étaient battues. Cette suite de combats avait calmé leur fougue. Elles firent halte, devinrent moins pressantes ; le général regagna paisiblement les bords du Rhin.

L'armée avait déjà repassé ce fleuve. Le général Laroche était resté seul en position devant Manheim. Laroche était un homme comme on en rencontrait beaucoup alors. Ardent démocrate, mais soldat froid, intrépide, il saisissait avec une sagacité rare les avantages et les inconvéniens d'une position. Celle qu'il occupait excitait ses alarmes. Il la trouvait trop étendue, trop ouverte pour qu'il fût possible de la garder avec quelques cadres, contre des colonnes épaisses comme celles qui venaient à lui. Ney en jugeait d'une manière plus défavorable encore. Manheim est baignée à la fois par le Necker et le Rhin. Placée sur la rive droite du premier, elle se trouve à quelque distance du coude que forme le second. Cet espace, coupé de bois, de canaux, était susceptible d'une longue défense. Les abords de Manheim au contraire n'en comportaient aucune. C'était cependant les abords qu'on avait résolu de garder, et, ce qu'il y avait de plus étrange encore, on avait jeté le seul pont qu'on eût sur le fleuve, précisément au point où l'on eût dû s'abstenir de le placer. L'ennemi n'avait qu'à pousser une colonne au confluent du Necker, l'entreprise était sûre, per-

sonne n'eût hasardé de dégarnir le Necker pour l'arrêter. Le soldat se trouvait ainsi sans retraite, partant incertain, irrésolu, ou tout au moins sans élan.

Ney jugeait la position trop périlleuse et conseillait de la changer. Il voulait qu'on déplaçât le pont, qu'on l'établit à Neckerau, et, concentrant tous les moyens dont on disposait dans cette anse, qu'on ne gardât Manheim ainsi que les rives du Necker que par des postes. Il soumit ses observations au général en chef; elles ne furent pas mieux accueillies que les observations du général Laroche. Il ne resta plus qu'à se résigner. On le fit : on reçut l'ennemi avec constance, mais il était si nombreux, la position si mauvaise, qu'il fallut céder; nous fûmes renversés, rompus, obligés de vider Manheim. Nous fûmes plus malheureux encore; des flots d'Autrichiens se jetaient sur nos communications. Le général Vandermassen, l'adjudant-général Lefol, rassemblent quelques braves et s'avancent généreusement à leur rencontre; mais, entourés presque aussitôt, les uns périssent sous le tranchant du sabre, les autres sont obligés d'implorer la clémence du vainqueur. Tout fuit, tout succombe; c'était fait de cette malheureuse division, si le général ne fût survenu. Il avait pris les armes aux premières détonations qui s'étaient fait entendre, mais les cantonnemens étaient éloignés; l'attaque avait été si brusque, si rapide, qu'à peine il avait eu le temps d'accourir.

Il débouchait à la tête de la 16e ; il poussa droit à l'ennemi et porta un instant le désordre et la confusion dans ses rangs. Les coups ne tardent pas néanmoins à se perdre dans ces masses profondes. Tout ce qu'il peut faire, c'est de les contenir, de les arrêter. Une partie de nos prisonniers se dégage cependant, mais leurs chefs, mais Lefol surtout, subissent leur destinée. Ney lui-même est atteint de deux coups de feu ; une balle le frappe dans la poitrine, un biscayen lui meurtrit une jambe, il se retire couvert de contusions.

Nous étions battus. L'ennemi pouvait nous suivre sur la rive gauche, et se jetant dans les embarcations qu'on avait eu l'imprudence de lui laisser, porter le désordre au milieu de nos cantonnemens. Ney se hâta d'aviser aux moyens de prévenir ce malheur. Il avait été moins maltraité que le général Laroche ; il l'appuya, le couvrit, régla avec lui ce que chacun d'eux aurait à faire.

L'état-major qui ne prévoyait, n'arrêtait rien, était en revanche fort jaloux de ses attributions. On avait empiété sur ses droits : mesures, cantonnemens furent aussitôt changés. Le général Laroche ne devait plus garder le Rhin, de Spire à la hauteur de Nenhoffen, mais faire face à la plaine, la droite à Spire et la gauche vers Hanofen.

A cette étrange disposition, Laroche reste stupéfait ; les Autrichiens peuvent encore le joindre, l'accabler, renouveler les funérailles qu'il a vai-

nement cherché à prévenir. Il mande à son collègue la triste position où le place cet ordre inattendu et ne lui cache pas « qu'il faut une grande dose de patriotisme pour ne pas perdre courage. » « J'en conviens, lui répondit Ney, les choses sont disposées de manière à n'y rien entendre. On ne saurait concevoir de position plus pénible. Mais nous sommes à la veille d'une invasion, il faut savoir endurer les dégoûts. »

Il le fallait en effet. Des forces considérables s'avançaient sur Mayence, d'autres se portaient sur Offembourg. Tout annonçait que l'archiduc, qui était venu commander sur le Rhin, était, ainsi que le bruit en courait, résolu d'agir par ses deux ailes. L'une devait pénétrer dans le Brabant afin de prêter main forte aux Anglais, l'autre faire irruption dans l'Alsace afin d'inquiéter, de tourner Masséna.

La position était critique, mais c'est à combattre, à corriger la mauvaise fortune que brille le vrai courage. Ney prit toutes les mesures que la circonstance exigeait. Les Autrichiens ne montraient pas la vivacité à laquelle il s'était attendu; ils avaient, il est vrai, poussé cinq mille hommes à Manheim; mais ce mouvement, déterminé par l'intempérie de la saison, ne se liait à aucune vue hostile. Que faisaient-ils? Que se proposaient-ils? Une telle inaction n'était pas naturelle et devait tenir à quelque revers essuyé en Helvétie. Encore fallait-il qu'il fût grand, signalé, pour paralyser

ainsi des forces aussi considérables. Ney, sans nouvelles de Masséna, ne savait comment s'expliquer la halte prolongée de l'archiduc. Elle pouvait à toute rigueur cacher un piége ; le prince pouvait nourrir le projet de passer le Rhin, de s'établir, de s'étendre sur la rive gauche. Il n'était pas impossible que, descendant le Necker, il ne jetât des troupes sur Frankental, et que profitant des avantages qu'offre Manheim, il ne prît terre à Ogersheim. Il ne manquerait pas, si tel était son dessein, de menacer Seltz, Brisach, d'essayer des diversions sur une foule de points ; mais les deux premiers seuls offraient de véritables chances, ce fut aussi le seul que le général s'appliqua à mettre hors d'attaque ; il inonda une partie des environs de l'un, concentra ce qu'il avait de forces sur l'autre, et se tint prêt à tout événement.

CHAPITRE II.

NEY EST APPELÉ AU COMMANDEMENT DE L'ARMÉE DU RHIN. — COMMENT SA NOMINATION EST ACCUEILLIE. — OPÉRATIONS DIVERSES.

L'armée était épuisée par les garnisons. Il ne restait pour tenir la campagne que des cadres que l'ennemi pouvait forcer d'un instant à l'autre, et pourtant l'état-major n'ordonnait, ne décidait rien. Le général, qu'inquiétait un tel état de choses, renouvela les observations qu'il avait déjà soumises au général en chef. Mais celui-ci venait d'être révoqué. Il le manda à son quartier-général, le 24 septembre, et lui remit le commandement. Ney refusa d'abord de l'accepter. La difficulté des circonstances, ses forces, deux blessures encore ouvertes, il mit tout en œuvre pour échapper à ce périlleux honneur. Cependant le Directoire le lui avait déféré ; les officiers, les généraux le pressaient de se mettre à leur tête : il se rendit, mais comme une victime qui se dé-

voue et non comme un officier dont la fortune couronne l'ambition.

Son premier acte fut de réclamer l'indulgence de ses collègues, d'invoquer le concours de leurs lumières et de leurs efforts. « Le Directoire exécutif, leur manda-t-il, vient de me forcer de prendre provisoirement le commandement en chef de l'armée, en remplacement du général Muller rappelé à Paris. Vous connaissez l'insuffisance de mes moyens militaires pour occuper un emploi de cette importance, surtout dans une situation aussi critique. Je serai peut-être victime de mon dévouement; mais dans l'état où sont les choses, il ne m'était pas permis de refuser. Je réclame votre sollicitude pour la conservation des troupes confiées à vos soins, comme je demande pour moi votre bienveillance particulière. Je dois du reste vous prévenir que j'ai formellement déclaré au Directoire que je ne conserverai le commandement qu'une décade. »

On ne pouvait être plus modeste, ni plus dévoué; mais Ney était le seul qui doutât de ses forces. Les chefs de corps dont il sollicitait le concours avaient combattu, les uns en Helvétie, les autres à l'armée de Sambre-et-Meuse; tous connaissaient son habileté, son audace; tous le voyaient avec plaisir revêtu du commandement. Le général Gillot se félicitait de le voir à la tête

de l'armée [1]. Le général Legrand, quoique retenu par la fièvre, était impatient de recevoir, d'exécuter ses ordres [2].

Au quartier-général de Nancy, le 8 vendémiaire an VIII (29 sep. 1799).

[1] « J'ai appris, avec un vrai plaisir, votre nomination provisoire au commandement en chef de l'armée du Rhin. Le Directoire exécutif, en vous confiant ce poste, a calculé vos moyens aux dangers, et votre modestie donnera encore un nouveau prix à ce qu'il attend de vous.

» Comptez, citoyen général, sur toute ma sollicitude pour les troupes qui sont sous mon commandement, et croyez que je me ferai toujours un devoir bien doux de mériter votre estime et votre amitié.

» Salut et considération.

» GILOT. »

Au quartier-général de Metz, 8 vendémiaire an VIII (29 sep. 1799).

[2] « J'ai appris par le dernier courrier, mon cher général, le départ du général Muller pour Paris, ainsi que votre nomination au commandement en chef de l'armée; cette nouvelle m'a fait le plus grand plaisir. Je vous préviens que j'ai obtenu de ce général une permission de deux décades pour rétablir ma santé à Metz. La fièvre m'a quitté depuis quelques jours; quoique je sois très-faible encore, si vous croyez que ma présence peut être utile à l'armée avant l'expiration de ma permission, je vous prie de me le faire savoir. L'empressement que je mettrai à me rendre au poste que vous me fixerez, vous prouvera combien j'aurai de plaisir à servir sous vos ordres et le sincère attachement que vous a voué votre camarade et ami.

» LEGRAND. »

Leval, si vrai, si sincère, si peu propre à flatter, fut plus positif encore. Sa lettre, qui exprimait d'ailleurs toutes les difficultés du moment, était faite par le rassurer.

« Si dans ma vie, lui manda-t-il, j'ai éprouvé, mon cher et brave camarade, une vive satisfaction, c'est en apprenant que vous êtes destiné à prendre le commandement de notre armée. Elle est faible, à la vérité, mais elle est composée de soldats dont vous avez généralement l'estime. Vous connaissez assez ma sincérité pour être assuré que je ne cherche point à vous déguiser mes sentimens. Vous êtes fait pour inspirer la confiance : c'est avec un nouveau zèle que je vais m'étudier à faire exécuter scrupuleusement les ordres que vous me donnerez. Je vais, comme le prescrit votre lettre du 5 courant, faire verser promptement les magasins en tous genres dans les places que vous m'indiquez. Je vous sais gré, général, de votre approbation relativement à la mesure que j'ai prise pour assurer deux décades de solde aux troupes sous mes ordres, c'est-à-dire aux 20e et 43e demi-brigades et 17e régiment de cavalerie. Je craignais d'avoir outre-passé mes pouvoirs ; mais vous avez reconnu, j'en suis certain, la pureté de mes intentions.

» A vous parler franchement, mon cher général, je dois vous dire qu'en ordonnant de regarder comme nulle la lettre relative à la coupe des bois dans les forêts des princes, vous rendez un

service signalé aux malheureux habitans. On a été jusqu'au point de comprendre dans l'exception le prince de Nassau-Orange, qui dans ce moment-ci est un de nos ennemis les plus prononcés.

» Croyez, général, que je ne négligerai rien pour prévenir les vexations en tout genre et servir les intérêts de la République. Je ne saurais vous parler avec la même confiance pour ce qui regarde la rentrée des contributions, attendu que je n'ai pas une seule compagnie disponible. Il est dû 2,000,000 de fr., et je suis sans moyens pour les faire rentrer dans la caisse départementale ; un régiment de cavalerie me serait d'une grande utilité pour cet objet ; car ne le dissimulons pas, dans ce pays-ci, on est forcé d'employer la contrainte.

» Je joins à la présente le dernier rapport qui vient de m'être fait sur le mouvement des Prussiens. J'aurai soin de vous entretenir de leur marche et des mouvemens de nos ennemis.

» Tout autre que vous, général, se formaliserait peut-être, que dans la première lettre que je lui écris, je déclare que je n'ai pas un sou. Je pense que vous sentirez l'urgence de mettre quelques fonds à ma disposition.

» Au reste comptez que je ne négligerai rien pour le succès de vos entreprises. C'est la première preuve que je veux vous donner de la satisfaction que j'éprouve à servir sous vos ordres.

» Comptez sur le dévouement comme sur l'amitié bien sincère du général

» LEVAL. »

Du quartier-général de Coblentz, 7 vendémiaire an VIII (28 septembre 1799).

Ney était revêtu du commandement. C'était maintenant à lui à pourvoir à la sûreté de la frontière, à prendre les mesures que sa prudence avait inutilement conseillées. Mais rien n'est mobile comme la scène où se débattent les intérêts des nations. L'armée autrichienne échelonnée tout à l'heure sur la Hollande, poussait maintenant ses masses sur la Suisse. Des corps considérables s'assemblaient, il est vrai, sur le Mein comme sur le Necker; mais ces corps, bons à couvrir, à menacer des places, n'étaient pas destinés à porter les véritables coups. Ce rôle était réservé aux masses que menait l'archiduc.

La chose n'était pas rassurante, mais elle était sensible. Le prince avait appelé ses équipages de pont. Lambesc, chargé d'abord de pénétrer dans les Pays-Bas, avait été remplacé par Condé. Les troupes impériales ne devaient plus prendre part à cette expédition aventureuse. L'émigration seule en courait les chances, seule elle en affrontait les hasards. L'archiduc ne concentrait ses forces sur la rive gauche que pour faire une irruption dans le Haut-Rhin; car sur la réserve à sa droite, il ne pouvait songer à nous pousser au centre. Mayence

l'arrêtait d'un côté, Landau le gênait de l'autre ; et à l'époque de l'année où nous étions, il ne pouvait pas plus bloquer ces places qu'il ne pouvait les prendre. Selz, qui d'abord n'avait aucune importance, était le seul point par lequel il pût venir à nous, le seul par lequel il pût nous aborder avec quelques chances de succès. Néanmoins, comme le général n'avait pas de notions précises à cet égard, et qu'en matière si grave de simples conjectures ne sauraient suffire, il chargea le général Nansouty d'observer la marche, les mouvemens des Autrichiens, de les empêcher de s'établir dans le Hunds-Ruch. Ce pays, dont la possession présente toujours de rares avantages, acquérait une importance particulière dans les circonstances où nous étions. Luxembourg n'avait pour ainsi dire ni troupes, ni approvisionnemens; une fois maître de ces montagnes, l'archiduc ne rencontrait plus rien qui l'arrêtât. Il interceptait toute communication entre les places que nous avions sur le Rhin, et poussait sans obstacle jusque sur la Moselle. Le général essaya de prévenir ce double malheur.

Il distribua, groupa ses troupes, se mit en mesure de frapper avec vigueur quelque part que les Autrichiens se présentassent. Mais il était si faible, la ligne qu'il avait à défendre si étendue, qu'il attendait avec anxiété ce qu'allait décider la fortune, lorsqu'il vit l'ennemi rappeler ses colonnes, et bientôt après remonter le Rhin. Quelle était la

cause de ce mouvement inouï? En était-on venu aux mains en Helvétie ? Étions-nous vainqueurs ? Étions-nous vaincus ? L'archiduc accourait-il consommer nos désastres ou arracher les débris de la coalitition au fer de nos soldats? Le général l'ignorait. Sa marche cependant n'était entreprise que dans des vues qui devaient nous être fatales; Ney chercha, si ce n'est à la suspendre, tout au moins à la ralentir. Du point qu'il occupait, il ne pouvait y mettre aucun obstacle ; Manheim n'était plus à nous, il n'avait ni ponts ni équipages ; il était hors d'état de la troubler. Franchir le fleuve de vive force, était plus impraticable encore ; il fut obligé de rester dans l'inaction. Mais ce qui était impossible de la position où se trouvait le général, pouvait se faire ailleurs. Nous étions maîtres de Kelh, nous occupions Brisach en forces, il chargea le général Colaud de faire déboucher de ces deux points.

Colaud était, ainsi qu'on a pu le voir dans le courant de ces Mémoires, un homme froid, réservé, sans ambitions comme sans empressement ; peu entreprenant peut-être, il ne savait pas provoquer, faire naître les occasions; en revanche, il savait les deviner et les saisir. Rarement son instinct le trompait, et plus rarement encore sa vigilance se trouvait en défaut. Les mouvemens qui avaient excité la sollicitude du général, avaient éveillé la sienne. Ses troupes étaient déjà aux prises avec celles de l'archiduc, quand l'ordre de

harceler celles-ci lui parvint. Mais, bonne quand elle avait été entreprise, cette attaque devenait insuffisante dans les circonstances où nous étions. Ney savait enfin à quoi tenaient les manœuvres du prince Charles. Une grande bataille avait eu lieu sous les murs de Zurich, nous avions vaincu, taillé les Russes en pièces ; ce qui avait échappé au fer de nos soldats, s'était dispersé dans les montagnes. L'archiduc accourait au secours, il voulait sauver, recueillir les débris d'une armée naguère menaçante : Ney résolut de tout mettre en œuvre pour l'arrêter.

La fortune nous était revenue ; chacun était plein d'ardeur, de confiance : il crut pouvoir mener à fin ce que quelques jours auparavant il n'eût pas osé tenter. Mais les Russes avaient à peine succombé, que de nouveaux ennemis se présentaient déjà. Les populations du Necker avaient couru aux armes, et les Prussiens paraissaient de nouveau résolus de les prendre à leur tour.

Les premiers, soulevés par les séductions qui seules peuvent entraîner les masses, affectaient de craindre que nous n'envahissions leurs pays. Les seconds, se prévalant de la situation où étaient nos affaires en Hollande, prétextaient le besoin de se mettre en mesure contre l'armée anglaise, que nous paraissions hors d'état de contenir. Les uns, grossis des milices de la Schwarzenbach, se formaient aux environs de Halsbach ; les autres,

qui comptaient déjà cinq bataillions et autant d'escadrons, se rassemblaient à Vesel.

Ce n'était pas tout encore. Quand on proclame de nouveaux principes, il ne manque jamais d'esprits ardens qui en réclament les dernières conséquences, ni d'adroits hypocrites qui les outrent afin de les mieux combattre. L'armée du Rhin comptait encore beaucoup de ces hommes exagérés, et la rive gauche avait comme la droite ses tartufes de patriotisme. Les uns et les autres étaient également dangereux. Le drapeau veut du calme ; il demande un esprit de suite, de concorde ; il repousse l'inquiétude comme il punit l'infidélité. Ney avait cependant évité de sévir. Il savait quels sont les hommes. Il s'était remis au temps, à la victoire du soin de les désarmer. Mais le temps n'avait fait que rendre la perfidie, l'exaltation plus ardentes ; et la victoire, loin de les contenir, avait hâté l'explosion. Les Autrichiens, comme c'est leur habitude, au lieu d'une défaite, avaient annoncé un grand succès ; le bruit en était venu à Bonn, et le peuple, à qui on avait persuadé que l'archiduc avait passé le Rhin à Newied, était accouru sur les bords du fleuve pour le voir arriver. Des capucins étaient à sa tête, qui le repaissaient des folies dont ils avaient enivré les campagnes des départemens de la Sarre et du Mont-Tonnerre. On eut beau exposer, rétablir les faits ; il s'obstina trois jours durant à appeler de ses vœux l'armée que nous avions battue.

Ce fut bien pis à Coblentz ; le général Leval commandait la place, et le général Leval, bon, généreux, bienveillant, un peu valétudinaire, détestait presque autant la turbulence que la perfidie ; ami de l'ordre, sévère pour tout ce qui tenait à l'administration, au service, il avait contenu chacun dans ses attributions. Faux Jacobins, Jacobins véritables, tous avaient été obligés de se renfermer dans de justes bornes ; mais tous aussi, impatiens du frein, ne cherchaient qu'une occasion de le secouer. Ils crurent l'avoir trouvée, ils se hâtèrent de la saisir. On venait de recevoir la nouvelle de la victoire de Masséna. La ville était illuminée, et la troupe dans l'ivresse du succès. La circonstance parut favorable ; on résolut de faire un appel à des opinions qui commençaient à vieillir. La municipalité avait pour président un ancien secrétaire du prince Charles ; rentré depuis dix-huit mois dans ses foyers, il s'était d'abord glissé dans l'administration municipale, et n'avait pas tardé à la dominer tout-à-fait. Ses collègues avaient adopté ses vues, s'étaient pénétrés de ses principes, associés à tous ses projets. Rudes aux citoyens, fâcheux aux soldats, ils affectaient une exaltation qui contrastait d'une manière étrange avec leurs actes.

Ce singulier patriote forgeait à froid, et ne trouvait dans ceux qui chaque jour exposaient leur vie pour le maintien de nos institutions, que mollesse, que tiédeur. Ses collègues, docilement

rangés sous son influence, jouaient comme lui l'exaltation ; comme lui sourcilleux, inquiets, retranchés dans l'excellence de leurs principes, ils plaignaient la liberté d'être tombée aux mains auxquelles elle était échue. L'énergie populaire venait de jeter un dernier éclat; des attroupemens se forment, et municipaux en tête parcourent la ville aux cris de : Vivent les Jacobins! Les Français qui se trouvent dans les rues, sont conspués. Les officiers ne peuvent paraître, qu'ils ne soient couverts d'injures; on les traite d'aristocrates, de Vendéens; on les interpelle, on les poursuit aux cris de *à bas les chouans!* et *les jacobins*, reprennent quelques-uns d'entre eux qu'irritent les indignes traitemens qu'ils éprouvent. A cette réponse pourtant assez naturelle, on se rue sur eux, on les maltraite, on les renverse, on les foule aux pieds. La garde est obligée d'accourir; mais presque aussitôt assaillie elle-même, elle ne parvient qu'avec peine à se dégager; elle y réussit néanmoins, et la malveillance, réprimée à son tour, est forcée de se contenir.

La position, comme on voit, n'était pas brillante. D'un côté, les Autrichiens avec leur franche allure, de l'autre les Prussiens avec leurs équivoques protestations, une insurrection en face, des tentatives de révolte sur les derrières; le général était assailli, menacé sur tous les points. Si du moins il n'eût eu qu'à faire face à l'ennemi, à se garantir des embûches! Mais la

démagogie s'était tout à coup réveillée dans nos rangs, et, transformant l'ardeur de guerre en fièvre de révolte, menaçait de paralyser encore les faibles bataillons dont il disposait. C'était de tous les obstacles qu'il avait à vaincre le plus dangereux; mais il comptait la loquacité pour rien, la turbulence pour moins encore : chacun fut sévèrement rappelé aux devoirs qu'il devait remplir. Des deux officiers-généraux qui avaient donné l'élan, l'un était aussi faible soldat que fougueux jacobin, il était d'ailleurs sans lettres de services, il fut impitoyablement renvoyé; l'autre était inquiet, mais capable, intrépide : Ney hésitait sur le parti qu'il avait à prendre, lorsque lui-même le tira d'embarras. Il avait commandé sur le Rhin dans la dernière guerre et avait eu avec Moreau de vives discussions. On sait que ce général blâmait les adresses de l'armée d'Italie, qu'ils s'opposait à ce que la sienne en fît. Son lieutenant n'en tint compte. L'aile droite qui était sous ses ordres, lui témoigna le désir de protester contre les projets de Clichy; il l'assembla, libella son manifeste et exalta encore la haine déjà si vive qu'elle portait à l'émigration. Outré de voir son autorité méconnue, Moreau avait supprimé la pièce; une violente altercation avait eu lieu, et le trop impétueux commandant d'aile n'avait pas tardé à voir révoquer ses pouvoirs. On annonçait l'arrivée prochaine du général qu'il accusait de sa disgrâce.

Il se prévalut de la répugnance qu'il avait à servir sous ses ordres, et demanda lui-même à être employé en deuxième ligne. Toute discussion cessa, la troupe reprit ses habitudes de guerre; elle ne songea plus qu'à joindre, à culbuter les Autrichiens.

Réduite pour ainsi dire à vivre de ce qu'elle leur enlevait, sans solde, sans vêtemens, sans chaussure, elle avait ce degré d'irritation qui pousse au champ de bataille. Coblentz était en état de siége, nos derrières n'avaient plus à craindre ni émeutes, ni insurrection. Le général se croyait au terme de ses inquiétudes; mais il ne sortait d'un embarras que pour tomber dans un autre. Son corps était faible, peu nombreux, il pensa suppléer par de l'activité, de l'audace, aux forces qu'il n'avait pas. Il fit une organisation nouvelle, il mit à la tête des colonnes des hommes qui comme lui jeunes, ardens, vigoureux, ne craignaient ni périls ni fatigues, et relégua à la suite ceux que l'âge, l'embonpoint avaient appesantis. Il n'en fallut pas davantage, pour mettre en rumeur tout l'état-major. L'un réclame avec véhémence son rang de bataille, l'autre se prévaut de sa commission. Celui-ci « s'indigne d'être confiné dans une place; » celui-là, « de marcher à la suite des fourgons. » Il n'y a pas jusqu'au munitionnaire qui ne se fâche, qui n'invoque les droits de la hiérarchie. Lacombe Saint-Michel survient au milieu de cette sorte d'insurrection. Il arrive

de l'armée du Danube, il trouve Sorbier à la tête de l'artillerie légère, « et se croit transformé en garde-général. » Il ne peut donner les mains à une humiliation semblable, et revendique ses attributions. Il avait paru avec éclat aux armées, à la tribune, Ney crut lui devoir des explications qu'il refusait aux autres. « Eh quoi ! lui dit-il, vous voulez que l'ordre du tableau l'emporte sur le bien du service, que pour satisfaire une vaniteuse hiérarchie, je compromette le succès de mes opérations, car enfin, êtes-vous assez leste pour vous attacher à ma suite ? assez dégagé, assez fort pour être sans cesse aux champs ? laissez donc à Sorbier les fatigues de son âge. Il correspondra avec vous, et ne cesse pas d'être sous vos ordres. Lacombe était ému : « c'est bien, général, » s'écria-t-il, « je n'avais pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'avais eu la confiance de la France entière, et ne voyais pas sans chagrin que vous me refusiez la vôtre. Tout est fini maintenant, transmettez-moi des ordres, vous savez comment je les exécute. »

CHAPITRE III.

LE GÉNÉRAL LECOURBE HÉSITE A ACCEPTER LE COMMANDEMENT. — INSTANCES DU GÉNÉRAL NEY. — ACTIONS DIVERSES.

Les paysans de la rive droite avaient pris les armes, ainsi que nous l'avons vu, et s'étaient réunis en tumulte autour de Francfort. Ils étaient déjà une vingtaine de mille. La chose pouvait devenir grave ; le général résolut tout à la fois de punir ces villageois de se mêler d'une querelle où ils n'avaient rien à voir et de faire une utile diversion. Ses dispositions étaient arrêtées. Le général Leval poussa une colonne sur Limbourg, le général Roussel franchit le Rhin à Seltz, Nansouty le passa à Franckenthal. L'ennemi menacé sur ses ailes n'osa les dégarnir, et le général Lorcet, qui menait la véritable attaque, déboucha sans obstacle devant les épaisses colonnes de ces malheureux paysans qu'une sorte de vertige poussait sur le champ de bataille. Ils étaient établis sur le Mein, leur position était forte, bien choi-

sie, mais la troupe était outrée de cette guerre d'insurrection. Elle se jeta sur eux avec fureur ; en un instant tout fut culbuté, tout fut taillé en pièces. Une partie de ces malheureux paya de sa vie cette imprudente levée de boucliers, une autre regagna ses chaumières. Il en resta cependant quinze à seize mille qu'il fallut se résigner à punir encore. Du reste, ce coup de vigueur produisit son effet. Les réserves autrichiennes n'eurent pas nouvelle du désastre de leurs milices, qu'elles accoururent au secours ; Schwartzenberg quitta précipitamment Manheim, et se jeta dans Francfort avec les dix mille hommes qu'il commandait.

Nous nettoyâmes ainsi les abords du fleuve ; mais les magasins que nous espérions saisir, les contributions que nous voulions frapper, nous échappèrent avec la place. Il fallut se résigner encore, voir où trouver de quoi adoucir d'intolérables privations. La chose était désormais facile. Le Directoire demandait une diversion active, vigoureuse ; les renforts qu'il avait si souvent annoncés commençaient à déboucher. Le général avait désormais dix-huit à vingt mille hommes disponibles ; le champ était agrandi, les coups devenaient plus sûrs, plus étendus. L'ennemi s'était établi sur le Necker, Ney résolut de le chercher. Ses colonnes étaient en mouvement, il se disposait à les suivre, lorsqu'il apprit qu'il avait enfin un successeur, et que ce successeur était Lecourbe.

Il avait combattu naguère sous ses ordres ; il se rappelait sa sagacité, son élan, la précision avec laquelle il menait ses attaques, comme les éloges que lui-même en avait reçus. L'opération qu'il avait ébauchée lui paraissait sûre, il se hâta de lui en offrir la direction. « Les troupes autrichiennes réunies sur le Necker, lui manda-t-il, ne s'élèvent pas à la moitié des nôtres. Hâtez-vous, venez vous mettre à notre tête, tout le monde vous attend, moi surtout, avec une impatience bien sincère. Votre présence répandra une nouvelle ardeur parmi nous. Nous serons plus sûrs du succès, nous marcherons avec plus de confiance quand vous nous dirigerez [1]. »

Mais Lecourbe n'aimait de la guerre que le champ de bataille ; il venait d'arriver à Strasbourg, et n'apercevait que misère, que dénuement. Nous étions au 10 octobre, le temps était froid, pluvieux, et les troupes en haillons circulaient tristement dans les rues. Si du moins leur armure eût mieux valu que leur équipage ; mais l'un était sans fusil, l'autre n'avait pas de sabre ; tous portaient les traces du plus cruel abandon, tous pliaient sous le faix de la détresse. Rien dans ce déplorable tableau ne flattait sa passion de gloire ; Lecourbe fut au moment de rendre sa commission. Cependant l'armée poussait ses avantages. Elle avait enlevé Grosgerau, Trebur et

[1] Mayence, 19 vendémiaire an VIII (10 octobre 1799).

s'avançait sur Heidelberg. Une nouvelle action était imminente. Ney voulut de nouveau en faire honneur à son ancien chef. Il connaissait son irrésolution ; il crut pouvoir la vaincre en lui rendant compte de la vigueur avec laquelle les troupes qu'on lui peignait si faibles avaient abordé l'ennemi.

« Arrivez promptement, lui manda-t-il, ne vous laissez influencer par personne sur la situation de l'armée. Elle est, quoi qu'en disent quelques faiseurs, capable d'opérer une vigoureuse diversion. Accourez. »

On ne pouvait être plus pressant ni plus affectueux. Mais Lecourbe avait trouvé à Strasbourg tout ce que le général avait relégué sur ses derrières ; il ne répondit à ses instances que par des froideurs. Ney avait les Autrichiens en face. Il se vengea sur eux des injustices de son chef. Il les attaqua le 15 octobre en avant d'Heidelberg, et telle fut la vivacité du choc, que hussards ni houlans ne purent le soutenir. Ce n'est pas qu'ils n'eussent combattu avec courage. Non, leur résistance avait été héroïque. Le prince de Lichtenstein qui dirigeait l'action avait succombé, le comte d'Esterazy était dans nos mains, qu'ils luttaient encore; mais enfin ils avaient été obligés de céder à la fortune et s'étaient éloignés. Battus comme eux, les divers corps répandus sur le Necker avaient suivi leurs traces, et le prince de Schwarzenberg, qui commandait l'armée au-

trichienne du Bas-Rhin, gagnait Stuttgart en toute hâte.

La diversion qu'avait commandée le Directoire était consommée. Masséna maintenant plus à l'aise pouvait étendre ses opérations. Mais loin de calmer les ressentimens, ces succès n'avaient fait que les enflammer. L'un ne voyait pas sans chagrin ses prévisions démenties; l'autre supportait avec peine qu'on se passât de lui, et, l'amour-propre blessé l'emportant sur le bien du service, le général ne rencontrait qu'opposition, que malveillance, dans ceux qui devaient plus spécialement lui donner appui. La chose était fâcheuse, mais ainsi sont les hommes: il ne songea qu'à pousser plus vivement ses opérations.

Philisbourg était toujours dans les mains du landgrave, ou pour mieux dire dans celles des Autrichiens; il voulut essayer s'il ne serait pas plus heureux cette fois qu'il ne l'avait été au début de la guerre. Il se porta sur la place, et la trouva tout aussi peu en état d'opposer une vive résistance qu'elle l'était alors. La garnison était mal approvisionnée, peu nombreuse, en proie à la désertion, aux maladies; elle ne pouvait tenir à six jours de tranchée ouverte. Quelque faible qu'elle fût cependant, elle exigeait un certain déploiement de forces; il fallait des munitions, de l'artillerie, et vingt à vingt-cinq mille hommes pour couvrir le siége. Ney n'en comptait pas

quatorze mille; il jugea l'opération trop chanceuse, et se borna à bloquer la place.

Ses troupes, insuffisantes pour un siége, dépassaient ce qu'exige un blocus; il réunit tout ce qui lui parut disponible et résolut de faire une nouvelle tentative en faveur de Masséna.

Stuttgart continuait d'être la place de dépôt des Autrichiens; il ne doutait pas, s'il la menaçait, de voir le prince Charles accourir. Ses dispositions étaient faites, il manda le commissaire général comme le chef d'état-major, Mais le dépit s'exalte à la longue. Le second ne craignit pas d'éluder ses ordres, le premier fut plus osé encore; il lui déclara que toute relation avait cessé entre eux, qu'ils avaient l'un et l'autre un chef et que ce chef le retenait près de lui. Tant que cette malveillance ne s'était trahie que par ses actes, Ney l'avait supportée sans mot dire; mais elle éclatait, elle ne gardait plus ni bornes, ni mesures, il se releva de toute sa hauteur. Le militaire avait du moins rempli ses fonctions, il se borna à le traiter comme mérite de l'être un homme qui s'oublie; mais l'administrateur qui de toute la campagne n'avait rien administré, rien prévu, qui avait laissé les troupes dans la plus criante misère, il l'accabla du plus poignant dédain. Il le somma de joindre l'armée, d'organiser enfin l'administration qui devait la suivre, et surtout d'exhiber l'ordre qu'il avait reçu de résider à Strasbourg. Il fit plus; cette mauvaise volonté,

cette malveillance qui entravaient ses opérations s'appuyaient sur le général Lecourbe, qui, mécontent, frondeur par caractère, lui laissait le fardeau de la guerre et se plaisait aux malins propos qui retentissaient autour de lui.

Ney supportait avec peine qu'il encourageât une opposition semblable et ne le lui dissimula pas. Mais Lecourbe flottait toujours; incertain encore s'il accepterait le commandement, il l'entravait cependant de toute manière. Tantôt il trouvait périlleux de franchir le Rhin, tantôt il voulait que toute opération fût suspendue. Pressé d'un côté par le gouvernement qui prescrivait de pousser la guerre à outrance, retenu de l'autre par le général en chef, qui ne cherchait qu'à la ralentir, Ney se fatigua bientôt de ces instructions contradictoires, et demanda au ministre de mettre fin à cette fatigante situation. « Je dois, lui manda-t-il, vous prévenir que, depuis l'arrivée du général en chef Lecourbe, je n'éprouve que contrariétés. Le commissaire général Lamartellière et le chef d'état-major-général le général Baraguey d'Hilliers sont réunis près de lui à Strasbourg, et ne me suscitent que des entraves. Veuillez, citoyen ministre, déterminer promptement le général Lecourbe à venir remplir les fonctions honorables dont le Directoire exécutif l'a investi, et ne pas me laisser plus long-temps

en butte aux tracasseries d'hommes qui feraient mieux de concourir au salut de l'armée.

» NEY. »

Manheim, 29 vendémiaire an VIII (20 *octobre* 1799).

Ney envoya copie de cette lettre à Lecourbe et se mit en mouvement. Ses troupes étaient peu nombreuses, mais elles étaient ardentes, dévouées; les Autrichiens ne purent tenir devant elles. Elles les avaient repliés à Hislach, le 20 octobre, elles s'avançaient le lendemain sur Slocksberg, lorsque les cuirassiers d'Anspach, ceux de Fautzmailand se présentent et veulent venger l'affront qu'ils ont reçu. Le 1er de chasseurs accourt, l'artillerie légère dispose ses pièces, en un instant on est aux mains; mais la résistance est aussi opiniâtre que l'attaque est impétueuse. Long-temps de part et d'autre on n'obtient aucun avantage. Enfin le chef d'escadron Dubois-Crancé redouble d'efforts. Il s'élance sur les Autrichiens à la tête de quelques braves et les ébranle. Le prince de Hohenlohe accourt; sa troupe se rallie, le combat recommence, on se serre, on se presse, l'action est encore indécise; mais l'artillerie s'est de nouveau déployée; elle ouvre son feu, et le prince entraîné lui-même est obligé de céder. Il gagnait Louisbourg en toute hâte, cherchait à joindre le duc de Wurtemberg pour se rallier sous Ulm. Ney eût pu le suivre, replier les troupes

q' tenaient encore sur la droite et s'emparer de uttgard. Mais il avait une cavalerie trop faible our se hasarder dans les vastes plaines que baigne le Necker, et Lecourbe, qui venait enfin de prendre le commandement, paraissait peu disposé à favoriser ses opérations. Il avait sur l'âme la vivacité avec laquelle le général avait traité ses incertitudes, et ne cherchait qu'à le mortifier. Un de ses aides-de-camp le suivait sous prétexte de rendre les communications plus promptes, plus rapides. Ney dédaigna d'abord cette mesure inconvenante, et feignit de n'en pas pénétrer les motifs; mais Lorcet, qui commandait une de ses brigades, lui rendit compte qu'il avait lui-même à sa suite un officier d'état-major. Baraguey s'était pris de scrupules et faisait éclairer sa conduite, surveiller ses opérations dans la levée des contributions qu'il demandait aux villages. Le général, qui s'était résigné tant que l'insulte avait été personnelle, ne put se contenir dès qu'elle atteignit son lieutenant. Il s'emporta avec violence contre le chef d'état-major, donna l'ordre d'arrêter les familiers qu'il répandait dans les villages, et s'adressant à Lecourbe, il lui reprocha avec amertume ce procédé inouï.

« Je n'ai pas votre confiance, lui écrivait-il. Eh bien! soit; mais alors il faut me renvoyer sur les derrières, et non me soumettre aux investigations de vos officiers; car, sachez-le bien, j'ai la présomption de croire que je connais mes devoirs

et que je suis capable de les remplir. Je ne suis pas, il est vrai, assez lâche pour servir, flatter les hommes; mais ma patrie est l'objet constant de ma sollicitude. Je saurai faire pour elle tous les sacrifices comme supporter tous les dégoûts [1]. »

Cette verte réclamation produisit son effet. Lecourbe désavoua son chef d'état-major et ne répondit aux vivacités du général que par les plus affectueuses protestations. Ney s'était plaint à diverses reprises de l'insuffisance de ses troupes à cheval, de la lenteur qu'on mettait à suivre l'ennemi, il lui envoya le premier régiment de cavalerie et lui annonça des dispositions de marche sur Stuttgard. Ce mouvement exigeait des ressources en vivres, en attelages, il le chargea, tout en poussant les Impériaux, de fouiller le pays, de rassembler les fonds, les chevaux que les villages conservaient encore. La tâche était dure, mais les circonstances commandaient : Ney dirigea une de ses brigades sur Wimpfen, s'avança avec l'autre sur Brucknheim, et toujours imposant, combattant, poussa jusqu'à l'Entz.

Cette marche audacieuse avait mis l'armée autrichienne dans une position pénible. Masséna était à Bâle avec une forte colonne de grenadiers, Ney avait franchi le Necker; le premier était au

[1] Lettre du 10 brumaire an VIII (1er novembre 1799).

moment de faire irruption en Souabe, le second pénétrait dans le Wurtemberg. L'archiduc était également menacé sur ses flancs, ses communications; ne pouvant encore assurer les uns, ce prince avait du moins voulu sauver les autres. Il avait fait marcher au secours de Hohenlohe; il avait ordonné de réoccuper Heilbron, de s'y maintenir à tout prix. Hohenlohe s'était reporté en avant, ses lignes étaient étendues de Grossenbotwar à Bessingheim; Ney résolut de les aborder encore, de les refouler au loin. Il jeta une partie de sa brigade de gauche sur Marpach, établit le reste autour de Lauffen, et s'avança avec celle de droite sur les colonnes ennemies qui avaient pris position au confluent de l'Entz. Le temps était affreux, la population fatiguée, mécontente, dévouée à l'archiduc; il n'avait pu s'assurer de leur force, et s'était déployé, le 3 novembre, devant elles avec le 1er de cavalerie, le 10e de chasseurs et deux bataillons de la 8e demi-brigade.

Elles se disposaient elles-mêmes à nous chercher, lorsque nous débouchâmes. Elles comptaient 3000 chevaux et 4000 fantassins; elles avaient toute la confiance que produit la supériorité du nombre, elles fondirent sur nous avec une rare impétuosité. On les contint cependant, l'infanterie les reçut avec calme, le 10e de chasseurs fournit quelques charges heureuses; l'action se développa, et malgré la disproportion des

forces, elle se soutint six heures sans grand désavantage.

Cependant la nuit approchait, et la mêlée devenait toujours plus vive, plus ardente. L'artillerie tirait avec une admirable précision, et les grenadiers de la 8e déployaient un courage que le danger ne faisait qu'accroître; mais 3000 Wurtembergeois accouraient prendre part à une lutte déjà si inégale, il fallut céder. La retraite se fit d'abord avec ordre, avec ensemble; l'ennemi essaya vainement de la troubler. Honteux néanmoins de voir échapper une poignée de braves, il tenta une dernière charge et fondit à la fois sur nos pièces et l'infanterie qui les soutenait. Couvert de mitraille par les unes, il fut plus heureux avec l'autre; celle-ci était exténuée de marches, de combat; elle perdit contenance à la vue de cette nuée de chevaux qui débouchaient sur elle, et se laissa enfoncer.

Nous avions six cents hommes pris ou tués : le général ne pouvait plus tenir devant le torrent qui avait tout à coup débordé sur lui. Il prolongea son mouvement et s'établit, la droite à Stockberg, la gauche à Helmstadt. Lecourbe ne trouvait pas cette position bien choisie. Il eût voulu que la 8e demi-brigade eût passé l'Entz et se fût réunie à l'aile droite que conduisait le général Legrand. Mais Ney venait de se convaincre qu'il avait en face le gros des forces autrichiennes. Il voyait que c'était Sintzheim qu'elles menaçaient, que c'était

Sintzheim qu'elles voulaient surprendre ; il fit sentir au général en chef l'importance de cette position, et obtint de la conserver. Son assurance ranima la troupe. Néanmoins elle ne put prévenir les fâcheuses conséquences qu'entraîne toujours un échec. On se rappelle les tentatives que Ney fit sur Philisbourg au début de la campagne, et comment elles échouèrent. Le Directoire voulut plus tard reprendre cette opération sous œuvre. Il se persuada qu'à l'aide d'un déployement de forces, on renouerait aisément les intelligences qui avaient failli nous livrer la place. Le général lui représenta en vain que les circonstances n'étaient plus les mêmes, que chef du génie, commandant d'armes, tout était changé. Le gouverneur était bien toujours ce faible Rheingrave de Salm, qui, intriguant, tramant sans cesse contre les Français, était si peu fait pour les combattre; mais les Autrichiens, qui avant la bataille de Stockack étaient disséminés dans la Souabe, avaient maintenant des forces considérables sur le Rhin. Ney craignait d'aventurer, au delà de ce fleuve, un train d'artillerie que nous étions hors d'état de protéger. Il calculait ses forces, celles de l'ennemi, ce que demandaient les opérations, ce qu'exigeait la tranchée, et insistait vivement sur le danger que présentait une semblable entreprise. Le Directoire persista. Ney investit Philisbourg, enleva une partie des troupes chargées de le défendre. Les choses néanmoins n'en avaient

pas été plus avancées. Nous avions une première fois été obligés de nous éloigner de la place, après l'avoir péniblement bombardée, et aujourd'hui un léger échec suffisait encore pour troubler une opération mal conçue. Nous étions contraints de replier nos parcs en toute hâte, de faire refluer nos équipages sur la rive gauche.

Hohenlohe nous suivait avec force, ses colonnes remontant le Necker menaçaient de se porter sur l'Elsaz. Ney sentit le besoin de les arrêter, de les contenir, et chargea Montholon de prendre position en avant de Waugenzel. Montholon venait d'être élevé au grade de chef d'escadron [1]. Il avait de l'audace, du coup d'œil; il opposa toute la fermeté qu'on pouvait attendre. Mais l'ennemi débouchait en masse, la position fut forcée, et Ney contraint de faire une nouvelle marche en arrière.

[1] LE GÉNÉRAL DE DIVISION, COMMANDANT PROVISOIREMENT,

Considérant les rapports avantageux qui me sont parvenus sur la conduite du citoyen Montholon, capitaine au 1er régiment de chasseurs à cheval; considérant, de plus, les talens et l'intrépidité qu'il a montrés à l'affaire du vendémiaire, où il a emporté de vive force la tête de pont à , sous Francfort, défendue par deux mille Autrichiens et paysans, l'a nommé, sur le champ de bataille, chef d'escadron dans le même régiment.

NEY.

Au quartier-général, à Hoechst, le vendémiaire an VIII.

La perte qu'avait entrainée cette rencontre était peu considérable. Cependant elle compromettait nos derrières, elle livrait à l'ennemi l'origine de la vallée du Necker, et sous ce rapport elle méritait considération. Le général ne cacha pas à Lecourbe les conséquences qu'elle pouvait entrainer. « Je pense, mon cher général, » lui écrivit-il, « que vous feriez bien de replier vos postes de Weinheim, de garder seulement Heidelberg, de bien barricader le pont qui communique avec la rive droite du Necker, ainsi que de faire observer par quelques compagnies d'infanterie les gués d'Helwesheim et de Ladenberg. Vos forces seraient alors beaucoup plus concentrées. Necker-Gemund pourrait également être conservé par la garnison d'Heidelberg; et si l'ennemi m'attaquait en forces, je pourrais aisément effectuer ma retraite sur Wisloch. Mais la division du général Legrand ne fera-t-elle pas un mouvement rétrograde? Pensez-y, mon cher général; la position d'Obstadt ou de Mengelsheim, en gardant néanmoins Bruchsall, lui conviendrait peut-être dans la situation des choses [1]. »

Ces dispositions étaient sages. Néanmoins elles ne remédiaient au mal que d'une manière imparfaite. Les échecs que la troupe avait essuyés l'avaient rendue au sentiment de sa misère. Elle

[1] Quartier-général, à Homberg, le 10 brumaire an VIII (7 novembre 1799).

était nue, sans subsistances, battue par une pluie continuelle que le vent rendait chaque jour plus âpre. Le découragement, les privations avaient usé ce qui lui restait d'énergie. Elle ne tenait, elle ne combattait plus. Cependant Masséna était toujours à Bâle. Ses dispositions touchaient à terme, et Lecourbe répugnait à prolonger sa retraite au moment peut-être où il allait être secouru. L'abattement que montrait le soldat déconcertait son audace. Il se plaignait, plaignait les généraux de voir la troupe manquer de résolution dans d'aussi graves circonstances, et engageait Ney à user de son ascendant pour réveiller son énergie, ranimer la constance dont elle avait si souvent fait preuve.

Le général n'eut pas besoin de grands efforts. Ses troupes souffraient comme l'armée entière, mais elles n'avaient pas cessé d'être patientes, dociles, prêtes à tout tenter. La 1re division s'était emparée d'un convoi qui leur était destiné. Elles accourent tout échauffées à leur chef et se plaignent d'un procédé semblable. « Que voulez-vous? » leur dit le général, « nos voisins ne nous ont pas traités en camarades. C'est sans doute parce qu'ils savent que les Autrichiens traînent à leur suite d'immenses approvisionnemens, et qu'ils ne se flattent pas de les enlever avec l'audace que vous les enlèverez vous-mêmes. » La troupe était depuis deux jours sans distributions, elle eût sûrement préféré du pain à des éloges.

Néanmoins elle se résigna de bonne grâce, et ne songea plus qu'à se venger sur les Autrichiens des privations qu'elle endurait. Ils commençaient à se déployer en avant d'Herberg, elle marcha à leur rencontre; elle les arrêta, les contint longtemps, mais leurs colonnes grossissaient à vue d'œil, la position était complètement tournée, elle se mit en retraite, et vint au milieu des charges tumultueuses de la cavalerie ennemie s'établir sur la lisière des bois de Schasthausen.

Hohenlohe n'avait pu l'entamer dans sa marche. Renversé chaque fois qu'il avait essayé de la serrer de près, il était sans cesse revenu à la charge, et d'attaque en attaque il était arrivé devant Wisloch. Le terrain se prêtait au déployement de ses colonnes. Il se groupa, se massa, et se jeta brusquement sur la position. Les troupes qui la défendaient étaient peu nombreuses, mais elles sentaient l'importance du poste confié à leur courage, elles reçurent le choc sans s'ébranler. La partie néanmoins était trop inégale, elles ne purent longtemps faire tête à l'orage, et commençaient à plier lorsque le général accourant à la tête de quelques bataillons, prit toutes ces colonnes en flanc et les dispersa. Les réserves étaient formidables. Elles s'avancèrent, couvrirent les masses qui avaient été battues. Tout se rallia, tout marcha; en un instant l'action devint plus vive, plus ardente. Mais le succès exalte le courage. L'infanterie fait face aux uns, contient les autres, et le 10e de chas-

seurs se jetant sur cette masse toute sillonnée de mousqueterie, de mitraille, renverse jusqu'aux cuirassiers de Frantzmailland qui accourent la soutenir. Le général pousse en avant, et reprend la position qu'il occupait sur l'Elsatz.

Ce petit succès avait rendu à la troupe l'ascendant qu'elle avait perdu. Elle voyait de nouveau fuir les Autrichiens qu'elles avait été si long-temps en possession de battre et retrouvait l'abondance, les contributions que la victoire traîne après elle. Mais un événement plus grave, un événement dont toute l'armée sentait l'importance, était celui qu'on annonçait. Le général qui avait conquis l'Italie, le général qui avait mis fin aux misères qu'enduraient les troupes, était de retour de sa lointaine expédition. Son premier acte, en prenant terre en Europe, avait été un acte de bienfaisance pour le soldat. Il avait distribué des secours aux demi-brigades qui occupaient la Corse, il avait soulagé leurs privations, couvert leurs cicatrices. Ce qu'il avait fait pour des troupes perdues au milieu de la Méditerranée, il allait le faire pour celles qui combattaient sur toute la circonférence de la République. Il allait renouveler les merveilles de Lodi, de Castiglione et pourvoir encore aux besoins des braves qui luttaient sur le Rhin. Officiers et soldats revivaient à l'espérance.

L'un se flattait de toucher au terme des cruelles agitations qui déchiraient l'intérieur, l'autre de voir la fin de ces longs revers qui nous avaient

ramenés sur nos frontières. Le général Boyé, qui combattait à l'armée du Danube, applaudissait au retour d'un homme irrévocablement acquis à la cause populaire, et jouissait du dépit que cet événement causait aux royalistes. Baraguey, qui de Malte était passé sur le Rhin, se félicitait des heureux résultats qu'il devait amener. Le général Championnet, qui luttait dans les rochers de la Ligurie, allait plus loin encore. Bonaparte pouvait seul à ses yeux réparer nos défaites; Bonaparte pouvait seul rendre à nos armes l'ascendant que l'habitude du malheur leur avait fait perdre; il n'aspirait qu'à le voir à la tête des vieilles bandes qu'il avait tant de fois conduites à la victoire, et résignait noblement en sa faveur le commandement dont il était revêtu. Chacun sentait renaître son audace, chacun sentait qu'on touchait à quelque crise, à quelque événement qui rendrait sa splendeur à la France, et ramènerait la fortune sous nos drapeaux.

Lecourbe voulut mettre à profit ces bonnes dispositions. Il avait reçu quelques troupes, le temps tournait au sec, il pouvait s'étendre, contenir ce pays fourré, difficile; il résolut de reprendre l'attaque. La population était toujours malveillante, le dénuement cruel, mais Ney avait réussi à surprendre quelques subsistances qui suffisaient à adoucir l'une, et enlevé les chefs qui entretenaient l'audace, l'inquiétude de l'autre. On se disposa à pousser en avant. La trame ten-

due par l'Autriche était brisée. Les officiers en retraite, les maîtres de poste, les bourguemestres qui, répandus parmi nous, ne lui laissaient ignorer aucun des mouvemens de nos colonnes, étaient maintenant hors d'état de nuire. Le bailli d'Hoest, plus alerte que ses confrères, était d'abord parvenu à échapper. Son astuce, l'influence dont il jouissait dans le pays, le rendaient redoutable. Le général avait fait suivre ses recherches et s'était rendu maître de sa personne. Les villages, privés d'hommes capables de les conduire, étaient retombés dans leur quiétude habituelle. Personne ne cherchait plus à surprendre nos derrières, personne ne trahissait plus les dispositions que nous avions faites. Nous pouvions marcher avec plus d'assurance; nous poussâmes l'ennemi. Le général Bonnet menait la droite, le général Rouyer tenait la gauche, nous l'abordâmes en avant de Hoffeim, nous le rejetâmes en désordre sur Sintzheim. La tenacité que le général avait mise à défendre cette position lui en avait révélé toute l'importance, il fit les derniers efforts pour la conserver. Il en avait retranché les avenues, couronné les hauteurs; il nous opposa une résistance que nous fûmes long-temps à vaincre. Nous en triomphâmes enfin; nous poussâmes encore cette épaisse cavalerie sur Rhorbach. Quelques troupes d'infanterie étaient en position dans cette place, elle essaya de faire ferme à la faveur de ce renfort; nos grenadiers l'avaient suivie à la

course, elle ne put soutenir le choc et gagna Steinfurth. Ses réserves étaient accourues, le prince de Hohenlohe avait ranimé son audace. Elle se reformait, se disposait à reprendre l'attaque. Mais nos colonnes débouchent, fondent de nouveau sur elle, en un instant tout est aux mains. L'action est ardente, certaine; le général essaie de la décider. Il manœuvre par la gauche. L'ennemi n'ose attendre la charge; il se met promptement en retraite et se dirige sur Heilbron. Ney se disposait à le suivre, mais des propositions d'armistice venaient d'être portées au quartier-général, il reçut ordre d'arrêter ses colonnes, et prit position.

PIÈCES HISTORIQUES.

GILLET, REPRÉSENTANT PRÈS L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Au quartier-général, à Peetershem, le octobre 1794.

L'adjudant-général Ney, chers collègues, ne ménage pas les équipages; il prit il y a quelques jours tous ceux d'un ministre étranger sur le Rhin, dans lesquels se trouve beaucoup d'argenterie que j'ai fait remettre au payeur.

Il a pris aussi, du côté de Clèves, le courrier d'Hollande et de Vesel; il s'y est trouvé beaucoup de lettres d'émigrés et autres relatives aux affaires du temps; je vous en envoie quelques-unes.

Vous remarquerez qu'il est toujours question, dans plusieurs de ces lettres de la Vendée. N'est-il donc pas possible de détruire ce dernier espoir de nos ennemis?

Le traître d'Artois vient à ce qu'il paraît de

s'embarquer pour l'Angleterre ; ne serait-ce point un mannequin que le gouvernement atroce de Londres aurait le projet de mettre en avant pour rallumer cette exécrable guerre de la Vendée ?

Je suis bien persuadé, chers collègues, de toute votre sollicitude pour extirpir ce chancre politique ; mais rappelez-vous que cette guerre n'est devenue sérieuse que par le mauvais choix qu'on a fait des hommes qui devaient la faire cesser : c'est leur ineptie, leur corruption et la perfidie de quelques-uns qui ont perpétué cette guerre ; envoyez-y des généraux bien intentionnés, capables, et d'une activité soutenue, et tout sera sauvé. Pourquoi le Finistère, où la révolte s'était allumée d'une manière si alarmante, n'est-il pas devenu une Vendée ? c'est parce que Canclaux, qui alors commandait à Brest, se mit à la tête de quinze cents braves soldats, et poursuivit les rebelles jusqu'à ce qu'ils fussent exterminés et dissipés. La révolte ne dura que quinze jours.

Permettez-moi, chers collègues, ces réflexions : le sujet m'intéresse sous tous les rapports. Je suis indigné qu'une poignée de rebelles ose encore lever la tête chez nous, lorsque toute l'Europe tremble devant nos armées triomphantes.

Salut et fraternité.

GILLET.

LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC AU REPRÉSENTANT GILLET, DÉLÉGUÉ PRÈS LES ARMÉES DU NORD ET DE SAMBRE-ET MEUSE.

Paris, le 21 septembre 1795.

La Convention nationale et nous, cher collègue, avons appris avec la satisfaction la plus douce les succès constans que l'armée auprès de laquelle vous êtes en mission a obtenus depuis le moment où elle a passé le Rhin. Nous aurions voulu que tous les braves qui composent cette armée eussent été présens aux signes d'allégresse qui ont éclaté presque à chacune des phrases du rapporteur; mais si les défenseurs de la République ont été privés de cette jouissance, l'impression du rapport, le bulletin de la Convention et les papiers publics leur transmettront les preuves de l'estime et de la reconnaissance de la nation entière.

Sans doute après des fatigues aussi constantes, il faut que les soldats et leurs chefs obtiennent quelque repos; mais n'oublions jamais, citoyen collègue, que rien n'est fait pendant qu'il reste quelque chose à faire; n'oublions pas surtout que les coups portés jusqu'à ce jour ne sont, pour ainsi dire, que préparatoires; car c'est moins les princes de l'Empire que nous devons humilier et affaiblir que cette maison d'Autriche, ennemie jurée de tous les temps de la nation française. En effet, les princes de l'Empire ne peuvent

manquer de se jeter tôt ou tard dans nos bras ; nous sommes nécessaires à leur existence ; mais la maison d'Autriche, plus nous la mulcterons, plus nous nous avancerons vers le repos et le bonheur. C'est donc vers les troupes et les propriétés de cette puissance que nous devons diriger nos coups. C'est sur la Souabe que nous devons marcher sans délai, toutefois après avoir terminé tout ce qui reste à faire sur le Bas-Rhin ; c'est-à-dire après avoir pris Ehrenbreitstein, chassé l'ennemi au delà du Mein, et bloqué Mayence. Alors, cher collègue, ce sera à l'armée de Rhin-et-Moselle, fortifiée par celle de Sambre-et-Meuse, à remonter à son tour et à porter la guerre dans le pays de notre véritable ennemi.

Nous avons appris avec grand plaisir que le pays nouvellement conquis vous donne plus que vous ne l'espériez, et promet beaucoup encore : le temps de la douceur est passé ; il faut, il faut absolument priver nos ennemis des ressources qu'ils pourraient trouver un jour dans ces contrées, et nous procurer les objets dont nous manquons. L'anglais nous ferme momentanément la mer ; eh bien ! que la terre supplée aussi momentanément à ce qui nous est refusé par l'autre élément. Quoique nous n'ayons pas lieu de craindre d'être forcés de repasser le Rhin, jetons dans l'intérieur de cette limite de la République tout ce qui ne sera pas indispensable aux besoins journaliers de l'armée. Oui, citoyen collègue,

prendre Ehrenbreitstein, bloquer Mayence, remonter le Rhin, s'emparer des États de la maison d'Autriche sur la rive droite, transporter en France toutes les subsistances non indispensables aux habitans des pays soumis aux princes de l'Empire, vider absolument en denrées de tout genre les pays héréditaires de la maison d'Autriche, voilà notre plan, rien ne nous doit arrêter. C'est là qu'est la gloire, c'est là qu'est la paix; montrez avec force ces deux buts aux généraux et aux soldats auprès desquels vous êtes délégué; réunissez tous les esprits, toutes les volontés, et vous verrez que ce que dans d'autres temps on aurait craint de projeter, nous l'exécuterons avec une grande facilité.

Comptez, citoyen collègue, que le Comité ne négligera rien pour assurer l'exécution d'un projet qui seul peut nous donner une paix prompte et durable.

Salut et fraternité.

CAMBACÉRÈS, LETOURNEUR, MERLIN.

LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC AUX REPRÉSENTANS PRÈS L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, A COLOGNE.

15 *septembre* 1795.

Vous savez, citoyens collègues, que l'un des

premiers principes d'administration militaire, c'est de nourrir la guerre par la guerre.

Si jamais les circonstances ont impérieusement exigé l'exacte exécution de ce principe, ce sont celles où nous nous trouvons. Sans doute il faut épagner au pays conquis, le plus qu'il est possible, les fléaux que la conquête entraîne après elle; sans doute il faut que les peuples aient le moins possible à souffrir des folies de leurs chefs; sans doute il faut distinguer les pays soumis à des gouvernemens, nos ennemis jurés, d'avec les pays soumis à des gouvernemens prêts à se réconcilier avec nous; sans doute il faut séparer aussi d'avec les premiers ceux qui n'ont été que timides ou faibles; mais tous n'en doivent pas moins d'hors et déjà nous aider par leurs contributions, à supporter le fardeau d'une guerre que leur malveillance ou leur faiblesse ont suscitée contre nous.

Nous ne pouvens, chers collègues, déterminer ni la quotité ni l'espèce de contributions que vous devez exiger des pays conquis; les élémens de votre détermination doivent être : 1° les considérations politiques dont nous avons parlé ci-dessus; 2° les besoins de votre armée; 3° la richesse des contrées conquises.

En général, n'oublions jamais, citoyens collègues, que l'injuste répartition des contributions militaires, est ce qui rend leur poids plus grand.

N'oublions jamais que la dilapidation des objets fournis par les contributions, les rend nulles

pour celui qui les perçoit, et plus lourdes pour celui qui les paie.

Ressouvenons-nous toujours que la classe pauvre, ou qui ne tient son existence que de ses travaux, a les plus grands droits à la commisération républicaine.

Ayons sans cesse présente cette vérité, que les plus grands ennemis de la République française sont dans toute l'Europe les castes nobiliaire et ecclésiastique.

Rappelons-nous sans cesse que lorsqu'un pays conquis a payé les contributions qu'on lui a imposées, les personnes et les propriétés doivent être là aussi sacrées qu'au centre de la République.

Outre les contributions que vous exigerez, soit en denrées, soit en numéraire, vous penserez sans doute devoir vous procurer, par droit de préemption, toutes les denrées pour les hommes et les chevaux que le pays conquis pourra fournir, sans ruiner l'agriculture et priver les habitans des objets qui leur sont nécessaires; par ces moyens nous placerons des assignats et nous économiserons les produits de notre agriculture et de nos manufactures. Nous voulons la paix, on nous la refuse; eh bien! mettons-nous en mesure de continuer la guerre, en nous approvisionnant bien et en désapprovisionnant nos ennemis.

Vous jugerez sans doute, chers collègues, après avoir pourvu par des magasins formés sur la rive

droite du Rhin à la subsistance momentanée de l'armée, vous jugerez devoir faire passer l'excédant des achats ou des contributions sur la rive gauche de ce fleuve. Ainsi nous n'aurons rien à craindre ni des efforts de l'ennemi ni des événemens que les hasards de la guerre amènent quelquefois. Dussions-nous prendre nos quartiers d'hiver sur la rive droite du Rhin, ce qui est très-probable, cette précaution n'en serait pas moins sage.

LETOURNEUR.

LE REPRÉSENTANT JOUBERT, PRÈS L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, AU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Hadamar, le 15 *octobre* 1795.

Vainement nous étions-nous flattés, chers collègues, de pouvoir tenir la position que les manœuvres de l'ennemi nous ont obligés de prendre sur la rive droite de la Lahn; la marche rétrograde que l'armée a faite dans cette circonstance, nous a convaincus de la nécessité de reprendre notre position sur la rive gauche du Rhin. Il est douloureux sans doute de se voir forcés de renoncer aux succès de la plus brillante expédition; mais avant de continuer à se livrer à des illusions, le premier devoir des généraux et le mien, a dû être de chercher à conserver à la République une

de ses plus fortes et plus redoutables armées. Elle eût été perdue sans le parti que nous prenons, et nous n'avons pas hésité à en charger notre responsabilité.

Voici nos motifs :

Nous n'avons pu nous dissimuler d'abord que la retraite sur la Lahn, toute régulière, toute bien combinée qu'elle ait été, n'ait profondément affecté le moral de nos troupes. Accoutumés à marcher en avant, nos soldats n'ont pu se rendre raison d'un pas rétrograde : ils n'ont pu concevoir quels pouvaient être les motifs d'une retraite sans avoir été vaincus, et, il faut en convenir, il manque aux Français cette confiance sans bornes dans leurs chefs, qui fait voir avec une égale impassibilité les différens mouvemens d'une armée. Des cris de trahison se sont fait entendre, et comme aux premiers jours de la guerre de la liberté, on a pu craindre le désordre et la désorganisation qui suivent les déroutes.

Il n'a pas été difficile sans doute de relever le grand caractère de l'armée, en lui rappelant ses victoires, et la fidélité ainsi que les talens de ses généraux. Les impressions, effets naturels d'un mouvement insolite, ont été bientôt effacées ; mais ce mouvement nous a convaincus de l'extrême faiblesse de nos moyens et de l'affreuse pénurie des objets les plus nécessaires à la marche d'une armée.

Ce n'est qu'avec une peine infinie et par les

moyens les plus violens que nous étions parvenus à faire subsister les troupes sur les bords du Mein. La ration du soldat était réduite à une livre, trois quarterons, et très-souvent la demi-livre de pain, et plus souvent encore l'armée a été trois ou quatre jours sans avoir de distribution.

L'attitude de la victoire, l'espoir d'acquérir de nouveaux moyens en agrandissant le cercle de ses ressources par de nouveaux triomphes, avaient, jusqu'au moment de notre départ, contenu le soldat, et sa patience n'était pas moins admirable que sa bravoure. De notre côté, l'espoir de voir enfin approcher les moyens de transports tant demandés, et si souvent promis, les moyens de transports dont la pénurie seule a été la cause de toutes nos souffrances; la perspective de nous voir secondés par un mouvement de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui eût chassé l'ennemi du pays de Darmstadt et nous eût ouvert des contrées fertiles et abondantes en ressources de toute nature; la facilité que cette opération eût donnée à la navigation du Rhin, ainsi qu'à celle du Mein jusqu'à Mayence, les communications qu'il eût été aisé d'établir avec la rive gauche du Rhin et le Palatinat; tous ces motifs d'espérance, je vous l'avoue, nous faisaient partager l'assurance des troupes, et nous donnaient, dans la situation pénible où nous étions, cette opiniâtreté et cette patience dont la disette seule n'eût pu triompher. Ma correspondance, chers collègues, celle des généraux,

celle du commissaire ordonnateur en chef, ont dû vous prouver quelles étaient notre résolution et notre fermeté à cet égard.

Mais l'inaction de l'armée de Rhin-et-Moselle a rendu inutile notre énergie ; et le fruit du passage de ce grand fleuve, des marches les plus rapides, s'est trouvé perdu.

J'ignore si une impossibilité absolue est la cause de l'immobilité de l'armée de Rhin-et-Moselle ; je ne connais point ses moyens, et je ne dois pas les juger ; mais il est de fait, il est démontré que le passage du Rhin ne pouvait avoir des suites heureuses, et procurer à la République les résultats qu'elle devait s'en promettre, sans le concours de l'armée de Rhin-et-Moselle. Tous les projets du gouvernement, tout le plan ultérieur des opérations militaires étaient combinés dans cette hypothèse : c'était à Pichegru qu'il appartenait de porter la crainte des armes françaises dans le Brisgaw et dans la Souabe, de couper les communications entre l'armée de Wurmser et celle de Clairfayt, de contraindre ces deux généraux, dont les troupes étaient consternées, à chercher un asile vers le Danube, à nous céder toutes les provinces qui bordent le Rhin, à nous donner enfin tous les moyens de cerner complètement Mayence par l'occupation du pays de Darmstadt ; telle était, ce me semble, la tâche de l'armée de Rhin-et-Moselle ; si elle l'eût remplie, l'ennemi était perdu, et la paix était le fruit de ce concert

de victoires. J'ignore, je vous le répète, si elle a pu le faire.

Quoi qu'il en soit, le corps de Clairfayt s'est trouvé renforcé de dix neuf bataillons d'élite et vingt-trois escadrons de cavalerie, tirés de l'armée de Wurmser.

Tranquille sur ses derrières, il s'est porté avec rapidité sur notre gauche, a passé le Rhin à Selingenstadt, et, ainsi que je vous l'ai marqué dans ma dernière lettre, au lieu de hasarder un combat que nous attendions avec impatience et où nous eussions triomphé, il s'est contenté d'une fausse attaque et de dépasser rapidement notre gauche à travers le pays de la neutralité, en menaçant de nous tourner avec sa nombreuse cavalerie : nous n'avions donc qu'un parti à prendre, celui de la retraite sur la Lahn. Cette mesure n'aurait pas eu d'autres conséquences, si elle n'avait pas produit le double effet d'ébranler, comme je vous l'ai déjà dit, la confiance des troupes, et de nous démontrer l'insuffisance de nos moyens, surtout en subsistances et en transports.

Dans notre manière d'exister sur les bords du Mein, et dans le cas où nous eussions pu faire de nouveaux progrès, nous n'eussions pas eu à craindre les dangers de notre pénurie ; mais un pas rétrograde nous en a dévoilé et fait sentir toutes les conséquences.

Ce qui a le plus frappé l'armée, ce qui a fait sur son esprit une impression plus profonde et plus

vive, c'est l'obligation dans laquelle nous nous sommes trouvés de laisser, faute de voitures et de charrettes, cinq cent cinquante blessés entre les mains de l'ennemi, après lui avoir résisté et l'avoir forcé à fuir dans la fausse attaque près de Ridda et d'Hochst.

La retraite a été bien ordonnée, exécutée avec ensemble en précision; la contenance ferme de nos troupes n'a point permis à l'ennemi de nous inquiéter fortement, et malgré cela des caissons d'artillerie, quatre pièces de canon ou obusiers, des fourgons, ont dû tomber entre ses mains, parce qu'il nous manquait des chevaux, parce que ceux qui nous restaient, épuisés de fatigue et affaiblis par le manque de fourrages, n'ont pu nous rendre le service qu'on en devait attendre, parce que le pays n'a pu suppléer à l'insuffisance de nos moyens.

Obligées de vivre de réquisitions, les troupes ont éprouvé dans cette marche une disette affligeante; la discipline, que la loi salutaire sur la police de l'armée avait rétablie, a cédé à la nécessité de vivre: des désordres affreux et irremédiables en ont été la suite; beaucoup de chevaux sont tombés de fatigue; beaucoup d'autres, s'étant trouvés déferrés et sans moyens d'y suppléer, ont été blessés et mis hors de service.

Telle a été notre situation en arrivant sur les bords de la Lahn, situation que le manque de vivres, effet inévitable du défaut de transports, a encore aggravée.

Dans cet état, il a été reconnu qu'il était impossible de tenir cette position sans s'exposer à tout perdre. L'ennemi connaît notre défaut de moyens, il connaît aussi la valeur française. Il eût été trop imprudent à lui de risquer un combat, ayant par-devers lui des moyens plus certains de nous détruire; ces moyens sont ceux qu'il paraît employer. Chercher à nous tourner par une grande quantité de troupes légères, couper les communications avec le pays d'où nous devons tirer nos subsistances, telle doit être et telle est sa tactique avec une armée dont les subsistances sont aussi précaires, et qui n'a derrière elle aucuns magasins à sa portée, et qui ne peut en rien tirer, faute de charrois.

Ces considérations ont été discutées par les généraux devant moi; le commissaire-ordonnateur en chef a déclaré qu'il ne connaissait aucun moyen de faire vivre l'armée; le commandant de l'artillerie a répété ce qu'il avait déclaré plusieurs fois sur l'impuissance absolue où il est de faire agir la nombreuse artillerie qui est à la suite de cette grande armée. On a épuisé toutes les combinaisons pour en chercher une qui pût assurer la position de l'armée sur la rive droite; il n'y a eu qu'un seul et même avis, et tous les militaires ont reconnu qu'une plus longue persévérance ne pourrait avoir d'autre effet que la perte absolue d'une armée qui est intacte, qui n'a éprouvé aucun revers, mais qui est contrainte de céder à un con-

cours de circonstances qu'aucune puissance ne peut changer.

En reprenant sa position sur la rive gauche du Rhin, elle est conservée à la République, elle pourra attendre les renforts qui lui sont indispensables pour remonter ses transports. Son artillerie pourra se réparer, et elle couvrira le pays conquis en opposant à toutes les tentatives que l'ennemi pourrait faire pour passer le Rhin une force insurmontable.

Quelque pénible que puisse être notre situation, il ne faut pas croire, chers collègues, que le courage ait abandonné les troupes de la République ; elles savent faire respecter leur retraite, et ce soir l'ennemi a éprouvé que ce n'était point à lui à avoir de l'audace.

Un corps de troupes a voulu serrer un peu trop vivement la colonne de retraite commandée par le général Lefebvre : on l'a chargé, et l'ennemi a laissé sur le champ de bataille un assez grand nombre de morts et trois pièces d'artillerie. Il y a cette différence entre lui et nous, c'est que si nous perdons quelques caissons et quelques pièces, la faiblesse de nos charrois en est seule la cause, tandis que nous ne lui prenons d'artillerie que l'épée à la main et après l'avoir battu.

Le citoyen Dufalga, dont vous connaissez les talens, est chargé par le général et par moi de vous remettre cette dépêche. Il vous donnera tous les détails sur notre position, dans lesquels il

nous est impossible d'entrer dans ce moment.

Je sens, chers collègues, toute l'impression que cet événement doit produire. Je sens, et j'en suis douloureusement affecté, que les ennemis de la République peuvent en tirer quelques avantages, mais il faut que l'Europe sache que si l'armée de Sambre-et-Meuse a été obligée de céder à la force des circonstances, sa gloire n'a été ternie par aucun échec. Elle reste entière à la patrie, et dès que ses moyens lui seront rendus, elle n'en sera que plus redoutable aux ennemis.

Salut et fraternité.

JOUBERT.

P. S. J'ai oublié de vous dire que l'armée conserverait la belle tête de pont que lui présente Dusseldorff. Cette place, aux réparations de laquelle on va travailler avec la plus grande activité, sera en état d'opposer une résistance d'autant plus grande qu'elle sera soutenue par l'armée sur la rive gauche. En conservant ainsi les deux têtes de pont de Manheim et de Dusseldorff, on pourra, lorsque les armées seront refaites, s'établir sans peine sur la rive droite, ou du moins tenir l'ennemi continuellement en échec et prévenir toutes tentatives de sa part pour passer le Rhin.

JOUBERT.

AU GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Paris, le 21 *messidor an IV* (20 *juin* 1796).

Le Directoire a reçu, citoyen général, votre lettre datée de *Montabaur*, le 29 prairial. La retraite que vous avez ordonnée de la *Lahn* sur la *Sieg*, pourra n'être pas désavantageuse à nos armes, si, en attirant une partie des ennemis contre vous, elle dégage momentanément l'armée de Rhin-et-Moselle, et met le général en chef Moreau en situation de passer le Rhin à Strasbourg, comme il se propose de le faire (dans le cas où cette opération, qu'il espérait pouvoir exécuter le 30 prairial (18 juin) n'aurait pas eu lieu au moment où nous vous écrivons). Mais la retraite de l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse aurait des suites désastreuses, si le moral du soldat pouvait en être ébranlé, et si l'ennemi parvenait à nous faire abandonner toute la rive droite du Rhin. Il est une vérité dont il importe de se bien pénétrer, et que l'expérience de la dernière campagne a suffisamment démontrée, c'est qu'il faut éviter soigneusement de prendre des positions exactement parallèles à la *Sieg*, à la *Lahn* et au *Mein*, et de trop se rapprocher du Rhin sur la rive droite, parce qu'en agissant de la sorte, on donne à l'ennemi l'extrême facilité de déborder notre gauche et de s'y présenter assez en forces pour nous obliger d'abandonner nos positions.

tera sur la *Kintz*, en appuyant sa droite à *Hanau*. Le petit corps d'observation qu'elle avait sur la Lahn, après avoir reçu quelques renforts de la rive gauche, s'emparera de *Francfort* et d'*Offenbach*, pendant que la portion de l'armée de Sambre-et-Meuse, restée sur la rive gauche du Rhin, après avoir occupé *Kreutznach* et *Bingen*, se portera sur Seltz assez en forces pour contenir la garnison de Mayence, et jettera sur les hauteurs de *Hocheim* des troupes suffisantes pour observer cette place sur la rive droite du Rhin.

L'armée de Sambre-et-Meuse s'élancera ensuite dans la *Franconie*, suivant les ordres ultérieurs qui lui seront transmis par le Directoire.

L'armée de Rhin-et-Moselle passera le Rhin à Strasbourg. Elle laissera un corps d'observation sur la *Pfrimm*, pour contenir la garnison de *Mayence*, et des forces en avant de *Manheim*, pour s'opposer aux entreprises que pourraient former les ennemis qui occupent cette place. Elle s'avancera avec rapidité sur le haut *Necker*, après avoir détaché des corps suffisans pour occuper les gorges des montagnes de la Forêt-Noire.

Telles sont les instructions formelles que le Directoire croit devoir vous donner, ainsi qu'au général en chef Moreau ; c'est de leur exécution précise que dépend le sort de la campagne actuelle.

L'intention du Directoire est que les armées françaises n'entreprennent aucun siége. Il veut

qu'elles cherchent avec soin l'ennemi sur la rive droite du Rhin, et qu'elles y combattent avec cette audace et cette impétuosité qui caractérisent les guerriers républicains, et qui est le gage certain de la victoire.

Le plan que nous avons adopté est vaste et demande à être exécuté avec vigueur: il ne peut être confié à des soldats plus dignes d'entreprendre une tâche aussi glorieuse, et à des chefs qui méritent davantage l'estime nationale. Celle du Directoire vous est acquise depuis long-temps, citoyen général; des événemens malheureux ne pourraient vous la faire perdre; elle repose ainsi que sa confiance sur votre probité, sur votre patriotisme et sur vos talens militaires. Certain de l'appui du Directoire et des suffrages de tous les amis de la liberté, il ne reste plus qu'à agir avec audace et célérité, et à cueillir les lauriers précurseurs d'une paix honorable et solide qui dépend entièrement de nos succès en Allemagne.

Le Directoire vient d'apprendre que l'armée de Rhin-et-Moselle a remporté un avantage marquant, le 26 prairial, en avant de *Manheim*: il est également informé que les Autrichiens ont détaché vingt-cinq mille hommes de leurs armées sur le Rhin, pour aller renforcer le général Beaulieu en Italie.

CARNOT, président.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF A D'ADJUDANT-GÉNÉRAL NEY.

Paris, le 5 messidor an IV
(23 juin 1796).

Le passage de la Sieg, l'affaire d'Altenkirchen, citoyen adjudant-général, devaient faire présager vos succès à Montabaur. Le général en chef Jourdan en a rendu le compte le plus satisfaisant au Directoire exécutif, qui s'empresse aujourd'hui de vous témoigner sa satisfaction.

Pour expédition conforme,
CARNOT, président.

Par le Directoire exécutif, pour le secrétaire-général,
LE TOURNEUR.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION KLEBER, COMMANDANT L'AILE GAUCHE DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, AU GÉNÉRAL DE DIVISION COLLAUD.

Au quartier-général de Bornheim, le 25 messidor an IV
(13 juillet 1796).

Il faut, mon cher général, qu'à quatre heures, cette après-midi, vos troupes prennent les armes, sortent de leur camp, s'avancent et pren-

nent position à la nuit tombante devant la ville de Francfort, de manière à être aperçues dans tout leur développement. Vous ferez former les bataillons sur deux rangs, et vous mettrez de grands intervalles de l'un à l'autre ; si le terrain devait dérober quelques bataillons à la vue de la ville, vous les établiriez en seconde ligne à trois cents pas de la première ; tout le monde se reposera sous les armes sans bouger des rangs.

Les compagnies de sapeurs seront assemblées de suite, à la tour du péage, pour être mises à la disposition des officiers d'artillerie.

KLEBER.

Pour copie conforme, le général de division,

COLLAUD.

D'après le présent ordre, vous voyez, mon cher Ney, qu'il faut que votre troupe prenne les armes à quatre heures, et que de votre côté vous fassiez aussi une démonstration ; n'exposez cependant pas votre cavalerie à perdre des chevaux ; mettez-la à couvert du canon autant que vous pourrez.

COLLAUD.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION KLEBER, AU GÉNÉRAL DE DIVISION COLLAUD.

Au quartier-général de Lohrhaupten, le 1er thermidor an IV (19 *juillet* 1796).

Je viens de lire avec infiniment d'intérêt, mon

cher général, le rapport que vous m'envoyez de l'adjudant-général Ney ; il peut rester à Lohr jusqu'à ce qu'il soit relevé par les divisions de droite, car notre destination est de filer par la gauche sur Schweinfurt.

J'autorise Ney à prélever à Lohr une contribution militaire de 100 louis à compte de celle qui pourra être ultérieurement exigée de cette ville. Il en motivera le reçu pour que, dans le cas d'une nouvelle imposition, il puisse être présenté comme comptant. Cette somme vous sera remise pour fournir à la partie secrète et aux dépenses extraordinaires.

Chargez, je vous prie, Ney de prendre les plus grands renseignemens sur Gemünden, Würtzburg, Schweinfurt, et la nature des chemins qui y conduisent, et de tâcher de découvrir la position, la force et les mouvemens de l'ennemi.

C'est par erreur, mon cher général, que dans l'emplacement qui vous était indiqué, il se trouve que votre avant-garde doit couvrir votre gauche, puisqu'elle doit communiquer par la droite avec celle du général Grenier ; je suis convaincu que vous aurez rectifié cette erreur, qui, d'ailleurs, est corrigée par le fait, puisque Ney se trouve à Lohr.

Salut et amitié.

KLEBER.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF AU GÉNÉRAL DE BRIGADE NEY, A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Paris, le 27 thermidor an IV
(14 *août* 1796).

Vous avez montré, citoyen général, tout ce que peut l'impétuosité de la valeur française dans les combats qui ont eu lieu a Zeill et à Ebelsbach. Ces actions font également l'éloge de votre courage et de votre prudence : l'un et l'autre étant déjà connus, le Directoire exécutif éprouve une bien douce satisfaction à vous donner l'assurance de l'estime que continuent à lui inspirer votre zèle et vos talens militaires.

Pour expédition conforme,
L. M. Revellière-Lépeau, président.

Par le Directoire exécutif, le secrétaire-général,
Lagarde.

LE GÉNÉRAL HOCHE.

Citoyens Directeurs,

« Sur le point de prendre congé de vous, permettez-moi de vous soumettre quelques réflexions que le bien du service m'a suggérées. L'état dans

lequel se trouve l'armée que vous venez de me confier, exige aussi que je vous présente une série de demandes de l'aquiescement desquelles dépendent peut-être son intérêt et sa gloire.

» Mille plaintes réitérées contre les l'administrations françaises établies dans le pays occupé par l'armée et non réuni ont été portées au Directoire ; toute l'armée accuse hautement les administrations de l'affreuse disette qu'elle éprouve, sinon au sein de l'abondance, du moins dans un pays qui n'est pas absolument dépourvu. Ne conviendrait-il pas de supprimer ces administrations, qui, en admettant qu'elles soient composées des plus honnêtes gens du globe, coûtent infiniment et ne sont de presque aucune utilité, la plupart des commissaires ignorant la langue du pays, et, comme étrangers, n'ayant aucune connaissance de ses productions, ni des fortunes particulières de ses habitans ? N'est-il pas à craindre d'ailleurs que les commissaires, dont les mœurs, les goûts et les usages ne peuvent être les mêmes que ceux des habitans des rives du Rhin, ne dégoûtent ces derniers de la révolution française et du gouvernement républicain, par une exagération mal entendue et de faux principes politiques ou administratifs ?

» Ne serait-il pas plus convenable, plus utile de rendre aux habitans des pays occupés par l'armée de Sambre-et-Meuse leurs administrations naturelles, les baillifs ? et aux biens ecclésias-

tiques leurs chapitres? L'économie semble réclamer cette mesure que la politique ne désavoue pas. Qui assurera qu'elle n'attirera pas à la République les cœurs aliénés par les brusqueries et les fautes des administrateurs français ? L'homme appelé à gérer les affaires publiques, dans les lieux qui l'ont vu naître, connaît les moyens de chacun de ses cohabitans, et il fait partager à tous, en raison de leurs moyens et par une répartition sage et entendue, le faix qui lui est imposé. L'expérience a prouvé que tel chapitre administré par ses moines nourrissait dix mille hommes, et qu'à peine aujourd'hui peut-il fournir à la subsistance de six ou huit cents. L'abbaye de Closterbock, près Coblentz, est dans ce cas, et qu'on ne dise pas que ce changement doit être attribué à la présence continuelle des armées, à l'épuisement; la manière vicieuse d'administrer en est seule la cause. Qu'on consulte à cet égard les hommes éclairés de l'armée, Jourdan, Joubert, Kleber, Lefebvre, etc. Il paraît donc convenable de rendre à ce pays ses administrations, ses tribunaux civils, ses magistrats et ses usages. C'est au commissaire ordonnateur en chef ou à ses subordonnés à faire sous la surveillance du général en chef les demandes de grains, bestiaux, chevaux, et généralement toutes celles dont l'obtention peut être utile aux défenseurs de l'État.

Mais, dira-t-on, n'allez-vous pas faire un pas rétrograde? L'esprit public du pays ne s'amor-

tira-t-il pas ? et dans le cas où il vous resterait, n'y conserverait-on pas la haine du nom républicain ? L'expérience doit nous avoir corrigés de notre manie de vouloir municipaliser l'Europe. Je nie au surplus que les habitans puissent nous haïr plus qu'ils ne le font, et en supposant que la paix nous laisse strictement la rive gauche du Rhin pour limite, je doute qu'on doive établir dans le Palatinat, le Hundsruck, l'archevêché de Trèves, le duché de Berg, etc., le régime constitutionnel. On ne devient pas républicain en un jour, et ceux qui achètent la liberté aussi cher l'aiment rarement lorsque sous un maître ils ont été habitués à ne pas payer d'impôts, ou au moins fort peu. Avant donc de savoir si nos opinions peuvent devenir celles des Germains de qui la nature nous a faits si différens, faisons la guerre à leurs dépens puisque leur souverain actuel nous y contraint. Vous ne faites pas d'ailleurs de pas rétrogrades. Lorsque vous voudrez introduire vos lois dans le pays conquis, ce qui ne peut être qu'à la paix, il sera temps d'y envoyer des commissaires : comme ils n'auront rien à demander, nul doute qu'ils ne réussissent s'ils se comportent sagement.

» Il est on ne peut plus intéressant, que je sache d'une manière positive, quelle conduite je dois tenir envers les princes étrangers, alliés, neutres et ennemis, à quel prix je dois conclure une suspension d'armes avec les derniers, quelles

sont les intentions du gouvernement sur l'ouverture de la campagne et la nature des opérations, quels seront définitivement les officiers généraux avec lesquels je servirai, et sur quels renforts je dois compter.

De nos alliés du Nord le principal est certainement le roi de Prusse. Sans doute son cabinet est attentif aux événemens et en profitera; mais quels qu'ils soient, il ne me paraît pas présumable que de quelque temps au moins cette cour renoue avec l'Empereur qui vient de dénoncer sa conduite à la Confédération germanique ; et on pourrait assurer sans hasarder trop, que l'ambition du roi de Prusse, qui s'est on ne peut plus manifestée dans le cours de la dernière campagne, porterait ce prince à se joindre à nous, s'il était assuré qu'en temps et lieux, nous lui accorderions ce qu'il désire avec ardeur : une province dont Erlangen ferait le centre et qui renfermerait Würtzbourg, Amberg, Bamberg, Nuremberg, Schweinfurth, et peut-être Francfort. Sans doute une pareille conquête mérite d'être défendue, aussi se proposait-il de le faire lorsqu'il fit offrir à Jourdan, par son ministre Hardenberg, d'acheter toute l'artillerie que l'armée française avait prise dans les différentes places.

Mais, dira-t-on, vous grandissez bien considérablement le roi de Prusse ! Que vous importe ? Pensez-vous que la maison d'Autriche puisse jamais consentir à cet arrangement, dont après

tout le roi de Prusse a dû peser les conséquences. Votre but est la paix continentale ; vous l'obtenez si votre allié prend les armes un seul moment, et vous vous débarrassez pour long-temps de l'inquiétude que vous pouvez avoir de le voir renouer avec l'Angleterre, qui n'économisera rien pour la continuation de la guerre et vous susciter de nouveaux ennemis.

» J'ai dû présenter ces réflexions au gouvernement et lui donner en quelque sorte l'assurance que le roi de Prusse n'est pas éloigné de prendre les armes. Je m'en suis presque convaincu hier 14, en conversant avec son envoyé Sandoz. On sent que j'y ai mis toute la réserve possible, et j'ai rompu, lorsque j'ai voulu, cette conversation amenée par le hasard seul.

» Je ne m'étendrai pas sur les autres articles. J'invite seulement le Directoire à vouloir bien me faire expédier les réponses le plus promptement qu'il sera possible. La situation de l'armée et les mouvemens des ennemis semblent exiger ma présence.

» Il me reste, citoyens Directeurs, à vous remercier d'avoir mis la Belgique entière sous mon commandement ; j'espère en obtenir les secours dont l'armée a tant besoin.

» L. Hoche.

P. S. Il ne m'appartient pas de préjuger rien sur les intentions du gouvernement. S'il l'ordonnait cependant, je lui soumettrais quelques idées qui

dans certaines circonstances pourraient être fructueuses. »

LE GÉNÉRAL LAROCHE AU GÉNÉRAL NEY.

A Ogershein, le 3 complémentaire an VII.

Je me suis sans doute mal expliqué, mon cher général, puisque vous avez cru que je gardais le Rhin depuis Spire jusqu'à la hauteur de Esenhofen, tandis qu'au contraire je dois faire face à la plaine, la droite à Spire et la gauche vers Hanofen; avec une ligne de ponts depuis Otterstat jusqu'à la hauteur de Schifersttat. C'est cette disposition, qui vous paraîtra aussi singulière qu'à moi, qui m'a porté à vous écrire ce que je vous ai mandé ce matin.

Pour que vous en soyez convaincu, car vous ne pourrez jamais l'être par de simples assertions, je vous envoie la lettre que j'ai reçue; elle ne peut admettre aucune autre signification.

Je m'établirai cette nuit avec ma faible division dans ces deux lignes, et j'aurai mon quartier-général à Spire, pour communiquer avec le général Colaud.

Salut et amitié. LAROCHE.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION LAROCHE AU GÉNÉRAL DE DIVISION NEY.

Au quartier-général, à Ogershein, le 3 complémentaire an VII.

Vous devez avoir reçu, mon cher général, un

ordre qui contrarie les dispositions que nous avons faites. Je ne vous cache pas qu'il faut une forte dose de patriotisme et de dévouement pour servir de cette manière.

Pour ne pas rendre nul le mouvement que vous avez commencé, je vais si vous le voulez, commencer le mien et me rendre aux positions singulières qui me sont désignées, la droite à Spire, et la gauche vers Hanofen, mes avant-postes à Otterstat.

J'attends votre réponse et vous salue amicalement.

LAROCHE.

P. S. Sans doute que nous recevrons d'autres ordres dans la journée, qui changeront encore ce que nous allons faire. Hélas! hélas!

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE LERY AU GÉNÉRAL DE DIVISION NEY.

Mayence, le 4 complémentaire an VII.

Cassel n'a point été surpris comme on vous l'a dit, mon cher général, et jusqu'à présent on n'a connaissance que d'un corps de cavalerie qui se porte de ce côté et qui devait s'emparer de Wisbaden, où il n'y a personne.

On nous avait aussi débité que l'ennemi avait passé le Rhin à Worms et à Philisbourg. Tous ces bruits paraissent semés par la malveillance et par la frayeur.

Il est sans doute très-fâcheux que le temps et les circonstances n'aient pas permis de suivre dans la défense de Manheim les dispositions convenues, et que la principale défense et la retraite n'aient pas été portées dans l'âme de Nekerau ; mais le plus fâcheux de cette catastrophe c'est son effet moral produit sur l'esprit du soldat. Espérons que des mesures plus heureuses changeront bientôt notre position, les nouvelles de la Hollande sont fort bonnes, les Anglais ont été repoussés par le général Brune, et l'on espère qu'il les forcera à se rembarquer.

On prend ici les mesures convenables pour soutenir un siége, et je suis loin de croire que les surprises puissent réussir.

Je suis charmé que cette circonstance me mette à même de vous assurer de ma constante et sincère amitié.

LERY.

LECOURBE, GÉNÉRAL EN CHEF, AU GÉNÉRAL NEY.

Au quartier-général de Manheim, le 14 brumaire an VIII.

Le point de Nekerels a été attaqué hier vigoureusement. Les troupes se sont retirées à Vissenbach et Neker-Gemund, et y ont même été renforcées.

Si vous preniez une position plus en arrière, c'est-à-dire sur l'Elzatn, vous en préviendrez le

général Legrand, qui alors devrait aussi un peu se replier, occupant cependant toujours Gochren et Bretten par des avant-postes.

Je ne suis pas tranquille sur le point de Durlach et Philisbourg. L'ennemi probablement fera des tentatives sur le dernier. Il importe alors que vous soyez plus rapproché du général Legrand, pour que ce dernier puisse faire un mouvement de gauche à droite.

Je resterai quelques jours à Manheim : écrivez-moi souvent, éclairez bien la marche de l'ennemi sur votre gauche, à Neker-Gemund.

Dans peu nous apprendrons de bonne nouvelles de Masséna : je viens de recevoir un courrier de lui. Tant mieux s'il vient beaucoup de troupes contre nous. Mais il faut cependant nous maintenir contre vents et marées.

Vous savez que je ne peux vous remplacer la huitième.

Le général Bonnet va se rendre à votre division.

Salut et amitié.

LECOURBE.

LECOURBE, GÉNÉRAL EN CHEF, AU GÉNÉRAL NEY.

Au quartier-général de Manheim, le 16 brumaire an VIII (5 *novembre* 1799).

Il paraît, mon cher général, que l'ennemi fait des tentatives sur notre gauche ; il a même, à ce que l'on m'assure, forcé le point de Neker-Ge-

mund. Il vous importe de coopérer à la reprise de ce poste, de tomber même sur les derrières de l'ennemi, s'il s'est enfourné dans la gorge de Rorbach et Hiedelberg.

Je vois avec peine que les troupes ne tiennent pas. Il y a tant de gens à la suite des divisions qui sèment l'épouvante ; et tant d'autres qui s'étant gorgés de butin, ne désirent qu'une retraite pour mettre leurs rapines à couvert.

C'est à vous, mon cher général, c'est à mes autres collaborateurs, à faire arrêter sans pitié tout ce qui est immoral, et forcer les troupes à faire leur devoir.

S'il vous est impossible de reprendre Neker-Gemund, faites descendre une partie de vos troupes sur Heidelberg, afin de défendre le Neker et secourir la 4e division. L'ennemi ne peut avoir réuni beaucoup de monde sur ce point.

Salut fraternel.

LECOURBE.

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE BOYÉ, AU GÉNÉRAL DE DIVISION NEY, COMMANDANT L'ARMÉE DU RHIN.

Au quartier-général de Kloten, le 29 vendémiaire an VIII (20 *octobre* 1799).

J'ai eu le plaisir de vous écrire, mon cher général, à mon arrivée à l'armée du Danube; et n'ayant pas reçu de réponse, je présume que ma lettre est perdue.

Je vous félicite, général, sur les succès que l'armée du Rhin a obtenus sous vos ordres. La bravoure et les bonnes dispositions vous sont si familières, que la troupe que vous commandez ne peut que vaincre.

Je ne vous parle point de nos brillantes journées du 3 au 16, vous en connaissez sans doute les détails; je vous observe seulement que je n'ai jamais vu une déroute plus complète : les Russes s'en souviendront, ainsi que leur digne chef *Sowarow l'Italique*. Paul Ier devrait lui donner le titre d'*Helvétique*; il est assez fou pour le faire. La victoire est donc revenue sous nos drapeaux ! j'espère qu'elle ne nous quittera plus. De la Hollande jusqu'en Italie, l'ennemi a été battu. Vive la République!

Je suis bien fâché que Bernadotte ait quitté le ministère; je ne sais où il est : veuillez, mon cher général, me donner son adresse pour que je puisse lui écrire.

Le retour du général *Buonaparte* réjouira tous les bons républicains, et fera crever de dépit les royalistes.

J'espère être plus heureux cette fois-ci; toutes mes lettres ne se perdront point.

Notre ami Kleber est resté en Égypte; probablement le général *Buonaparte* l'aura chargé du commandement de l'armée.

J'espère que bientôt les armées du Danube et du Rhin se donneront la main. Adieu, mon cher

général; je vous embrasse de tout mon cœur, et suis pour la vie votre sincère ami.

BOYÉ.

LEFEBVRE, GÉNÉRAL DE DIVISION, COMMANDANT EN CHEF L'AILE GAUCHE DE L'ARMÉE, AU GÉNÉRAL DE BRIGADE NEY.

Au quartier-général de Wetzlar, 13 frimaire an VI.

Je suis bien fâché, mon cher général, de ce que vous prenez pour vous ce que je vous ai écrit, dans mes deux dernières lettres, au sujet des plaintes qui m'accablent. Mon intention n'a jamais été, et ne sera jamais de vous faire la moindre peine : au contraire, personne ne vous a été plus attaché que moi; et, bien loin de vous ôter votre commandement, je voudrais pouvoir vous en donner un plus considérable. Revenez donc sur mon compte, et rendez-moi plus de justice; vous me le devez ainsi que tous vos camarades, car je puis me flatter que personne ne leur a donné plus de preuves d'attachement.

Je viens de relire ces deux lettres dont vous vous plaignez tant; je n'y vois rien d'insultant pour vous : faites-moi savoir ce qui peut vous y déplaire avec justice; je vous donnerai avec plaisir toutes les réparations possibles, car aucune

Pages.

CHAP. II. Bataille d'Altenkirchen. — Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. . . . 98
CHAP. III. Passage de la Sieg. — Bataille d'Altenkirchen. — Prise de Dierdorf, Montabaur 107
CHAP. IV. Combat d'Herborn. — Bataille d'Ukerath. 118
CHAP. V. L'armée du Rhin entre en opérations. Celle de Sambre-et-Meuse reprend son mouvement. 125
CHAP. VI. L'armée de Sambre-et-Meuse reprend son mouvement. — Divers faits d'armes du général Ney 139
CHAP. VII. Suite du précédent 150
CHAP. VIII. Occupation de Nuremberg. — Prise du fort de Rothsinberg. — Affaires de Sulzbach 170

LIVRE TROISIÈME.

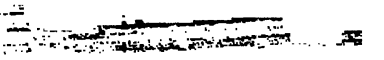
CHAP. Ier. Combat d'Amberg. — Affaire de la Caisse. Mort de Marceau. — Beurnonville. . 187
CHAP. II. Misère des troupes. — Le commissaire du gouvernement. — Les magistrats de Wipersfurth. 204
CHAP. III. Hoche prend le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Manière dont il envisage la politique et l'administration. 215
CHAP. IV. Le général Ney est chargé du commandement des hussards. Il les rassemble sur la Simern. Entrevue du général Hoche et du feld-maréchal Kray . . 231
CHAP. V. Bataille de Newied. — Ney tombe au pouvoir de l'ennemi 242

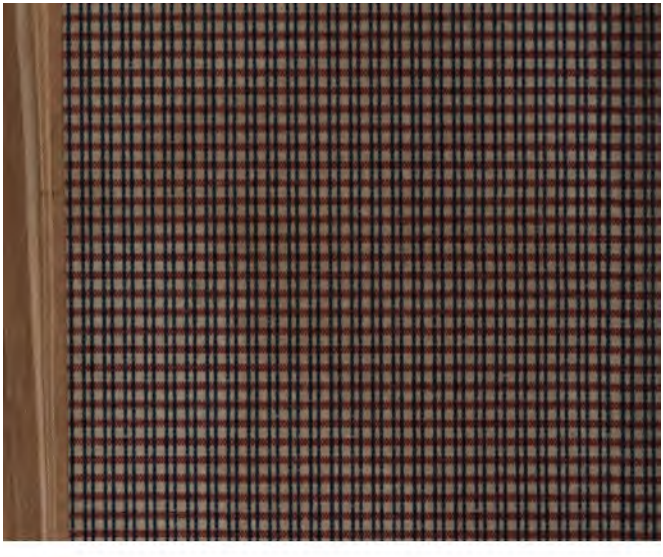
CHAP. VI. Invasion de l'Helvétie. — Vues du Directoire. — Le général Brune et les calomnies dont il a été l'objet. . . 259
CHAP. VII. Deuxième coalition. — Ney fait partie de l'armée d'observation. — Surprise de Manheim. — Tentatives sur Philisbourg 273
CHAP. VIII. Ney refuse le grade de général de division. — Flatteuses réflexions que lui fait Bernadotte. — Il accepte . . . 285
CHAP. IX. Bataille de la Thur. — Affaire de Winterthur. — Première blessure. — Les soldats la pansent eux-mêmes. — Ney est atteint une deuxième et une troisième fois. 301

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. Ier. Ney est appelé à l'armée du Rhin. — Prise de Heilbron. — Marche sur Stuttgard. 319
CHAP. II. Ney est appelé au commandement de l'armée du Rhin. — Comment sa nomination est accueillie. — Opérations diverses 334
CHAP. III. Le général Lecourbe hésite à accepter le commandement. — Instances du général Ney. — Actions diverses. . 349
Pièces historiques 371

FIN DE LA TABLE.





Stanford University Libraries
3 6105 011 804 940

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-9201
salcirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE